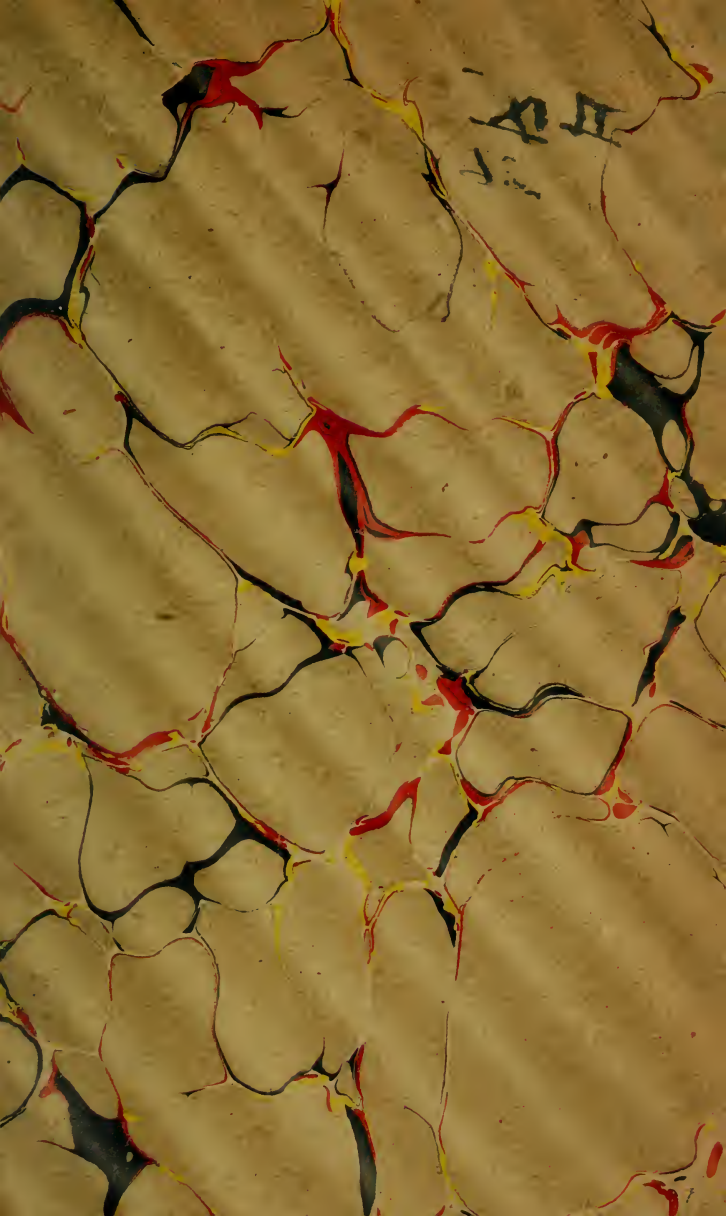


U d'/of OTTAWA



39003002463189





FVI
13

11
A

LETTRES A UN AMI

Librairie HACHETTE & C^{ie}-Paris

A partir du 1^{er} Août 1917

Majoration temporaire de 50 cent.

sur tous les volumes à 3.50

DÉCISION

du Syndicat des Éditeurs

du 27 Juin 1917

OUVRAGES DE M. EDMOND ROUSSE

- Chaix d'Est-Ange.** Discours publiés avec introduction par M. Edmond Rousse. Deux vol. in-8, 1862 (Firmin Didot). 15 fr.
- Consultation sur les décrets du 29 mars 1880 (Associations religieuses).** In-8, 1880 (Pedone-Lauriel). 2 fr.
- Discours de réception à l'Académie française.** In-8, 1881 (Larose) 1 fr.
- Discours, Plaidoyers et œuvres diverses.** Deux vol. in-8, 1884 (Larose). 15 fr.
- Mirabeau.** Un vol. in-16, 1891 (Hachette). 2 fr.
- Magistrats et Avocats.** Un vol. in-8, 1903 (Hachette). . . 7 fr. 50
- La liberté religieuse.** Un vol. in-8, 1907 (Plon). 7 fr. 50
-

OUVRAGES DE M. ÉMILE ROUSSE

- Perse, les Satires, étude et trad. française.** Un vol. in-16. 2 fr.
- Jean-Paul Richter (Œuvres diverses de).** Un vol. in-16, 1885 (Hachette). 3 fr. 50
- La Roche-Guyon, château, châtelains et bourg.** Un vol. in-16, 1892 (Hachette). 2 fr.
- Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.
- Une famille féodale aux XV^e et XVI^e siècles.** Les Silly, seigneurs de la Roche-Guyon. Un vol. in-16, 1897 (Hachette). . . . 2 fr.

EDMOND ROUSSE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LETTRES A UN AMI

TOME I

1845-1870



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1909

Droits de traduction et de reproduction réservés

PQ

2389

. R 26

1909

v. 1

97

AVANT-PROPOS DES ÉDITEURS

Ceci n'est point une Préface, encore moins une notice sur l'auteur. Sa biographie ne doit pas figurer en tête de ce volume : sa vie est en quelque sorte écrite dans les *Lettres à un ami*¹. Ses occupations, ses pensées, ses chagrins et ses joies pendant trente-cinq années, il les a consignés en toute confiance, avec l'élan du cœur, dans les pages qui vont suivre. En parler ici serait les affaiblir, sous prétexte de les résumer.

Nous n'avons pas cru qu'il convînt davantage de tenter une étude sur le caractère de M. Rousse,

1. La plus grande partie des *Lettres à un ami* ont été publiées dans le *Correspondant*, les premières du vivant de M. Rousse, les dernières après sa mort. Une revision attentive du texte original a permis d'ajouter quelques lettres et un certain nombre de fragments qu'on avait cru devoir omettre. Nous avons substitué partout les noms propres aux initiales.

même pour essayer de le défendre contre une sévérité qui, de sa part, va parfois jusqu'à l'injustice. Une correspondance en dit plus que toutes les analyses. A partir de 1845, elle nous donne une peinture de sa vie et de son âme qui dépasse de beaucoup le meilleur portrait.

Mais, avant cette date, le lecteur n'a-t-il pas le droit de nous demander ce qu'était l'auteur ? Quelques lignes sont nécessaires et suffiront à l'éclairer.

Lorsque s'ouvre la correspondance, Edmond Rousse avait vingt-huit ans. Il était né à Paris le 17 mars 1817. Sa famille appartenait à la meilleure bourgeoisie parisienne. Son père était notaire ; entouré de l'estime de tous, il devint président de sa chambre. Son frère aîné et lui furent mis de bonne heure au collège Saint-Louis comme internes ; ils y firent de brillantes études ; les succès d'Edmond Rousse le suivirent à l'École de Droit.

A vingt ans, il était licencié et se faisait inscrire au stage du barreau de Paris, le 13 décembre 1837. Il retrouvait dans toutes les réunions d'étude ceux qui devaient être dans le cours de sa carrière, ses rivaux et ses émules. En 1842, il était nommé secrétaire de la Conférence des Avocats, en même temps qu'Allou, sous le bâtonnat de Chaix d'Est-Ange.

M. Rousse nous a appris lui-même comment étaient nées, avec un de ses confrères, des relations d'où devait sortir l'amitié de toute sa vie.

« J'avais alors, écrit-il¹, un ami que j'avais connu aux jours de ma jeunesse. Nous avons achevé ensemble nos études de droit et nous étions entrés ensemble au barreau, sans qu'il y eût d'abord entre nous d'autres liens que les relations et les habitudes d'une camaraderie bienveillante.

« Peu à peu, pendant les trêves de nos plaidoiries et de nos discours, nous avons échangé quelques propos où perçaient, par endroits, des échappées de littérature, et, qui pis est, de poésie. A ces éclairs de rhétorique, à je ne sais quel tour d'esprit inquiet et rêveur, peut-être « à ce petit signe au cœur » dont parle le doux Anacréon, nos « génies » jumeaux s'étaient reconnus, et s'étaient pris d'un mutuel attrait. Tous deux, nous plaidions avec nonchalance et nous rimions avec furie. Ses odes valaient mes élégies; et croyez bien que, même à nos yeux, toutes nos œuvres mises ensemble ne faisaient pas la monnaie d'un vers des Orientales ou de Rolla. Mais j'aurais tort d'en médire; car j'ai dû à ce travers innocent une des amitiés les plus solides, les plus constantes et les plus tendres qui aient honoré et charmé ma vie.

« Henri Vesseron était des Ardennes, d'une des

1. Rousse, *Discours et OEuvres diverses*, t. II, p. 166.

familles les plus respectables de Sedan. Vers 1843, il était retourné dans son pays, où il a été un avocat excellent, un charmant poète, un citoyen courageux, et un grand homme de bien.

« *Pendant près de quarante ans, à travers les bons et les mauvais jours, en tout temps et sur toutes choses, nous avons entretenu ensemble une correspondance intime et assidue; ne nous cachant rien des secrets qui n'étaient qu'à nous; ne nous cédant rien de nos opinions et de nos croyances, sur lesquelles nous ne nous accordions pas toujours; et trouvant dans la douceur de nous aimer le prompt apaisement de nos querelles les plus vives. »*

A ce fragment qui dit tout, il n'y a rien à ajouter.

Peut-être s'étonnera-t-on de la rareté des notes. Il nous a semblé que si les éclaircissements sont le devoir d'un éditeur publiant un texte ancien, les explications sur des faits et des personnages presque contemporains fatiguent et irritent le lecteur en lui supposant une ignorance qui le blesse. En étant convaincu que le lecteur connaît l'histoire du dernier siècle, nous avons voulu lui marquer notre respect. A ceux qui, trop jeunes, ne connaissent que par ouï-dire ce qu'ont vu et ce qu'ont senti leurs pères, la lecture des *Lettres à un ami* apprendra en même temps la suite des faits et ce qu'a éprouvé, dans le mouvement si varié de la société française,

à travers ses jours heureux et ses longs efforts, comme dans le tumulte des calamités nationales, un des hommes qui a laissé aux témoins de sa vie le souvenir du contraste le plus rare : le charme de l'imagination, le cœur le plus sensible et en même temps le courage ferme et simple d'un grand citoyen.

*GEORGES PICOT, GEORGES BELLET,
HAGUENIN.*



LETTRES A UN AMI

Lundi 7 avril 1845.

Je suis bien en retard avec vous, mon cher ami, et soyez sûr que si je croyais avoir besoin d'excuses, les excuses ne me manqueraient pas; j'aime mieux vous demander tout de suite si vous connaissez un remède à un mal étrange; c'est un engourdissement profond de l'esprit, une absence complète de la chose pensée, un farniente intellectuel qui, avec le temps, doit mener nécessairement à un béotisme caractérisé; voilà mon mal; je l'ai connu déjà, mais alors j'avais vingt ans, c'était cette langueur mélancolique qu'on pardonne à la première jeunesse, c'était l'heure des larmes sans cause, des désirs sans bornes, des amours sans fin.

Depuis ce temps-là, j'ai essayé la vie, je la connais dans ses bons et ses mauvais jours; j'ai étouffé l'idéal dans les plis de ma robe d'avocat; de mon bonnet carré à peine s'échappe-t-il parfois un pauvre brin de verveine qui change l'air; j'ai marché sur mes illusions; j'ai laissé autant de rêves accrochés aux arbres de ma route qu'un

troupeau laisse de laine en passant le long des haies d'églantiers. Et le même *mal* revient encore; ce matin, en ouvrant ma fenêtre, en voyant les jeunes pousses de mes bons vieux tilleuls, en respirant cette odeur de la végétation qui s'éveille, cet air tiède qui embrase les sens, j'ai encore senti le même vide qu'autrefois, ces mêmes désirs aussi immenses qu'impuissants, ce même besoin de tout comprendre, de tout posséder, de tout étreindre; j'ai pleuré, oui, j'ai pleuré comme un enfant. Oh! mes larmes de vingt ans, je vous laissais couler sans honte, vous m'étiez chères et sacrées! mais celles d'aujourd'hui, je les cache, car elles sont stériles, elles sont dangereuses, elles sont mortelles à l'intelligence qui désormais doit seule agir, sans ce cortège énervant de soupirs, de pipeaux et d'élégies.

Voilà une quinzaine de jours que je suis dans cet accès de spleen. Mais c'est qu'aussi jamais le printemps n'est venu si magnifique et si inattendu que cette année; les dernières neiges sont à peine fondues dans les rues, et voilà que nous avons un soleil brûlant, des journées sans nuages et des chaleurs du mois de juin, de ces temps dans lesquels je comprends la vie horizontale des Orientaux, et j'admire la sagesse de ces vieux Turcs qui passent les heures, accroupis sur une natte du harem intérieur, une main à leur chibouk, l'autre dans les cheveux d'une Géorgienne endormie; mais travailler, préparer des effets d'audience, lire seulement une page de Duranton, de tout cela je suis en ce moment absolument incapable; je laisse sommeiller mes annotations

commencées sur l'histoire de la Révolution, je n'ai pas lu dix lignes de l'*Histoire du Consulat*, — et je crois que la page que je viens de vous écrire est la première qui soit sortie depuis quinze jours de mon encrier stupéfait.

Ne pouvant faire travailler ma pauvre tête, mes jambes du moins ne restent pas oisives; il me prend parfois d'irrésistibles besoins de locomotion, je cours dans les rues sans but, *nescio quid meditans nugarum*, ou plutôt ne méditant rien du tout. L'autre jour j'ai mis les mains dans mes poches en sortant de ma porte, et j'ai été sans m'en apercevoir jusqu'au bois de Boulogne, en grommelant sans relâche *Castibelza, l'homme à la carabine*, et en poussant des cailloux avec mon pied. Souvent aussi, je prends machinalement le chemin du Louvre et je reste des heures entières dans les musées, au milieu des dessins des maîtres, ou bien je vais me faire étouffer dans la foule qui se porte à l'exposition. Tiens, mais pourquoi ne vous parlerais-je pas de l'exposition? Aussi bien elle est assez remarquable cette année. M. Ingres et M. Scheffer (Ary) n'ont pas exposé, non plus que Delaroche, mais il y a d'excellents ouvrages de Vernet, Decamps, Papety, Marilhat, des tableaux de Delacroix, une statue de Pradier et quelques beaux portraits.

Le tableau adopté par la mode, et qui d'ailleurs s'impose à l'attention par ses dimensions inouïes comme par son mérite, est la prise de la Smala, d'Horace Vernet. Il couvre *entièrement*, en longueur, un des grands côtés du salon carré (soixante-trois pieds); c'est frappant de vérité, on sent que ce doit être la réalité même; ce diable

d'homme est un daguerréotype intelligent. Voici une idée de la composition. A gauche, une charge de chasseurs d'Afrique, vue de face, qui sort du cadre et court droit sur le spectateur, hommes et chevaux faits avec une rare perfection. Sur le premier plan de ce côté, le colonel Morris aux prises avec un Bédouin, l'un et l'autre se couchant en joue à bout portant. Au centre, le duc d'Aumale à cheval, suivi de l'État-major. Les femmes arabes entourent le prince. — A droite, les bagages qu'on charge en toute hâte pour fuir, les palanquins remplis de femmes et portés par des chameaux agenouillés; un superbe troupeau de bœufs qui se sauve furieux et foule aux pieds des femmes et des enfants; une scène de désordre admirablement rendue, et puis, dans un coin, comme contraste épisodique, une négresse idiote, accroupie près d'une marmite et faisant tourner stupidement une pastèque enfilée sur une baguette. Il est impossible, je crois, de pousser plus loin la facilité, l'esprit, la vérité, en un mot toutes les qualités françaises.

Que tout cela soit bien chaud de coloris et fasse travailler beaucoup l'imagination, on ne saurait trop l'assurer, et d'ailleurs le sujet n'était pas d'invention; mais que ce tableau soit le dernier degré de l'habileté, de la clarté, du sentiment net de la scène reproduite, c'est ce que personne ne conteste. Ce qui semble fabuleux, c'est qu'en un an ce gremlin-là ait eu le temps de faire cet immense panorama, et de plus, à ses instants perdus, deux magnifiques portraits, entre autres celui de M. Molé, exposés également. Decamps a exposé toute l'histoire de Samson

qui forme une série de neuf dessins, dont deux sont de vrais chefs-d'œuvre de vigueur et d'invention. Je ne vois guère rien de beaucoup supérieur dans les salles des dessins des grands maîtres.

Delacroix s'est livré à trois ou quatre excentricités couleur moutarde que ses admirateurs mettent au rang des plus belles œuvres de Titien et de P. Véronèse; n'ayant pas l'avantage de comprendre ce genre de peinture, malgré mon application soutenue, je n'en puis dire mon opinion.

Dans mes accès de noir, je m'arrête souvent devant un petit tableau de Papety, d'une singulière composition : la scène est en Égypte; dans le lointain, des Pyramides, des colonnades massives que vient baigner le Nil. Au premier plan, un jeune homme étendu sur le ventre, la tête relevée et appuyée sur ses mains, exactement dans l'attitude des sphinx, et comme si le peintre eût voulu donner le type humain et vivant de ces monolithes symboliques. Derrière le jeune homme et sur le même lit, une femme à moitié couchée, dans l'attitude d'une méditation voluptueuse, tenant des fleurs à la main; devant eux, un esclave joue de la harpe. Voilà tout, mais cela a du caractère, du calme, une sorte de solennité sensuelle. Ce tableau paraît assez en faveur et je m'y arrête chaque fois, tandis que je passe rapidement devant les batailles et les portraits des plus parfaits héros de ce monde. Qu'est-ce donc que la gloire, la vertu, le génie? qu'on retrouve le portrait d'Alexandre, le buste de Socrate, que des bas-reliefs exhumés me montrent les

traits d'un Cambyse ou d'un Cyrus, je resterai froid et ma curiosité sera seule satisfaite ; mais qu'on nous montre une histoire d'amour vieille de trois mille ans, comme a fait Méry dans je ne sais plus quel charmant feuilleton ; mais que, dans une toile de quelques pieds, on nous montre deux amants contemporains de Psammenit ou de Nectanebo, respirant une fleur du désert à l'ombre d'une pyramide, en regardant passer les eaux du Nil, perdus dans la pensée de leur amour, — au bout de trois mille ans il y aura encore des cœurs qui baltront à ce souvenir réveillé, il y aura encore des naïfs qui, comme moi, les yeux fixés sur la douce image, se diront que le travail est une folie, la vertu une fatigue, la gloire un mot, et que mieux vaut aimer, puisque les amants vivent plus que les héros de la terre dans le souvenir de ceux qui viennent après nous. J'ajouterais volontiers comme votre Ronsard : *Pour ce aimez-moi*, etc., etc.

Parmi les portraits il y en a un fort beau de M. Chaix d'Est-Ange par Flandrin.

De M. Chaix au Palais, la transition est trop naturelle pour que je ne la saisisse pas et je voudrais avoir de bonnes nouvelles à vous annoncer de ce côté, mais, hélas ! ma position n'est guère changée depuis votre départ ; je reste quelquefois quinze jours, trois semaines sans voir un dossier ; alors le découragement me prend et je me persuade qu'il n'en viendra plus jamais. Pendant ce temps-là les jours viennent, on perd l'habitude de plaider, et, au lieu de l'aisance de parole que peut seul donner un exercice constant, j'en suis encore à des

débuts qui menacent de devenir éternels comme ceux de telles danseuses qui débulent sur l'affiche jusqu'à cinquante ans. Mais je ne veux pas vous ennuyer de mes lamentations; tout ce que je veux vous dire c'est que je persiste dans ma résolution de persévérer. *Sarà quel che sarà.*

Je pense que vous n'êtes pas très soucieux de nouvelles politiques, sur lesquelles d'ailleurs les journaux doivent vous édifier suffisamment. Quant aux nouvelles de littérature, de théâtres, de plaisirs, je suis dans une disposition d'esprit qui ne me rendrait ni bon juge, ni bon historien à cet égard.

Cependant j'entends dire que la grande nouvelle littéraire est l'apparition de l'*Histoire du Consulat*; le public est enthousiasmé, mais voilà déjà deux ou trois juges très compétents à qui j'entends professer une opinion assez peu favorable. Les courts fragments que j'ai lus dans les journaux ne m'ont pas beaucoup émerveillé. Il me semble que c'est là un style de mémoires, qu'il y a bien des redites, bien des longueurs, le tout ponctué d'assez minces réflexions; mais je me récuse de toutes façons, et en ce moment plus que jamais.

Vous ai-je déjà parlé de la musique de Félicien David? C'est une révélation. Je n'ai entendu qu'une fois sa symphonie, qui m'a fait une profonde impression: Est-ce du talent, est-ce du génie? Je vous le dirai quand vous m'aurez montré la limite qui sépare l'un de l'autre.

Hier soir, pour me distraire, je me suis jeté dans une stalle du théâtre du Palais-Royal où j'ai été horriblement

assis et où j'ai ouï, trois heures durant, les plus stupides facéties qui soient jamais sorties de la cervelle d'un vaudevilliste; je n'avais pas mis le pied, tout cet hiver, dans un petit théâtre, et il paraît qu'il faut un exercice suivi pour se faire à cet argot et en comprendre tout le sel.

Je viens de lire dans les feuillets des éloges presque unanimes sur une tragédie de *Virginie* jouée hier aux Français. Pour moi, je respecte et je crains la tragédie, et à moins de circonstances graves je ne vois pas trop ce qui pourrait me décider à aller entendre celle-là. J'ai froid aux pieds rien qu'à y songer et dans l'état de fièvre chaude où je suis, soyez sûr qu'en entrant dans la salle des Français, je produirais le bruit que fait un fer rouge plongé dans un seau d'eau de puits.

Mais en vérité il est temps de finir, car je dois être aujourd'hui d'un commerce insupportable. Au reste, pour que vous ne me croyiez pas tout à fait fou ou lunatique, je vous dirai qu'indépendamment de la saison, de ma nature et de mes papillons noirs, j'ai un fonds sérieux et très légitime de graves préoccupations, et que si je suis si triste en ce moment, c'est sans doute parce que le milieu environnant, comme dirait un physicien, est pour moi une atmosphère assez noire et assez sombre. Dans trois semaines environ, mon frère aura succédé à mon père; c'est une grave décision de laquelle dépend notre avenir tout entier; mon père se retire après trente-deux ans complets d'exercice, entouré d'une considération dont les témoignages nous rendent bien fiers, mais avec

une très modique fortune. De grands malheurs de famille, auxquels il s'est dévoué, ont depuis longtemps ruiné ses espérances, et quand, pour la première fois, dans ces derniers temps il nous a réunis avec ma mère pour nous mettre au courant de nos affaires et de notre position, nous l'avons vu pleurer, pleurer sur ses années absorbées par un travail stérile, sur sa vie tout entière usée dans des luttes de chaque jour, sur notre avenir qui n'est pas celui qu'il nous avait rêvé, et se reprocher ce qui fait notre orgueil, ce désintéressement d'un autre âge qui est passé en proverbe dans le monde des affaires, et qui nous a donné mieux que la fortune.

Vous dire ce que nous avons souffert dans ces scènes de famille est impossible; mais maintenant il faut agir; c'est une vie nouvelle qui commence pour nous, et vous comprenez ce qu'elle nous apporte de préoccupations et d'inquiétudes. Ceci soit dit pour ma justification et pour que vous ne me grondiez pas trop de mes boutades et de mon humeur farouche. Adieu, écrivez-moi, je vous ai assez parlé de moi pour que vous me parliez beaucoup de vous.

Dimanche 13 juillet 1845.

Trois mois! oui, trois mois que vous avez la bonté d'appeler de *grands mois*, passés tout entiers sans vous écrire, mon bon vieil ami! Et combien d'excuses je vous

devrais si l'on était tenu d'être poli envers les gens qu'on aime ! Je préfère vous dire simplement ceci. Toutes les fois que mon silence se prolongera, toutes les fois que les dates sembleront m'accuser, soyez sûr que je ne suis pas coupable, défendez-moi vous-même comme vous le faites encore cette fois, en passant en revue tous les mille accidents de cette vie qui peuvent servir à faire pardonner un homme en retard : les soucis, les inquiétudes, les préoccupations et les affaires ; vous serez bien près de la vérité, excepté toutefois lorsque vous attribuerez mon long silence *aux plaisirs qui enivrent tous mes instants*.

Non, mon bon ami, j'ai peu de joie au cœur, je n'ai même pas ce qui tient lieu souvent du bonheur présent, les illusions et l'espérance pour l'avenir. Je vous ai dit, je crois, que cette année avait été une année mauvaise ; que depuis le mois d'août dernier j'avais éprouvé de vifs, de sérieux chagrins ; nous sommes entrés dans les jours sombres de la vie, *tempora nubila*, — et j'ai bien peur que, quand reviendra le soleil, je ne sois trop vieux pour le voir. Si je n'entre pas dans plus de détails à cet égard et si je ne vous confie pas toutes mes peines, comme c'est votre droit de le réclamer, c'est qu'elles n'appartiennent pas à moi seul et que je ne suis pas maître d'en disposer.

Vous me parlez des affaires qui m'absorbent sans doute. Et vous ne croyez certainement pas dire si vrai. Mais calmez votre joie, hélas ! il faut s'entendre : voici dans quel sens les affaires m'absorbent et me laissent à

peine ce moment de loisir que je me hâte de vous consacrer.

Il y a six semaines environ, je promenais dans le grand vestibule du Palais, au pied de l'escalier de la Cour, une revendication de moellons que j'allais plaider à la 5^e chambre (ô Muse!); vient à passer un homme vêtu de la même robe que moi, coiffé d'un bonnet tout pareil, chaperonné à l'avenant, *un confrère* enfin. Seulement, avec sa robe, son rabat et son chaperon qui ne diffèrent en rien de mon chaperon, de mon rabat et de ma robe, le confrère gagne 100 000 francs par an, et moi je ne gagne rien... Je ne m'appelle pas du tout, et lui s'appelle Chaix d'Est-Ange! Confrère!! de quelles amères plaisanteries nous sommes parfois redevables à la pauvreté de la langue! Bref, le confrère m'aborde, et nous causons : le grand homme daigne me confier qu'il est dans un grand embarras. Il est pour le moment dépourvu de secrétaires; plusieurs jeunes gens se proposent, qui ne lui conviennent pas entièrement, il me demande mon avis sur quelques-uns...

Tout à coup une pensée me vient. *La faim, l'occasion, l'herbe tendre*, etc. (la faim surtout!)... « Maître, fis-je d'un air de confident, depuis longtemps je songeais à vous parler précisément à ce sujet (jamais un cheveu de ma tête n'y avait pensé). Je suis le Palais depuis trois ans, la clientèle n'abonde pas, je veux arriver, je cherche une route, un appui, un patronage utile : Maître, voulez-vous être tout cela? Vous cherchez un secrétaire, je serai votre secrétaire si vous voulez de ma personne. »

Que vous dirai-je? Le grand homme accueillit ma proposition avec un empressement qui m'étonne : j'ai pensé depuis que la rencontre n'avait pas été toute fortuite, que le hasard n'avait pas tout fait, et qu'avec son adresse habituelle, le maître m'avait tout doucement poussé à lui faire une ouverture que je croyais toute spontanée de ma part. Quoi qu'il en soit, en dix minutes l'affaire fut bâclée, le grand homme me mit un dossier sur les bras comme signe d'investiture et depuis ce temps-là je suis secrétaire unique de M. Chaix d'Est-Ange.

Ce qu'il y a eu d'assez curieux, ç'a été la petite agitation que ce petit événement a causé dans le petit monde du Palais. Il paraît que la position que je venais de prendre d'assaut, que cette secrétairerie improvisée dans une conversation de dix minutes en plein vent, était depuis longtemps le point de mire de plusieurs; de là de petites scènes auxquelles je ne comprenais rien, avant qu'on m'en eût donné la clé : les uns me félicitaient avec un enthousiasme qui me semblait la chose du monde la plus bouffonne, vu le très peu d'importance que j'attachais à mes nouvelles fonctions; les autres me plaignaient, du meilleur de leur âme, des exigences et de la tyrannie que j'allais avoir à subir... Enfin, le croiriez-vous? un ami est venu me rapporter le bruit qui courait le Palais : « Ma famille ayant fait des pertes d'argent considérables, j'étais *réduit* à prendre la place et les *appointements* de secrétaire de M^e Chaix!! »

Vous voyez bien, mon cher ami, que tous les provin-

ciaux ne sont pas en province et que tous les cancans ne se font pas à Sedan.

Je n'en suis pas moins très content de mon coup de tête, je travaille beaucoup et utilement, je vois de grandes et belles affaires; je fais des mémoires, des consultations, des extraits, des notes de plaidoiries; je n'ai pas un instant de repos, et, hier encore, j'étais à mon bureau à deux heures et demie du matin. Mes nouvelles occupations donnent un aliment à ma pensée qu'énervait la mélancolie, j'étais dans une sorte de découragement léthargique, maintenant je n'ai pas le temps de me replier sur moi-même et de repasser, comme c'était mon occupation favorite, tous mes ennuis vagues, tous mes chagrins très réels, tous mes désespoirs; n'en tirerais-je que cela, ce serait déjà quelque chose. Quant aux avantages *matériels*, je ne crois pas que j'y doive compter beaucoup. Vous savez que, par la nature de son talent, M. Chaix a des affaires qu'il ne peut pas *donner*. Cependant, depuis un mois que je travaille avec lui, j'ai plaidé pour un de ses clients une affaire de police correctionnelle *avec honoraires*. Mon prédécesseur Josseau avait des appointements fixes; mais jusqu'à présent je n'ai entendu parler de rien de semblable et la supposition charitable de Messieurs des Pas-Perdus se trouve singulièrement en défaut.

Je vous demande pardon de m'étendre si longuement sur tout cela; mais cette nouvelle résolution peut avoir quelque influence sur mon avenir; je sais que tout ce qui m'intéresse ne peut vous être indifférent, et puis enfin

ce n'est pas trop de *trois* pages pour expliquer *trois* mois de silence. A présent parlons d'autre chose; c'est aujourd'hui dimanche, il pleut à verse et j'ai une bonne heure devant moi.

Vous m'avez encadré dans vos lettres, mon cher ami, des vers charmants, soit qu'ils me rendent mon vieil Horace rajeuni, soit que, s'échappant de votre veine intime, ils me reprochent en un tour plein d'une grâce trop bienveillante de *manquer de chansons pour les échos dormants*.

C'est là un vers délicieux et vous devez le sentir mieux que personne, mon poète! Mais quelles chansons voulez-vous que je dise? Autrefois, oui, peut-être, si j'avais été libre de suivre ma pente et mon instinct, j'aurais été aussi mauvais poète qu'un autre. Je le sens à mon cœur, à mes larmes, à cette loi secrète de ma nature qui me ramène toujours à la poésie, comme à la consolatrice éternelle de mes mauvais jours; je crois que je n'ai jamais éprouvé une vive douleur, que je n'aie cherché d'instinct à l'idéaliser, à la revêtir de cette harmonie sympathique du rythme qui l'adoucit sans l'effacer, et associe l'œuvre de l'intelligence aux sanglots partis du cœur. Mais maintenant! « *Passo quel tempo Enea* », comme dit le Dante, et j'ai trop marché en pleine prose, en triste prose depuis quelque temps, pour que j'aie encore la prétention de faire tenir un hexamètre sur ses pieds.

Vendredi 18 juillet 1845, 4 heures.

Depuis cinq jours je n'ai pas eu, à *la lettre*, un instant à moi pour continuer ma conversation avec vous. Aujourd'hui me voici revenu du palais, je puis remettre ma besogne à ce soir. *Ripigliamo il canto*, comme disait ce lointain Rubini! De poésie! assez n'est-ce pas? Vous voulez des nouvelles, de la prose de premier-Paris, vous êtes altéré, vous avez soif, ô Provincial, de savoir quelque chose de *la Capitale*.

Vous me faites, mon cher ami, des descriptions et des narrations qui me font venir l'eau à la bouche. Je serais bien heureux d'aller faire connaissance avec vos Ardennes; mais pour cette année c'est impossible, tout manque à la fois : le temps, l'argent, la liberté d'esprit. Mais j'espère bien que l'hiver ne se passera pas sans que vous veniez nous faire une petite visite et prendre l'air de Paris. Au reste je crois que pour le mouvement intellectuel Sedan vaut Paris rien de neuf, rien de saillant.

La politique dort, les journaux n'ont plus même les Jésuites à se mettre sous la dent, le roman s'éparpille en feuilletons, le théâtre en est aux exhibitions de nains, de géants et d'acropédestres. La poésie? qui fait des vers maintenant ou plutôt qui en lit? surtout depuis que les poètes sont pairs de France! A propos j'imagine que l'aventure de V. Hugo est venue jusqu'à Sedan. Olympio s'ennuyait dans ce troisième ciel bâti de ses mains, où il a roulé son fauteuil académique; il en était à son

37^e tour de lansquenet avec Phœbus Apollo, quand il lui prit fantaisie d'aller se distraire avec les enfants des hommes. Olympio avisa une maison *louche* dans un quartier *borgne*; il se manifesta sous une forme mortelle à la portière, affreuse compagnonne dont le menton fleurit et dont le nez trognonne. Il lui loua un retraits, un bouge avec un lit de sangle et une amphore nocturne : Olympio avait un ami parmi les humains, cet ami avait une femme; Olympio, quoique dieu, n'avait pas vu cette mortelle d'un binocle dédaigneux. Il l'alla donc trouver et lui dit : ô femme, — madame, — mon âme — s'enflamme, — pour vous! — Vois! blême — je t'aime — poème — suprême! — mon tout!! — Viens, belle — mortelle, — viens telle — quelle — viens, ou — ton père, — ta mère, — ton frère, — ma colère — tue tout!! — Quant à l'homme — que l'on nomme — ton époux, — coucou!!! La jeune femme fut fascinée par la sauvage harmonie de cette voix qui n'appartenait pas à la terre; elle suivit Olympio rugissant...

Le dieu remettait ses brodequins pour reprendre les routes de l'empyrée; une tunique légère voilait seule la forme humaine sous laquelle il venait de se manifester à sa jeune maîtresse, — quand deux affreux mouchards lui apparurent; ces vils mortels allaient porter sur Olympio une main profane, quand le plafond s'ouvrit et l'immortel disparut aux regards hébétés des suppôts de la justice humaine. — Voilà ce qu'il y a de plus neuf à Paris. On a ri beaucoup de l'aventure; cependant je ris moins quand je pense qu'il y a huit mois à peine M. Hugo

perdait une fille de vingt ans noyée ! quel contraste et quelle prompte consolation ! Et maintenant, de quel front venir nous chanter les joies de la famille et les chastes amours du foyer domestique ?

Je m'aperçois que j'aurais encore mille choses à vous dire, mais je crois que vous en avez assez pour une fois. Je vais diner, et j'ai la main engourdie à force d'écrire et de me presser.

Adieu donc, écrivez-moi beaucoup, souvent, longtemps, faites des enfants à votre Muse et envoyez-les-moi.

Paris, jeudi 6 novembre 1845.

... Et que votre Tacite a bien raison, mon cher ami, de préférer à tout ce bruit « la vie des poètes, ce bonheur d'habiter avec soi... » et avec ses amis ! Car en vérité voici tantôt trois mois que vous m'avez envoyé ce charmant dialogue et que je vous dois mes remerciements attardés. Que voulez-vous que je vous dise pour m'excuser ? Et n'a-t-il pas été convenu que nous n'avions que faire de ces banalités auxquelles on ne croit jamais, lors même qu'elles sont sincères ? J'aime mieux vous dire que j'aurais pu vous écrire et que je ne l'ai pas fait, que le temps ne m'a pas manqué, mais la disposition d'esprit et cet entrain jaseur qui vous prend à certaines heures bienvenues, de plus en plus rares pour moi. Je suis de ceux qui ont la joie communicative et non pas le chagrin ; c'est un triste cadeau à faire à un ami de le

mettre de moitié dans ses ennuis ; et s'il faut être deux pour boire une bouteille de vieux bordeaux, il faut savoir avaler à soi tout seul les médecines noires de la vie. Voilà pourquoi j'écris peu, si peu que bientôt je ne saurai plus écrire du tout, et je ne vous attristerai plus de mes doléances. Pour en finir de suite sur ce chapitre, je vous dirai seulement, mon brave ami, que j'ai passé de tristes vacances, allant à la campagne du samedi au lundi pour voir ma mère qui a été constamment souffrante et mon père dont la santé nous a un instant bien tourmentés.

Joignez à cela tous les soucis imaginables et vous reconnaîtrez que je dois être l'ami le plus maussade du monde, et dont la correspondance soit le moins à regretter.

Vous m'avez écrit une belle et éloquente lettre pour me démontrer que l'orateur est incomplet quand il n'est pas doublé d'un poète. Je vous crois, comme je crois que *tout homme* est incomplet quand il n'a jamais rencontré sur sa route la poésie, quand il n'a jamais regardé dans une intuition soudaine au-dessus et au-delà de ces choses du monde, que touchent ses mains et que foulent ses pieds. Il n'est pas besoin pour cela de faire des vers, de balancer une période et de croiser des rimes : cela n'est pas la poésie, mais une de ses formes. Un berger est poète si l'étoile qui tremble au ciel le fait un instant rêver d'un monde inconnu ; est poète la jeune fille qui effeuille une marguerite pour savoir si elle est aimée ; quiconque a un cœur est poète et quiconque a la passion.

Ce que je conteste seulement, c'est qu'une intelligence, quelque supérieure qu'elle soit, puisse *manifester* sous diverses formes, et toutes parfaites, la poésie qui est en elle; c'est qu'un grand poète en prose puisse être un grand poète en vers, c'est qu'un grand peintre soit d'ordinaire un grand musicien, c'est qu'un orateur très éloquent soit un lyrique *très sublime*.

Voyez Chateaubriand : que c'est grand *Attala* et *les Martyrs*! Mais quel médiocre rimeur! Et Lamartine, que vous me citez, vous me dites que c'est un poète lyrique et un orateur? c'est-à-dire qu'il a été l'un et l'autre tour à tour, point ensemble. Ce ne sont pas les *Méditations* qui ont été écrites au pied de la Tribune. C'est *la Chute d'un ange*! Voilà donc ma théorie restituée et je crois que nous sommes pas si loin de nous entendre. Cependant vous avez un moyen sûr de me convaincre et de me convertir, c'est de m'envoyer quelques-uns de ces vers charmants que vous trouvez si bien dans vos promenades solitaires à travers vos grands bois, et qui m'ont déjà prouvé, par l'exemple d'un poète-avocat, que mon système n'est pas à l'abri des exceptions. Quant à moi, j'ai si peu de loisirs que, quand j'ai un instant, j'aime bien mieux lire de bons vers que d'en faire de mauvais. La muse, à mon sens, ne doit pas être une courtisane chez laquelle on monte un quart d'heure et qu'on quitte sans regret; je lui ai donné des jours entiers de ma jeunesse et ce sont les jours les plus heureux de ma vie : *o rimenbranza!*

C'est pourtant une bien bonne chose, mon cher ami, de

pouvoir ainsi causer de ces voluptés intimes avec un cœur qui vous comprend ! Vous vous plaignez de la sauvagerie de vos Ardennes et du bêtisme de vos concitoyens. Croyez-vous donc que si j'allais parler poésie et sentiments dans la salle des pas perdus on ne me prendrait pas en grande pitié ? Croyez-vous que si l'on apercevait ce petit bout de verveine qui passe encore par-dessous mon bonnet carré, la plupart de nos braves camarades ne me conseilleraient pas quelques grains d'ellébore ? Allez, les Sarmates ne sont pas tous à Sedan, et si Ovide revenait au milieu de nos chemins de fer, de notre avocasserie et de nos vapeurs de toutes sortes, il s'écrierait encore piteusement :

Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis.

Vendredi 28 novembre 1845.

Si je vous affirme que j'en étais au milieu de cette dernière phrase quand on m'a interrompu, que voilà de cela trois semaines, et que je n'ai pas eu *un instant* pour continuer ma prosopopée d'Ovide et arriver au point, vous ne me croiriez pas. Et c'est la sacro-sainte vérité ! Nous voilà en pleine année judiciaire, mon métier de secrétaire a recommencé, je manipule des masses de dossiers, je pétris au maître de la pâte de plaidoirie admirable dont j'ai tout le labeur, mais dont je n'ai ni l'honneur ni le profit ; et cependant je fais avec un zèle furieux mon métier de mitron judiciaire. J'ai fait pour cette année le sacrifice anticipé de tout plaisir et de tout

repos : il faut arriver à quelque chose. Mes relations avec M. Chaix me seront utiles, je l'espère ; il m'envoie toutes les affaires dont il peut disposer : ce n'est pas bien considérable, mais enfin c'est un supplément qui vient en aide à ma petite clientèle.

Il y a huit jours le maître m'a fait plaider à sa place, à la cour, un incident dans un grand procès de séparation. Tout cela m'est utile dans le présent et peut me servir aussi dans l'avenir. Aussi je travaille avec rage. Je fais seul la besogne que se partageaient Josseau et Housset ; à voir l'avalanche d'affaires qui commence, je tremble de ne pouvoir suffire au travail quand vont venir les mois de grande activité ; et cependant, pour toutes sortes de raisons égoïstes que vous comprenez sans peine, je voudrais rester seul avec M. Chaix. Ce va être une rude année, je crains bien d'être obligé de renoncer même à notre bonne vieille conférence du lundi, que nous avons recommencée cette semaine.

En voilà assez sur moi, n'est-ce pas ? parlons des autres, et puisque nous en sommes à la conférence, faites l'appel comme aux beaux jours de votre secrétairerie.

Sapey ? Le pauvre garçon est toujours là, commençant à se désoler. Quelle faute il a faite ! Il est secrétaire de M^e Paillet, mais ils sont quatre ou cinq, et n'ont pas même, je crois, les petites occasions que j'ai chez M. Chaix. — Nicolet est beau à voir, il sue le bonheur et maigrit à force, je crois, de se promener au clair de la lune de miel ; ses cols de chemise menacent le ciel ; il a des pale-

tots noisette, des gants beurre frais et des cravates bleu de roi, Tityre-Corydon, Némorin conjugal ! Il fait envie. Je ne sais pas si son année s'annonce bien au Palais. Chamblain est toujours de plus en plus glacial, c'est la statue du Commandeur. On a prétendu qu'il se mariait ; et on le donnait tellement comme certain que je lui ai fait mon compliment et qu'il m'a ri au nez, autant qu'il peut rire. — Forcade va prononcer son discours de rentrée de samedi en huit. Il m'a convoqué la semaine dernière, avec une demi-douzaine d'amis, pour faire une lecture à huis clos : son discours est bien pensé, bien écrit, mais *ce n'est pas ça*. Il n'a pas assez le sens littéraire. — Je n'ai encore entendu au Palais que deux discours : Dupré-Lassalle et Sapey. — Je ne connais pas l'œuvre d'Hacquin, mais ce doit être un « discours blond ». Rendu, l'austère Rendu est marié et avocat au conseil. Quant à Colmet, c'est toujours l'esprit clair et le caractère jovial que vous avez connu. Quel heureux garçon ! je ne lui connais pas un motif de chagrin.

Cardon n'arrive à rien, il est juste de dire qu'il ne *va* à rien. Il flâne sans but sérieux, et c'est la guerre acharnée que lui fait mon excellent frère depuis quelque temps ; il a un tas de petites sociétaiïeries, conférençailles, bonnes œuvres de toutes couleurs auxquelles il donne tout son temps ; c'est très méritoire et très respectable, mais il ne faut cependant pas que cela absorbe la vie tout entière et qu'on y enterre toute son activité de jeunesse.

Il y a une quinzaine de jours, mon portier m'a remis

un journal à mon adresse : c'était le *Moniteur* ou l'*Écho*, ou le *Mercur*, ou la *Gazette* ou l'*Indicateur de Beauvais*, qui contenait le discours de rentrée prononcé par M. le substitut Cadet-Devaux. Cela m'a paru très ronflant, et je me représentais la voix pointue et le nez pointu de Cadet haranguant ces vieilles têtes de juges de province.

Ici, rien de neuf, du moins que je sache ; il est vrai que je vais de chez moi au Palais et que je vis loin de tout ce qui pourrait vous intéresser. Je n'ai pas mis le pied dans un petit théâtre depuis tantôt un an ; je vais quelquefois aux Italiens où l'on nous donne l'hospitalité dans une loge. C'est toujours la Crisi, qui vieillit comme nous tous, la Persiani qui ne rajeunit pas, Mario qui chante maintenant *da maestro*, Lablache qui est Lablache et Ronconi qui a remplacé Tamburini, et que je lui trouve de beaucoup inférieur, bien qu'il ait une enragée coterie. M. Émile Augier n'est-il pas votre camarade de collègue ? Il vient de donner aux Français une comédie dont le succès semble très contesté ; ce qui ne l'est pas, c'est que ce soit un jeune homme de talent et d'avenir¹. A l'Opéra, il y a un tas de petits jeunes gens et de petites personnes qui chantotent et débudent pour remplacer Levasseur qui s'est retiré et Duprez dont la voix est en congé illimité. En fait de beaux-arts, hélas ! je suis maintenant un vrai Scythe ; cependant ce soir, en traversant la place de la Bourse, j'ai vu à l'étalage de Susse une

1. Émile Augier avait eu en 1844 un début éclatant avec *la Ciguë*. *Un homme de bien*, joué en 1845, n'eut qu'un médiocre succès.

grande aquarelle de Bellanger qui m'a fait plaisir : c'est la scène du Marabout de Sidi Brahim, dans nos derniers désastres d'Afrique. C'est très beau et ce doit être très vrai ; si j'avais 2000 francs de trop, je me ferais ce cadeau ; mais comme je finis mon mois avec 7 fr. 70 que voici devant moi, ce sera pour une autre fois. Vous n'attendez pas que je vous parle politique, n'est-ce pas ? alors, bonsoir, parce qu'il est minuit et demi.

Écrivez-moi vite, beaucoup et souvent.

Dimanche, janvier 1846.

Mon cher ami, je prends la plume sans savoir ce que je vais vous dire, uniquement parce que me voici libre pour une demi-heure et que je ne saurais occuper plus agréablement ce court instant de loisir. Je suis abruti, je n'ai dans la tête rien qui ressemble à une idée, j'ai mal aux nerfs et envie de pleurer comme une femme en couches. C'est stupide, mais que voulez-vous ? Nous avons depuis quinze jours un temps qui me fait horriblement mal : c'est une espèce de printemps mal venu, moins la verdure, moins ces bouffées d'air chaud et embaumé, moins ces odeurs de sève et de jeunesse apportées par les vents du Midi, voyageurs rapides des plaines ioniques et des vallées fleuries du golfe de Gênes. Par ce temps de carnaval, le vieux Janvier a eu un retour de jeunesse. Il s'est déguisé en Avril crotté ! et il court ainsi les rues de Paris portant à sa boutonnière un bourgeon de

lilas entr'ouvert; mais le bonhomme a beau faire, il ne trompe personne et les jeunes filles la main sur leur cœur lui crient en riant : « Tu n'es pas le printemps, vieux Janvier! » (Hélas! le temps est passé où je vous aurais dit tout cela autrement qu'en indigne prose.)

Il paraît qu'on s'amuse ici, j'entends parler de bals masqués, de soirées, de soupers échevelés. Que vous dire de tout cela? Je ne vais nulle part, je ne vois rien, voilà *un an* que je n'ai mis le pied dans un petit théâtre, et à force d'en être déshabitué, je n'en éprouve plus ni le regret pour le passé, ni le besoin pour l'avenir. Il est juste de dire que le vide effrayant de ma bourse m'ôte tout mérite à cet égard — *ἀνάγκη!* Je n'aurais jamais cru que je dusse en venir à si bien comprendre cet affreux trissyllabe. Quant au bal de l'Opéra, vous concevrez que l'obstacle est le même et de plus j'avoue que j'y trouverais un médiocre plaisir. Je ne suis pas homme à m'étourdir beaucoup, à ne songer dans l'entraînement de l'heure présente, ni aux soucis amers de la veille, ni au labeur inquiet du lendemain : je ferais donc une fort triste figure au milieu de tout cet oubli dansant.

Vous voyez, mon pauvre exilé, que vous avez un ami bien inutile, un bien maigre correspondant : ce sont des nouvelles d'Athènes données par un Béotien. Cependant malgré ma solitude, mes tourments, et ma croissante maussaderie, j'aime *ma* ville, mon Paris, mes boulevards, cette agitation où je reste immobile, cette foule où je reste seul, ce bruit auquel je ne me mêle pas, ces joies qui ne sont pas les miennes, ces richesses qui coudoient ma

misère et ces gloires qui éclaboussent ma médiocrité. Telle est donc la sympathique tendance du cœur de l'homme, tels sont les instincts secrets de notre mystérieuse communauté, que le bonheur d'autrui ne me laisse pas insensible et qu'au milieu de tous mes chagrins je prends comme une part fraternelle de tout ce que je vois de biens autour de moi. *Homo sum et nihil humani a me alienum puto!* Mais, mon Dieu, ne vaudrait-il pas mieux ne vous jamais écrire que de vous ennuyer toujours de mes ennuis et de vous faire partager mes idées noires?

Je voudrais bien avoir à vous annoncer quelque grande bonne nouvelle, quelque changement décisif dans ma position. Mais je suis à cet égard dans un statu quo désolant. Je travaille toujours avec M. Chaix et je ne sais si je vous ai dit qu'il me donne 1 200 francs. Je crois qu'il a la bonne volonté de me procurer des affaires, mais cela lui est assez difficile; il n'en a pas un grand nombre. Je crois que son intervention me serait surtout utile auprès des avoués, s'il voulait me recommander à eux un peu chaudement; mais je comprends que, dans de certaines positions très élevées, on ait peine à se rendre bien compte ou à se souvenir bien exactement des atroces difficultés du commencement, et d'ailleurs toutes les fois que je parle sérieusement et à cœur ouvert avec lui de ma position et de mon avenir, il me répète comme beaucoup d'autres : « Vous arriverez, c'est une affaire de temps, et puis, *vous n'êtes pas pressé, qu'avez-vous besoin d'argent?* Vous avez assez de fortune pour attendre... » Que voulez-vous répondre à cela, à

moins d'entrer dans des détails que je ne veux, ni ne peux donner. *Basta!* Encore si j'étais sûr que l'on attribuat mon peu de chance à ma mauvaise étoile, à un concours fatal de circonstances que je connais, et nou à mon peu d'intelligence et de capacité! Mais se voir devancer et probablement mépriser beaucoup par un tas de médiocrités importantes que vous connaissez comme moi! C'est une humiliation qui me révolte.

Parlons des autres : Colmet prospère de plus en plus, Cardon n'arrive à rien, Chamblain se plaignait l'autre jour de n'avoir pas vu un dossier depuis novembre. — Sapey travaille toujours chez M. Paillet, sans profit et sans espoir. — Forcade travaille chez Boinvilliers, il arrivera; je ne sais pas par quelle route, mais il arrivera loin et haut, c'est une bonne tête organisée pour le succès. — Allou a au Palais une position déjà faite, il est lancé, il suit Desmarests : en voilà deux tirés d'affaire. Je n'ai pas le cœur de vous parler de ce qui vous intéresserait au fond de votre exil. La politique est une grande et belle chose quand on y peut mettre la main : pour moi qui suis condamné à la voir toujours de loin et d'en bas, je ne m'en mêle que par des vœux stériles, et des opinions peu méditées. J'ai été à la Chambre des députés il y a quelques jours, et j'ai été tout étonné de la médiocrité de la plupart des orateurs que j'ai entendus. Il y en avait pourtant quelques-uns qui ont une certaine réputation. Si je ne craignais que le rapprochement ne parût une mauvaise épigramme, je finirais en vous disant que tout Paris est suspendu entre deux grandes joies : une

bouffonnerie du Palais-Royal qui s'appelle *les Pommes de terre malades*, et une exhibition de singes savants que l'on dit merveilleuse.

Adieu, envoyez-moi encore de ces bonnes lettres mêlées de vers charmants comme vous les savez faire, comme je sais encore les comprendre. Cela me fait souvenir du temps où je croyais que la vie de l'homme pouvait s'écouler dans un rêve d'amour plein du murmure des oiseaux et du chant des poètes.

24 juin 1846.

Pardon, mon bon ami, de n'avoir pas répondu encore à votre aimable et charmante lettre. Hélas ! si vous saviez au milieu de quels abominables chagrins j'ai reçu votre muse souriante et parée de fleurs !

C'en est fait, mes pressentiments sont réalisés et l'événement a dépassé de bien loin toutes nos craintes.

Après vingt ans de travail obstiné, après une lutte de chaque jour contre des circonstances fatales et des affaires de famille désastreuses, mon pauvre père est ruiné sans ressources, ruiné par sa bonté, par une incroyable abnégation de ses intérêts, pour avoir cru qu'on pouvait vivre par le cœur seulement. Dans cette terrible vie des affaires, il a porté toutes les illusions bienveillantes d'une excellente nature, il ne s'est pas *défendu* contre la vie, il a cru que c'était un lac ; c'est un torrent, et le torrent l'a broyé. Depuis un an, jour

par jour, heure par heure, chiffre par chiffre, mon frère a établi cette déplorable situation, et quand nous l'avons montrée à mon père, il nous a crus fous, si grande était sa sincérité, si étranges étaient ses illusions. Et maintenant, croyez-moi, mon ami, si je vous dis que je connais la vie dans ce qu'elle a de plus amer et de plus affreux. Depuis deux mois, il n'est pas une émotion que nous n'ayons usée, pas une douleur que nous n'ayons subie, pas une fibre de notre cœur qui n'ait saigné, et nous avons vu le fond de ce calice des misères humaines!

D'abord ç'a été de la stupeur. Un gouffre devant soi, où l'on voit tomber toutes ses espérances, tout le passé, tout l'avenir, toute sa vie! Puis, au bout de quelques jours, la jeunesse aidant, mon frère et moi nous sommes levés du milieu de ces ruines, il fallait agir, ne pas tomber lâchement : alors, mon ami, j'ai pris mon père par la main et pendant deux longues journées je l'ai mené chez ses amis leur racontant son malheur, leur demandant un conseil, réveillant leurs souvenirs, tombant au milieu de leur bonheur et troublant leur repos de ces désolantes images. Non, non, il faut avoir monté ce calvaire pour savoir ce que le cœur de l'homme peut contenir de sanglots sans se briser, et que de fois dans ce lamentable pèlerinage j'ai répété la prophétie de mon vieux Dante : *Tu proverai... Come è duro calle lo scendere es il salir per l'altrui scale.*

C'était alors le temps du désespoir et des larmes, maintenant nous sommes dans l'ardeur de l'action et de la lutte.

Mon frère et moi, nous sommes parvenus à tuer notre douleur; nous avons organisé un plan, réuni des ressources, — au prix de quelles humiliations, Dieu le sait! Aujourd'hui nous avons engagé l'affaire et nous la dirigeons. Nous sommes si fatigués de ces démarches incessantes, si exténués de ces courses qui durent tout le jour, si occupés de l'heure présente et de ces luttes de tous les instants où nous combattons pour notre père et pour notre nom, que l'activité surexcitée laisse moins de place au chagrin. Mais quand nous rentrons dans cette triste maison, que nous nous retrouvons entre mon père accablé par le poids de sa vie écroulée, et ma mère, ma pauvre mère depuis si longtemps malade, qui *deux fois* a vu la ruine s'asseoir à son foyer et que tuera tout ceci, oh! mon ami, que faire? que dire? quelles consolations inventer pour ces suprêmes douleurs?

Au jeune homme qui se désespère on peut parler de l'avenir. Mais au vieillard qui pleure, quelle espérance présenter? quel mensonge faut-il imaginer pour tromper son désespoir?

Nous sommes au milieu de notre voie douloureuse, mais elle n'est pas encore achevée; d'affreuses souffrances nous attendent encore. Nous allons quitter, pour la vendre, cette pauvre maison de famille, où mon père venait tout enfant, où nous sommes nés, où chaque heure de notre vie a laissé sa trace, où chaque pierre nous connaît; ce jardin où tout petits nous passions nos journées, et les vieux tilleuls où nous marquions le but de nos jeux. *Linquenda tellus et domus!*... Ces poètes, ils

ont deviné toutes les douleurs! Nous avons loué, pour mon frère et pour moi, un appartement rue du Mont-Blanc, où nous ne pourrons guère entrer avant le milieu du mois d'août. Mon père et ma mère vont partir pour leur petite maison de campagne que nous tâchons de leur conserver, car là aussi nous avons des souvenirs précieux : ô mon ami, c'est quand il faut se séparer de toutes ces choses du passé que l'on sent combien le cœur de l'homme jette sur cette terre de profondes racines et ce qu'elles coûtent à briser.

Adieu, mon ami, vous comprenez que je ne puis maintenant vous parler d'autres choses; et d'ailleurs je ne sais rien, je ne vois rien, je cours du matin au soir sans m'inquiéter du drame qui passe, ou de la poésie qui chante, ou du chemin de fer qui fume, ou de la politique qui bavarde. Je n'ai qu'un but, qu'une pensée, et notre douleur est notre univers. Écrivez-moi, car vous n'êtes pas de ceux qu'effarouche la mauvaise fortune. Dites-moi que vous êtes heureux, que la vie est bonne, que vous courez en chantant dans les grands bois, que les fleurs des champs sont écloses et que vous en couronnez un front aimé. Que tous mes rêves soient pour vous des réalités, que toutes mes joies perdues s'envolent vers vous.

Dieu a jeté dans le monde une masse commune de bonheur. Quand votre part vous est ravie, les autres ne vous doivent-ils pas un peu de celle qu'ils ont gardée?

Je n'ai pas besoin de vous demander de garder un secret absolu sur tout ceci.

17 septembre 1846.

Mon cher ami, je veux vous envoyer seulement quelques mots pour vous remercier bien tardivement de la bonne lettre que vous m'avez écrite avec tout votre cœur et toute votre amitié. Au milieu de tant de chagrins et de douleurs, vous ne pouvez croire quel bien cela fait de sentir que, de près ou de loin, des mains amies se tendent vers vous. Aujourd'hui je suis tellement épuisé de fatigue et si préoccupé que je vous dis seulement les choses nécessaires. Nous sommes déménagés enfin ! Je demeure maintenant avec mon frère *rue de la Chaussée-d'Antin, 12* ; c'est là que m'arriveront vos lettres, que j'espère longues et fréquentes ; c'est là que j'aurais tant de bonheur à vous recevoir si une bonne pensée vous amenait à Paris. Quant à ces tristes affaires, je ne sais encore quand et comment elles finiront. Nous avons déjà fait de grands pas, il nous en reste encore beaucoup à faire et nous sommes arrivés aux plus grandes difficultés. Quelle vie depuis quatre mois ! quelles luttes ! quelles émotions ! quelles douleurs inconnues ! Je ne veux pas m'y arrêter, car j'ai besoin encore de tout mon courage, et ce n'est pas au fort du combat qu'il faut lever les bras au ciel et pleurer.

Notre déménagement a été un triste épisode de ces dernières semaines. Cette pauvre vieille maison, avec ses détours si connus, ses recoins amis, ses souvenirs d'autrefois, cette chambre où nous sommes nés tous deux, nid de bonheur, ombre des jours heureux, nous

avons tout quitté. Encore si ces déchirements se faisaient tout d'un coup! Mais chaque jour nous sommes encore obligés d'y revenir pour une foule de détails odieux.

Ce matin encore, mon frère et moi, nous avons dû parcourir toute la maison, pour *vendre* des meubles inutiles, vieux amis de trente ans, témoins de la vie de famille, hôtes familiers qui parlent de tout le passé. Dans un coin du grenier, déposés l'un près de l'autre depuis tant de jours, nous avons trouvé — cela ne résume-t-il pas toutes les tortures du cœur? — la corbeille de mariage de ma pauvre mère et notre berceau d'enfants. Nous nous sommes serré la main et nous avons passé en disant à l'horrible brocanteur qui nous suivait : « Ceci n'est pas à vendre. » O misère!

A la fin de juillet, je me suis trouvé bien près de vous. Il m'a fallu passer quinze jours mortels à Reims pour l'élection de M. Chaix. Je vous laisse à penser si j'avais le cœur à la politique et aux élections. Mais je n'ai pu refuser; à *la manière* dont avaient été prises mes objections j'ai compris que c'eût été une rupture et à aucun prix je ne veux rompre aujourd'hui. Je vous parlerai de tout cela tout au long quelque jour. Une fois arrivé à Reims, je me suis mis à travailler avec rage pour tuer le temps. Pour vous donner une idée de la vie que j'ai menée là-bas, je vous dirai que dans la dernière semaine j'ai passé *quatre nuits, dont trois de suite*. Vous savez que le résultat n'a pas été heureux. Je suis revenu abimé de fatigues pour en retrouver de nouvelles ici; ce malheureux déménagement nous a tous exténués.

Je viens d'installer ma pauvre mère à la campagne où elle se désole loin de nous ; j'espère que nous pourrons la faire revenir cet hiver, si les affaires s'arrangent.

Adieu ! Je vous écrivais pour vous donner ma nouvelle adresse et voilà que je vous assomme de mes doléances. Pardonnez et écrivez-moi.

Samedi 9 janvier 1847, 10 heures.

Enfin ! n'est-ce pas ? Et ne commenciez-vous pas à croire, mon cher ami, que j'abusais un peu du sans- façon que vous avez bien voulu m'accorder en matière de politesse épistolaire ? En fait d'excuses, les meilleures sont tellement discréditées par la corruption de nos mœurs que la vérité même a l'air d'un affreux mensonge. Je ne m'excuse donc pas ; — mais, ce que j'ai fait depuis votre départ ? j'ai vieilli, d'abord, et puis j'ai voyagé. A la fin de novembre je suis parti avec mon seigneur et maître pour Dijon où il allait plaider une magnifique affaire de séparation. Nous sommes restés là huit jours, et bien que ce voyage m'ait énormément contrarié, je ne me suis nullement ennuyé pendant mon séjour là-bas.

J'ai couru la ville en tous sens, visitant les églises, les monuments et les antiquités. Il y a là des choses très curieuses et des restes fort remarquables des splendeurs de ces puissants ducs de Bourgogne. J'ai revu avec grand intérêt les tombeaux de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur, chefs-d'œuvre de la statuaire du

xv^e siècle. Un escalier de l'ancien palais des ducs, caché au fond de la maison d'un épicier et très peu connu des voyageurs, m'a fait aussi grand plaisir. Enfin, dans un ancien couvent de chartreux, il y a un puits qu'on appelle le puits de Moïse et que surmonte un groupe de prophètes d'une admirable beauté. C'est d'ailleurs un monument connu et cité partout. Le palais de justice est l'ancien parlement de Bourgogne. Les salles sont petites et peu convenables. Mais par une courtoisie en usage, à ce qu'il paraît, en province quand il vient un grand avocat de Paris, on avait donné à M. Chaix la grande chambre du Parlement, où siège d'habitude la cour d'assises. C'est une admirable salle, énorme, haute comme une église, plafonnée en caissons sculptés et éclairée par cinq fenêtres ogives garnies de restes de vitraux. Le théâtre était magnifique, la foule immense, le drame émouvant et, quant à l'artiste, il a été au-dessus de lui-même. Il a fait là, à coup sûr, une de ses plus belles plaidoiries; c'était l'éloquence même et, pendant deux jours, il a révolutionné ces braves Dijonnais. Il avait pour adversaire un des plus fameux avocats de Lyon; — s'ils n'ont pas mieux que cela, c'est un faible échantillon de leur barreau: emphase, boursouffure, maladresse, il réunit une collection de défauts que ne rachètent pas quelques qualités de discussion et une certaine aisance dans la période. C'est d'ailleurs un type d'un genre inconnu à Paris : Francisque aîné et Frédérick Lemaitre dans le cinquième acte le plus noir des mélodrames de l'Ambigu ne sont pas plus déclamateurs et plus « tyrans ».

Quant aux habitants de Dijon, ce sont d'excellentes gens qui se nourrissent à merveille, et ils ont charmé mon exil par toutes sortes de libations anacréontiques. Je conserve un souvenir reconnaissant de leur chambertin et de leur vin de Nuits, car je commence à être si vieux et si abruti que je trouve quelquefois du plaisir à boire pour boire et à manger pour manger; c'est le dernier degré de l'abaissement.

Mais je vous parle de la province comme si vous ne pouviez pas m'en remonter là-dessus. Me voici revenu à Paris et je n'en sors plus. Aussi bien c'est encore là qu'il fait bon vivre, plus qu'ailleurs.

Mes journées y sont bien laborieuses, mais je sens autour de moi la vie, le mouvement et l'activité; mes nuits sont bien souvent entamées par quelque travail stérile et monotone. Que puis-je vous écrire? Ce que vous voulez ce sont des nouvelles de ce pays-ci, n'est-ce pas? Vous dire que je n'en sais aucune, c'est humiliant pour moi et ennuyeux pour vous qui voulez à toute force quelque brimborion à mettre sous votre dent provinciale. Écoutez-moi donc, non comme un témoin, mais comme un écho.

Le grand bruit de l'heure présente dans le monde littéraire, c'est la réception de M. de Rémusat à l'Académie. Il a fait un discours auquel je vous renvoie, que pour ma part je trouve un chef-d'œuvre et que j'ai déclamé à moi tout seul hier soir avec toutes sortes d'interjections admiratives. C'est du grand style et une large façon d'écrire. Je vous recommande surtout la

dernière moitié du discours. Quant au père Dupaty qui lui a répondu, il paraît que le pauvre bonhomme a donné la comédie à l'assemblée. Il s'est emberlificoté dans ses histoires sur M. Royer-Collard, et quant aux ouvrages de M. de Rémusat, il paraît qu'il les a appréciés d'une manière si burlesque que l'on n'a pas pu s'empêcher de lui rire au nez. On parle surtout d'un certain passage où il décrit les amours d'Héloïse et la catastrophe d'Abélard avec une naïveté toute gauloise.

Maintenant prêtez l'oreille... Mais je prête l'oreille à ma pendule qui sonne une heure, je vais me coucher. D'ailleurs ma lampe s'éteint : *suadentque cadentia... lumina somnos...* Bonsoir!

24 avril 1847.

Mais c'est donc une rage, une épidémie, une fureur, un sauve-qui-peut de célibataires! un steeple-chase de vieux garçons! une course au clocher vers la Vénus pudique et les chastes amours! O hymen! ô le plus vieux et le plus jeune des dieux, lève ton front immortel orné du madras symbolique! secoue avec orgueil les vieilles roses de ta couronne fanée! Mouche d'une main légère la chandelle défaillante de tes flambeaux séculaires! car jamais ta divinité souvent insultée n'a pris une plus touchante revanche. Et nous profanes, pendant que les époux chantent dans le sanctuaire l'épithalame

antique, soyons au dehors l'écho envieux et défaillant de ces voix joyeuses! *Ecce ades, ô hymenæe!*

O mon ami! pourquoi ne pas tout vous dire? Et à qui, si ce n'est à vous, montrerai-je mon cœur tout entier? En lisant votre lettre, j'ai éprouvé comme un sentiment confus, mêlé de joie bien vivre et de je ne sais quelle tristesse involontaire; de la joie en songeant à votre bonheur, à cette vie nouvelle que vous commencerez avec tant d'espérances légitimes, à cette jeune femme que vous vous êtes choisie selon votre cœur; et puis, de la tristesse en songeant à cette heure du milieu de la vie, où la jeunesse décline, où les amis s'éloignent, où les plus fous se font chefs de famille et s'en vont fondant des dynasties; carrefour aux mille chemins, d'où vous partez tous en chantant, où bientôt je resterai tout seul, cherchant au milieu des feuilles tombées les illusions des jours passés et les souvenirs d'autrefois.

Pardon, mon cher ami, de ces réflexions mélancoliques que je jette bêtement au travers de votre bonheur; mais c'est que, vraiment, depuis quelque temps on se marie d'une manière désordonnée. En moins d'un mois voilà, Colmet compris, et sans vous compter encore, NEUF de mes camarades qui se marient : cela devient humiliant pour le célibat. Quant à vous, j'avoue que depuis longtemps je m'attendais à ce dénouement vertueux de votre inique jeunesse; et je comprends que la province soit un puissant stimulant au mariage. Recevez donc, sans aucune arrière-pensée cette fois, mon bien sincère compliment. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir

prendre la malle-poste et vous aller bénir, vous et votre couche nuptiale. Il est parfaitement inutile de vous demander si vous ne comptez pas venir à Paris avant ce grand événement : vous voilà cloué dans vos Ardennes à perpétuité comme un vieux sanglier, et pour vous voir il faudra prendre des rabatteurs et vous aller chasser au milieu de vos bois. J'aurais pourtant bien voulu boire avec vous votre dernier verre de vin de garçon !

Vous devez être, mon cher Henri, trop occupé et préoccupé pour que je vous entretienne longuement de moi. Cependant vous m'en voudriez à coup sûr de ne vous en point parler.

Nos affaires se terminent et je crois que nous en sommes maîtres maintenant. Quant à l'avenir, Dieu le connaît seul : nous avons encore à louvoyer pendant bien longtemps. Nous espérons, sans en avoir la certitude, pouvoir faire revenir cet hiver mon père et ma mère à Paris. Ma position au Palais s'améliore.

La semaine dernière (je vous dis cela parce que je sais vous faire plaisir) j'ai eu un *très beau succès* dans une affaire correctionnelle à la chambre des appels de la Cour ; j'ai été accablé de compliments à l'audience et hors de l'audience. J'ai en ce moment un assez grand nombre de petites affaires et trois grandes qui me préoccupent beaucoup.

Paris, 19 juillet 1847.

Mon cher ami,

Que dites-vous de cette effrayante affaire de la Cour des pairs? Ici nous sommes tous bouleversés, et tous ceux qui ont suivi ces débats sont revenus *malades* d'émotion. Jamais il ne s'est vu une affaire criminelle plus saisissante. Il semblait que ce fût un drame charpenté d'avance par quelque main habile, tant l'intérêt allait en grandissant. Chaque heure, chaque minute, apportait sa révélation, son incident, sa péripétie et ses angoisses. La vérité montait comme une marée et quelle fin! Ce malheureux M. Teste! quelle organisation! quel talent! quelle éloquence! quel jeu désespéré et désespérant il a joué pendant ces trois jours! C'était la défense du lion.

Tous ceux qui l'ont vu disent qu'il était sublime d'audace, d'énergie... Il était impossible de le croire coupable, et j'ai douté jusqu'au bout.

Il paraît que le dernier jour il était effrayant, à chaque instant il sentait la terre lui manquer, sa figure était décomposée, mais sa parole était encore assurée, énergique, menaçante, elle portait le défi à la vérité qui l'envahissait. Étrange combat! L'orateur survivait à l'homme, et les lèvres blanchies laissaient passer la parole inaltérée. C'était, dit-on, affreux à voir. Au reste cette malheureuse affaire, après avoir passé par le terrible, s'est éteinte dans le médiocre. Avez-vous rien lu de plus violent d'un côté, de plus pâle de l'autre, que le réquisitoire et les plaidoiries?

Et pourtant quelle belle affaire encore au point de vue de l'art et du cœur! Ce procureur général, l'ancien ami, le jeune confrère de M. Teste, et qui, en face de cette vie houleuse, errante, pleine de triomphes éclatants et de revers, en face de ce tombeau ignominieux où descendait, vivante encore, cette puissante nature, ne trouve pas un cri du cœur, pas une de ces leçons qui sortaient d'elles-mêmes de tous ces contrastes, et qui seraient tombées avec tant d'autorité du haut de cette magistrature élevée! Et Paillet, ne devait-il pas se réserver le soin de ces funérailles? Il n'y avait pas à plaider, mais à gémir et à venger le passé de M. Teste des injures et des hontes de l'heure présente.

Cet homme est mort, faites-lui au moins une épitaphe! qu'on sache que ce n'est pas un mort vulgaire, que ce front humilié a porté la couronne du talent et de l'éloquence, qu'il a soulevé tout enfant des populations entières par sa parole, qu'en 1815 le peuple de Nîmes le portait en triomphe en criant : « Vive *Tête!* » comme nous disait Crémieux l'autre jour. Et puis enfin, monsieur Paillet, il a été votre ami, votre chef! Il y avait bien là une petite place pour montrer un petit bout de cœur!

Quant à la défense du général Cubières, représentez-vous Berryer, ou Chaix, ou Bethmont, jetant ses magnifiques souvenirs militaires à tous ces vieux pillards de l'empire! sonnant le boute-selle de la dernière charge de Waterloo! leur faisant sentir la poudre et le sang des batailles! C'était à faire galoper sur leurs banquettes toutes ces vieilles culottes de peau! Hop! hop! hurrah!

vive l'Empereur! Et ce jeune colonel tombé là sous onze blessures et autour duquel l'admiration fait une haie respectueuse d'ennemis désarmés! Voilà l'homme qui *déshonore la pairie et souille l'armée*. Enfin tout est terminé, justice est faite, sévère pour le général, bien douce pour ce gueux de Parmentier, équitable pour le principal coupable ¹. *Et nunc erudimini!*

Adieu, mon cher ami, voici l'heure de la poste; il fait une chaleur accablante qui me fait trembler la main et je sens que je deviens hiéroglyphique. Amitiés à vous. Présentez mes respectueux hommages à M^{me} Henry.

Paris, vendredi 10 mars 1848.

Quel songe, mon ami! ou plutôt quelle réalité plus fantastique que les rêves! Destinée! Fatalité! Providence! *Ανάγκη*? Quoi donc! toujours ce même rocher historique que nous soulevons et qui retombe toujours depuis soixante ans! Encore une dynastie tombée, une couronne à terre, une royauté insultée, une vieillesse exilée; encore les larmes des reines! encore le sang des citoyens! Que vous dirai-je de cette grande catastrophe dont vous connaissez maintenant tous les détails? Le mardi une émeute, le mercredi une sédition, le jeudi une révolution. Je devais partir pour un voyage d'affaires le 22 : voyant qu'une émeute se préparait, je voulus rester

1. L'arrêt de la Cour des pairs avait été prononcé le 17 juillet.

pour en connaître le résultat. Il y eut ce jour-là des rassemblements, des cris, des pierres lancées, des charges de municipaux, quelques tentatives avortés de barricades, enfin le bagage ordinaire d'une émeute honnête. Pas un cri alarmant. « Vive la réforme ! A bas Guizot ! » Voilà tout. Le soir j'ai parcouru les boulevards. Il y avait foule de curieux ; peu de rassemblements ; des troupes arrivaient de tous côtés : on annonçait un immense déploiement de forces qui devait dissiper toute inquiétude et toute pensée de résistance sérieuse ; si bien que le lendemain matin, sur un nouvel ordre de mon seigneur et maître ¹, je me mis en route à dix heures, croyant tout terminé. Je passai toute la journée à Rouen, faisant mes affaires, sans me douter que Paris fût plus agité que la veille. Le lendemain, je reçois deux lettres de mon frère : la première datée de mercredi, trois heures : « On se bat à la porte Saint-Martin ! C'est une forte émeute » ; la seconde, datée de mercredi, cinq heures : « Le ministère donne sa démission ; tout se calme ; chacun rentre chez soi ». Sur la foi de cette lettre, je prends la voiture de Neufchâtel, où j'avais affaire, et je pars de Rouen le jeudi à deux heures. Au bout d'une demi-heure, j'engage la conversation avec mon voisin : « Est-ce que vous venez de Paris, monsieur ? -- Oui. — Il paraît qu'il y a eu beaucoup de bruit, hier ? » Ce monsieur me regarde : « Hier ? du bruit ? monsieur, j'ai quitté Paris ce matin à dix heures. Il est probable qu'à midi il n'y avait plus de

1. Chaix d'Est-Ange.

gouvernement. Le roi est parti pour Vincennes. » Je fais un bond, je demande des explications, et l'on me raconte alors les événements de la nuit et du matin. Je devais rester deux jours à Neufchâtel; mais vous comprenez que les pieds me brûlaient; je bâcle tant bien que mal, en deux heures, le plus pressé de ma besogne et je repars pour Rouen au milieu de la nuit. Au moment où j'arrivais, on placardait les proclamations du *gouvernement provisoire*, et la garnison sortait de la ville sans qu'il y ait eu un coup de fusil, une pierre, un cri. La révolution était faite; mais, pour savoir que nous étions en république, il fallait lire les proclamations; car je vous jure que, pendant une demi-journée que je suis resté à Rouen, je n'ai pas entendu *un cri* de : « Vive la république! » La consternation et l'effroi étaient partout : voilà le baptême du nouveau gouvernement.

Quelles sont les causes apparentes de cette révolution nouvelle? L'obstination des uns, l'agitation insensée des autres, l'aveuglement de tous. Tout le monde a mis la main à cette œuvre de destruction; la garde nationale de Paris plus que personne. Sa seule mission était de rétablir l'ordre, sauf à imposer ensuite ses conditions. Elle ne l'a pas fait; elle a fait cause commune avec l'émeute. Ne croyant faire qu'une manifestation, elle a fait une révolution. Elle a crié : « Vive la réforme! » et a donné ainsi un point d'appui, un mot d'ordre au parti qui n'osait pas crier : « Vive la république! » Elle a renversé la monarchie *sans le faire exprès*, comme disent

les enfants. Il y a eu là un immense malentendu, un escamotage de la nation par une faction; une journée des dupes sur une grande échelle. Du côté de l'autorité, une confusion inexplicable. Pas un chef, pas une direction : 60 000 hommes restant sans ordres et sans vivres depuis le mercredi soir jusqu'au jeudi à deux heures ! Enfin cet esprit d'aveuglement, de vertige et d'erreur,... vous savez le reste.

En vous parlant ainsi, mon ami, je ne sais si je blesse vos opinions : mais je vous assure que je ne me laisse pas influencer par les miennes : ce que je dis là, c'est le cri de tout Paris, qui se réveille à peine de sa stupeur; c'est le cri de cette brave garde nationale qui pleure cette énorme mystification; c'est le cri de douleur de l'ancienne opposition dynastique qui a compté pendant un jour des demi-dieux; qui, aujourd'hui, est la risée de tous les partis; et qui s'aperçoit un peu tard qu'elle a tiré les marrons du feu et que d'autres les ont mangés, en attendant qu'ils la mangent elle-même.

Mais maintenant, ce n'est déjà plus de politique qu'il s'agit. Chacun, sans arrière-pensée et sans espérances vaines, s'est rallié au gouvernement provisoire, c'est-à-dire à ce qui est l'ombre de l'autorité dans cette société bouleversée. La garde nationale a fait le mal. Elle l'a empêché, jusqu'ici du moins, d'aller plus loin. Nous avons monté notre garde, d'abord de deux jours l'un, puis tous les trois jours, maintenant tous les quatre ou cinq jours. Par une incroyable faiblesse, il n'y a pas encore dans Paris *un* soldat armé. *Tous* les postes, —

prisons, théâtres, ministères, monuments, barrières, — sont occupés par la garde nationale, par la garde mobile et par des bandes sans nom qui s'intitulent *volontaires* : soldats déguenillés, bras nus, sans culottes, la dernière couche de la dernière lie des cloaques sociaux. Ces messieurs sont armés jusqu'aux dents, font des patrouilles et veillent à notre sûreté ! Rendons-nous au moins cette justice : l'ordre matériel règne partout. Pas de cris, pas d'émeutes, pas de bruit ; un calme morne, une sorte d'hébétement, l'attente anxieuse des événements : voilà Paris. Mais, je vous le répète, il n'y a pas, à proprement parler, de question politique en jeu. Nous avons la république, et insensé serait celui qui voudrait maintenant acheter une restauration au prix d'une guerre civile. Mais, ce qui inquiète et agite tout le monde, ce sont les questions sociales nées de ce chaos. Dès le premier jour, le gouvernement provisoire, de gaieté de cœur et sans provocation, a fait l'énorme faute d'inscrire sur son programme des problèmes insolubles formulés en promesses positives : l'organisation du travail ! l'engagement de donner du travail à tous ! l'association du capital et du travail ! l'amélioration du sort des *travailleurs* ! Tous les mots creux de l'économie politique ont passé soudainement de la lettre morte des dictionnaires encyclopédiques dans la lettre vivante d'un programme de gouvernement. M. Louis Blanc est mis aujourd'hui en demeure de réaliser, comme gouvernant, toutes ses théories d'écrivain : il paraît que la besogne n'est pas aussi facile qu'il l'avait pensé ; car il va d'ajournement en

ajournement sans avoir encore rien fait, si ce n'est quelques concessions désastreuses aux sommations des pétitionnaires. Pour certaines industries, on a déjà augmenté le salaire et diminué la durée des journées de travail : c'est une violation flagrante du principe de la liberté des transactions. Mais, de plus, c'est une mesure qui produit déjà ses effets : il ne suffit pas de dire à l'ouvrier : *Tu recevras quatre francs au lieu de trois francs*, il faut que le maître puisse les donner. Or, comme cette augmentation de charges tombe sur les industriels au milieu d'une crise commerciale des plus graves, le maître, sous peine de ruine complète, refuse l'augmentation et ferme son atelier. D'ici à quinze jours, nous aurons ainsi sur le pavé 20 000 ou 25 000 ouvriers sans ouvrage et sans pain, qui n'auront dans leur poche que le décret peu nourrissant qui augmente leur salaire. Mesurez les conséquences de tout ceci dans une ville comme Paris, où il n'y a aujourd'hui, à l'heure où je vous parle, ni police, ni gendarmes, ni troupes; où chaque ouvrier a un fusil dans les mains; et où la voix de quelques hommes, aujourd'hui débordés, a seule maintenu la tranquillité depuis quinze jours.

Quant à nos gouvernants actuels, il faut louer le courage de tous, le caractère de quelques-uns, le génie d'un seul. Mais cherchez parmi eux un homme d'organisation, de gouvernement, vous ne le trouverez pas, et c'est là ce qui m'effraye. Ce parti était si peu prêt à son avènement, la main de Dieu a tellement hâté son heure, qu'il n'a ni hommes, ni institutions à nous donner. Il

était, de plus, dans un tel état de minorité que, quand on a cherché des républicains pour gouverner la république, on n'a pas trouvé de titulaires pour tous les ministères, et il a fallu prendre un appoint dans les rangs des constitutionnels.

Je n'ai rien à vous dire des actes du gouvernement. Vous les connaissez et vous pouvez les juger. C'est une dictature bien intentionnée, qui se trompe souvent.

Vous savez aussi où en est la confiance publique : les banquiers tombent les uns sur les autres comme des capucins de cartes; la rente baisse, en une bourse, de 25 francs; les chemins de fer de 150 francs; et les changeurs vendent l'or 25 sous le louis. Tous les étrangers quittent Paris, chacun renvoie ses domestiques, vend ses chevaux et se réduit au nécessaire.

A côté de ces tristes préoccupations, il y a encore une place pour le bouffon et le drôlatique. Chaque grande chose a son petit côté; chaque drame a son grotesque; chaque révolution a ses comédies et ses comédiens. La magistrature a joué dans tout cela un rôle pitoyable. Que la plèbe des magistrats soit restée dans ses places, je le comprends comme homme, je l'approuve comme citoyen; car il importait que la justice n'interrompit point son œuvre; mais il y a certains noms qui ne devaient point se laisser afficher dans les annuaires de la république. Il y a des noms rivés à la monarchie, et qui devaient s'effacer avec elle. Ils ne l'ont pas compris; ils se sont laissé installer par Crémieux déguisé en ministre de la justice. J'ai vu cela et je suis sorti

écœuré... Quant aux officiers du parquet, ils ont été décimés, et il y a une vraie curée de places. Cette fois encore, les avocats se sont bien servis. On m'a fait, à moi, qui vous parle, d'assez brillantes propositions. Mais, moins que jamais, je songe à échanger mon indépendance peu dorée contre les chances des emplois publics. Je reste dans mon coin.

Et vous, mon bon ami, que devient votre barque dans cette tempête? Si je ne me trompe, vous étiez un quasi-républicain. Je serais donc heureux d'apprendre que la république utilise votre zèle et votre talent. Ce serait une bonne fortune pour nous tous que les places les plus élevées de l'administration et de la magistrature fussent remplies par des hommes comme vous. Et l'assemblée? N'y songez-vous pas?

Paris, 30 mars 1848.

Mon cher ami, je suis bien fier, car c'est à mon tour de vous dire : Que devenez-vous? Quelle paresse vous tient? Quelles occupations vous absorbent? Pourquoi ce silence obstiné au milieu de ce grand bruit? J'attends une réponse de vous depuis trois semaines, et je ne vois rien venir. Mais j'y songe et je suis bien peu avisé. Que vous font à cette heure les amis lointains? Que vous fait ce Paris oublié? Que vous importe la politique et cette vieille Europe craquant de toutes parts? N'y a-t-il pas pour vous maintenant un amour qui a chassé tous les

autres? un souci charmant qui vous a envahi tout entier? Y a-t-il pour vous un rêve d'économie politique, ou un système social qui l'emporte sur les rêves souriants de votre enfant endormi? Un cri de cette petite bouche vous émeut plus que toutes nos *Marseillaises* essoufflées; un geste de cette petite main à fossettes vous en dit plus que nos gros poings fermés, et nos grands bras toujours menaçants. Que vous avez raison, mon ami! Aimez avant tout votre petit enfant, pauvre alcyon né dans la tempête, l'un des premiers-nés de la république, l'un des héros peut-être de notre avenir inconnu. Frère jumeau de la révolution, il va grandir avec elle; et qu'à tous deux le ciel mesure d'une main indulgente le vent et les orages!

*Sic te diva potens Cypri,
Sic fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat Pater!*

Quoi donc! encore ce souvenir des choses d'autrefois, encore la poésie des jeunes années! Encore ce bruit des ailes de la muse! Et comment, au milieu de ces abominables platitudes de style *socialiste* qui nous étourdissent, comment ce petit son lointain de l'écho antique a-t-il pu se glisser jusqu'à moi? Si vous saviez, mon ami, quel vacarme nous faisons ici avec de grands bêtes de mots vides, et ce cliquetis de maigres idées dansant dans d'énormes phrases désertes. Quelle pitié!...

Ah! vous voulez parler politique? Parlons-en. Vous êtes, vous, un républicain de la veille; et je me rappelle

en effet, qu'il y a bien longtemps déjà nous n'étions pas parfaitement d'accord. Moi, je suis un républicain du lendemain, du surlendemain, de quelques jours après, et votre bonne foi ne me démentira pas si j'affirme que c'est la position de 30 millions de Français sur 35. Vous marchez à deux pieds sur la monarchie morte, et vous dites, dans votre orgueil de vainqueur : « Cela ne pouvait pas durer; en vain les siècles semblaient, en passant, affermir et cimenter l'édifice; en vain les pieds du trône semblaient scellés dans les bases chaque jour plus solides de la durée et du temps. C'était une apparence de vie, c'était un semblant de force, c'était un monument construit sur du sable, contre les règles éternelles de la raison et du droit : que tout cela se soit un jour écroulé sous un souffle inconnu, cela ne nous étonne guère : il n'y a que « les hommes d'État à vue courte » qui ne l'aient pas prévu... »

Vraiment! Entendons-nous, ô prophète! Si vous voulez dire que la monarchie n'est pas la forme dernière et fatale des gouvernements humains, je le dis avec vous; que la république, le gouvernement de tous par la délégation de quelques-uns, est le mode le plus conforme à la raison, et semble devoir être la transformation dernière des sociétés, je le dis encore : mais que la monarchie eût fait son temps en France et que, le 24 février dernier, nous fussions mûrs pour la république, c'est ce que je nie.

Si je voulais vous dire pourquoi, vous comprenez bien que je vous enverrais, non pas une lettre, mais une bro-

chure in-octavo. Voyez seulement l'attitude du pays et la manière dont s'est faite la révolution. Quand une nation veut une chose, quand elle croit à un principe, quand elle a foi dans une idée, elle trouve un cri, un symbole pour traduire ses aspirations et ses vœux. Au xvi^e siècle, l'Allemagne criait : « Vive la réforme ! » Quand la féodalité est tombée en France, la France, pendant les soixante ans du grand règne, a crié d'un seul cœur : « Vive le roi ! » En 1792, la jeunesse s'enrôlait au bruit de la *Marseillaise* : « Vive la république ! » C'était l'écho de toutes les âmes ! Plus tard, on est mort au cri de : « Vive l'empereur ! » quand la fortune de la France tenait toute dans les mains d'un homme. En 1830, la France constitutionnelle criait : « Vive la Charte ! » avec quel entrain et quelle ardeur unanime, vous le savez comme moi. C'était bien, tout cela. A toutes ces époques, le cri représentait l'idée, le drapeau représentait la foi. Les confédérés de la Wartburg voulaient la réforme. La France de Louis XIV voulait la royauté. Les républicains de 92 voulaient la république. Les soldats de Napoléon voulaient leur empereur invincible. Les combattants de 1830 voulaient la Charte exécutée. Qu'est-ce que voulait la garde nationale de Paris qui a fait la révolution de février ? Le renversement de Louis-Philippe ? La chute définitive de la monarchie ? Le triomphe de la république ? Grand Dieu ! Si on leur eût dit cela, si la question se fût nettement posée, sans équivoque, face à face, entre la monarchie telle qu'elle était, avec ses abus et ses fautes, et la république, parée de toutes les grâces

attrayantes d'une théorie immaculée; si on leur eût dit : « Il faut choisir (je vais jusque-là) entre M. Guizot lui-même à perpétuité et M. Ledru-Rollin, le grand citoyen du Mans... », croyez-vous qu'ils eussent hésité? Croyez-vous que la nation tout entière eût hésité? Pensez-vous que si, en criant : « Vive la réforme! » ils avaient su crier : « Vive la république! » pensez-vous qu'ils eussent si bravement hurlé? Je vous pose ces questions sans vous demander même de me répondre. Il y a donc eu un malentendu immense, un escamotage humiliant, une confiscation de la majorité par un parti : cela est trop clair aujourd'hui pour être démontré; et si vous en doutiez, il fallait venir à Paris le lendemain de la révolution et demander à ces braves bourgeois ce qu'ils pensaient de leur œuvre. C'était de l'épouvante, de la stupeur, de l'hébétement. Leur femme serait accouchée d'un veau à deux têtes ou d'un serpent à sonnettes qu'ils n'auraient pas été plus stupéfaits. Il faut donc en convenir de bonne foi : la république n'était pas dans les vœux du pays. J'ajoute qu'elle n'était pas dans les prévisions des républicains eux-mêmes; tout le prouve et ils l'avouent au besoin.

Maintenant que c'est fait, voulez-vous ma profession de foi? La voici.

Je regrette profondément ce qui est tombé, j'entends la constitution de 1830. Les abus étaient considérables. La force des choses et la raison publique en allaient faire justice. Mais ce que nous avons, et ce que nous ne reverrons pas de longtemps, c'était la liberté, la liberté

la plus large dont aucun peuple ait jamais joui. Maintenant je ne désire qu'une chose dans le plus profond de mon cœur, c'est que nos efforts communs affermissent la république. La monarchie s'est abandonnée elle-même. Insensé qui songerait à la restaurer. Voilà pour les choses. Pour les hommes, voici ce que j'en pense : à ceux qui sont tombés de si haut, un souvenir attristé. J'ai pleuré cette famille à laquelle je ne devais rien, mais à laquelle m'attachait une instinctive sympathie; ces jeunes princes surtout, beaux, braves, intelligents, aimés; j'ai pleuré quand j'ai vu ce pauvre duc d'Orléans descendre de ce piédestal de bronze que lui avait mérité sa jeunesse populaire. Vous le savez, mon ami, j'ai le cœur d'un poète plus que la tête d'un politique. Quant aux hommes qui ont fait la révolution, j'en fais deux parts : les uns sont la pensée, l'âme, le génie de la république; ils ont combattu par l'idée : ceux-là, j'attends pour les juger. Le succès les absoudra ou les condamnera à mes yeux...

6 avril.

Quant à ceux qui du fond de leur médiocrité, sans pensée, sans foi, poussés par leur seule ambition et par cet esprit brouillon qui est le propre de notre caractère national, ont jeté le pays dans ces aventures; quant aux banqueteurs constitutionnels, qui buvaient dans le verre des républicains; quant aux avocats braillardes (je vous les nommerais) qui, le 24 février, ont violé l'enceinte de la représentation nationale; quant aux organisateurs du

travail qui n'organisent rien, quant aux prédicateurs de liberté qui écrivent des circulaires tyranniques, quant aux journalistes barbus qui vont déclamant dans les clubs des articles pour lesquels ils ne trouveraient pas de lecteurs dans les cafés, je les déteste, je les maudis. Si vous saviez, mon pauvre ami, quelle lie est montée tout d'un coup à la surface de cette eau troublée ! Quelle comédie et quels comédiens ! Nous avons au Palais une foule de grands citoyens qui n'étaient connus jusque-là que comme de très mauvais avocats. Mais ceci est le côté plaisant de la vie ; et quant aux noms, je suis trop bon camarade pour vous les dire.

Je ne sais encore, dans le coin obscur où je me tiens jusqu'ici, quelle influence aura cette révolution sur mon humble destinée. Quelques vides se sont faits au Palais, mais point dans les rangs enviés.

Marie, Crémieux, Bethmont n'ont pas renoncé à leur profession. Ceux qui sont partis, ce sont les jeunes et les obscurs. En 1830, c'est la tête du barreau qui a été enlevée dans les régions du pouvoir : Dupin, Barthe, Berville, O. Barrot, Berryer. Cette fois, ce sont les... En revanche, les anciens reviennent, entre autres : Persil, Plougoum, Delangle.

Comme je suis toujours adroit, j'ai choisi, pour me rogner les vivres, le moment précis où l'argent passe à l'état d'allégorie mythologique. Vous ai-je dit que j'avais opéré ma révolution, que j'avais secoué l'esclavage et que je m'étais nommé, à l'unanimité, le président de ma république ?

J'ai quitté M^e Chaix, quatre jours après la révolution, dans un moment d'humeur, après quelques mots qui, à tort ou à raison, m'avaient blessé. Rentré chez moi, je lui ai écrit une démission en règle. Il m'en coûte 1 200 francs de traitement. Mais quoi? N'ai-je pas conquis ma liberté? Et que je me plaindrais peu, si la république n'avait pas coûté plus cher! Quoi qu'il en soit, me voici seul, attendant les clients dans un temps où ils sont rares, attendant l'argent dans un temps où il n'y en a pas, attendant l'avenir pour ne pas songer au présent. Je me console en devenant misanthrope; pas à ce point pourtant, mon bon ami, que je ne me réjouisse du fond du cœur de ce pas que vous faites en avant et de cette trouée qui vous porte au premier rang de votre barreau. Courage, encore quelque temps et je vous verrai à Paris, siégeant parmi les représentants du pays. C'est un vœu que je fais moins pour vous que pour nous, qui avons besoin d'hommes d'intelligence et de cœur. Quelques-uns de nos amis sont sur les rangs, entre autres Cardon, qui parcourt le département de l'Ain et à qui je cherche des voix partout.

Adieu, ami, voilà une trop longue lettre et que je me garderai bien de relire; commencée, reprise, laissée, finie par pièces et par morceaux, arlequin épistolaire que vous digérerez si vous pouvez. Ajoutez-y ce dernier morceau : depuis hier, nous nommons nos officiers. Nous en sommes aujourd'hui, dans la 2^e légion, à un scrutin de ballottage pour le colonel. J'ai vu avec attendrissement que ce bon *M. Barbès* a été nommé dans la

12^e légion. C'est en patronnant et en imposant de pareilles candidatures qu'un gouvernement se popularise!! Quant au grand citoyen Blanqui, vous avez pu voir dans les journaux qu'il lui tombe une tuile sur la tête...

Adieu encore, amitiés pour vous, et mes respects bien empressés à M^{me} Henry.

Samedi soir 17 juin 1848, 11 heures soir.

Mon cher ami, je viens de passer huit jours à la campagne : à mon retour, je trouve votre lettre ornée de ce post-scriptum vengeur où vous réclamez vos emplettes. Le fait est que je suis absurde et que vous devez me donner au diable. Je n'ai plus qu'une excuse à vous donner : c'est que, depuis trois mois, je suis véritablement ahuri, comme tous mes chers concitoyens de Paris. Depuis trois mois, le Parisien a subi une transformation bien agréable : c'est une buse à jambes de garde nationale : bête par en-haut, troupier par en-bas. Voilà la métamorphose que la République une et indivisible a fait subir à cette spirituelle nation!

Eh bien, mon brave ami, que dites-vous de tout ceci? Avez-vous idée d'un plus sale gâchis? Nous font-ils assez misérables et assez ridicules! Voilà ces grands citoyens qui tenaient dans leur main fermée la grandeur, la gloire, le bonheur de la France!

Mais laissons la politique. Je pense que vous avez assez

des tartines non cautionnées des journaux multicolores que vous recevez à Sedan. J'aime mieux vous parler un peu de l'aspect de Paris, de ce qui fut Paris — *campos ubi Troja fuit*.

Malgré tout le plaisir que j'aurais à vous voir, ne venez pas chez nous, mon cher ami. Vous avez vu Paris dans son élégance, dans son luxe, dans son oisiveté affairée, dans ses joies et ses magnificences : vous trouveriez maintenant une ville de province, une espèce de sous-préfecture malade, languissante, mal vêtue, triste et rechignée, ne prenant plus la peine de dissimuler sa misère, étalant sans pudeur les paletots retournés de ses lions défrisés.

Un des quartiers les plus changés est le boulevard, de la rue du Mont-Blanc à la rue Grange-Batelière. Les arbres sont abattus et l'on voit à leur place de minces baguettes qui promettent leur ombrage à nos arrière-petits-neveux. On a jeté par terre ces petits monuments amis de l'homme que la pudeur parisienne avait baptisés du nom populaire de *Rambuteau*. Et, ce qu'il y a de plus joli, c'est que, depuis trois mois et demi, le gouvernement, qui avait promis au peuple toutes les jouissances matérielles, laisse par terre les rambuteaux, privant ainsi le peuple souverain de la plus incontestable des jouissances et du plus imprescriptible de ses droits.

La chaussée du boulevard est encombrée de files de voitures qui stationnent piteusement en attendant un chaland incertain. Ce sont des *remises* que les loueurs envoient racoler le public, aimant mieux faire promener

leurs chevaux que de les nourrir dans le *farniente* coûteux de l'écurie. Ces malheureux vous proposent, pour 2 francs par heure, des voitures charmantes à deux chevaux : coupés, calèches, américaines, brougham, etc. Cela fait mal à voir. De temps en temps, passe *une diligence* attelée de chevaux anglais, trahissant encore, sous leurs harnais de ficelles, leur origine et leur sang aristocratique humilié. Les pauvres bêtes paraissent tout étonnées et toutes honteuses. Dans ces derniers temps, un attelage de 3 000 francs se vendait, prix moyen, 400 francs. On ne compterait certainement pas à Paris maintenant cinq cents personnes ayant voiture... J'excepte les marchands d'encre, les débitants de thé suisse, les montreurs d'animaux féroces, les vendeurs d'orviétan, les membres de la commission exécutive, — et autres saltimbanques.

Un produit important de la révolution de Février, c'est l'arbre de la liberté. Ça été pendant quinze jours la grande joie et la grande affaire des travailleurs nationaux. Quand ils étaient las de jouer au loto ou au cochonnet, l'un d'eux se mettait à dire en bâillant : « Si nous plantions un arbre de la liberté? — Plantons! » Alors cinq ou six gredins allaient dans le premier jardin venu extirper un peuplier quelconque, le promenaient pendant six heures dans les rues en chantant *les Girondins*. Puis, quand ils en avaient assez, ils creusaient un trou à l'endroit où ils se trouvaient et y fichaient leur arbre. Le soir, des bandes de voyous, sous prétexte qu'ils n'avaient pas d'argent pour acheter du pain, achetaient

des pétards et faisaient des feux d'artifice autour de ces jardins improvisés en criant dans tout Paris : « Des lampions! des lampions! » sur l'air devenu aujourd'hui si populaire.

Ils ont empoisonné tous les quartiers de cette végétation enrubannée. Il y a deux arbres de la liberté dans la cour du Palais-Royal. Il y en a deux place Dauphine, un place du Palais, deux place Saint-Sulpice, deux place de la Bourse, un place Favard, un place du Carrousel. Quant à ce pauvre boulevard, il en est criblé. Je crois qu'il y en a autant que de bornes-fontaines. Il y en a un devant la porte de Tortoni.

Revenons à mon boulevard. Si les chevaux ont « l'œil morne et la tête baissée », les humains n'ont pas l'air plus joyeux. D'abord tous les heureux qui ne sont pas rivés ici par un lien indissoluble, tous ceux que le besoin de vivre n'enchaîne pas à un bureau, à une fonction publique ou à une profession, tous ceux-là ou presque tous ont depuis longtemps chanté en canon *le Chant du Départ* et ont livré Paris à ses solitudes patriotiques.

Vous vous rappelez ce qu'était le boulevard des Italiens à cette époque de l'année, vers quatre ou cinq heures, à cette heure charmante où Paris lutte indécis entre l'activité du jour et l'oisiveté du soir. C'est l'heure où commence la flânerie, où les hommes reviennent des affaires, de la Bourse, des rendez-vous, et prennent le plus long pour rentrer chez eux. C'est l'heure où la jeunesse dorée débouchait de la chaussée d'Antin dans tout le luxe de ses vingt-cinq ans bien peignés, étalant avec orgueil les

modes du lendemain, rêvant amours, poésie, ambition, chacun caressant sa chère folie en frisant du bout des doigts sa moustache. C'était l'heure où les jolies femmes mettaient le nez au vent et faisaient parade de leurs fraîches toilettes (études de mœurs! études de cœur!). L'une calme, grave dans sa beauté, tirant après elle deux bambins roses. Coquetterie de mère! l'autre marchant d'un pas nonchalant sous son ombrelle penchée en arrière, s'arrêtant aux boutiques, disant aux bijoux : « Que seriez-vous sans moi? » aux magnifiques étoffes : « Vous êtes les esclaves de ma beauté. Vous êtes la draperie, je suis la statue; vous êtes la matière stupide, je suis l'art qui vous anime et vous fait tomber en plus intelligents. Vous êtes la couronne, je suis la reine; vous êtes la pagode, je suis le dieu. » Coquetterie de femme! Une autre, timide, incertaine, une ombre sur le front, regardant d'un œil distrait; puis, tout à coup rougissant et doublant le pas quand a passé près d'elle, au milieu d'une bande de fous, ce grand jeune homme qui la salue. Coquetterie d'amante!

Hélas! que tout cela est loin! Aujourd'hui les hommes passent, graves, soucieux, humiliés. Toute la question est de savoir si vous aviez du Gouin ou du Laffitte, si le Trésor paiera l'échéance du 22 juin, si vous avez des bons du Trésor, ou du 5 ou du 3, ou du Strasbourg ou de l'Orléans, c'est-à-dire si vous avez bu plus ou moins de bouillons. Et les assurances que l'État veut reprendre! Et ce monopole insensé de toute chose, imaginé par des hommes qui criaient, il y a six mois au monopole! Et

cette contradiction sans fin ! Et cette présomption sans frein ! Et cette incapacité !

« C'est-à-dire, monsieur, que j'aimerais encore mieux le despotisme militaire. — Fichtre ! monsieur, vous n'êtes pas dégoûté ! — J'aimerais assez le prince Louis, n'était cet aigle vivant qu'il portait sur son doigt à Boulogne, etc. » Voilà un échantillon des conversations anacréontiques qu'on entend partout. Les jeunes gens, au lieu des modes de l'année prochaine, portent celles de l'année passée. Chacun a fouillé au plus profond de son armoire et en a exhumé ses plus vieilles vieilleries. On fait ressemeler ses vieilles bottes, on fait recoudre ses vieux pantalons, on fait retourner ses vieux paletots, on fait retaper ses vieux chapeaux. On reconnaît dans la rue les tailleurs à leur regard de pitié farouche et à leur nez démesuré. Quant aux femmes, elles ont l'air profondément découragé. A quoi bon être jeunes ? A quoi bon être jolies ? Et pourquoi sortirais-je ? Pour aller faire voir ma robe grise d'il y a deux ans ? On la connaît. Et mon éternel chapeau de paille de riz ! Ou bien ma vieille capote jaune, — un cadeau de mon mari ! — que je n'ai jamais pu souffrir (la capote). Non, j'aime mieux rester chez moi. Et vous, est-ce que vous sortez, ma chère ? Voilà ce que disent ces dames. Et, de fait, elles ne se montrent plus. Jamais, d'ailleurs, les ménages n'ont été plus unis. Tous les hommes étant aujourd'hui profondément et uniformément ennuyeux, les maris ne font plus d'exception.

Une seule industrie est en progrès, l'industrie du

journalisme. Quel déluge! D'où cela sort-il? Quels cerveaux oisifs et songe-creux, quelles ambitions infimes et malsaines peuvent engendrer ces myriades de billevesées? Au coin de chaque rue, à l'angle de chaque passage des dizaines de crieurs vous ahurissent de leurs aigres faussets. Ils crient, ils hurlent, ils beuglent, ils gloussent, ils meuglent, ils croassent, ils coassent : c'est un enfer. *Le National, l'Assemblée nationale, la Presse, la Grande-Colère de M. de Girardin, la Réforme, la République, la Vraie République, la Liberté, la France, la Providence, le Père Duchesne, la Mère Duchesne, le Petit-Fils du père Duchesne, l'Amable faubourien, Journal de la Canaille, la Voix des femmes, l'Ami du peuple, Robespierre (sic).* A cette liste, il faut joindre la pléiade des journaux bonapartistes, éclos depuis quinze jours : *la Constitution napoléonienne, Napoléon républicain, le Bonapartiste, le Petit Caporal, la Redingote grise*, tout cela né le même jour. Ajoutez enfin à cette macédoine : *le Charivari, le Corsaire, la Silhouette, le Tintamarre, le Pamphlet, la Séance* et, surtout, *le Lampion*, petit journal réactionnaire très spirituel, très vif et très hardi, — et vous aurez, non pas, grand Dieu! la nomenclature exacte, mais un léger aperçu de l'état actuel de la presse parisienne.

Je ne vous parle ni de littérature, ni d'arts, ni de théâtre.

La littérature? elle est dans les décrets du jour signés Flocon, Duclerc et Cie, portant que les députés ne pourront devenir fonctionnaires, — *s'ils ne le sont déjà!*...

Les arts? Ils se résument tout entiers dans cet autre décret qui a nommé le citoyen Chenavard pour *couvrir*

de peintures (sic) les murs du Panthéon, à raison de 4 000 francs par an, lui permettant de s'adjoindre des collaborateurs sur le pied de 10 francs par jour. Nous avons eu aussi un concours pour la figure symbolique de la République, dont je ne saurais vous donner même la plus légère idée : il faut avoir vu cela pour y croire. Enfin, la fête du 21 mai, dite la fête des Bœufs, a donné la mesure du goût qui règne à la direction des beaux-arts, gouvernée par le citoyen Charles Blanc. Quant aux théâtres, leurs recettes varient de 50 à 200 francs. L'Opéra-Comique a fait, il y a trois semaines, une recette brute de 9 francs.

Je ne vous parle pas de moi, mon ami, bien qu'au milieu de ce gâchis général notre position ne soit pas dénuée de charmes. Je plaide assez; mais quant aux honoraires, néant. Vous voyez que notre horizon n'est pas couleur de rose. Mais qu'y faire? Espérer? Non, mais attendre, et, en attendant, bavarder de temps en temps avec les vieux amis. Cela fatigue la main, mais cela soulage le cœur. Adieu. Quand je pense que vous lirez tout cela, le cœur *me fault* pour vous.

Nous sommes tranquilles depuis quelques jours. Cependant, hier, en arrivant de La Roche, nous avons encore passé toute la journée sous les armes, sans coup férir. Inutile de vous dire que nous nous sommes couverts de gloire le 15 mai et dans toutes les journées que nous avons eues depuis la révolution.

Adieu encore, et si cette épître réactionnaire froisse votre républicanisme de la veille, ne m'en veuillez pas

trop. On prétend que le citoyen Étienne Arago décachète parfois les lettres... uniquement pour voir ce qu'il y a dedans. Faites-moi donc le plaisir de vérifier le cachet pour la curiosité du fait. A vous de cœur.

Mercredi matin, 28 juin 1848.

Ami, mon frère et moi, nous avons tous nos membres et nous nous sommes tirés sains et saufs de grands dangers. Je ne vous dis pas que nous avons fait notre devoir, tout le monde l'a fait.

Quelles horreurs! Je suis harassé. A bientôt. Ce mot seulement pour vous rassurer. Car je vous aime assez pour être convaincu que vous êtes inquiet. Tous nos amis vont bien.

Jeudi, 20 juillet 1848.

Mon cher ami, je vous écris du Palais, de ce salon des avocats, où quelquefois, je l'espère, vous ramènent vos lointains souvenirs.

Enfin, j'ai fait votre commission. Souffrez que je ne m'excuse pas d'avoir tant tardé. Vous comprenez quelles occupations et quelles préoccupations emportaient ailleurs mes heures et mes pensées.

Dans le magasin de bronzes de la rue Choiseul, le gardien muet de ce sanctuaire déserté semblait som-

meiller au milieu de ses bustes immobiles. A la vue d'un homme en vie qui voulait acheter et qui n'avait pas l'air d'un fou, il s'est frotté les yeux et m'a contemplé avec un respect hébété. Il m'a montré machinalement toute sa boutique, croyant toujours que je lui faisais une mauvaise plaisanterie, et que je voulais seulement me donner le plaisir d'une exhibition gratuite. Bref, j'ai choisi deux vases qui, je crois, compléteront dignement votre garniture de cheminée.

A présent, mon cher ami, que voulez-vous que je vous dise? que je vous remercie de votre empressement à m'écrire après ces horribles journées? J'attendais si bien votre lettre que je l'avais devancée.

Vous voulez des détails sur l'insurrection? Hélas! n'avez-vous pas tout lu dans les journaux? Ce que nous avons fait, mon frère et moi? Notre devoir comme vous l'avez fait à Sedan, comme vous l'auriez fait à côté de nous sur ce champ de bataille plus sanglant. Voici, en deux mots, notre part dans ce drame. Vous verrez que nous avons épuisé tous les genres d'émotions lugubres que peut engendrer la guerre civile.

Le 23, j'avais à plaider : je suis parti de chez moi à neuf heures et demie. Les jours précédents avaient été agités, mais je ne m'attendais à rien de grave. La physionomie des rues, jusqu'au Palais, ne me donne aucun soupçon. Au Palais, on commençait à dire qu'il y avait du bruit, des rassemblements rue Saint-Denis; à dix heures et demie une personne venant de la porte Saint-Denis affirme avoir vu commencer une barricade. Au

même instant deux gardes mobiles amènent un homme qui avait entrepris de dépaver la rue de la Barillerie, puis on en amène un autre tenant à la main un sabre qu'il venait de prendre à un officier. On dit qu'on bat le rappel rue Saint-Martin. Enfin, ce murmure confus, ces bruits menaçants, ces on-dit grossissant toujours qui annoncent les catastrophes. Mon parti est pris. Je me jette dans un groupe de robes noires et je dis : « Notre place n'est pas ici; chacun à son poste : à nos légions! à nos légions! » Et tout le monde de courir.

Je sortis du Palais avec M. Baroche qui était sombre, irrité et répétait toujours : « Les misérables! » — « Que l'Assemblée compte sur nous tous! » lui dis-je. Il me serra la main et partit pour la Chambre. En un quart d'heure, je fus chez moi, courant, haletant, ruisselant. Passage Choiseul, un tambour battait la générale. Je trouve mon frère qui passait son uniforme. Nous partons. Il était onze heures et quart. Rue Grange-Batelière, nous trouvons une partie du bataillon rassemblée. Notre compagnie ne comptait pas plus d'une centaine d'hommes, bien que ce soit une des meilleures de la 2^e légion.

Nous partons avec le lieutenant-colonel. Le boulevard est presque désert. Nous marchons vers la porte Saint-Denis. Quelques personnes sur les bas-côtés. On crie : « Vive la Garde Nationale! » Nous avançons en silence. A la hauteur du Gymnase, nous entendons les premiers coups de fusil tirés de la journée. Nous chargeons nos armes, moment solennel. Je serre la main à mon frère. Arrivés à la hauteur de la rue Cléry, fusillade d'une bar-

ricade placée en travers du boulevard, s'appuyant d'un côté à la porte Saint-Denis, de l'autre à la rue Saint-Denis. Notre tambour bat la charge : nous tirons sur la barricade et avançons au pas de course.

La barricade est défendue mollement. Voici pourquoi : au moment où nous la franchissons, quand nous sommes, tous bien en vue sur la chaussée, occupés à démolir les pavés et remettre sur pied les charrettes, effroyable décharge de la maison faisant le coin du boulevard, dite maison des *Gants Jouvin*. Nous remontons en désordre la rampe de la rue Cléry pour nous abriter. La fusillade des fenêtres continue et nous fait beaucoup de mal. En un instant le pavé est couvert de mares de sang ; *huit personnes* tombent blessées à côté de nous ; M. Avrial, père de cinq enfants, tué raide d'une balle qui lui enlève le crâne.

Nos armes rechargées, nous tirons sur la maison, dont le feu cesse. On monte à l'appartement d'où l'on a tiré. L'appartement est plein d'odeur de poudre : *mais on ne trouve personne*. Discussion entre nos officiers. Aucun ordre supérieur : pas un homme de ligne ; nous sommes livrés à nous-mêmes. Une partie de la compagnie s'est repliée sur le poste Bonne-Nouvelle et y reste avec les blessés. Notre chef de bataillon, M. Laborde, officier plein d'élan et de courage, demande des hommes de bonne volonté pour s'engager dans le faubourg Saint-Denis. Nous partons environ soixante ; rue d'Enghien, en travers de la rue, deux barricades qui ne sont pas défendues : ce ne sont évidemment que des ouvrages avancés.

Nous les démolissons en mettant en réquisition les habitants dont quelques-uns paraissent de mauvaise volonté. Nous avançons dans le faubourg, recrutant quelques gardes nationaux, rejoints par quelques trainards.

Nous arrivons au nombre de cent environ en vue de la prison de Saint-Lazare. A la montée du faubourg, spectacle peu gracieux : la rue est barrée par une énorme barricade en pavés, charpentes, palissades et voitures montant à la hauteur d'un premier étage ; au-dessus, un drapeau tricolore. Il n'y a pas à songer à attaquer cette forteresse avec une poignée de gardes nationaux. Nous faisons halte, attendant du renfort. Pas un coup de fusil n'est tiré du côté des insurgés. Des deux côtés on s'observe en silence. A une heure et demie arrive, par le bas de la rue, le général Lamoricière nous amenant deux compagnies de mobiles, environ deux cents hommes. Il les fait passer devant nous et nous donne ordre *de les suivre partout*. Il va reconnaître la barricade, revient donner ses instructions au commandant Laborde, et nous quitte pour retourner au boulevard. Il paraît qu'il n'entre pas dans son plan que la barricade soit enlevée de suite ; car nous passons devant sans qu'un coup de fusil soit tiré, sans que nous voyions une tête d'insurgé ; et nous tournons la rue Saint-Laurent qui joint le faubourg Saint-Denis au faubourg Saint-Martin. Plusieurs rues transversales sont occupées par des barricades ; sur les portes, des figures peu encourageantes. Nous marchons toujours vers le faubourg Saint-Martin et nous

apercevons une haute et forte barricade défendant le bout de la rue Saint-Laurent débouchant dans ce faubourg.

Nous étions à ce moment dans le carrefour formé par la rue Saint-Laurent, la rue du Marché-Saint-Laurent, et la rue de la Charité, carrefour très étroit. Toutes les fenêtres fermées et les persiennes baissées. C'était évidemment une position importante des deux côtés pour empêcher ou pour effectuer la jonction des deux faubourgs. La mobile engage le feu. Nous sommes tous en tirailleurs le long des maisons. Epouvantable décharge; à la lettre une pluie de balles. Nous sommes canardés à la fois par la barricade qui nous fait face, par *toutes les persiennes* des maisons donnant sur le carrefour et par les *soupiraux des caves*. Quantité de blessés, tous à la tête ou aux jambes. Nous marchons mêlés aux mobiles. Le pavé se rougit, horrible!! Un petit mobile reçoit une balle à la tempe : nous le relévon, mon frère et moi, et le portons dans une boutique entr'ouverte. Nous sommes couverts de sang comme deux bouchers. Nous tirons au hasard, *sans voir un homme*, sans entendre un cri. Cette guerre silencieuse est quelque chose de navrant. La barricade est prise. Un de nos lieutenants, un ouvrier fontainier, prend le drapeau et s'en fait une écharpe. Nous débouchons dans le faubourg Saint-Martin, au coin de l'église Saint-Laurent. Salués par une décharge générale des maisons et de la première barricade dont nous voyons les lignes se succéder en s'étageant jusqu'au chemin de Pantin. Nous nous emparons encore de cette

première barricade en y laissant bon nombre des nôtres. Nous voyons tomber un jeune homme de notre compagnie, M. Paillod (amputé depuis, mort il y a deux jours!). Nous nous glissons le long des maisons. Les mobiles prennent la deuxième barricade; nous gardons et démolissons la première. Quant à celles qu'on voit plus loin, les officiers les jugent telles qu'il faut attendre du canon.

Nous étions entrés dans le faubourg Saint-Martin vers deux heures. Nous y restons jusqu'à cinq heures, entièrement isolés, sans voir un officier d'ordonnance ni un soldat de ligne, nous croyant et nous disant très hautement trahis; car nous nous sentions enveloppés par l'insurrection. A gauche, nous avons laissé le haut du faubourg Saint-Denis, occupé par les insurgés. A droite, nous entendions une vive fusillade vers le faubourg du Temple, et, derrière nous, rue Saint-Martin, le canon. Nous ne pouvions donc aller ni en avant, ni en arrière, ni à droite, ni à gauche. Nous avons passé là trois heures d'anxiété, échangeant de rares coups de fusil avec les maisons, en fouillant quelques-unes où nous avons trouvé armes et munitions; échelonnés sur le trottoir et menaçant de tirer chaque fois qu'on ferait mine d'ouvrir une fenêtre; heureusement nous avons pu nous faire ouvrir quelques maisons honnêtes pour mettre nos blessés et nous reposer les uns après les autres. A chaque instant c'étaient des civières qui passaient, des brancards, des matelas tachés de sang.

Enfin, à cinq heures, le général Lamoricière, ayant

pris de force le bas du faubourg Saint-Martin, a fait sa jonction avec nous, nous amenant deux bataillons de ligne que nous avons accueillis avec enthousiasme. Mais ils n'ont, pas plus que nous, voulu tâter les barricades du haut du faubourg, et c'est seulement à sept heures qu'on nous a amené une pièce de canon qui s'est chargée de la chose. Jamais, je l'avoue, roulade de la Grisi ne m'a été aussi agréable que cette grosse voix enrouée. Vers huit heures le général Rapatel, notre colonel, nous a rejoints avec une partie de la légion qui avait contribué à enlever le bas du faubourg. A dix heures, nous avons quitté la place, laissant pour garder nos conquêtes un régiment de ligne. Les boulevards étaient encombrés de troupes : nous pensions que tout était entièrement fini. A minuit, on nous a envoyé coucher, en nous demandant de revenir le lundi matin à cinq heures.

Dès trois heures nous étions réveillés par la canonnade du quartier Saint-Jacques. A cinq heures, quand le bataillon fut réuni, on nous dit que l'insurrection était concentrée vers le Panthéon, que tout serait fini dans quelques heures, et que la garde nationale, suffisamment abîmée la veille, allait garder ses quartiers. A cette nouvelle, la même pensée vint à mon frère et à moi : c'était d'aller rassurer mon père et ma mère qui devaient être dans des transes mortelles.

Nous partimes vers midi. Vous jugez de la scène quand ces pauvres parents nous ont aperçus. Ils venaient d'apprendre par les journaux que la 2^e légion était celle qui avait le plus souffert. Ils avaient ce terrible souvenir

de la blessure de mon frère ¹ ! Ils ne pouvaient croire que nous fussions là tous deux. Mais, hélas ! leur joie fut de courte durée. Dès le soir, nous apprenions que la lutte durerait toujours et menaçait de se prolonger en prenant ce caractère de sauvagerie inouïe que vous savez. Notre parti fut pris de suite de revenir nous jeter dans la fournaise. Mon père et ma mère n'essayèrent même pas de nous retenir. Mais ce départ ! Nous sentions notre cœur se briser. Cet adieu ! Ce baiser de mère ! oh ! mon ami, jamais je n'avais senti pareille angoisse. Heureusement nous avons le sentiment du devoir et nous n'avons pas faibli.

En rentrant à Paris, nous avons eu la satisfaction d'apprendre que notre compagnie n'avait pas brûlé une amorce en notre absence. Jusqu'à la fin de l'insurrection nous n'avons eu que des alertes sans danger réel ; et le mardi à deux heures nous avons enfin pu nous coucher, après quatre jours de campagne. Depuis, nous étions de garde tous les deux jours, puis tous les quatre jours, maintenant tous les huit jours.

Voilà, mon ami, les loisirs que nous a faits la république, et pourquoi j'ai songé faiblement à vos vases. Quelle guerre ! quels sauvages ! Vous peindre l'aspect de Paris pendant ces mortelles journées est chose impossible. Toutes les boutiques fermées, les boulevards déserts, le bruit non interrompu du canon, les blessés passant par

1. M. Émile Rousse, grièvement blessé dans les rangs de la garde nationale le 12 mai 1839.

charretées, les ambulances à tous les coins de rues, ces nouvelles contradictoires qui circulaient sourdement; et la mort de l'archevêque arrivant comme l'épilogue sanglant de cette funèbre histoire! Quel pays! Mais épargnez-moi les réflexions. Je ne sais comment je vous en ai écrit si long. Aucun de nos proches amis n'a, grâce à Dieu, été frappé. Colmet, Cardon vont bien : leurs légions n'ont pas été très exposées. Desmarets a eu le bras traversé d'une balle; il va bien. Parmi les victimes, je connaissais beaucoup ce pauvre Masson, l'avoué, tué au pont Saint-Michel¹; et ce malheureux Mangin, l'aide de camp du général Bréa, — ils lui ont *arraché les yeux et coupé les joues!* Ceci n'est pas une fable. Pauvre brave garçon! Mais adieu! car, à ces affreux souvenirs, j'ai les larmes aux yeux. Quel noble sang! Quels braves gens! Mais quoi? maintenant on parle d'amnistie!

Paris, 19 août 1848.

Merci, mon cher ami, de la bonne lettre que vous m'avez écrite il y a quelques jours : je trouve un instant pour vous répondre et je saisis l'occasion par son dernier cheveu. Vous me faites de votre ville un portrait qui est le portrait de la France tout entière. Parmi les hommes qui peuvent juger les événements, dégoût, lassitude,

1. Le père de M. Frédéric Masson, de l'Académie française.

langueur; plus bas, la misère aujourd'hui, demain le désespoir et la guerre civile. Voilà jusqu'ici le résultat de notre *magnanime Février*, comme dit un stupide journal dont je viens de subir le premier-Paris.

Vous me demandez si nous sommes tranquilles ici. Tout ce que je puis vous dire, c'est que nous n'avons pour le moment ni barricades dans les rues, ni coups de fusil; mais cela peut-il s'appeler de la tranquillité? L'atmosphère est toujours pleine de craintes vagues, de bruits alarmants, d'inquiétudes de toutes sortes, qui tuent le commerce, les affaires, l'industrie, le luxe, les arts, la pensée, les plaisirs, tout ce qui fait la richesse et la vie d'une nation comme celle-ci. Ce qui m'inquiète et m'afflige, quant à moi, dont vous connaissez pourtant les instincts monarchiques, c'est cette opinion générale, acceptée partout, passant à l'état d'axiome : que cela ne peut pas durer et que la république est un rêve. Cela est dans toutes les bouches. Si c'est aussi dans tous les cœurs, quelle nation sommes-nous? Et à nous juger froidement, sans passion, sans colère, sans phrases toutes faites, ne sommes-nous pas le peuple du monde le plus fou et le moins fait pour la liberté? Quoi! toujours ce rocher de la fable que nous poussons de nos mains et que nous laissons retomber! Toujours ce tonneau politique que nous ne remplirons jamais! Pour moi, Dieu m'est témoin que je verrai la monarchie revenir avec autant de tristesse que je l'ai vue tomber, bien convaincu qu'au bout de peu d'années nous recommencerons encore une fois ce cercle éternel de révolu-

tions que notre inconstance rouvre tous les dix ans avec une fatale régularité. Puisque nous avons la république, Dieu sauve la république! — Dieu, car, quant aux républicains, ils sont parfaitement incapables de rien sauver.

Ce qu'il y a de désolant encore, c'est cette *impuissance à organiser* qui est le caractère distinctif de cette révolution, et qui se trahit dans les petites comme dans les grandes choses. Depuis six mois que la révolution est faite, vous croyez peut-être, sur la foi des journaux, que Paris a une *garde républicaine*. On rencontre bien des bandes d'hommes armés qui parcourent la ville sous prétexte d'en faire la police; mais, en conscience, cela ne ressemble en rien à une milice régulière. Les uns sont en blouse, les autres en tunique; les uns ont des pantalons garance, les autres des pantalons bleu-ciel. C'est un pêle-mêle, un tohu-bohu de vêtements hétéroclites. On dirait une troupe de voleurs qui vient de dévaliser la boutique d'un fripier. Vous croyez peut-être aussi que nous avons des *gardiens de Paris*. C'est-à-dire qu'il y a des messieurs en chapeau tromblon et ornés de couteaux de chasse qui promènent dans les rues des faces patibulaires et des barbes de brigands de mélodrame. Mais qu'il se forme un rassemblement, que des citoyens se donnent une volée fraternelle, le monsieur au chapeau tromblon tourne les talons et devient invisible. Par exemple, les jours d'émeute, on le trouve volontiers derrière les barricades, tirant sur la garde nationale, histoire de rire! Un autre mythe enfanté par la révolution de Février, c'est la garde mobile à

cheval, que ce bon M. Récurt, comme vous savez, a organisée sans le savoir. Vous vous rappelez combien de fois la question est revenue devant l'Assemblée, et qu'un décret rendu depuis un mois a licencié cette infortunée cavalerie qui, suivant l'expression naïve d'un ministre, n'a jamais eu *un cheval*. Vous croyez peut-être qu'une troupe licenciée n'existe plus. C'était bon avant la révolution. Mais *nous avons changé tout cela*, et tous les jours on rencontre officiers et soldats de la garde mobile à cheval, à pied, en grand uniforme et le sabre au côté. Enfin, en tout, on dirait des gens découragés, *faisant un intérim* pour le compte d'autrui, ou des locataires sans bail ne se souciant pas de faire des dépenses pour leurs successeurs. Avouez que le gouvernement de Juillet s'est assis d'une façon plus carrée que celui-ci.

Si des petites choses nous passons aux grandes, n'est-il pas effrayant de voir le gouvernement tremblant devant un parti au point de donner le spectacle d'une indécision périlleuse dans les questions les plus graves? Comment! voilà deux mois que l'insurrection de juin a été étouffée, Dieu sait au prix de quels sacrifices, et l'on ne sait pas encore où l'on transportera les insurgés! Cela ne veut-il pas dire qu'ils ne seront point transportés du tout? C'est maintenant l'opinion générale. Le gouvernement a trouvé une transaction bien ingénieuse. On va, dit-on, envoyer ces braves gens en Afrique pour y fonder une colonie, c'est-à-dire qu'on va leur accorder ce qu'une foule d'excellents citoyens demandent depuis dix ans sans pouvoir l'obtenir, des terres et des conces-

sions en Algérie. Le décret dit formellement que la transportation ne pourra se faire dans nos possessions de la Méditerranée. On refera le décret. Puis, si la chose peut traîner encore en longueur pendant quelque temps, l'insurrection de juin ne sera-t-elle pas une très vieille histoire, et n'aurons-nous pas une amnistie dans laquelle on comprendra par hasard les détenus du 13 mai, dont on n'a pas entendu parler depuis trois mois? La fraternité est une si belle chose! Mon Dieu! à quoi donc servent les leçons de l'histoire? Et ne sait-on pas assez qu'en France tout ce qui ne se fait pas dans le premier moment ne se fait jamais? O peuple privé de bon sens! L'esprit et la phrase savante t'ont perdu! Tu pérís par les philosophes et les économistes.

Comme je dois vous tanner, mon pauvre ami, avec ma politique. Mais que voulez-vous? je suis tellement irrité, humilié surtout de ce que je vois, que de temps en temps il faut absolument que je me soulage. Cela tombe sur vous, tant pis. Pardonnez-moi; mais voyez donc ce que ce serait si je vous allais voir dans vos Ardennes, comme vous m'y engagez avec tant d'instances amicales. Heureusement pour vous, je reste à Paris et n'en puis sortir. Il y a d'abord une foule de petites raisons ignobles à dire, qui me rendraient en ce moment les voyages difficiles. Cependant en faisant une revue sévère de l'extrême fond de ma caisse, je parviendrais peut-être à lever ce genre d'obstacles. Mais la grande raison, c'est que je crois que, sans motif grave, personne ne doit quitter Paris dans cette gracieuse époque de révolutions et de

troubles. L'absence me serait insupportable. J'emporterais à la fois le remords d'un devoir déserté et l'inquiétude des événements pour ceux que je laisserais derrière moi. Vous connaissez mon affection pour mon brave frère. *Vitæ dimidium meæ*. S'il y a un mauvais moment à passer, un danger à courir, je tiens à le partager avec lui. Merci donc, mon ami, merci du fond du cœur. Je sais tout ce que je trouverais dans votre famille de bienveillante hospitalité et de charmants loisirs. Gardez-moi une place dans votre cœur et au coin de votre feu. J'irai la prendre quelque jour. Mais, en ce moment, trop de raisons me retiennent dans mon pauvre Paris, qu'ils m'ont si abominablement gâché et qui, hélas ! n'est plus guère reconnaissable.

Le mois d'août est toujours pour le Palais un moment d'activité. J'ai eu un assez grand nombre de petites affaires, mais rien de saillant, rien de décisif pour mon avenir. Cette année a été peu lucrative pour moi, comme pour tant d'autres ; ma séparation d'avec M. Chaix m'a privé d'une petite rente que je gagnais bien, mais qui m'était fort utile. J'ai songé à la remplacer. Je vais être occupé à la *Gazette*, je ne sais trop en quelle qualité. Paillard de Villeneuve me demande des articles. Je me mets l'esprit à la torture pour chercher des sujets d'études qui offrent quelque intérêt. Je ne veux rien qui ressemble à de la polémique d'actualité : je suis trop fatigué du présent. Je voudrais me faire dans un coin du passé une niche historique où je puisse me ramasser en boule, comme un vieux dogue, avec

quelque vieil os à ronger. Trouvez-moi cela. Pour moi, mon intelligence a perdu tout ressort inventif, et je n'ai aucune initiative dans l'esprit.

Parmi les grands jurisconsultes du xvi^e siècle, n'y a-t-il pas quelque figure qui demande un cadre, quelque événement judiciaire, quelque doctrine juridique qui puisse instruire les hommes d'aujourd'hui? Malheureusement tout cela est bien usé. Mais, sérieusement, aidez-moi dans cette recherche et donnez-moi les idées qui me font défaut. Je représente assez bien Jérôme Paturot à la recherche d'une idée; *je n'ai pas, tu as, donc tu me dois.*

Vous m'avez envoyé de bien jolis vers, mon ami, et une charmante traduction du *Tyrrhena regum progenies*. Je l'ai suivie, le texte à la main, et cela m'a fait passer une heure de poésie au milieu de cette prose journalière où je barbotte. Voulez-vous me permettre une critique et me laisser cueillir un souci parmi vos roses? (N'est-ce pas le propre de l'envie?) Vous n'avez pas, selon moi, assez rendu cette strophe admirable, type de concision et de grandeur :

*Prudens futuri temporis exitum
Caliginosa nocte premit deus
Ridetque si quis mortalium
Ultrà fas trepidat...*

Quelle langue! et quel bonheur de trouver dans son cœur, au milieu de ce triste présent, un petit coin toujours ouvert à ces grandes harmonies de l'antiquité! N'avez-vous pas dans quelque tiroir le

Nox erat et cælo fulgebat luna sereno,

ce précurseur païen du *Lac*? Ah! que tout cela est beau! Merci, ami, de me renvoyer encore ces bouffées de jeunesse, et de réveiller ainsi dans mon cœur qui se fait vieux les souvenirs fleuris de mes vingt ans.

Adieu donc. Écrivez-moi bientôt, beaucoup plus souvent. Prose et vers seront les bienvenus. Je voudrais bien ne pas offrir à M^me Henri mes respectueux hommages, c'est par trop bourgeois. Une poignée de main? C'est un peu bien républicain de la veille. Mais n'importe! La distance effacera ce que le procédé peut avoir d'irrégulier. Embrassez pour moi votre enfant. Hélas! quand il me connaîtra, je serai un petit vieux avec une perruque de chiendent! Quant à vous, salut... et aucune fraternité, car j'ai le mot en horreur.

N'oubliez pas JÉRÔME PATUROT.

30 septembre 1848.

Mon cher ami, que devenez-vous donc? Il fut un temps où vous me reprochiez ma négligence, ma paresse, mon oublieuse amitié, cette incurable nonchalance qui dit toujours : Demain. Et maintenant, voilà que, pour être juste, il vous faudrait vous dire à vous-même toutes ces grandes injures que vous m'avez prodiguées. Ah! que vous êtes bien un vrai républicain de la veille, faisant aujourd'hui ce que vous trouviez fort mal hier;

vous vautrant sur les coussins de ma paresse, négligent comme je l'étais, oublieux comme je l'étais, plus paresseux et nonchalant que je ne le fus jamais, disant, vous aussi : Demain ! — Corne de bœuf ! on ne se conduit pas ainsi. Quand je ne vous écris pas, moi, j'ai une excuse au moins. Que peuvent dire les Parisiens maintenant qu'il n'y a plus de Paris ? quelles nouvelles donner, après que les journaux vous ont raconté chaque matin les faits et gestes des illustres de la Montagne, les interruptions éloquents des Pascal Duprat, des Durieu, des Gambon, des Greppo et autres Deville ? Quand vous avez lu les toasts anacréontiques du Chalet, la Constitution du citoyen P. Leroux, *fondée sur le principe même de la vie*, les plans financiers du citoyen Proudhon, les joyusetés du banquet de Toulouse, n'avez-vous pas le résumé, la quintessence de tous les produits intellectuels de ce temps-ci ? Que voudriez-vous de plus ? Des nouvelles de salon, des nouvelles littéraires, l'histoire des élégances, des plaisirs, des scandales, de l'art et de la vie facile de la semaine ? Hélas ! salons, littérature, théâtres, plaisirs, la vie élégante, les splendeurs de l'art, les merveilles du luxe, tout cela est bien loin de nous. Les rues sont silencieuses, les maisons vides, les magasins déserts ; les marchands allument un bec de gaz sur dix, — les écrivains se penchent d'un air mélancolique aux balcons fermés et sur les persiennes closes. Les théâtres meurent de faim, le feuilleton chôme. La seule musique que nous entendions est le chant de l'aveugle qui passe en soufflant dans sa clarinette derrière son pauvre chien.

Les seules œuvres d'art qui s'étaient aux vitrines de Giroux et Goupil, ce sont les portraits des huit cents représentants et quelques lamentables épisodes des journées de Juin. Je vous recommande cependant les caricatures de Cham dans *l'Illustration*. Il y en a quelquefois de très drôles sur le citoyen Proudhon et ses aimables disciples.

Mais je suis un ingrat et un réactionnaire. Je vais criant que l'art est mort, mensonge! — que la pensée est absente : bourgeois stupide que je suis! — que l'idée a quitté cette pauvre terre, comme s'envole la dernière petite flamme bleue qui meurt en tremblant au-dessus d'un bloc de charbon de terre épuisé : réaction! N'avons-nous pas eu pour ministre de l'Intérieur le grand Ledru-Rollin, l'Alpha et l'Oméga de la République? Et tout n'est-il pas dans ce nom-là? C'est le Pan républicain (ne prononcez pas *paon*). C'est la force dans la grâce, le lion et la gazelle, la violence qui tue et l'amour qui vivifie, la rudesse et l'élégance, la matière et l'esprit; il résume le toupet hardi de ce pauvre M. de Salvandy, la pose de Mirabeau, le geste de Danton, les faiblesses de cœur de Barnave, les vellétés aristocratiques de Lameth. Il est artiste comme M. Thiers; ce rustre a des souvenirs d'Athènes; ce Richelieu est doublé d'un Colbert; ce marquis a des sabots, mais ce paysan a des talons rouges.

Donc, étant dans son Olympe provisoire, vous vous rappelez que le dieu avait eu une idée. Vous savez quelle fertilité d'imagination avaient ces messieurs. Chaque

matin, un bulletin commençant par la phrase sacramentelle : *Ce que la Monarchie n'a pu faire, la République va l'accomplir*. Puis, après ce pompeux exorde, suivait un décret ordonnant l'*achèvement immédiat* du Louvre, noté sur l'air connu : *Va-t'en voir s'ils viennent Jean*; ou bien une ordonnance de police sur le balayage des rues; un édit sur l'uniforme des gardiens de Paris et sur la forme démocratique et sociale de leurs chapeaux; ou bien encore un arrêté fixant d'une manière irrévocable le costume de la Garde républicaine qui n'est pas costumée du tout, ordonnant la levée en masse des onze mille *vierges* parisiennes destinées à escorter le char de la République, ou changeant les heures d'ouverture des bornes-fontaines! Ce que la Monarchie n'a pu faire la République va l'accomplir! *Parturiunt montes!*... Redonc, vous rappelez-vous un décret par lequel le citoyen ministre de l'Intérieur de la République, faisant ce que la Monarchie n'avait pu faire, ordonna l'*achèvement immédiat* du Panthéon; nomma général en chef de l'entreprise non pas Ingres, un réactionnaire de la ligne, non pas Delacroix, réactionnaire de la couleur, non pas Scheffer, réactionnaire de la poésie, mais un monsieur appelé Chenavard, un grand peintre incompris, qui ne s'était encore manifesté que dans les nuages de tabac du divan de la rue Lepelletier, un grand artiste arrivé à quarante-cinq ans sans avoir étourdi la renommée de ses œuvres : cependant, et à tout prendre, homme de talent, dit-on, d'esprit original et de mœurs assez excentriques. Le citoyen Chenavard était loué à l'année : 4 000 francs

par an. On l'installait dans le Panthéon avec une escouade de rapins de son choix, auxquels il devait donner 10 francs par jour (le prix d'un *remise* au mois). On ne disait pas s'ils devaient être nourris, blanchis et vêtus aux frais de l'État. Quant à être éclairés, c'était leur affaire. Bref le Chenavard est accouché de son œuvre, ou du moins de ses esquisses. Vous avez pu en lire la description dans *la Presse* (feuilletons de Th. Gautier du 3 au 11 septembre, je crois). C'est ni plus ni moins que l'histoire du monde au point de vue panthéiste; le défilé de toutes les théogonies connues et inconnues. L'illustre rapin a fouillé tous les papyrus brahmiques, toutes les pagodes indoues. Il a fait descendre de leurs piédestaux de granit tous les dieux monstrueux du fabuleux Orient; les idoles à trompe d'éléphant, les sphinx à mamelles, les priapes obscènes du Mexique; il a vidé l'Olympe grec : les grands et les petits dieux, Jupiter, Castor et Pollux, Vulcain et Prométhée. Par grâce spéciale, le Christ et la Sainte Vierge sont admis dans cette compagnie éclectique, non pas à l'état de personnages divins, *le peintre faisant ses réserves à cet égard*, mais comme étrangers de distinction apparemment. Enfin tout cela m'a semblé un immense fouillis au-dessus duquel nagent quelques idées; une macédoine gigantesque, un hachis mal digéré, un cauchemar d'indigestion. En lisant la description enthousiaste de toutes ces belles choses, je me rappelais les vers d'Alfred de Musset, faits il y a dix ans et qui semblent d'hier, tant ils tombent d'aplomb sur nos grands faiseurs de systèmes

et nos grotesques rénovateurs politiques, sociaux, religieux :

J'accouchai lentement d'un poème effroyable.
 La lune et le soleil se battaient dans mes vers.
 Vénus, avec le Christ, y dansait aux enfers.
 Vois combien ma pensée était philosophique.
 De tout ce qu'on a fait, faire un chef-d'œuvre unique,
 Tel fut mon but. *Brahma, Jupiter, Mahomet,*
Platon, Job, Marmontel, Néron et Bossuet,
 Tout s'y trouvait...

Il y a certainement plus d'esprit dans ces deux derniers vers, où Marmontel coudoie Job et Néron, que dans dix volumes, au choix, de Proudhon ou de P. Leroux et dans douze mille mètres de peinture panthéiste et humanitaire du citoyen Chenavard.

Bonsoir.

Paris, 12 décembre 1848.

Miracle! mon cher ami. Nous voilà donc d'accord en politique pour la première fois de notre vie. Vous n'êtes pas bonapartiste, ni moi non plus. Ni vous ni moi ne donnons les mains à cette grande humiliation vers laquelle se précipite si résolument ce pauvre pays. Ni vous ni moi ne nous laissons prendre à cette jonglerie tragique jouée au profit de toutes les ambitions déçues et pour la ruine de la France. J'ai voté pour Cavaignac et vous me dispenserez de vous dire pourquoi; car depuis quinze jours je ne fais pas autre chose que de défendre mon

vote et mon candidat. Je suis à bout de politique, profondément ennuyé de dire et d'entendre dire toujours la même chose ; profondément triste surtout de voir combien ce malheureux pays est peu fait pour la liberté et pour les institutions qu'il est censé s'être données. J'ai toujours été républicain, sans avoir jamais voulu la république. Amour de mon pays, respect de la loi, obéissance absolue aux décisions de la majorité, éloignement profond de tout ce qui ressemble, de près ou de loin, à une cour, à une domesticité, à une dévotion d'homme à homme : je sens en moi tout cela ; c'est ma nature et je ne crois pas que rien la fasse jamais gauchir. Mais, au nom du ciel, travers ou vertus, croyez-vous que ces sentiments, indispensables à un peuple républicain, soient parmi nous les sentiments du plus grand nombre ? Toujours à plat ventre devant un homme ! hier, proclamant je ne sais quelle république démocratique ; aujourd'hui, embrassant les bottes de je ne sais quel prétendant obstiné qui a essayé deux fois une singerie d'empire et qui maintenant joue à la présidence en attendant mieux. Triste, oh triste ! Vous avez bien raison.

Tout va dépendre de cette crise que nous traversons. Si le suffrage universel est respecté, si l'élu de la nation, *quel qu'il soit*, est accepté sans protestation violente et sans insurrection, je ne désespérerai pas du pays. Mais j'ai peine à croire à un si beau résultat. Depuis deux jours, je me mêle pour les observer aux rassemblements nombreux de la porte Saint-Denis et du boulevard Saint-Martin, où se discutent en plein air les chances et

le mérite des candidats. C'est partout le même mépris du pouvoir, de la loi, des institutions. C'est partout la même conviction que l'individu a le droit de s'insurger contre la majorité, que chacun peut contrôler le produit du suffrage universel et le mesurer à l'aune de sa raison. La révolte est partout. L'obéissance nulle part. Avec de pareils instincts je ne sais pas s'il est possible de fonder un gouvernement quelconque; mais je sais bien qu'il est impossible de fonder une république.

« Buvez froid, mangez chaud, dormez fort. » Cela vous est facile à dire, heureux habitants des Ardennes. Les révolutions passent sur vos vallées et n'agitent que la cime des arbres. Mais ici, au plus fort de cette tourmente, croyez-vous que nous puissions nous faire cette vie facile, cet angle intime de la famille et de l'amitié, ce coin du feu béni avec la bouteille de bordeaux qui s'attédie devant les chenets, l'enfant qui joue sur le tapis, et l'ami des anciens jours en qui s'épanchent les souvenirs? Buvez frais! C'est fort bien dit. Mais quand le souci du jour, quand l'incertitude du lendemain vous prennent à la gorge, quel vin vous peut rendre l'espoir et la gaieté! Mangez chaud! Bon précepte. Mais quand chaque jour les rentrées deviennent plus rares, les recouvrements plus hasardeux, le travail plus stérile, par quelle sauce réveiller l'appétit blasé, sans déranger le niveau déjà si bas de nos finances fraternelles? Je vois se dérouler devant moi des horizons infinis de soupe aux choux et de bœuf aux pommes de terre. O Jupiter, si jamais tu m'accordes ce millier de sesterces après lequel je cours

vainement, quel adieu solennel je dirai au fils de la génisse! Le bœuf me sera aussi sacré qu'il l'était aux Egyptiens. Mangez chaud! Aristocrate, va! Dormez fort! voilà bien les maris! Eh! croyez-vous que ce soit facile de dormir à Paris, par ce temps d'émotions populaires? J'ai descendu ma garde avant-hier, et me voici commandé de piquet pour demain. Dormez donc avec un pareil métier!

A propos de métier, vous ne me dites pas un mot du barreau. Vous êtes content, n'est-ce pas? Les affaires vous sont revenues, abondantes et lucratives? Votre position grandit chaque jour, et j'attends l'année prochaine votre discours d'installation comme bâtonnier. Science, talent de parole, relations, parenté, alliances, vous avez tout pour vous. Comment ne réussiriez-vous pas? Moi, mon bon ami, j'ai quitté *le long espoir et les vastes pensées*. Par le temps qui court, insensé qui songe au lendemain... Rêves d'avenir, de succès, d'ambition, j'ai tout mis sous mes pieds. Ma grande ambition, c'est de gagner jour à jour de quoi suffire à mes besoins, d'alléger les charges de mon excellent frère, d'amasser un petit magot qui nous permette de faire revenir à Paris nos parents. Voyez comme les idées s'abaissent, se vulgarisent au contact de la vie! Comme elles se coulent dans le moule inflexible de la nécessité! ἀνάγκη! Chaque jour une plume tombe de notre aile, chaque jour une feuille tombe de l'arbre de la jeunesse! Depuis la révolution, il s'est fait des places au Palais et j'en ai un peu profité. Le nombre de mes affaires s'est augmenté,

ma position au barreau s'est améliorée ; mais les résultats pécuniaires sont toujours fort insignifiants. Jamais les clients n'ont été plus ingrats, ou plutôt jamais l'argent n'a été plus rare.

Il est inutile de vous dire que je n'ai aucunes nouvelles d'art et de littérature à vous donner. Tout cela est encore sous cet immense boisseau dont la république et les républicains ont couvert la France. Cependant il y a dans ce pays une telle sève que, depuis quelque temps, malgré les préoccupations et les soucis de toute nature, l'art montre à travers quelques fentes du mur le bout de ses pattes et de son nez. On parle beaucoup d'un vaudeville aristophanesque : *La propriété c'est le vol*, où Proudhon est drapé de toutes pièces. Les murs et les vitres des boutiques sont couverts de caricatures dont beaucoup sont de vrais chefs-d'œuvre. Si j'avais trente ou quarante francs de trop, je me ferais une collection qui, par la suite, aurait certainement un grand prix. Ce seront les véritables *Mémoires* de ce temps-ci.

Adieu, ami, je suis triste et ne sais que dire, si ce n'est que votre lettre m'a fait bien plaisir : entendre des choses sensées dites avec esprit, cela rafraîchit le sang. J'ai lu et admiré votre *Nox erat...* Envoyez-moi de temps en temps, si vous ne m'en trouvez pas indigne, quelques-unes des belles fleurs de votre anthologie. C'est pour moi un grand plaisir au milieu de tous mes ennuis. Adieu. Écrivez-moi.

16 février 1849.

Quelle sombre humeur, mon bon ami ! quelle tristesse ! et si les heureux de ce monde en sont vraiment là, que diront les pauvres diables comme moi ? De quelle voix assez lamentable chanteront-ils la complainte de leurs joies perdues ? Où trouver une plume de corbeau assez noire pour écrire leur élogium de tous les jours ? un manteau assez sombre pour porter le deuil de leurs illusions enterrées et de leur jeunesse qui s'en va en boitillant à travers toutes les ornières de la vie ? Ah ! vous êtes misanthrope ! Ah ! vous faites l'homme aux rubans verts ! Ah ! vous calomniez l'animal à deux pieds et sans plumes ! Ah ! vous trouvez que tout n'est pas vraiment pour le mieux dans la meilleure des républiques ! Ingrat ! Vous qui vivez là-bas au fond de vos Ardennes, loin des orages et des tourmentes civiles ! Vous qui vous êtes fait, à l'abri de la maison où vous êtes né, un nid de paix et de bonheur où déjà un petit pousse sa première plume sous l'œil d'une jeune mère ! Ingrat ! Que diriez-vous donc si vous assistiez de près à ce spectacle écœurant que jouent à nos dépens nos histrions de la veille et du lendemain ? si vous étiez forcé de coudoyer chaque jour toutes ces folies, toutes ces colères, toutes ces grandes ambitions si petites, toutes ces misères, toutes ces hontes ? et s'il vous fallait, à travers toutes les embûches de la mauvaise fortune, chercher votre route effondrée à chaque pas par tous ces orages humains ? Eh bien ! mon ami, tout cela ne m'a pas rendu misanthrope,

dans le sens noir du mot. Je ris en moi plus que je ne m'indigne; je méprise plus que je ne hais; et dans ce peuple d'âmes sales, corrompues, serviles, menteuses, violentes, je m'étonne joyeusement de rencontrer encore tant de natures passables et quelques cœurs d'or, comme vous dites. J'espère, ami, que votre lettre si découragée n'était pas le contre-coup de quelque chagrin personnel, et que la vue de la chose publique, si étrangement cahotée depuis un an, vous a seule arraché ce cri de détresse. C'est, en effet, un triste spectacle. Mais faut-il désespérer? Nos plaintes n'ont-elles pas déjà retenti bien des fois? N'est-ce pas l'histoire éternelle de ce vieux monde que ballotte la main de Dieu? Ce que nous souffrons, on l'a souffert avant nous; ce que nous disons, on l'a dit; ce que nous pleurons, on l'a pleuré; ce que nous crions, on l'a crié. Le monde est si vieux et a toujours été si plein de misères, qu'il n'y a pas ici-bas une douleur neuve. Nos larmes sont les larmes de nos pères, et quelque grand cri que nous poussions dans nos angoisses, ce cri a déjà été entendu avant nous; notre voix n'est qu'un écho. Écoutez les plaintes touchantes d'Œdipe sur son peuple :

Κάδμου τοῦ πάλαι νέα τροφί.

Et Horace, votre Horace :

*O navis, referent in mare te novi
Fluctus?
... Non tibi sunt integra lintea,
Non di, quos iterum...*

Et Dante :

*Italia! Italia! di dolore ostello!
Nave senza nocchier in gran tempesta!*

Et tous ces grands désespérés qui, depuis Salomon jusqu'à Alfieri et Byron, ont toujours trouvé que leur siècle et leur pays étaient de tous les siècles le plus mauvais, et de tous les pays le plus lâche, le plus...

(22 février) le plus fou. Voilà huit grands jours, mon cher ami, que cette phrase inachevée dort dans ma pancarte, sans que j'aie pu trouver un instant pour la continuer. *Pendent opera interrupta*. Aujourd'hui encore, je n'ai que le temps de vous serrer la main.

Je ne sais quelle rosée bienfaisante s'est mise à fondre sur moi depuis quelques jours. Les affaires succèdent aux affaires, les clients aux clients. Les dossiers s'entassent sur mon bureau, à ma grande satisfaction et à ma terreur tout à la fois, car il est évident que je touche à une crise dans ma vie d'avocat. Si je m'en tire bien, ma petite affaire me paraît en bon chemin; si je m'en tire mal, bonsoir. Il faut donc beaucoup de travail, de persévérance, et beaucoup aussi de cette chose rare qu'on appelle du bonheur. J'ai là, devant moi, trois affaires de séparation de corps, dont une contre Jules Favre. J'ai la fièvre d'inquiétude, de peur, de surexcitation. Enfin; à la grâce de Dieu!

A Paris, quoi de neuf? Rien, si ce n'est ce que vous apprend chaque matin votre journal. Aux théâtres, des vaudevilles réactionnaires salués avec enthousiasme,

applaudis avec fureur. Il y a beaucoup de gens qui sont ravis de cette tournure de l'esprit public; je ne suis pas de ceux-là. Dans ce succès qui s'adresse aux critiques violentes du gouvernement actuel, je retrouve non pas l'expression de telle ou telle opinion politique, mais l'éternel travers et le défaut incurable de ce peuple. Il est de bon ton de honnir la république. Parce que c'est la république? Non pas, mais parce que c'est le pouvoir, l'autorité. Que la république tombe demain, le personnage grotesque sera le roi, l'empereur, l'individualité quelconque qui représentera l'idée gouvernement. Donc je laisse couler ce flot de gaieté sans autrement m'y mêler. Des vaudevilles en vogue, j'entends les échos répétés dans les conversations de chaque jour; ici un trait, là une pointe, le dernier hémistiche du couplet final, l'*acutum*, cette chose qui se chante quand on ne peut la parler.

Nous n'avons pas eu de bœuf gras, cette année; mais, en revanche, nous aurons, après-demain, l'anniversaire joyeux de la révolution de Février, des demi-réjouissances, des demi-actions de grâce; la moitié d'un *Te Deum*, la moitié d'un mât de cocagne, un lampion allumé sur deux, le reste étant ajourné, comme vous savez, au 4 mai. Cela veut-il dire que la joie du peuple est trop grande pour pouvoir s'exprimer en une seule fois? ou que la médecine est trop amère pour qu'on nous la fasse avaler en une gorgée? Mais, bon Dieu! pourquoi avoir supprimé le bœuf gras? Est-ce une dernière royauté qu'on a voulu abolir, une dernière aristocratie

qu'on a voulu supprimer? Quoi donc leur a fait peur, à nos gouvernants, dans ce cortège séculaire? Le bœuf? l'Amour? le Temps?... ou les *sauvages*?...

Vendredi, 2 mars, 4 heures.

Ah! diable! je repêche ma lettre au fond de mon tiroir. Pas une minute libre. Je travaille comme un bœuf, pas gras du tout. J'ai plaidé une de mes séparations vendredi dernier, à la première chambre de la Cour, avec assez de succès. La Cour, pour me témoigner tout le plaisir qu'elle avait eu à m'entendre, m'a fait perdre mon procès tout d'une voix. Au lieu d'une affaire contre Favre, m'en voici trois! Je suis sur les tisons. A la fin de la semaine prochaine, je vous écrirai; j'espère que ce flot d'émotions aura passé et que j'aurai la tête plus libre.

La Roche-Guyon, 6 avril 1849.

Pardon, mon vieil ami, si j'ai mal tenu ma promesse. Voilà bien longtemps que je vous dois une lettre; mais j'ai été tellement occupé ces derniers temps qu'il m'a fallu l'ajourner d'heure en heure. Enfin, me voici un répit de quelques jours. Je suis venu m'installer ici avant-hier, auprès de mes parents, pour y passer les vacances de Pâques; j'ai fait vœu, en arrivant, de ne faire, pendant ces dix jours, œuvre de mes dix doigts;

et, jusqu'à présent, j'ai pieusement exécuté mon programme. J'avais réellement besoin de ce repos absolu et de mettre mon esprit au vert, comme on y met les vieux chevaux. Maintenant, mon cher ami, voici la cause de cette grande fatigue : comme je sais toute votre bonne et sincère amitié pour moi, et que tout ce qui m'arrive d'heur ou de malheur est joie et peine pour vous-même, il faut que je vous conte des nouvelles un peu moins tristes que celles dont, si souvent, je vous ai affligé. Je vous ai dit déjà, je crois, il y a quelque temps, qu'il m'était arrivé quelques bonnes affaires, entre autres deux séparations de corps contre Jules Favre.

J'ai plaidé la première il y a environ trois semaines. Il s'agissait d'un ménage fort connu à Paris par son luxe, sa richesse d'autrefois, les fêtes splendides données au monde doré de la tyrannie et aussi, il faut le dire, par de communes excentricités. La femme demandait la séparation de corps, ou du moins articulait des faits et sollicitait l'enquête. Le mari, pour ne pas demeurer en reste, demandait reconventionnellement la séparation, mais *de plano*, sans enquête, et en se fondant sur une de ces correspondances échevelées comme il s'en rencontre quelquefois dans le dernier tiroir d'en haut du secrétaire de certaines femmes trop confiantes. La correspondance était chaude, les baisers voltigeaient dans des post-scriptum passionnés, des *tutoiements* égarés semblaient même attester une familiarité quelque peu anacréontique. L'affaire était scabreuse. Bref, j'ai plaide et j'ai été assez heureux pour réussir contre mon redou-

table adverse. L'affaire a fait sensation au Palais; j'ai été couvert de félicitations, et les compliments ont redoublé quand, huit jours après, le tribunal m'a donné gain de cause, en dépit de l'opinion publique fortement dessinée contre ma cliente. Et d'une.

Maintenant, voici l'autre. Il s'agissait derechef d'une séparation de corps; j'avais derechef pour adversaire J. Favre. La scène se passait à la quatrième chambre, il y a eu mardi huit jours. J'étais demandeur; dans une première plaidoirie, j'ai exposé les faits et les enquêtes ornées de commentaires. Favre a plaidé à son tour avec son admirable talent. Par bonheur, j'étais très agacé ce jour-là; je m'étais levé ayant envie de pleurer; j'avais besoin de casser quelque chose pour me détendre les nerfs. Pendant toute sa plaidoirie, j'ai déchiré mon mouchoir à belles dents et cassé deux crayons en griffonnant mes notes. Quand il a lâché son dernier mot je me suis levé comme mû par un ressort et j'ai répliqué d'instinct, de verve, de colère; vous savez, j'étais dans un de ces jours où l'on sent l'idée vous arriver nette, claire, où elle se coule dans le moule de la phrase sans effort, sans hésitation, où un dieu vous dénoue bien à temps le fil entortillé de la période.

Enfin je me sentais aller, je me sentais poussé par l'attention du tribunal, par l'approbation chuchotée de l'auditoire, par l'attitude de mon terrible partner qui avait l'air de dire : « Tiens! tiens! tiens! Mais il va, ce petit bonhomme. » Bref, quand je suis arrivé au bout de ma harangue, suant, soufflant, frémissant

comme un cheval de course qui vient d'arriver au poteau (pardonnez-moi, mon ami), j'ai reçu une ovation complète. Nos camarades m'ont entouré, félicité, accablé de témoignages de sympathie. Favre, avec une bienveillance rare, est venu me prendre les deux mains en me disant des choses trop bonnes, trop indulgentes pour que je vous les redise. Enfin, voici le bouquet : comme je sortais de l'audience, un huissier s'est précipité sur moi, pour me dire que le tribunal me demandait dans la Chambre du conseil, où j'ai évité à grand'peine les embrassements ornés de roupies de la vénérable dame Justice.

Voilà mon histoire, mon vieil ami ; si je vous la raconte, vous savez bien, n'est-ce pas ? que ce n'est pas par vanité. Parler de moi est une chose qui me met au supplice ; vous connaissez ce qu'on appelle à cet égard mes travers et ma bégueulerie. Mais la joie est comme une bouteille de vin vieux : il faut la partager avec ceux qu'on aime. J'ai donc eu là une bonne veine, et ces deux affaires, jointes à quelques autres, m'ont fait au Palais beaucoup de bien. Maintenant j'en ai encore quelques-unes dans mon bissac, entre autres une séparation de corps (c'est décidément une spécialité) que je dois aller prochainement plaider à Alençon. Presque toutes ces aubaines me viennent, devinez de qui ? de mon ancien patron, de M. Chaix lui-même !!! Chose étrange. Depuis que je me suis mis à la porte de son cabinet et que j'ai rompu ma chaîne, un peu trop vivement peut-être, il n'est politesses, prévenances, marques de sympathie, d'intérêt

et de très réelle affection dont il ne m'accable ; depuis quelques mois surtout, je ne sais ce que cela veut dire et j'en suis tout étourdi. Vous savez que Louis XVIII disait de M. de Pastoret : *Quel diable d'intérêt Pastoret peut-il avoir à maigrir ?* Si j'étais aussi sceptique que ce malin et égoïste gros homme, je me demanderais, de mon côté : *Quel diable d'intérêt peut-on avoir à me faire du bien ?* Mais non, ce serait une injuste et révoltante ingratitude qui n'approche même pas de ma pensée. Vis-à-vis de M. Chaix, c'est de ma part une reconnaissance intime, profonde dont je serais heureux de pouvoir lui donner des preuves. Il est très certain maintenant que si jamais j'arrive à me faire au Palais une place honorable, c'est uniquement à lui, à son patronage puissant que je le devrai. Ce sont là des choses qui se gravent au plus profond du cœur, et j'avoue que je ne suis pas de ceux pour qui la reconnaissance est un fardeau pesant à porter.

Mon cher ami, tous les biens de ce monde sont mêlés de vicissitudes. Il y a quelques mois, perdu dans mon obscurité profonde, plongé dans les souvenirs amers de nos chagrins de famille, ne voyant que la ruine d'hier, la gêne d'aujourd'hui, la misère presque certaine de demain, j'avais conservé du moins l'assurance d'un bien que personne ne songeait à me ravir : ma chère liberté, mon indépendance, ce franc aller et venir dont on ne doit compte à personne ; cette vie sans entraves, ce voyage sans paquets. J'étais assuré de vivre garçon. C'était une compensation à bien des maux. Maintenant,

je n'ai pas encore perdu ce doux espoir. Mais, hélas ! voici déjà mes frontières envahies et mon indépendance menacée. Je suis toujours le pauvre hère que vous connaissez. C'est à peine si, cette année encore, malgré quelques succès sonores, mais peu lucratifs, je gagnerai de quoi alléger un peu les charges de notre petit ménage fraternel. Mais quoi ? une éclaircie s'est faite à mon horizon. On a vu un peu de bleu entre mes nuages. On s'est mis à dire autour de moi que j'avais quelque avenir, que quelques efforts de plus me porteraient au rivage. Tant mieux, dites-vous. Non, tant pis, mon pauvre ami, car ne voilà-t-il pas déjà sur mes traces la meute, cette meute implacable des pères de famille qui ont des filles à marier. Je suis déjà cerné non pas par des propositions formelles, par des attaques de front, mais, partout où je me pose, je sens la glu sous mes doigts ; sous mes pas, je vois les filets artistement dressés de ces infatigables chasseurs. Ce sont des insinuations, des propos en l'air, des visites en apparence indifférentes de tiers obligeants ; des gens que je ne voyais jamais, surtout depuis que les temps étaient sombres (*tempora nubila*), et qui arrivent chez moi d'un air dégagé : « Mon Dieu ! je passais devant votre porte par hasard (ô hasard !); je suis monté vous dire un petit bonjour. A propos (ô à propos !), un tel se marie, un tel aussi. Il se fait beaucoup de mariages en ce moment. Il y a aussi M^{lle} *** qui se mariera sûrement bientôt. Elle est très bien M^{lle} **, bonne éducation, bonne famille ! Ce serait un mariage *utile* pour un jeune avocat. » (Une

pause.) D'un air détaché : « Vous ne songez pas à vous marier? » Et le reste. Vous comprenez, mon cher ami, que je suis, pour traiter cette grave question, dans la position la plus fâcheuse. Au vrai, si j'interroge mes goûts, mes instincts, mon caractère, je n'éprouve pour le mariage, je puis bien vous le dire à vous, qu'une répulsion effrayée. D'un autre côté, je sens bien que le mariage est la seule porte par où je puisse sortir de la situation précaire où nos malheurs et nos revers de fortune nous ont placés. Mais faire de cela un calcul! une affaire; une spéculation plus ou moins déguisée : c'est là une pensée que je supporte mal. Ajoutez à cela que s'il m'était fait une proposition sérieuse d'un parti avantageux, et que je prisse sur moi de refuser, je ferais à ma position et à mon avenir un tort énorme dans l'opinion du monde, qui n'est pas obligé d'entrer dans tous les secrets du caractère, de l'organisation et des susceptibilités de chacun et qui ne verrait, dans un refus, qu'un trait d'outrecuidante bêtise. Mais voilà assez raisonner sur un chapitre où tous les raisonnements sont bien vains. La Bruyère a raison : « On dispute beaucoup sur les choses les plus importantes de la vie, le choix d'un état, un établissement; *c'est le hasard qui en décide* ». Je me remets donc au hasard, à la déesse Fortune, ce qui est un peu païen pour un vendredi saint, — ou à la Providence, bien que M. Proudhon la considère comme une « hypothèse improbable ».

Je vous demande la permission de ne vous point parler

politique. C'est un écheveau qui devient trop embrouillé pour ma faible intelligence. Ce qui se passe en Italie me navre, m'indigne et m'effraye. Le mal dont ils souffrent est notre mal. Leur patriotisme serait la mesure du nôtre, et je suis convaincu que devant une invasion du Nord, nous n'aurions de courage que pour la guerre civile, les uns criant : « Les Cosaques, plutôt qu'un roi ! » les autres : « Les Croates plutôt que la République ! » tout comme ils criaient à Florence et à Rome : « Les Autrichiens plutôt que Charles-Albert ! » Cela dit, je me tais.

Avez-vous lu les *Confidences* de M. de Lamartine ? C'est l'analyse splendide d'un bien grand égoïsme. Et *Raphaël* ? Je ne l'ai pas lu encore ; on dit que c'est admirable de style, d'images, de poésie. Si je l'avais ici, je m'en irais le dévorer dans quelque coin de cet immense horizon que j'ai là devant ma fenêtre, et d'où m'arrivent les senteurs tièdes du printemps en fleur. O nature ! ô poésie ! ô mes vieilles amours ! ô ma jeunesse perdue pour jamais !

Tenez, adieu, ami. J'ai interrompu ma lettre cinq minutes pour regarder le tableau que j'ai sous les yeux ; la forêt qui commence à bourgeonner, la tache noire des sapins à l'horizon ; les collines qui bleuissent dans le lointain, abritant dans leur creux des villages, la rivière qui coule lentement et à travers mille détours vers le grand Océan où elle va devenir, dans quelques heures, un des flots de la mer. J'ai vu ce ciel bleu pâle qui enveloppe tout le paysage comme des plis d'un manteau ; j'ai respiré ces parfums puissants et doux des

germes qui viennent d'éclorre, cette odeur de végétation, de vie et d'amour qui monte de la terre fécondée. Je n'ai plus le courage de tenir ma plume. Je vais prendre mon bâton et me lancer dans la campagne, sans idée, sans but, sans penser à rien qu'à respirer toute cette nature et à me laisser vivre quelques instants loin du monde et loin de moi-même.

Adieu. Voilà une lettre bien longue et bien bête, bien pleine de moi, il me semble. Je ne veux cependant pas faire un post-scriptum pour vous parler de vous, vous demander ce que vous faites, combien votre fils a de dents et combien de mots il sait déjà. J'ai parlé là-haut du mariage avec trop peu de respect, s'il m'en souvient, pour que j'aie le droit de me mêler aux douceurs intimes de votre paternité. Oserai-je même vous demander de parler de moi à M^{me} Henri et de rappeler respectueusement à son souvenir, non pas moi qu'elle ne connaît pas, mais au moins mon nom que votre amitié ne lui a pas laissé ignorer.

Adieu, ami. Puisque je ne puis aller vous voir, venez donc planter votre tente quelques jours dans notre Paris, qui est après tout une belle ville, malgré la révolution et les émeutes.

La Roche-Guyon, 2 juin 1849, 10 heures du soir.

Mon cher ami, je vous écris de ma chaumière de la Roche, où je suis venu faire mon trou pendant les

vacances de la Pentecôte. J'espérais y échapper aux préoccupations et aux soucis de la vie de Paris, mais j'avoue que j'y réussis assez mal. Ce grand bourdonnement vous poursuit partout. Où est la retraite que n'envahisse pas le rugissement bestial de ces fauves réformateurs? Tout souffre en moi à cette heure. Il n'est pas une fibre sensible de mon être qui ne soit tendue et douloureuse; mes goûts, mes instincts, mes sympathies, mes croyances intellectuelles, ma foi morale, mes aspirations religieuses : tout est opprimé, faussé, gauchi par les folies de l'heure présente. Le monde est livré à des mouvements que je ne comprends pas. Il passe autour de moi des courants d'idées que je ne puis saisir. Au delà de cette vieille société qu'ils abattent, je n'ai pas la consolation de voir le plan et les matériaux d'une œuvre nouvelle. J'assiste à cet étrange spectacle comme un aveugle égaré dans un musée, comme un sourd dans un concert. On parle maintenant une langue que je ne comprends plus, et jamais le vieux symbole de Babel n'a été plus approchant de la vérité. Rien n'est vrai, rien n'est faux. Les mots ont perdu leur sens, et les dictionnaires sont à refaire. Religion, famille? mots perdus d'une langue morte. Dieu? lisez : mal et mensonge. Propriété? voir au mot : vol. C'est ainsi qu'ils s'en vont, refaisant la grammaire de ce vieil enfant qu'on appelle l'humanité; et c'est ainsi que, pour combattre ces docteurs impies, tout vous échappe, même la langue, cette pauvre langue française qu'ils ont violée la première. O Babel!

Mon ami, est-ce que vous pensez que le secret d'une régénération sociale puisse reposer dans de telles mains? Est-ce que ce sont là des fondateurs d'empire, des pionniers de civilisation, des apôtres envoyés du Dieu qu'ils maudissent? Où est leur signe? Où est leur auréole? Qu'ont-ils de fort, sinon la haine? Qu'ont-ils de grand, sinon l'orgueil? Et ils parlent du Christ qui a conquis le monde avec deux armes : amour, humilité. Les misérables faux prophètes! Mais assez; je ne puis parler de cela de sang-froid; et qu'y peut ma colère? Au jour, prochain sans doute, où ces monstrueux sophismes pousseront une fois encore la masse stupide derrière les barricades, nous n'aurons même pas la triste joie de rencontrer dans le combat les dieux et les demi-dieux de cet Olympe de pédants, mais les pauvres gens aveuglés dont ils auront perverti l'ignorance et la misère.

3 juin.

Tenez, mon cher ami, je viens d'avoir à mon réveil une émotion que je veux vous raconter. Là-bas, à deux lieues d'ici, sur l'autre rive de notre Seine paisible, il y a un petit village qui s'appelle Moisson. Ils sont là cinq ou six cents pauvres cultivateurs, penchés tout le jour sur la charrue, arrosant le sillon de leurs sueurs, heureux quand la terre ne leur est pas trop avare, remerciant Dieu dans les jours d'abondance, ne le maudissant pas dans les mauvais jours, allant tous les dimanches

prier dans leur église (une mauvaise grange à un quart de lieue du village), population primitive, courageuse, patiente, résignée, pieuse et un peu sauvage dans sa rudesse. Cette année, comme en 1832, par un fata caprice, le choléra, épargnant tous les environs, s'est abattu sur ce pauvre village. En quelques jours, trente-six habitants ont succombé avec une rapidité foudroyante. L'un est mort sur son sillon, l'autre dans le bois, comme il venait de charger sa bourrée; celui-ci est rentré chez lui le soir, a mangé sa soupe, s'est couché et ne s'est pas levé le lendemain. Une famille entière, le père, la mère, deux enfants sont morts en une semaine. Ces pauvres gens n'ont pas blasphémé la Providence. Ils n'ont pas dit : « Dieu, c'est le mal. » Ils n'ont pas montré le poing au ciel en criant : « Dieu lâche! Dieu imbécile! Dieu menteur! » Ils ne sont pas socialistes, ils n'ont pas lu M. Proudhon où ils auraient vu ces belles choses. Ils se sont réunis au carrefour du village, autour de la vieille croix de pierre; ils ont résolu de faire une neuvaine pour demander à Dieu la fin de leurs maux. Ce matin, à cinq heures, ils arrivaient ici en procession, tous, hommes, femmes, vieillards, petits enfants, avec leur curé et la bannière de la paroisse. Ils ont fait dire une messe dans notre église, ils ont prié pour leurs morts et sont repartis moins tristes, persuadés que Dieu les a entendus et que sa main descendra moins terrible sur eux. Déjà, en 1832, ils ont fait cette procession et, à dater de ce jour-là, — hasard ou Providence, — le mal avait cédé. J'ai

voulu assister à ce spectacle. J'ai vu ces pauvres gens à genoux, tournant dans leurs mains calleuses leurs grands chapeaux normands, frappant leur poitrine et pleurant tous quelque cher trépassé. Je les ai vus se relever pleins d'espoir et de foi ; et, longtemps après qu'ils ont repassé la rivière, j'ai suivi de l'œil, dans le chemin poussiéreux qui raie la forêt, cette longue procession au milieu de laquelle brillait par instants le haut de la croix d'argent frappée d'un rayon de soleil. J'ai regardé jusqu'à ce que le dernier coude de la route m'ait caché le dernier des enfants qui suivaient la marche funèbre en cueillant les fleurs d'aubépine ; j'ai écouté jusqu'à ce que le vent du sud m'ait apporté les dernières notes de la prose liturgique psalmodiée par ces voix lointaines ; et je me suis écrié en moi-même : « Non ! le règne de Dieu n'est pas fini. Tant que l'homme souffrira et pleurera, il lèvera les yeux vers le ciel pour y chercher un consolateur. » O sophistes ! O philosophes sans cœur et sans entrailles, quand vous aurez « chassé de l'esprit du peuple l'idée de Dieu », comme vous vous vantez de le faire, quand vous aurez fait des cieux un désert, que donnerez-vous à l'homme qui souffre, à l'homme qui pleure, à l'homme qui, à côté d'un mort chéri, n'a plus qu'un espoir, celui de le retrouver un jour par delà cette vie, dans les profondeurs de ces bleus horizons où l'imagination poétique des peuples a placé le séjour de l'âme immortelle ?

Mais quoi ? Quatre pages sur ce ton ! O mon pauvre ami, c'est à vous dégoûter à jamais de ma correspon

dance. Si je suis triste et découragé de vivre, ce n'est pas une raison pour vous assommer de mes homélies. Voyons, ouvrons vite un autre tiroir.

Demain, donc, mes vacances finissent et je retourne à Paris reprendre le collier judiciaire. Je crois vous avoir dit que, cette année, ma position au Palais est devenue meilleure. Sans cette damnée révolution et toutes ses conséquences, j'aurais, je crois, gagné quelque argent. Les affaires m'arrivent plus nombreuses et plus importantes. Ma plus considérable, en ce moment, est une séparation de corps que je vais plaider dans quinze jours à Alençon. Que n'est-ce à Sedan? Mon cher ami, si M^{me} Henri a jamais la tentation de plaider contre son tyran, je me recommande à elle; je connais mieux que personne les faits et gestes de monsieur son époux, et je *te vous* l'habillerai! Alençon n'est-il pas sur la route de Sedan?

A propos de séparation, je vous avais parlé, je crois, de quelques nuages matrimoniaux qui menaçaient mon horizon. Tout cela semble s'être dissipé, et, depuis quelque temps, je n'entends plus parler de rien. Je crois que les renseignements un peu trop crus que j'ai donnés sur ma position financière auront donné à réfléchir aux pères de famille qui avaient paru jeter leurs filets de mon côté. J'avoue que, pour ma part, je n'y vois pas grand mal. C'est une terrible entreprise, par le temps qui court, qu'une fondation de dynastie.

... Avec tout cela, voici la matinée qui s'avance. On sonne le déjeuner, et, après, je vais tâcher de faire pro-

mener ma mère. Adieu donc, voilà une vilaine chienne de lettre, n'est-ce pas? Je vous jure, dans la prochaine, de ne pas vous dire un mot de politique et de tâcher d'être gai. Vous, écrivez-moi sur ce que vous voudrez. Parlez-moi littérature, arts, musique, poésie, comme au beau temps où nous nous occupions de toutes ces choses aimées. Refaites-moi, dans vos lettres, un petit coin de jeunesse, car je me fais bien vieux.

Paris, mardi soir, 17 juillet 1849.

3 juin, 3 juillet, c'est aujourd'hui le 17; c'est donc un mois et dix-sept jours. Voilà un mois et dix-sept jours que vous m'avez écrit, mon bon ami, et que, chaque fois que j'ouvre ma pancarte, votre lettre grande ouverte me regarde d'un air menaçant. Un mois et demi! et je n'ai pas de révolution à vous raconter! qu'on dise que l'homme n'est pas un animal perfectible! Ah! mais, j'oubliais le 13 juin, un amour d'émeute ratée, un bijou de révolution avortée, une des journées où j'ai le plus jubilé sous ma tunique citoyenne. Mais bah! cela est déjà si loin! Et puis ils ont été si bêtes, si niais, si plats, ces grands petits bons-hommes. *Non ragioniam di lor, ma guarda e passa*, comme disait ce vieux Dante, réactionnaire endurci.

Parlons d'autre chose; de vous, de moi, de vos ennuis, de mes tristesses, de votre bonheur, de mes instants de joie toujours si courts, de votre ciel bleu que traversent

de petits nuages blancs, de mon ciel si sombre qu'un petit coin bleu illumine par moments.

Vous êtes triste, mon ami, un vide s'est fait près de vous; des amis vous ont quitté, emportant avec eux les causeries du soir, les entretiens familiers, le petit cercle intelligent et cordial, la petite Athènes que vous aviez bâtie en cachette au beau milieu de vos usines et de vos métiers. Je comprends vos regrets, votre isolement, et combien cette séparation vous doit être pénible. Vous me demandez s'il me conviendrait de voir à Paris M. et M^{me} Ch. Cunin-Gridaine. Assurément, mon cher ami, et si vous pensez qu'il n'y ait pas à cela d'indiscrétion, je profiterai avec empressement de la lettre d'introduction que vous m'annoncez. Je serais bien heureux de trouver des oreilles amies à qui je puisse parler de vous et ce coin de la patrie ardennaise transplanté sur notre sol inhospitalier. Voyez donc ce que vous devez faire à cet égard et je vous promets de secouer ma sauvagerie native pour aller causer quelquefois de vous avec vos compatriotes. Je me trouverai d'ailleurs presque en pays de connaissance, car une petite fille de M. Cunin-Gridaine a épousé il y a quelques années François Clary, un de nos amis d'enfance à mon frère et à moi, que nous voyons maintenant beaucoup moins qu'autrefois, par cette raison simple qu'il est fort riche et que nous sommes parfaitement gueux, c'est-à-dire très fiers et fuyant les relations de société inégales.

Pourquoi donc votre Sedan est-il si loin? et ne pourrai-je jamais aller causer de vous avec vous-même,

faire connaissance avec votre femme et mettre votre bambin à cheval sur mes genoux? Trouvez-moi donc une affaire à plaider à vingt lieues de chez vous, que j'aie un prétexte à me donner pour faire cette escapade. A vrai dire, je n'en désespère pas tout à fait; car voici que je deviens un avocat nomade. Je promène sur les grandes routes mon chariot oratoire, ma Thespis voyageuse, à la façon des pères de la tragédie grecque. Voici deux fois en deux mois que je vais plaider en province. Le 19 juin, je plaçais à Chartres, à la Cour d'assises, une très belle affaire de corruption électorale qui avait mis tout le département en rumeur. M. Chaix défendait un des prévenus, moi l'autre. Nous avions un admirable auditoire et j'ai eu un bonheur complet. Au milieu des compliments de l'assistance, des lettres de félicitation, des éloges beaucoup trop flatteurs de la presse locale, une seule chose m'a vivement touché et m'a fait un énorme plaisir; ce sont les quelques mots que m'a dits M. Chaix, tête à tête, et qui, dans sa bouche, avaient pour moi un grand prix. Enfin, ç'a été pour moi une affaire très heureuse et qui, je l'espère, m'en amènera d'autres dans ce département. On a imprimé, dans le journal que je défendais, des fragments de ma plaidoirie, assez mal en ordre, assez mal cousus; mais si je retrouve un exemplaire sous ma main et que cela vous puisse intéresser, je vous l'enverrai sous bande. Lundi dernier, il y a précisément huit jours, j'allais à Alençon plaider une longue et difficile affaire de séparation de corps contre le *Vice-Président du Tribunal* de la

dite ville; c'était une affaire désespérée pour toutes sortes de motifs, qui cependant pouvait se plaider très honnêtement et que M. Chaix m'avait envoyée il y a déjà quelque temps. Là encore on a été très bienveillant, très indulgent pour moi : et, après le jugement, le Président m'a adressé en pleine audience une allocution qui m'a confondu. Je ne savais où me fourrer. Le barreau a été pour moi d'une bonté toute fraternelle. Les confrères voulaient à toute force me donner un diner; mais comme, depuis la révolution, j'ai horreur des *banquets*, j'ai échappé en retenant de suite ma place à la malle-poste. J'en ai été quitte pour un grog au café judiciaire de l'endroit.

Tout compte fait, voici une bonne année dans ma carrière d'avocat, et qui m'a beaucoup avancé, grâce au patronage inespéré de M. Chaix et à quelques circonstances heureuses. Mais quand le malheur et le guignon vous tiennent dans les mailles de leur filet, il n'y a ni ongles ni dents qui vous en puissent délivrer. Pendant qu'à la sueur de mon front je gagne un peu d'argent (si peu encore pourtant) la profession de mon pauvre frère va chaque jour décroissant. Pas d'affaires, pas de transactions, les clients les plus considérables retirés dans leurs terres, loin de Paris; une stagnation, une mort complète. Ceux qui ont, en dehors de leur charge, des ressources, une fortune personnelle, ceux-là peuvent attendre et vivre. Mais lui ! mais nous ! Mon cher ami, nous ne sommes pas au bout de nos épreuves, et c'est une bien étrange fatalité que celle contre laquelle nous

nous débattons. Il y a des malheurs dont je ne peux pas absolument comprendre le sens et la justice. Qu'avons-nous fait pour tant souffrir? qu'a fait mon bon, mon noble frère, pour être jeté dans cette vie d'anxiétés et de désolation? Lui si courageux, si sage, si résigné, si intelligent, si laborieux, qui n'a jamais connu de la vie que les devoirs austères et les sacrifices! Tenez, tout cela me brise, et vous voyez ce que peuvent être mes petits succès d'amour-propre au milieu de cette atmosphère désolante qui pèse sur nous : de toutes petites étoiles sans nom sous de gros nuages.

Adieu, ami, effacez de ma lettre toutes ces tristes confidences que j'ai eu tort de laisser courir ainsi.

Aimez-moi, pensez à moi, et écrivez-moi de longues lettres pour me distraire de moi et de mes ennuis.

Paris, 14 décembre 1849.

Des nouvelles! mais où diable voulez-vous que je les prenne, vos nouvelles? Vous êtes cent fois plus au courant que moi de tout ce qui se fait, se dit, se danse ou se chante à Paris. En quinze jours, vous avez emporté notre provision de nouveautés d'un trimestre. Figurez-vous donc que je ne suis pas entré dans un théâtre depuis six mois et que je n'ai pas lu un mot de littérature depuis des siècles, à l'exception de mes *Verrines* sur lesquelles je m'endors chaque soir; de mon vieux La Bruyère et de quelques vieux bonshommes comme

lui. Cependant, voyons... Il me semble que la Minerve théâtrale est en ébullition en ce moment. J'entends beaucoup parler de *François le Champi*, un drame-bergerie de M^{me} Sand à l'Odéon. On dit que ce Champi est le comble de l'innocence et de la simplicité littéraire; quelque chose de très touchant, de très honnête et de très naïf. Cette pastorale, après les imprécations de *Lélia*, les noirceurs de *Leone Leoni*, après les tartines socialistes du *Compagnon du tour de France*, après le *Bulletin n° 16*, — c'est un peu fade; c'est comme une jatte de lait par-dessus du gingembre. Il n'est bruit aussi que de *la Vie de Bohème* qui se joue aux Variétés. C'est, dit-on, une merveille d'esprit, d'abandon et de fantaisie. C'est étincelant de verve et de bons mots. Et il paraît qu'il y a là une mine d'axiomes burlesques, de sentences philosophiques et d'aphorismes bizarres assez riches pour défrayer pendant des années la conversation du peuple le plus spirituel de la terre. Une de ces pièces qui font époque et révolution dans la langue parlée, — comme *l'Ours et le Pacha*, *les Saltimbanques*... — et *Cinna*.

Et le *Comte Hermann*, qui fait la terreur et la joie du boulevard du Crime, un drame noir. Que dis-je? un vrai mélodrame où rien ne manque, pas même le traître en bottes molles et en pantalon collant qui traverse l'action, la main dans son gilet et la bouche plissée par un sourire d'empoisonneur. En fait de littérature, j'ai lu hier trois ou quatre tranches découpées dans le *Conseiller du peuple*, où Lamartine se révolte contre les gens qui nient la parfaite légitimité de la chose de Février. Les idées

sont aussi fausses et aussi confuses que le style est plat dans sa violence. Pauvre grand esprit ! Et quelle chute lamentable ! Il semble avoir pris à tâche de réaliser dans sa vie et dans ses œuvres, depuis quelques années, un de ses vers d'autrefois :

Rien n'est vrai, rien n'est faux. Tout est songe et mensonge.

Il paraît certain qu'il va donner sa démission de représentant et se retirer en Orient, en Syrie, où le Sultan lui a octroyé une concession de terres. C'est, pour moi, un des hommes qui ont fait le plus de mal, et celui auquel il est le plus impossible d'en vouloir... Arrangez ma phrase en français, mais vous me comprenez, n'est-ce pas ?

Vous me parlez de poésie pour mon propre compte, mon cher ami. Hélas ! c'est un vieux souvenir de jeunesse depuis longtemps oublié, c'est un feu lointain dont je retrouverais tout au plus les tisons, s'il me prenait fantaisie de le rallumer. Je n'y ai maintenant ni goût ni intérêt. A quoi bon ? Faire mon petit solo de cricri enroué au milieu de cette débâcle d'une société détraquée ? Quand une locomotive passe en hurlant au bord d'un pré vert, entendez-vous l'agnelet qui bêle en se cachant la tête dans les grandes herbes ? Et puis, d'ailleurs, je voudrais travailler à ces choses jadis aimées, que le temps me manquerait absolument. Me voici cette année très occupé ; les dossiers arrivent plus nombreux et les affaires plus graves. Je laboure mon sillon comme un vrai bœuf du Berri. Vous savez comme moi que tout

mon présent et mon avenir est dans ma profession. Je ne peux donc et ne veux en distraire une minute. Depuis la rentrée, j'ai déjà plaidé une grosse affaire que vous avez vue peut-être dans la *Gazette* ou le *Droit* de samedi dernier.

Lundi, 11 février 1850, 10 h. 1/2 s.

Lundi, 11 février, c'est-à-dire le lundi gras, un jour de joie et de folie. Que de fois déjà ce jour-là est revenu dans ma vie, — toujours le même et jamais le même! — Avez-vous songé quelquefois, mon ami, combien le même mot peut donner de sens divers, éveiller dans l'esprit d'idées contraires? Le lundi gras! Quand j'étais petit enfant, — il m'en souvient encore, — c'était un mot solennel et joyeux à la fois, respectable comme une tradition, sonore comme le grelot d'un tambourin. Le lundi gras, on nous apportait des costumes d'arlequins que nous attendions avec une impatience fiévreuse, que nous endossions avec recueillement après diner; et puis, tout radieux, triomphants, rouges de bonheur et de timidité, nous faisons notre entrée, mon frère et moi, chez mon grand-père Artaud, où la famille s'assemblait ce jour-là *de fondation* et où l'on dansait. Au bout de quelques heures, je m'endormais sur un tapis ou derrière un rideau, rêvant aux polichinelles et aux jocrisses du lendemain. On me mettait en voiture, on me déshabillait, on m'ôtait mon feutre d'arlequin orné de l'immuable

queue de chat; on me couchait; tout cela sans que j'eusse fait mine de m'éveiller, sans que mon rêve fût interrompu, sans que le bonhomme Carnaval, avec son grand nez et ses deux bosses, eût cessé de danser devant mes yeux fermés, sans que se fût close un instant cette porte d'ivoire et d'or par où sortent les songes pour s'ébattre sur le lit béni des petits enfants.

Plus tard, j'étais un jeune homme de vingt ans, ardent et timide, avide de poésie et d'amour; mon cœur battait à tous les vents; le frôlement d'une robe de soie me faisait pâlir; un regard de femme me faisait trembler et bondir, comme un beau vers, comme un beau tableau, comme une note de Mozart et de Rossini. J'étais comme une harpe mal accordée, tendue à tous les bruits de plaisir, d'amour, de gloire, d'art et de poésie qui soufflent sur ce monde; je croyais la vie pleine de mystères; au delà de la réalité, je croyais toujours voir caché quelque fantôme voilé, que je poursuivais de mes espérances. Hélas! je m'en souviens, quoique cela soit déjà bien loin, quand le carnaval passait en chantant sous ma fenêtre, — bien que j'aie eu toujours horreur de la joie qui hurle et du plaisir qui trépigne; — il me montait au cœur des frémissements de jeunesse; j'avais l'invincible désir de me mêler à ces chœurs de vivants, de me jeter dans cette mêlée, de m'enivrer de cette ivresse, de pousser ma note dans cette symphonie du délire, de me faire rouler dans ces galops insensés, de plonger dans cet océan de folie, de mouvement, d'aller jusqu'au bout de ce monde d'oripeaux, de panaches, de carton peint, de

de fantaisie échevelée. Alors — oh ! je me vois encore, et j'ai déjà dû vous le dire, — me voilà ouvrant avec précaution ma porte, me glissant dans l'escalier, faisant un signe à ma vieille portière qui m'avait vu naître ; et puis, quelques heures après, je revenais tristement, fatigué de bruit et de poussière, la tête vide et le cœur triste, stupéfait des mensonges que couvraient ces dehors de gaieté, n'ayant rien trouvé de ce que je rêvais, pleurant à chaudes larmes et demandant à haute voix, avec une bonne foi quelque peu impie : « Mon Dieu ! où donc avez-vous caché le bonheur sur cette terre ? » Le bon Dieu aurait pu me répondre d'excellentes choses, notamment que le bal de l'Opéra n'était pas d'institution divine et que ce n'était pas sa faute si je m'y étais ennuyé ; mais je m'endormais généralement avant d'avoir fait cette réflexion si simple.

Tenez, encore un bon souvenir du lundi gras. Ce jour-là, et jusqu'à ces dernières et funestes années de ma vie, il y avait à la maison un déjeuner traditionnel d'une vingtaine de nos amis, Colmet, Cardon, tous les Reille, — tout cela ameuté autour d'un immense pâté de foie gras qui arrivait de Colmar tous les ans au jour dit, depuis dix ou douze ans. Et je vous laisse à juger la joie, l'entrain, la verve, les bons propos de cette jeunesse humide de Chambertin !... C'était un de nos bons jours consacrés. Personne n'aurait manqué au rendez-vous, et, quinze jours à l'avance, on refusait pour cette matinée-là toutes les invitations ou toutes les occupations. Il y avait ce jour-là le *déjeuner des Rousse*. Cela

répondait à tout, et il n'y avait affaire ou rendez-vous qui tint. Une dévote manquerait plutôt la messe le jour de Pâques. Maintenant, mort tout ce bruit, morte cette joie. M. Muller, de Colmar, s'étonne de ne plus recevoir la commande traditionnelle. La grande table de la salle à manger a replié ses ailes d'acajou ; les verres joyeux dorment au fond d'une armoire sous une triple couche de poussière. Le beau service de dessert, peint tout entier par ma pauvre mère, et qu'on admirait tant, est entassé dans un grenier. Et quant à l'argenterie!... Oui, de mes mains, un plat après l'autre, me cachant comme un voleur, je l'ai portée à la Monnaie où je l'ai vu peser, tordre et casser devant moi... Oh ! ces pèlerinages de misère ! Ce chemin de la Monnaie ! Et ce bureau sombre et ces employés impassibles ! Et ces grandes balances qui montaient et descendaient pesamment ! Et ces coups de marteau qui tombaient sur tous mes souvenirs, sur ma jeunesse, sur mon enfance ! Non, tout cela ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Pardon, mon ami, j'avais commencé cette lettre très calme. Me voici bouleversé, pleurant, ému comme un enfant à tous ces souvenirs contre lesquels je me croyais plus fort. Je vous ennuie et je me fais mal. Vous le voyez, il vaut mieux, pour tout le monde, que j'aie, comme vous le dites si bien, le chagrin égoïste. Bonsoir. A un de ces jours.

Mercredi matin, 13 février 1850.

Je vois avec très grand bonheur vos succès de barreau. Où diable avez-vous été pêcher cette histoire (de viol) que vous me rappelez et qui était perdue dans le plus lointain de mes souvenirs? Il est vrai que vous la rappelez pour vous moquer agréablement de votre ami. Il y a deux manières de servir de modèle : la première en montrant comment il faut plaider, la seconde comment il ne faut pas plaider. La seconde, à mon sens, est tout aussi instructive que la première, et je pourrais en ce moment ouvrir un cours. Je suis dans une veine de mécontentement de moi-même, de défiance, d'hésitation, de mauvaises plaidoiries. Il me semble que depuis deux mois je plaide comme un cuistre. J'ai eu dans les mains plusieurs belles affaires que j'ai gâchées tout en les gagnant. Je ne sais de quel côté travailler pour être moins mauvais. Le fond est faible et la forme incolore. Et puis ma voix est rauque, mon geste sec, mon débit sans accent : tout cela me désole. Vous avez pu voir dans la *Gazette* que j'avais plaidé, il y a huit jours environ, un procès assez important pour le collège Henri IV contre une coalition de maîtres de pension. J'ai gagné, mais Paillet m'a boulé comme un lapin. Vous pouvez voir, dans le *Droit* d'hier ou dans la *Gazette* d'aujourd'hui, je crois, le compte rendu d'une grande affaire d'entraves à la liberté des enchères, où je plaidais avec Delangle, Chaix et Nogent. Jen'avais qu'un petit rôle très court. J'y ai été mauvais, gauche,

empêtré; ce qui n'a pas empêché mon client d'être condamné comme tous les autres. Voilà où j'en suis; et au milieu de mes défaites, je suis au moins bien doucement réjoui par l'annonce de vos succès. Mais voici dix heures; je vous quitte pour aller au Palais.

9 mai 1850.

Si j'ai tardé longtemps à vous écrire, c'est que j'ai été et suis encore bien tristement occupé et préoccupé. Après la mort de ma grand'mère, nous avons été menacés d'un chagrin plus grand peut-être que tous nos chagrins passés. Ma pauvre bonne mère avait, depuis quelques années déjà, la vue fort affaiblie par une maladie et par les tourments de ces dernières années. Elle s'est tellement fatiguée au chevet du lit de sa mère et a tellement pleuré, qu'il en est résulté une aggravation considérable dans l'état de ses yeux. Le mois dernier, elle a consulté deux oculistes qui nous ont épouvantés en nous annonçant une grave maladie inflammatoire des organes visuels et une cécité prochaine, presque complète. Ma mère! Ma pauvre mère aveugle! Elle qui n'avait plus que cette consolation de travailler, de lire *et de nous voir!* Heureusement, nous ne nous en sommes pas tenus aux avis des oculistes. Nous avons consulté les deux médecins en qui ma mère a la plus grande confiance : MM. Cayol et Jules Cloquet. Ils nous

ont rassurés et nous font espérer qu'avec du repos, des ménagements et un régime soutenu, ce dernier coup nous serait épargné.

Mais ce qu'ils recommandent par-dessus tout, c'est le *calme d'esprit*; et c'est justement ce que nous obtiendrons malaisément, grâce aux tourments de toutes sortes qui nous menacent ou qui pèsent déjà sur nous. Les complications croissantes de la politique, les derniers événements si gros d'orages ont à Paris, sur les affaires, une bien triste influence. Chaque jour rend notre position plus déplorable, et, malgré tout notre courage, il y a des moments où nous nous trouvons à bout de patience et de résignation.

Au milieu de ces soucis de chaque jour, de chaque heure, je travaille tant que je peux, et si je n'avais à songer qu'à moi, je ne devrais pas trop me plaindre. J'ai plaidé de bonnes et belles affaires cette année et je vois avec plaisir que mon genre de clientèle s'accommode assez à mes goûts et à mes habitudes d'esprit. Quant au notariat, c'est un désespoir. Ni affaires, ni argent.

Voilà une chienne de lettre, mon ami, et vous comprenez bien pourquoi je tarde tant à vous écrire, n'ayant que ces belles nouvelles à vous donner... A quoi bon vous mettre du noir dans l'âme et faire déteindre mes ennuis sur votre bonheur? N'auriez-vous pas le droit de me dire avec votre patron : *Cur me querelis exanimas tuis?* Mais que je vous remercie encore, mon bon Henri, de m'avoir laissé vos charmantes et fidèles traductions!

C'est mon livre de chevet, et, à travers toutes mes misères, c'est un bien bon moment que celui où je me fourre dans mes draps, ayant sous mon traversin un crayon et un texte latin d'Horace, et devant moi vos jolis vers. Je lis, je compare, je relis; et si quelque passage me contrarie, je fais une croix impitoyable. Nous examinerons quelque jour ensemble toutes ces annotations qui se réduisent à des vétilles. Quant au sentiment et au souffle poétique, je persiste dans ce que je vous ai dit sans complaisance ni flatterie. C'est une bonne et belle chose que vous avez faite là et qui doit vous encourager à persévérer. Que vous êtes heureux d'avoir l'esprit assez libre pour vous livrer à ces charmants loisirs! Profitez-en bien, pour vous et pour moi.

Je suis donc allé hier soir chez M^{me} Cunin-Gridaine; c'est la seule maison à peu près où j'aïlle avec plaisir maintenant, et qui me fasse vaincre ma sauvagerie indolente. C'est une bonne et charmante famille où l'on vous aime, où je me trouve avec vous. J'y rencontre d'ordinaire deux ou trois jeunes femmes fort agréables. Je secoue ma tristesse pendant quelques heures; ces soirées simples, ce luxe honnête, cette familiarité élégante me rappellent des jours plus heureux. Je retrouve là, presque type pour type, les conditions de bien-être, le milieu social dans lesquels j'ai passé ma jeunesse. C'est la maison qui me retrace le plus exactement ce qu'était la maison paternelle quand j'avais une maison paternelle. Je m'y trouve gai, heureux, à mon aise; je bavarde jusqu'à minuit, et puis je rentre tout seul; et, en arrivant

dans mon entresol, je frotte mes allumettes chimiques en répétant invariablement les deux vers de Musset :

Je suis seul. C'est l'heure qui sonne.
O solitude! O pauvreté!

Mais adieu. J'ai commencé ces cinq pages uniquement dans le but de vous dire que j'étais trop mal en train pour vous écrire. Prenez donc tout ceci comme non-venu et n'en retenez que cette poignée de main cordiale que j'allonge à la famille tout entière. Embrassez pour moi les petits doigts roses de vos enfants.

Paris, lundi 24 juin 1850.

Je ne vous écris pas, mon ami, parce que je n'ai rien de bon à vous dire. Je ne suis pas allé depuis longtemps chez M^{me} Cunin parce que je ne pourrais montrer à cette heureuse et excellente famille qu'un visage maussade et inquiet et que je ne veux pas attrister de mes soucis leur charmante hospitalité. Nous avons beau faire, mon bon camarade, nous nous agitons inutilement, mon frère et moi, dans de pénibles travaux : pauvres écureuils, nous tournons éternellement dans la cage de l'adversité sans avancer d'un pas. La mauvaise fortune est tenace et c'est une maîtresse obstinée dont on ne se débarrasse pas. Pendant ce temps-là, la vie s'use, les dernières ressources se tarissent sou à sou; et l'on devient, malgré soi, sauvage et solitaire, farouche à ses meilleurs amis,

rebelle aux plus cordiales avances; on s'isole dans l'orgueil de sa pauvreté et, par un cercle vicieux inévitable, on abandonne, une à une, les relations qu'on aurait à la fois le plus de plaisir et le plus d'intérêt à cultiver. C'a été l'histoire de bien d'autres avant d'être notre histoire. La terre n'en tourne ni plus ni moins vite, la nature n'en est pas moins souriante, la poésie moins belle, la femme moins digne d'amour. Laissons donc cela, laissons dans leur coin les blessés de la vie et parlons d'autre chose, *Non raggioniam di lor, ma guarda e passa!* Oh! Ce vieux Dante, comme je l'aimais!

Il fait ici le plus admirable soleil qui ait jamais embrasé la terre. C'est le temps qu'il me faut et que j'aime. Mon sang, où s'agitent les lointaines ardeurs des races du Midi, coule plus généreux sous cette atmosphère de feu, portant à mes membres la force et la santé, au cœur un amour immense de la chose créée et du Créateur, en même temps qu'une tristesse sans amertume, pleine de désirs sans but, de vagues regrets et de rêves écroulés aussitôt que conçus.

Hier, par un soleil torride, à midi, nous sommes partis mon frère et moi, et jusqu'à huit heures du soir, perdus dans les bois de Verrières, d'Aulnay et de Meudon, nous avons erré à l'aventure, nous enivrant de soleil, de chaleur, de lumière, buvant cet air bleu, l'immortel éther, que Dieu versait sur nous de la coupe étincelante et profonde du firmament. Quelle belle journée! Quels charmants repos sous les grands arbres, accroupis autour d'un brin d'herbe que mon frère, grand botaniste, bapti-

sait gravement de quelqu'un de ces noms effroyablement latins, inventés par Linné ou Jussieu ! Avec quel sérieux, sans songer à rien, étendu sur le ventre, j'enfumais silencieusement aux bouffées de ma cigarette une pauvre petite araignée verte qui se pâmait, se laissait choir d'herbe en herbe, revenait à elle, puis tombait encore étourdie par la fumée ! Le soir, à huit heures, nous sommes arrivés éreintés, couverts de sueur et de poussière, mourant de faim et de soif, à Chaville, où nous avons dévoré, dans un bouchon hospitalier, une omelette et un fricandeau douteux, délicieusement assaisonnés par cinq lieues de marche et de soleil. Voilà notre dimanche. Il y a bien des bêtes à deux pieds, ayant cent mille livres de rentes, qui n'ont pas su se faire un dimanche aussi opulent que ces deux pauvres diables essoufflés et cramoisés qui avalaient si héroïquement la poussière avec la perspective d'un fricandeau de cabaret et d'une bouteille de vin bleu !

La Roche-Guyon. jeudi 3 octobre 1850.

8 heures du matin.

Bonjour, mon vieil ami ; où allons-nous ce matin avant déjeuner ? Faisons-nous le tour de Torcy en partant par le glacis devant la caserne, pour revenir par le pont du Génie ? ou bien le tour des remparts en passant par le Disjouval et la porte de la Cassine, pour rentrer par Monrepos, le fond de Givonne et les Petits Chiens ?

Voulez-vous pousser jusqu'à Floing pour me faire entendre le bruit des métiers à la Jacquard, ou plutôt monter la route de Paris jusqu'au point de vue de Donchery? En revenant, je vous donnerai le plaisir de découvrir pour la cinquante-deuxième fois, à mon intention, l'inévitable Wadelincourt. Partons, me voilà prêt. Hélas! mon pauvre ami, il y a un mois à peine... Déjà un mois! un grand mois! Que ces charmants souvenirs me sont à la fois lointains et présents! Comme j'ai présent à l'esprit et au cœur tout votre calme horizon que je ne reverrai peut-être jamais! N'est-ce pas hier que nous revenions de Revin, perchés sur notre carriole, jetant à la nuit, aux étoiles, à cette sauvage et splendide nature, ces lambeaux de mélodies, ces refrains dépaysés d'opéras et de symphonies, fruits de la civilisation et du génie, éclos à la clarté de la rampe, couvés dans le sein décolleté de la Malibran ou de la Grisi, caressés de leur souffle, attiédés de leur haleine, et que tout à coup nos grosses voix inhabiles envoyaient aux rochers étonnés de votre Ardenne? Oui, en vérité, tout cela est d'hier. Et aujourd'hui me voici à près de cent lieues de vous tous; seul devant ma fenêtre, ayant devant les yeux un autre ciel, un autre horizon, de grands bois; sous mes pieds, quatre lieues de Seine et les clochers de Mantes dans le lointain; un magnifique tableau, un paysage ami qui, depuis trente ans, a servi de cadre à toutes mes joies et à toutes mes douleurs; où chaque sentier me connaît, où chaque broussaille garde un lambeau de mes rêves. Eh bien! croyez-moi, mon ami, depuis mon retour

de Sedan j'ai encore si bien dans les yeux et dans la pensée tout votre horizon familier, que de cette fenêtre où je suis, je me surprends quelquefois, à travers la distance, mêlant les lieux et les paysages, effaçant la réalité par l'imagination, supprimant ce que je vois par ce que je crois voir, et remplaçant le tableau qui est là, sous mes yeux, par le tableau qui vit dans mon souvenir. Là, devant moi, ce n'est pas la Seine, c'est votre Meuse paisible bordée de ses vertes prairies. Voici le pont qui joint Torcy à Sedan. Là-bas, à la place de la Vacherie et des grands marronniers, c'est la statue de Turenne, que vous me permettrez de ne pas regarder de profil.

Tenez, mon cher Henri, vous à qui je dis tout ou à peu près, il faut que je vous conte un enfantillage. L'autre matin, quand je vous ai eu serré la main pour la dernière fois, je suis resté penché hors de la voiture, regardant disparaître un à un chaque pan de mur, chaque pavé, chaque maison. Pendant toute la traversée du pont de Torcy, je n'ai pas quitté des yeux le mur jaune de votre fabrique; à chaque minute, je voyais les fenêtres diminuer, les plans de perspective fuir et s'abaisser; je ne peux pas vous dire quel serrement de cœur j'éprouvais; et quand, au tournant du village, je vis disparaître tout à coup cette grande et honnête cheminée; quand je me vis séparé de vous et des vôtres, et de cette vie charmante à laquelle je m'étais si bien façonné, et de tout ce monde de paix et de bonheur dont j'avais été l'habitant passager, où rien de moi ne restait et ne reviendrait sans doute jamais — si ce n'est parfois un souvenir —, tenez,

mon ami, ce que je vous dis là est très ridicule et très puéril, mais je pleurais comme une bête et je suis resté un quart d'heure la tête hors de la portière pour éviter la conversation, les étonnements et peut-être les questions de cette façon de Goliath judiciaire que j'ai eu pour compagnon de route jusqu'à Hemery.

Voulez-vous savoir ce que je suis devenu depuis mon retour? Rien, et il est bien temps que les vacances finissent pour m'arracher à cette espèce de torpeur qui s'empare quelquefois de ma mobile organisation. Je suis allé passer quelques jours à La Roche, quelques jours employés à narrer et renarrer mon voyage et où par conséquent je me trouvais encore au milieu de vous tous. Puis je suis revenu à Paris dans l'intention de tendre mes filets et dans l'espoir d'y voir tomber quelque pâture. Rien, rien, rien, comme disait l'honnête Desmousseaux de Givré quand, prophète sans le savoir, il écrivait : Mané, Thécel, Pharès, aux murs croulants de la Monarchie. Pas le moindre morceau de mouche ou de vermisseau. J'allai au Palais, je trouvai la chambre des vacations plus déserte et plus morte qu'en aucune autre année. Quelques ombres d'avocats font semblant de plaider des fantômes d'affaires; c'est la solitude et le néant. J'ai tâché de rencontrer *par hasard* quelques avoués. Presque tous courent les chemins de fer. Ceux que j'ai vus passent leur temps à tourner leurs pouces et n'éprouvent nul besoin d'associer un avocat à cet exercice extra-judiciaire. Ce voyant, je me suis mis à faire des visites.

Tout le monde est en campagne et je n'ai littéralement personne à voir en ce moment à Paris.

Paris, 25 décembre 1850.

Noël! Noël! mon ami; le Christ est né; l'étable de Bethléem resplendit de lumière; Gaspard, Melchior et Balthazar sont là drapés dans leurs burnous de fine laine blanche toute brochée d'or : ils tiennent dans leurs belles mains orientales la myrrhe choisie et l'encens; l'étoile qui les a conduits s'est arrêtée au-dessus de la crèche; on la voit à travers une fente du toit, elle ne brille plus de cette lueur vacillante qui semble palpiter au ciel, comme l'âme divine des astres de la nuit; elle blanchit dans le bleu pâle du matin. Un groupe d'anges se pend en festons aux poutres de la cabane; ils portent dans leurs bras bénis la légende consacrée : *Ecce Deus natus est nobis*; et, dans le fond du tableau, dans l'ombre, derrière ces splendeurs, voyez-vous la tête résignée du bœuf et de l'ânon, comparses tranquilles du grand mystère, témoins impassibles, choisis pour représenter les créatures du second ordre à la naissance du fils de Dieu? *Cerchio facean a lui d'intorno il bue e l'asinello*, comme chantent encore aujourd'hui, en s'accompagnant de leur outre gonflée de vent, les bergers sauvages de la campagne de Rome. Ce que je vous dis là, ce n'est pas moi qui le dis; c'est le grand Rubens lui-même qui raconte toute cette divine épopée dans un dessin de quelques

pouces, barbouillé de crayon blanc et de fusain, perdu dans un coin de notre Louvre. Or, je ne sais comment, cette année, au milieu de ma misère tout en prose, cette poésie de la Noël m'a pris à la gorge avec une irrésistible puissance. Si bien qu'hier soir, en me couchant, voyant ma montre marquer minuit, l'heure sacrée, tout ce drame de Bethléem m'a monté au cœur, le dessin splendide de Rubens m'a envahi : l'âne et le bœuf, les mages, la vierge radieuse, l'enfant couronné de l'auréole mystique, tout cela tournait autour de moi comme une vivante réalité; et alors (moquez-vous si vous l'osez), je me suis mis à genoux, en chemise, sur mon vieux tapis de renard mangé aux vers et je suis resté là rêvassant, sentant quelque chose de grand et de bon sans que mon esprit articulât nettement une pensée, sans que mon cœur formulât une prière. Et pourtant j'imagine que ces sortes d'extases imbéciles ne sont pas le plus indigne hommage que la créature bornée puisse rendre à son créateur.

Jeu*di* 26 décembre, 4 heures.

Ma lettre a été interrompue hier matin par mon frère qui venait me prendre pour aller entendre une messe en musique à Saint-Roch, d'où nous sommes sortis étouffés, portés par la foule, à peu près comme don Carlos dans la fameuse armoire d'Hernani :

Mais j'entendais fort mal et j'étouffais très bien.

Aujourd'hui, j'ai repris mes peu poétiques occupations, et j'arrive du Palais où j'ai perdu ma journée sans plaider, à piétiner sur les dalles de la salle des Pas-Perdus. Jamais on ne vit plus grande disette d'affaires que cette année. On plaide encore l'arriéré, mais peu ou point de procès nouveaux. Je n'ai pas besoin de vous dire combien cela me désole; je ne sais vraiment plus comment faire pour arriver à quelque chose. Je suis entouré de gens qui m'encouragent, qui me répondent de l'avenir. Et cet avenir n'arrive pas. Les années viennent sans apporter ce qu'elles apportent pour mes contemporains, ou des succès éclatants, ou des résultats matériels qui soutiennent dans le présent et qui font attendre patiemment l'avenir. J'ai, de temps en temps, quelques satisfactions d'amour-propre; il me revient des éloges et des bruits auxquels je suis très sensible. M^e Chaix me va prônant partout bien au-dessus de mon mince mérite. L'autre jour, dinant chez lui, il s'est mis à raconter en pleine table que, la veille, il avait dîné chez le premier président avec toute la première chambre de la cour, et qu'il avait été fort question de moi. Je ne vous dis pas la suite, — non par fausse modestie, mon bon ami (entre nous il ne peut être question de cela), mais parce que j'ai plus que jamais une invincible répugnance à parler de moi. Et puis j'ai fait de la vie une trop rude épreuve pour me payer de mots, de vanités et d'illusions.

Mais il y a une chose que je ne peux pas dire à tous ces braves gens qui me parlent d'avenir. C'est qu'il faut vivre au présent avant de vivre au futur. Et puis il ne

manque pas de gens pour vous dire : « Courage! vous avez du talent, vous êtes laborieux. Vous n'avez rien? qu'importe! Il se présentera une occasion de fortune; vous ferez un beau mariage... » Oui, et quand on les met au pied du mur, il arrive ce qui m'est arrivé l'autre jour avec une brave dame qui a beaucoup de bienveillance pour nous et nous porte un très vif intérêt. La dame a deux nièces à marier, lesquelles ont une fort respectable dot. Chaque fois que je la vois, elle me pourchasse de ses exhortations matrimoniales. « C'est absurde de rester garçon... En cherchant, vous trouverez un beau parti; il y a des gens qui se trouveront très heureux de vous donner leur fille, etc. »; si bien que j'avais fini par croire qu'elle avait quelques visées sur votre serviteur, ce qui, je vous jure, m'effrayait. L'autre jour, au milieu de ses exhortations habituelles, elle s'interrompt tout à coup : « Et mes nièces! Je voudrais bien les marier aussi. Trouvez-moi donc un mari parmi vos camarades, un jeune homme d'avenir... et riche! on y tient. » Vlan! Je suis parti de ma visite en riant comme un bienheureux et en pensant que Molière n'a pas tout dit.

... Paris est splendide, en ce moment, mon cher provincial. Le gaz étincelle, les boutiques rayonnent à travers le brouillard de décembre. Les devantures étalent toutes les merveilles fragiles du luxe et de la mode, tout un peuple de statuettes, tout un monde de bijoux, de coupes, de corbeilles, de fleurs, de bonbons, de cachemires, de fourrures, de dentelles. Les théâtres jouent leurs pièces les plus en vogue; les femmes

essaient leurs plus nouvelles toilettes; les voitures tourbillonnent, les passants se heurtent, la foule encombre les magasins à la mode. Il y a trois files d'équipages devant Susse, et deux municipaux à la porte de Giroux. C'est une fête universelle qui rend le cœur bien gros à ceux qui n'y peuvent prendre part. Quel bonheur, mon brave ami, de pouvoir mettre dans sa poche le matin un billet de mille francs et de se dire : ce soir, je ne rapporterai pas un centime à la maison, mais combien j'aurai fait d'heureux ! Des joujoux aux bambins, des bijoux à la jeune fille; à la grand'mère un souvenir qui lui fasse voir qu'elle compte toujours dans l'affection de ceux qu'elle aime tant ! Et puis, encore après — non, avant tout cela — la part de la charité, les vêtements à cette pauvre femme qui grelotte, le bois à ce foyer éteint, la bonne parole et la bourse pleine à l'homme qui souffre et qui a faim, la part du pauvre, la part de Dieu. Heureux, heureux trois fois ceux qui ont et ceux qui donnent !

Il y a quinze jours, je suis allé avec mon frère au bal donné au Président à l'Hôtel de Ville. C'est même une des plus belles fêtes, la plus belle que j'aie vue de ma vie, sans excepter les bals du tyran aux Tuileries. Cet Hôtel de Ville est maintenant un immense et splendide palais. Sept mille invités y dansaient et y circulaient : société démocratique bigarrée. La tête et la queue du monde parisien, diplomates et boutiquiers, généraux et caporaux, banquiers et calicots, pairs de France en petite tenue et clercs d'huissier endimanchés, le fau-

bourg Saint-Honoré et le faubourg Saint-Antoine, la chaussée d'Antin et la rue Mouffetard. Il y avait là d'excellentes têtes et des toilettes à pâmer d'aise. Mais ce qui m'a le plus amusé, c'est le défilé de la dynastie à travers les salons...

Paris, 29 avril 1851.

Mon bon Henri, mon vieil ami, vous m'avez déjà, n'est-ce pas? pardonné ce long silence et ces promesses remises chaque jour, et ces grandes lettres toujours différées, et ce repos de la semaine sainte que je vous avais d'avance consacré dans ma pensée toujours mobile et dans mes résolutions toujours changeantes. Ne vous en prenez pas à moi, mon ami, de ces infidélités si fréquentes et de ces mécomptes pour lesquels vous avez été tant de fois indulgent. Accusez-en, si vous voulez, ce souffre-douleur banal de toutes les grandes et petites iniquités humaines, ce bouc émissaire patient de toutes nos fautes : le sort, le hasard, la destinée, *la fatalité*, comme disaient les littérateurs barbus de 1829. Oui, la fatalité qui m'a tellement usé, limé, abêti et ahuri depuis plusieurs années, que mon caractère a perdu toute énergie, mon intelligence toute initiative; à ce point qu'aujourd'hui, en dehors du cercle obligé de mes travaux de chaque jour, en dehors du sillon infertile où je tire, comme un vieux bœuf efflanqué de la Sologne, ma charrue oratoire mal graissée, il m'est impossible de

rien faire, de rien entreprendre, de féconder mes heures de loisir par aucun labeur intellectuel, sérieux ou non, de courte ou de longue haleine. Je regarde mes livres fermés et ma main ne peut se lever jusqu'à eux; j'ouvre mes vieux cahiers jaunis par le temps, mes travaux commencés et brusquement interrompus, *opera interrupta*, ces entreprises patientes de ma jeunesse, où je mettais toute mon âme, toutes mes espérances, toutes mes illusions, pauvres couvées auxquelles les ailes ne pousseront jamais! Je prends la plume pour continuer la ligne commencée; et puis je me dis : A quoi bon? Et au lieu du mot attendu, c'est une grosse larme de découragement qui tombe sur l'encre jaunie. Alors je ferme ces pages cruelles, je tourne dans mon pauvre cabinet d'étude comme un vieil ours blanc rêvant les glaçons de la mer du pôle; j'essaie de donner un but à ma pensée, un horizon à ma vie; je lève les bras au ciel; je récite tout haut des fragments de mes auteurs aimés; je débite à ma glace stupéfaite, tour à tour et sans transition, quatre strophes du *Lac*, la péroraison du *Pro Murena*, et le monologue de Phèdre :

Mes crimes désormais ont passé la mesure.

Je respire à la fois l'inceste et l'imposture.

et alors (comme ça m'est arrivé l'autre matin), je me surprends faisant une si drôle de tête et roulant des yeux si burlesquement tragiques, que je me mets à me rire au nez en me disant à haute voix : « Dieu, mon ami, que tu as donc l'air bête!... » Alors, de rage, j'ouvre la

fenêtre et je regarde avec une indifférence abrutie, tantôt le père Étienne qui fait semblant de balayer sa cour, tantôt le gros chien noir du tapissier qui tombe en arrêt devant les premières mouches du printemps..., ou bien, là-haut, les nuages d'avril que pousse le vent d'ouest et qui me semblent emporter, de toute leur vitesse, les derniers jours de ma jeunesse, les derniers rêves de mon imagination, les dernières fumées bleues de ma fantaisie. C'est ainsi, mon cher ami, que depuis quelque temps j'use mes heures oisives; et cette léthargie est si pesante que je ne la puis secouer, non pas même pour causer avec vous quelques minutes et vous grifonner un souvenir en quatre pages. Prendre une feuille de papier, mettre ce noir sur ce blanc, et des virgules, et des points; et quand je suis devant une feuille blanche, me dire : « Tout à l'heure, tu vas semer toute cette friche d'un monde de balivernes, tu vas festonner de pattes de mouche les quatre faces de cette feuille candide qui ne t'a rien fait... » — Eh bien, cette pensée seule m'effraie, et ce plaisir charmant de causer avec un ami, avec un frère, je le remets et le diffère de jour en jour. Maintenant, dites-moi toutes les injures que vous voudrez, je les accepte, de grand cœur, trop heureux si vous en trouvez d'assez amères pour réveiller mon apathie et galvaniser mon engourdissement.

Au reste, si j'avais le malheur d'être psychologue par métier, et si mon âme valait la peine d'une analyse, elle ne serait pas, je crois, très difficile à faire et je m'en chargerais moi-même, sans recourir aux lunettes éclec-

tiques de M. Cousin. Ce que je souffre est un mal vulgaire, le mal des natures incomplètes et faibles aux prises avec les nécessités et les amertumes de la vie. J'ai dépensé, dans des moments de crise violente, la dose d'énergie que Dieu m'avait départie, et maintenant mon verre est vide. Bien d'autres ont souffert autant que moi, ont résisté aussi bien que moi et ont gardé assez de force et de vigueur pour refaire leur nid brisé, pour rebâtir leur mur tombé, pour réunir les débris de leur vie écroulée à leurs pieds. Je ne m'en prends donc à personne des misères, des tristesses présentes et à venir de ma vie, je n'accuse que moi; car au milieu de mes travers et de mes défauts, Dieu m'a donné du moins une qualité assez rare : un grand sentiment de justice et de modération.

Cependant il faut convenir qu'en dehors de moi les circonstances ont bien leur part dans tout ceci; j'aurais besoin d'un grand mouvement, d'une grande activité, j'aurais besoin que les occupations matérielles de la vie pratique, les affaires d'autrui, les intérêts d'autrui, les passions d'autrui fissent invasion dans ma cervelle et se vissent interposer entre moi et moi-même, entre moi et mes souvenirs, entre moi et mes rêves, entre moi et mes passions. Au lieu de cela, si vous saviez, mon ami, quel vide cette année, quelle solitude dans notre monde judiciaire! C'est à n'y pas croire. Nos audiences durent quelquefois une heure. Telle chambre du Tribunal dont le rôle comprend habituellement une moyenne de cent vingt à cent trente affaires en a, en ce

moment, quarante-cinq. La semaine passée, M. Debelleye a distribué sept placets ! Le manque presque complet d'actes et de transactions à Paris, depuis trois ans, explique parfaitement au reste cet état de choses : car malheureusement les principes de la fraternité républicaine n'y sont pour rien. Le mal n'a pas encore atteint les hautes positions judiciaires, et jamais quelques-uns de nos maîtres et de nos chefs n'ont jeté un plus vif éclat. Mais *le peuple souffre*, comme dirait votre ami Blanqui, et la classe moyenne du Palais, la bourgeoisie, le boutiquier, l'épicier oratoire poussent de longs gémissements.

Et puis la maladie de ma pauvre mère, qui est pour nous, depuis plus de trois mois, une source d'inquiétudes et de tourments de toute nature !

Paris, 4 mai 1851, dimanche (9 heures du soir).

Ouf ! me voici chez moi, au coin de mon feu, essuyé, séché, épongé, entendant à mes carreaux le clapotement d'une pluie diluvienne, et, dans le lointain, les ron-ron poussifs du feu d'artifice enrhumé que la République tire en son honneur et gloire sur les hauteurs de Chaillot. Quelle journée, mon ami, quelle jolie petite fête de famille ! Figurez-vous que, depuis ce matin onze heures la pluie n'a pas cessé un instant, et quelle pluie ! Par une sorte de pressentiment plein de finesse, les ordonnateurs de la fête avaient donné à l'eau le rôle

principal dans cette réjouissance patriotique. Ce n'étaient que cascades, joutes, courses en bateau. La pièce principale était un grand scélérat de Neptune en plâtre et en toile, campé gravement au beau milieu du pont de la Concorde et juché, trident en main, au sommet d'une montagne de rochers en carton qui descendait jusque dans la rivière. De ces rochers jaillissait une énorme cascade : le tout était d'ailleurs d'un assez bel effet. Mais quand le bon Dieu a vu tous ces préparatifs nautiques et cette fête humide que méditait le peuple souverain, il s'est mis à rire dans sa grande barbe et, refermant les nuages entre lesquels il avait passé sa tête pour regarder notre planète, il s'est dit : « Ah ! tu veux de l'eau, peuple français ! Ah ! tu veux des fêtes nautiques et ce sont des cascades qu'il te faut. Je m'en vais te contenter et te montrer ce que c'est que l'eau, de l'eau du bon Dieu qui ne coûte rien à personne et pour laquelle tes représentants n'auront pas besoin de voter des crédits supplémentaires de quatre cent mille francs. Tiens, peuple français, gare dessous ! » Et, ce disant, l'Être Suprême ouvrit le robinet des réservoirs célestes : un torrent, un déluge ! Et c'était un curieux spectacle que cette fête crottée, trempée, noyée. La place de la Concorde était un étang, les Tuileries un lac, les Champs-Élysées un marécage. Notez que, grâce à cette curiosité tenace des badauds de Paris, il n'y avait pas un Parisien de moins que s'il avait fait le plus beau soleil du monde. Le programme annonçait des réjouissances, il fallait se réjouir. Il n'y avait pas de soleil ? tant pis pour le soleil,

il ne verra pas la fête et il ne peut s'en prendre qu'à lui.

En bon Parisien, j'ai passé une partie de la journée aux Champs-Élysées, le riflard sur la tête et les pieds dans une boue tenace qui me disputait mes souliers et a manqué dix fois de les garder. J'ai fait, avec mon frère, le tour des saltimbanques et des monstres qui étaient au grand complet, moins l'enfant à deux têtes, qui a disparu depuis quelques années de la circulation, et l'homme squelette que les arts ont eu le malheur de perdre, il y a quelque temps. Mais il y avait le veau à six pattes, le bélier à huit cornes; M^{lle} Adèle, l'éternelle M^{lle} Adèle qui pèse quatre cent vingt-cinq livres et dont le public est admis à palper les mollets; et M^{lle} Bradamante, qui défie les tambours-majors à la canne et à la pointe; et M^{lles} Euphrosine et Madeleine, les deux sœurs genevoises qui portent des barbes de sapeurs; et tout ce peuple hybride, bigarré, chamarré, couvert d'oripeaux et de haillons, cette bohème misérable, chantante, hurlante, grinçante, appelant le public à grands coups de grosse caisse, à grand bruit de trompettes, de cymbales, de tambours et de fanfares. Nous nous en sommes tenus, cette fois, contre notre usage, aux bagatelles de la porte. L'odeur de crasse humide qui sortait de toutes ces huttes et le brouillard nauséabond qui fumait à toutes ces portes nous a repoussés. Ce soir, après diner, j'avais la ferme intention de rester chez moi, les pieds sur les chenets. Mais, à sept heures, mon frère m'a décidé à aller fumer un cigare. Il pleuvait à torrents.

Nous sommes partis, ne songeant plus du tout à la fête et pensant que nous serions les deux seuls êtres humains égarés hors de leur toit par ce déluge. Ah bien oui! Arrivés au boulevard, une multitude! Une foule immense roulant vers les Champs-Élysées : femmes, enfants, maris et grands-pères, barbotant dans le macadam détrempe. Et de rire! Et les plaisanteries! Et les lazzi! Et les cris des femmes! C'était, en vérité, comme une maison de fous en récréation. Il n'y manquait rien; surtout les douches. Mais le plus surprenant était l'horizon de parapluies qui se profilait sur le ciel éclairé par quelques lampions obstinés. Non, de mémoire d'homme on n'a vu tant de parapluies. En se plaçant sur un plan un peu élevé au-dessus de la chaussée, on jouissait d'un spectacle entièrement neuf et non porté au programme : pas une tête, pas une main, pas une jambe; une immense toile mouvante, avec des flux et des reflux et des remous; un toit monstrueux qui marchait tout seul, et d'où l'on entendait monter des clameurs confuses. Quelque chose de noir, de luisant, de grouillant, qui se perdait dans l'ombre lointaine et qu'on aurait pris volontiers pour la carapace gigantesque de quelque monstre marin inconnu. Soyez sûr que cela s'appellera, dans l'histoire, la fête des parapluies. Et le triomphateur du jour, ce n'est ni la République, dont on ne veut point, ni la Constitution, dont on ne veut guère, mais bien l'inventeur anonyme du riflard; celui-là seul a été le dieu, le héros, la Providence modeste et bienfaisante de cette aquatique journée.

Il me semble, mon cher ami, qu'il y a quelques jours, dans une de ces heures noires qui me sont familières, au milieu de l'agitation désœuvrée de ma pensée, j'ai barbouillé quelque part quatre pages de psychologie foncée à votre adresse. Où j'ai fourré la chose? Je ne sais. Ah! si, la voilà, et, ma foi puisque c'est écrit, je vous l'envoie; je n'ai que vous à qui j'ose dire toutes mes faiblesses, toutes mes misères, toutes les folies de ma pensée et de mon cœur. Tant pis pour vous. Mais soyez tranquille, je ne vais pas recommencer cette mélopée sentimentale, et vous en voilà quitte pour quelque temps.

Je vous ai parlé, je crois, dans cette lettre que je ne veux pas relire, des trop longs loisirs que me laissent cette année les affaires. C'est un chômage à peu près complet et désastreux pour moi à tous les points de vue. Indépendamment des préoccupations et des tourments d'une nature toute matérielle qui en résultent pour moi, je perds encore à ce désœuvrement le peu de force intellectuelle et pensante qui me restait. Un peintre qui n'a pas de commandes peut se mettre devant une toile, et, avec un bout de charbon, s'il a une pensée, il la peut exprimer. Un musicien qui n'a pas de livret peut dire à son piano ou écrire sur un chiffon de papier la phrase musicale qui lui court dans le cerveau; si cela ne fait pas tomber un maravédis dans son gousset, au moins sa fantaisie d'artiste est satisfaite. C'est de l'art, cela! Entre l'homme qui pense et l'œuvre qu'il crée, il n'y a pas d'autre intermédiaire que la main obéissante.

Mais l'orateur, mais l'avocat! Il lui faut un sujet, un patient, un client. Il ne peut pas se promener des jours entiers dans sa chambre et mugir ou bêler aux échos de son cabinet des harangues imaginaires sur des motifs de fantaisie. Il lui faut attendre patiemment qu'un intérêt, qui n'est pas le sien, qu'une passion, qui n'est pas la sienne, viennent frapper à sa porte et lui demander le secours de son art, de sa forme, de sa parole plus exercée. C'est de l'art de seconde main, et c'est, à mon sens, la grande infériorité de notre œuvre comparée à l'œuvre du peintre, du littérateur et du musicien.

Lundi, 2 heures.

A propos de musique, vous savez — ou vous ne savez pas — que c'est là une de mes passions de jeunesse. Je m'en suis occupé autrefois, et mes études, très mal dirigées, en me laissant fort médiocre musicien, ont du moins développé en moi un amour sincère et profond pour la musique. Depuis tantôt dix ans, je ne m'occupais plus de tout cela. Depuis quelque temps, un heureux hasard m'a jeté dans un milieu musical et cette bonne fortune me distrait un peu. Le beau-frère de Félix Colmet... (souffrez que j'allume une bougie, il est deux heures et il fait un tel temps que ma tanière est dans la plus complète obscurité). Donc le beau-frère de Colmet, Antonin Prévot, jeune gentleman de vingt-cinq ans, est un enragé musicien, et passe sa vie à composer messes, chœurs, opéras destinés sans doute à

détrôner Mozart et Rossini, mais provisoirement assez ignorés. Comme il a subsidiairement une dizaine de mille livres de rente, il n'est pas absolument tenu d'avoir du génie, mais il a le luxe d'avoir assez de talent. Il a découvert que j'avais une basse-taille, jadis un peu cultivée, et alors il n'a eu de cesse qu'il ne m'eût enrôlé.

J'ai donc chanté cinq ou six fois déjà, soit chez lui, soit dans des soirées où il colporte son bagage musical; et cela m'amuse beaucoup. J'ai été racolé aussi pour chanter dans les chœurs chez un de mes confrères, Pépin Le Halleur, l'un des bons salons de musique de Paris. Vendredi, nous y avons chanté le final de *la Flûte enchantée* de Mozart, une des plus belles choses que l'esprit humain ait créées; le final de *Norma*, des chœurs de *l'Ellisir*. M^{me} de Sparre chantait les solo. C'a été une fort belle soirée.

Voilà pour la musique. Quant à la peinture, je m'en suis saturé pendant les trois mois de l'exposition, qui était fort remarquable. Mon cher ami, avec l'amour de l'art, je crois qu'il est difficile d'être absolument malheureux dans une ville comme celle-ci, à moins que la république sociale ne supprime livres, statues, tableaux et doubles-croches comme des divertissements entachés d'aristocratie. Et cependant, pour moi, ces plaisirs mêmes sont mêlés d'amertume. Ces horizons de l'art, à peine entrevus, réveillent en moi une foule de souvenirs, de désirs, de regrets, d'arrière-pensées. Si j'avais suivi autrefois mes instincts, si j'avais pu marcher dans

cette route où me poussaient tous les mouvements de ma jeunesse, toutes les tendances de mon esprit, peut-être... Oui, *si* et *peut-être*, ce sont là les deux pôles des désirs humains. Je m'arrête, car je sens que je côtoie encore la psychologie.

Je lis en ce moment, tous les soirs dans mon lit, le *Contrat social*; c'est l'œuf d'où sont éclos tous ces beaux systèmes de gouvernement que ravaudent, à l'usage du peuple, les cuistres des bas-fonds démagogiques, les orateurs de cabarets et les hommes d'État des gargottes à dix-sept sous. C'est un mauvais livre, faux et paradoxal comme toute l'œuvre politique et morale de cet inconcevable esprit. « Voici ce qu'il faut faire, vous dit-il. — Bien, mais cela est impossible pour telle et telle raison matérielle que voici. — C'est vrai, j'en suis bien fâché, mais tant pis, je maintiens ma théorie. » O sophiste!

J'ai lu aussi dernièrement un tout autre livre, les *Scènes de la vie de Bohème*, par Henri Murger. C'est l'ouvrage mal digéré d'un homme pétillant d'esprit, la peinture de la vie d'atelier, des misères de la jeunesse d'artiste. La moitié du livre est prodigieusement amusante, le reste est mauvais.

Paris, 8 octobre 1831.

Je vous ai promis de n'être pas ennuyeux; mais que voulez-vous, mon pauvre ami, il y a deux heures que je

suis arrivé de la campagne où j'ai laissé ma mère au milieu d'une de ces horribles crises qui lui ont enlevé un œil; mon père malade aussi, visiblement affaibli par l'âge, par le chagrin, ne pouvant ni travailler, ni manger, ni dormir. J'arrive ici, je trouve mon brave frère plus découragé que jamais. Nous venons de nous promener tristement, retournant dans tous les sens une position insoutenable, examinant une à une toutes les chances, n'en trouvant aucune pour nous. Et voilà au milieu de quelles préoccupations je vous écris, mon cher Henri. Voyez-vous, des inquiétudes comme celles-là, on les maîtrise bien pendant un instant. On prend son élan; on dit : Je serai gai, je causerai tranquillement, je n'y penserai pas. Cela va bien pendant un quart d'heure et pendant une page. Et puis après, l'horrible fantôme reparait avec ses griffes et ses cornes; et on a beau fermer les yeux, il faut bien le voir. Et alors tous les mauvais sentiments, toutes les mauvaises passions vous prennent à la gorge; le souvenir même des heures fortunées rend l'heure présente plus cruelle et plus dure. Et puis on se révolte, on s'insurge, on montre le poing à l'impassible Providence. On crie en désespéré : Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi ces choses et non pas d'autres? Qu'ai-je fait pour mériter ces rigueurs, et quelle destinée est-ce donc de voir tous ceux que j'aime se débattre autour de moi et avec moi dans d'incurables douleurs ou dans des chagrins sans grandeur ni dignité?

Mon ami, pourquoi voulez-vous donc que je vous

écrive? Et, puisque vous avez pensé un instant que mon silence venait de quelque ère de bonheur égoïste, mon amitié ne devait-elle pas, malgré vos instances, vous laisser cette illusion? Tenez, ce soir, je ne suis pas bon à prendre avec des pincettes. Laissez-moi me coucher. Si je pouvais rêver que je gagne le gros lot des lingots d'or! Ce serait toujours un petit moment de bonheur! Au fait, qui sait? Je n'ai pas moins de deux billets. Deux billets! Deux chances! Deux chances... sur sept millions.

9 octobre, matin.

Voilà qui est fait, mon bon ami, je sors de mes draps. La porte d'ivoire est restée fermée, ainsi que la porte de corne par où passent les mauvais rêves en faisant grincer leurs ailes noires armées de griffes. Ni extase, ni cauchemar; je n'ai pas vu le moindre lingot; mais, en revanche, je n'ai pas rencontré le plus petit corbillard, ni descendu, la tête en bas, la hauteur des tours Notre-Dame, ce qui est mon cauchemar de prédilection. J'ai dormi tout uniment, tout bêtement, comme un financier, comme un fermier général du bon temps. Que vous dirai-je ce matin? Voyons; d'abord, puisque vous aimez cette note-là (note mineure, mon ami, vous le savez de reste, bémol, bémol à outrance, *flebile*), épuisons en deux mots l'article moi, sans interjection et sans faiblesse. Voici ma situation personnelle; et, si je n'avais à m'inquiéter que de celle-là, je ne serais pas, je vous jure,

aussi triste. Mon année de Palais a été assez bonne comme progrès; j'ai fait, il me semble, un pas de plus dans l'estime de ceux qui m'entourent; et je sais bien que, quand, du dehors, on vient à s'enquérir de jeunes gens (ai-je écrit : *jeunes gens?*) qui marchent et doivent arriver, mon nom est toujours prononcé entre Allou, Nicolet, Lachaud et quelques autres. Vous voyez que je n'ai avec vous aucune modestie et que je ne me fais pas plus d'illusions en mal qu'en bien. Mais comme, mon frère et moi, nous sommes très *évidemment* ensorcelés pour les questions d'argent, mes produits professionnels, dont j'aurais tant besoin, sont hors de toute proportion avec ceux de mes camarades qui passent pour mes égaux.

10 octobre 1851.

... J'ai bien pensé à vous l'autre jour. J'avais été voir l'Exposition des envois des pensionnaires de Rome, à l'École des beaux-arts¹. Un des pensionnaires avait envoyé tout justement le sujet d'une de vos odes : *La colombe buvant dans la coupe d'Anacréon*. Lui aussi, l'artiste, il me semble, avait fait une très bonne traduction en marbre. Le poète est assis, presque couché, couronné de fleurs; son bras gauche s'appuie sur la lyre d'écaille de tortue. Le bras droit est levé et tient la coupe légère

1. C'était un des débuts de M. Guillaume, qui devait être membre de l'Académie des beaux-arts et de l'Académie française.

dans laquelle la colombe familière plonge son cou en soulevant à moitié ses ailes dont l'envergure forme avec la coupe un groupe pittoresque. Anacréon a la tête levée vers l'oiseau favori et semble lui parler joyeusement. C'est joli et d'un bon effet.

Voyons, mon ami, vous me faites causer, et n'est-ce pas à présent que je pourrais vous dire : « Adieu, j'ai plus jaté qu'une corneille » ? Mais que voulez-vous ? C'est si bon de s'asseoir ainsi à l'ombre de vos buissons littéraires et de deviser, que bien que mal, de ce beau pays de l'art dont il ne me reste plus que des souvenirs, déjà si lointains... La seule fantaisie littéraire que je me permette est la lecture persévérante, mais à petites doses, de ce vieux bavard de Cicéron, un bien grand homme, allez, malgré sa loquacité et ses travers. Quelle ampleur ! Quelle dignité ! Quelle éloquence ! Quelle connaissance de toutes choses ! Quelle sérénité ! Et puis quel esprit, quelle verve intarissable de dédain et de raillerie !

A un autre point de vue, je me plais et m'incruste dans cette lecture : elle me montre clairement que notre époque, si maltraitée par nous-mêmes, n'est pas, après tout, plus mauvaise que bien d'autres. Quel Raspail que ce Clodius ! Quel Barbès que ce Gracchus ! Quel Ledru-Rollin que ce Catilina, voluptueux, vicieux et séditionnaire !

Voyons, je crois qu'en voilà bien assez ; maintenant je retourne à ma prose et à mes ennuis. Pour égayer ma journée, je compte, si je suis libre de bonne heure, aller faire ma visite hebdomadaire à un de nos amis, pauvre

garçon de trente-six ans, que j'ai connu, il y a un an, encore brillant de force, de vie, de santé, de verve et d'esprit, et qui, maintenant, est enfermé dans une maison de santé, presque fou, hébété, voûté et blanchi comme un vieillard, perdu sans ressource, et qu'il faut distraire comme un enfant. Triste ! triste ! triste !

Paris, 8 décembre 1851, lundi, 4 heures s.

Je trouve votre lettre à l'instant, en arrivant de la Roche, où j'étais depuis hier matin. Merci de vos inquiétudes. Il n'est rien arrivé à aucun des miens ; mais une grande honte de plus à notre pays. J'ai tout vu ; je vous dirai tout demain ou après-demain. Il faut que la vérité soit connue. Ne croyez pas un mot de la littérature officielle. Dites ceci seulement aujourd'hui à M. Cunin-Gridaine : c'est que, depuis soixante ans, pas un pouvoir n'est mort aussi dignement et aussi courageusement que l'Assemblée nationale législative de 1851. A bientôt.

Paris, 14 décembre 1851.

Je vous avais promis, mon ami, quelques détails d'histoire contemporaine ; j'ai laissé passer deux ou trois jours, et maintenant c'est une page d'histoire ancienne que je vous envoie, quelque chose comme la narration de la seconde guerre punique ou de la bataille de Marathon. Lisez-en ce que vous voudrez et pensez-en ce que bon vous semble.

Donc, le 1^{er} décembre, nous étions ici dans le calme le plus complet; et, pour l'œil parisien le plus exercé, rien ne pouvait faire présager les étranges événements qui allaient éclater. Le soir, il y avait réception à l'Élysée; le président se retire à onze heures sans qu'un mot ait trahi ses préoccupations. M. de Morny assistait à une représentation de l'Opéra-Comique où se trouvait aussi le général Cavaignac. Ils se sont vus et parlé. Le futur ministre de l'Intérieur est allé de là au Jockey-Club, où il a joué au whist jusqu'à une heure.

Vous savez comment, cette nuit là-même, à cinq heures, Thiers, Changarnier, Lamoricière, Cavaignac, Bedeau, Leflo, Baze et deux ou trois montagnards ont été arrêtés. Ce que je vais maintenant vous raconter, ou je l'ai vu de mes yeux, ou je le tiens de gens qui ont été acteurs dans cette pièce historique d'un genre indéterminé.

A neuf heures, les journaux, ces braves journaux, sont arrivés comme de coutume avec leur honnête et naïve bande jaune, apportant chacun leurs banalités quotidiennes, leurs périodes filandreuses et leurs prophéties infaillibles; ils galopaient à peu près tous sur leur dada favori : la loi du 31 mai et l'élection de M. Devinck, ce représentant fantastique qui a duré l'espace d'une nuit, ce farfadet législatif qui s'est évanoui au crépuscule du matin.

A neuf heures, je sortais pour un rendez-vous d'affaires, après avoir pieusement avalé le premier-Paris de l'*Assemblée nationale*, et me croyant à coup sûr un des hommes les mieux renseignés de France sur la situa-

tion politique de l'Europe. O vanité! En passant devant la loge du portier, je vis se dresser la tête effarée du père Étienne : « Mòsieur, Mòsieur, il n'y a plus d'Assemblée et il y a des canons plein le boulevard. — Ah! fichtre! » Et me voilà remontant mon escalier pour avertir mon frère. Vous pensez bien que cinq minutes après nous étions dans la rue pour voir passer la révolution. Sur le boulevard, il n'y avait pas de canons, comme l'avait dit le père Étienne, mais des piquets d'infanterie au coin des rues et des proclamations sur les murs. A la Madeleine, une brigade occupant la rue Royale, et le général Canrobert faisant de grandes enjambées, suivi de son grand sabre; sur la place de la Concorde, une autre brigade; devant l'Assemblée, la gendarmerie mobile et un escadron de lanciers. Tous ces braves gens-là ne paraissaient pas trop comprendre ce qui se passait, et les officiers avaient l'air fort embarrassés de leur contenance. Quant à la population qui commençait à se masser sur le boulevard et aux abords de la Chambre, son attitude était très calme. C'était de la curiosité, de l'inquiétude, de la défiance, et pourtant le sentiment d'un fait prévu auquel on devait s'attendre. D'ailleurs aucun cri. Nous sommes restés sur la place jusqu'à onze heures. Les représentants arrivaient par petits groupes. Je rencontrai successivement Paillet, Flandin, Sainte-Beuve¹; ils allaient tous à l'Assemblée avec la ferme volonté de faire leur devoir jusqu'au bout.

1. Avocat, un de mes bons camarades, député de l'Oise.

En sortant, nous avons été chez un de nos amis, M. Grimault, représentant de la Sarthe et secrétaire de l'Assemblée; il partait pour aller chez M. Daru. C'est là, en effet, qu'un grand nombre de représentants se sont trouvés réunis vers onze heures. M. Daru demeure rue de Lille. Ils sont descendus et se sont présentés, le bureau en tête, à la petite porte de l'Assemblée donnant sur la rue de Bourgogne. Là, ils ont trouvé, dans l'intérieur de la porte, un piquet d'infanterie qui leur a barré le passage. On a d'abord parlementé; puis les explications sont devenues plus vives; l'officier a donné l'ordre de croiser la baïonnette. Il y a eu une bagarre dans laquelle plusieurs représentants ont été maltraités. M. de Talhouet, entre autres, a reçu, d'un soldat ivre, un coup de baïonnette dans le bras, mais sans gravité. Chassés de l'Assemblée, ces messieurs sont remontés chez M. Daru où, au bout de quelques minutes, ils ont vu arriver un officier d'état-major qui leur enjoignit de se disperser. C'est alors que le général Lauriston, colonel de la 10^e légion, proposa d'aller à la mairie du X^e arrondissement, où il croyait pouvoir réunir quelques gardes nationaux pour protéger l'Assemblée.

On se rendit à la mairie, rue de Grenelle, et là eut lieu une séance d'une demi-heure environ, très digne, très calme, dans laquelle M. Dufaure fit, dit-on, une allocution admirable d'énergie et de précision. Le décret de déchéance fut prononcé; on ouvrit une fenêtre, et Berryer le lut de sa voix la plus vibrante à la foule assemblée. En ce moment, arriva un bataillon de chas-

seurs conduit par le général Forez, qui somma les représentants de se disperser. Il lui fut répondu qu'on ne céderait qu'à la force, et le général Oudinot, qui venait d'être nommé par l'Assemblée général en chef de l'armée de Paris, essaya d'ébranler la troupe; mais le général Forez donna l'ordre aux soldats d'arrêter et d'entourer les représentants, et fut obéi. Alors le général Oudinot s'avança vers lui et lui dit : « Général Forez, rappelez-vous qu'aujourd'hui vous avez sali vos épau-lettes. » Les représentants sortirent entre deux haies de soldats, et ayant à leur tête les secrétaires et le président, M. Vitet. M. Daru avait été retenu chez lui et gardé à vue dans son salon. A la porte de la mairie, M. Vitet appela un sergent de ville et déclara qu'il ne voulait faire aucune résistance, mais qu'il ne marcherait que si un agent lui mettait la main au collet, protestant qu'il cesserait de marcher dès qu'on cesserait de le toucher. Il voulait faire constater ainsi publiquement la violence et la mainmise sur la Représentation nationale. Bon gré mal gré, il fallut que le brave sergent de ville s'exécutât, bien qu'il fût fort mal à son aise et que les insignes de l'Assemblée, qu'avait revêtus M. Vitet, parussent lui brûler les doigts; le cortège se mit en marche au milieu de la foule émue, stupéfaite, silencieuse, et les prisonniers furent conduits à la caserne du quai d'Orsay occupée par le 7^e lanciers, colonel Feray. Ils restèrent là, parqués dans des chambres, jusqu'à huit heures du soir. A partir de cette heure, et pendant toute la nuit, ils furent enlevés par

fournées pour être conduits les uns à Mazas, les autres à Vincennes, les autres au Mont-Valérien. L'appel nominal, fait au milieu de la nuit dans la cour de la caserne, produisit, dit-on, une profonde et solennelle impression. Des voitures cellulaires étaient là, occupées, la veille, par des galériens; et dans ces cases ignobles, imprégnées de leur odeur, souillées de leur contact, noircies de la crasse et de la poussière du baigne, on vit monter tour à tour Berryer, de Falloux, Vatimesnil, Vitet, le général Oudinot, le duc de Montebello, le duc de Luynes..., noblesse de race, noblesse de cœur, noblesse d'intelligence, tout ce qui fait encore aujourd'hui, au milieu de sa décadence, l'honneur, la gloire et la vie de ce pays malheureux.

Des épisodes touchants ou grotesques agrandirent ou égayèrent cette journée : c'était le père Kératry qui avait voulu suivre ses collègues malgré ses quatre-vingt-deux ans, qui ne voulait pas profiter de la liberté qu'on lui offrait malgré lui, et qui réclamait sa place au milieu de l'émotion générale. C'était le gros Antony Thouret, déclarant aux gardiens que les voitures cellulaires n'ayant pas été faites sur sa mesure, il doutait qu'il s'y pût incruster, et faisant en effet une tentative inutile. En même temps, le ministre de l'Intérieur, fort embarrassé de l'attitude de l'Assemblée, faisait faire auprès des chefs de la majorité des essais infructueux pour amener des défections. Les émissaires se succédaient. On s'évertuait à répéter à M. de Broglie, à M. Dufaure, à M. Berryer qu'ils n'étaient pas prisonniers; qu'ils pou-

vaient sortir librement, à la seule condition de ne pas chercher à se réunir. Tous refusèrent avec indignation de se séparer de leurs collègues, et M. Dufaure obtint la permission d'aller passer trois heures auprès de sa femme, accouchée depuis quatre jours, mais en exigeant du ministre sa parole qu'on le laisserait retourner auprès de ses collègues. En effet, nous sommes allés chez sa belle-mère le lendemain matin, et il venait de partir pour le Mont-Valérien.

Toute la journée de mercredi s'est passée sans événements graves. Une foule énorme sur les boulevards, inquiète, curieuse; des conversations presque partout hostiles au coup d'État. Quand passait une ordonnance au galop, des cris furieux de : « Vive la République ! » Des figures sinistres, des chapeaux fantastiques, des barbes menaçantes, une marée de blouses roulant sur la chaussée; toutes les apparences, tous les pronostics d'une émeute. Le matin, il y avait eu quelques coups de feu au faubourg Saint-Antoine. A cinq heures du soir, des barricades rue Rambuteau et rue Beaubourg, mais enlevées de suite et sans grandes pertes.

J'ai passé toute cette journée en courses et en démarches pour savoir où était détenu un représentant de nos amis, et j'ai assisté à quelques scènes curieuses. J'ai fini par pénétrer, vers trois heures, à la préfecture de police, après avoir longtemps parlementé avec les vedettes qui en défendaient tous les abords. La cour, les escaliers, les corridors étaient littéralement encombrés de gardes municipaux, entassés les uns sur les

autres et auxquels on faisait de larges distributions de vins et de vivre. N'ayant pu avoir aucun renseignement malgré les intelligences que j'avais dans la place, j'ai couru au ministère de la Guerre, où j'ai trouvé le frère du général Saint-Arnaud, que je connais beaucoup, qui n'a pu m'offrir que beaucoup de bonne volonté et quelques vagues renseignements. Cette visite m'a toutefois procuré l'avantage de voir et d'entendre le lion du moment, le général Saint-Arnaud, que je ne connaissais pas : une figure sèche, maigre, osseuse, des traits arrêtés, la démarche saccadée, la parole brève; un je ne sais quel air aventureux et fantasque. Enfin, tout à fait le physique de l'emploi.

La veille au soir, le mardi, nous avons été déjà au ministère de la Guerre pour avoir des nouvelles de notre ami André Reille, officier d'ordonnance du ministre et un de nos anciens valseurs de Sedan. Ne le trouvant pas là, nous avons été l'attendre chez sa tante, la princesse d'Essling. Pendant que nous causions, est survenu M. Joseph Boulay, conseiller d'État et frère du vice-président de la république. Ce brave monsieur, dont les opinions, depuis vingt ans, ont passé par toutes les nuances de l'arc-en-ciel politique, était dans l'enchantement, ce qui a amené entre nous une discussion orageuse. Il trouvait tout ce qui se passait fort plaisant. « Et votre frère? lui demanda-t-on. Il connaissait tout depuis longtemps? » « Mon frère! *C'est bien là le plus amusant*; mon frère a

1. Leroy de Saint-Arnaud, avocat. frère de mère de mon grand ami Adolphe Forcade de la Roquette.

appris ce qui se passait, ce matin à neuf heures par son domestique! » Et de rire.

Jeudi matin, je suis parti pour Vincennes, en *remise*, avec les femmes de deux représentants qui avaient obtenu la permission de voir leurs maris. Nous portions aux infortunés des couvertures, des habits et une foule de douceurs. Arrivés à Vincennes, on nous dit que ces messieurs avaient été relâchés depuis une heure. Nous avons fait la route à peu près sans encombre; mais le retour a été plus aventureux. J'avais fait prendre le boulevard extérieur afin d'éviter les faubourgs, fort émus depuis le matin; mais, à la barrière des Vertus, nous trouvâmes une effroyable bagarre, un sauve-qui-peut général et une bande armée poursuivant les voitures pour en faire des barricades; je m'élançai sur le siège où le cocher ne savait plus que devenir, et je détournai vivement le cheval dans une espèce de ruelle allant vers la campagne. Mon parti était pris, et le matin, craignant quelque aventure pareille, j'avais fait mon plan. Je passai sous le chemin de fer de Strasbourg et poussai tout droit jusqu'aux fortifications. Là, je pris le chemin de ceinture, au risque de verser cent fois dans les fondrières. Nous essayâmes inutilement de rentrer par la barrière Saint-Denis, les barrières Poissonnière, Rochechouart et des Martyrs : toutes étaient occupées, les unes par la troupe, les autres par les insurgés. Enfin, je pus aborder la barrière de Clichy, et je déposai chez elles mes pauvres femmes demi-mortes de peur. Il était temps. Cinq minutes après, la fusillade et le canon

grondaient sur le boulevard. Il était trois heures. Je ne vous dis rien de cette fin de journée. Vous l'avez lue dans les journaux ou dans ce simulacre de journaux qui nous reste. L'insurrection, quoi qu'en disent les bulletins officiels, s'est réduite à très peu de chose; mais jamais on n'avait vu pareil luxe de répression. Pour s'en faire une idée, il suffit de regarder les maisons faisant le côté droit du boulevard, de la rue Richelieu à l'Ambigu. Presque tous portent des traces de balles, beaucoup en sont criblés. Sur le boulevard Poissonnière, trois ou quatre beaux hôtels sont labourés par les boulets et les obus. La maison de M. Chaix d'Est-Ange est abîmée; sa voisine, appartenant à M. Paulmier, a quatre boulets et des constellations de balles; il a fallu y mettre des étais. Un nombre énorme de victimes, presque tous simples curieux, encombraient les bas-côtés. Quantité de personnes ont été tuées chez elles, au milieu de leur famille. Un pauvre vieux peintre que nous connaissions, M. Jolivard, a été tué d'une balle chez lui, au cinquième étage, au coin de son feu. Jamais la troupe n'a montré pareille excitation; et, il faut bien le dire (je vous jure que j'écris sans passion), ce n'était ni une animation naturelle, ni une ardeur à jeun...

A cinq heures, tout était fini, sauf quelques coups de fusil tirés dans la soirée. Je croyais que la lutte recommencerait le lendemain. Mais, dès le matin, pour quiconque connaît son Paris, il était facile de voir que rien ne bougerait. D'ailleurs, de nouvelles forces arrivaient

à chaque instant et toute tentative aurait été écrasée facilement.

Je vous ai dit, mon cher ami, quelle avait été la conduite des représentants : très digne, très courageuse, très décidée. Les seuls journaux qui paraissent n'en disant pas un mot ou travestissant les faits, j'ai pensé que vous seriez bien aise d'avoir ces détails. Il y a un autre point sur lequel les journaux officiels mentent avec une inconcevable impudence. Le *Constitutionnel*, la *Patrie* et les autres affirment que la Haute-Cour n'a rien fait et n'a prononcé aucun arrêt. La Haute-Cour s'est réunie mardi matin sous la présidence de M. Hardouin ; elle a rendu son arrêt de mise en accusation portant ordre aux préfets de procéder à l'organisation du jury. Elle a nommé M. Renouard procureur général. L'arrêt a été inscrit sur les registres ; il a été imprimé ; je l'ai vu de mes deux yeux, et la minute est en lieu sûr. En vérité, les annales de la magistrature contemporaine ne sont pas assez riches en traits de courage civil pour qu'on la prive de celui-là.

Vous avez vu sans doute dans les journaux que M. Thiers était parti pour l'Allemagne et vous avez cru qu'il était parti librement. Voici ce qui s'est passé : M. Thiers, fort malade d'un commencement d'ulcère à la langue, a été transféré de Mazas chez lui il y a deux ou trois jours. Avant-hier, je crois, on lui a signifié l'ordre de quitter la France. Il a répondu que, n'ayant absolument rien à se reprocher et n'étant l'objet d'aucune instruction judiciaire, il ne voyait nullement le motif d'un

ordre pareil. Deux heures après il était arrêté, conduit au chemin de fer et mené à la frontière par des agents.

Vous avez vu aussi la composition de la commission consultative, et, dans la liste, des noms de nature à rassurer le pays. Ce que ne disent pas les journaux, c'est que beaucoup ont refusé cet honneur, ont protesté contre l'abus qu'on faisait de leur nom; et que nulle part ils ne peuvent trouver un carré de papier imprimé pour publier leur refus. Léon Faucher seul a été effacé; il a écrit au président une lettre tellement verte que c'eût été une mauvaise plaisanterie de le maintenir sur la liste. J'ai lu sa lettre; elle contient notamment cette phrase : « J'ai vu avec un étonnement douloureux figurer mon nom sur la liste d'une commission consultative. Les services que je vous ai rendus en croyant les rendre au pays devaient me mettre à l'abri de cette injure. » Comment trouvez-vous cette petite phrase?

Maintenant, vous me demanderez peut-être ce que je pense de tout cela. Les premiers jours, j'aurais été hors d'état de vous répondre froidement. Aujourd'hui, je suis moins irrité que profondément humilié dans ce que j'avais encore de patriotisme et d'orgueil national. Ce qui arrive est, à mes yeux, le châtement mérité et attendu de 1848. Mais, dans cette révolution nouvelle, je crois qu'il faut faire deux parts : juger les hommes, juger le fait.

Les hommes, à mes yeux, rien ne les relèvera du profond mépris qu'ils m'inspirent; ils ont trahi tous leurs serments; ils ont menti à toutes leurs paroles; ils ont inso-

lemment brisé la loi qu'ils avaient jurée. En s'appuyant loyalement sur l'Assemblée, en acceptant franchement les conditions de durée imposées au pouvoir exécutif, je suis convaincu qu'ils sauvaient le pays et arrivaient en 1852 avec une force irrésistible. Ils ont préféré jouer sur un dé la fortune et l'avenir de la France. Ils ont, jour par jour, heure par heure, hypocrisie par hypocrisie, discrédité, ruiné, avili dans l'opinion publique l'un des pouvoirs, le pouvoir souverain, afin que l'autre restât, à un jour donné, le seul refuge et le seul abri de la société aux abois. Puis, quand cette assemblée, qui renfermait, après tout, le cœur et la tête du pays, a semblé mûre pour la ruine, ils l'ont jetée par terre violemment, brutalement, en essayant, par l'odieux des procédés, de la déshonorer dans sa chute. Ce sont là des faits que, — pour moi, du moins, — ni le succès, ni le génie lui-même ne pourront jamais excuser. Je sais que, pour les Talleyrands et les Machiavels bourgeois qui m'entourent, il n'y a en politique ni légalité, ni moralité, et que les simples d'esprit croient seuls à ces misères. Soit. Mais je crois qu'il est bon que la race de ces niais honnêtes ne se perde pas, et qu'à chaque époque il y ait, si peu soient-ils, des protestants naïfs de la conscience humaine contre la violence heureuse de pareilles entreprises.

Quant au fait en lui-même, il faut le juger de haut et de loin, en s'isolant, en dégageant l'avenir des hontes, des humiliations et des rancunes du présent. L'échéance funeste qui nous menaçait est arrivée; l'inconnu qui, à

mon sens, pouvait seul dénouer une situation sans issue, l'inconnu inévitable a pris un nom et s'est fait homme. C'est un bien!... Cet homme a peut-être sa mission que seul il pourra remplir : reconstituer le principe d'autorité; façonner les esprits à un joug, à un frein; être le bouc émissaire de toutes les rigueurs devenues nécessaires par l'abus de la liberté, et préparer ainsi les voies à un gouvernement constitutionnel plus fort, plus mûr, plus garanti contre les entraînements de la liberté par cette dure leçon. Voilà tout ce que j'entrevois à travers ce nuage. Je crois aussi qu'à un autre point de vue cet événement incroyable a une immense portée; je veux parler de la position de la France au dehors. Voilà, quant à présent du moins, l'Europe tout entière, sauf l'Angleterre, reconstituée sur les vieilles bases du gouvernement absolu; c'est le bénéfice le plus clair de 1848! De là une bienveillance mutuelle, une alliance née entre les gouvernements de l'Europe continentale; et, d'un autre côté, une ligue d'intérêts, de rancunes, de méfiances contre l'Angleterre qui, depuis vingt ans, souffle partout le feu des révolutions au profit de sa grandeur et de sa prospérité, l'Angleterre qui a fouetté Haynau; — qui a fait à Kossuth des apothéoses; qui a insurgé la Sicile et injurié le roi de Naples dans les pamphlets du Foreign-Office; qui accueille, patronne et couve dans son sein tous les enfants perdus de la démagogie française, comme une volée toujours prête à traverser le détroit. Vous voyez donc qu'en cherchant bien, les griefs ne manqueraient pas à l'Europe coalisée;

et quant à la Russie, vous savez comme moi quels intérêts la pousseront dans cette querelle. Cette révolution bizarre porte-t-elle dans son sein cette question de la décadence de l'Angleterre souvent prévue, et prédite il y a deux ans dans un discours de M. Donoso Cortès? Je ne sais, et je vous supplie de ne pas prendre ceci pour une prophétie. Par le temps qui court, le métier de prophète est le plus sot de tous.

Maintenant, reste l'élection du 21 décembre. Que faire? Si je ne change pas dix fois d'avis pendant ces huit jours, ce que je ne garantis pas, je m'abstiendrai. Autant l'abstention me semble mauvaise dans une élection libre et sérieuse, où chaque voix a son prix et son poids, autant elle me semble raisonnable et permise dans ce semblant de votation. « Moi ou M. un tel », je comprends bien cela, et je vote. Mais « Moi ou rien », je ne me sens nullement libre, et je ne vote pas. Vous rappelez-vous cette excellente caricature faite sur le tiers état en 1789? ce dialogue entre un cuisinier et un poulet : « Mon ami, demande le cuisinier en affilant son coutelas, à quelle sauce voulez-vous être mangé? — Mais je ne veux pas être mangé. — Vous sortez de la question. » Le poulet, c'est nous. Le cuisinier, c'est l'autre; et je me sens très disposé à sortir de la question...

Adieu, je ne vous écris plus de six mois, tant je suis honteux des six pages que je vois devant moi. Gardez-moi cette lettre; elle contient des détails qui pourront m'être utiles plus tard.

Paris, 14 février 1852.

Je n'ai pas le temps de vous écrire, mon cher ami. Je veux seulement vous envoyer un exemplaire des pièces imprimées en Angleterre sur l'affaire d'Orléans¹. Faites connaître cela autant que vous le pouvez pour l'édification du pays. Cette publication est très rare et a un intérêt historique. C'est un cadeau d'ami.

Je suis fort occupé; j'ai été plaider mardi à Château-Thierry. J'ai eu un grand crève-cœur en me voyant sur la route de Sedan.

Paris, 20 avril 1852.

Je suis bien fâché, mon cher ami, d'apprendre que la disette d'affaires qui règne ici s'étende jusqu'à vous. On a beau n'avoir pas besoin absolument de son état pour vivre, ces moments d'inaction et de langueur doivent avoir leur amertume; on se demande si on fait réellement un état sérieux et si c'était bien la peine d'user sa jeunesse et son intelligence dans de longues études pour arriver à cette oisiveté affairée qui n'est ni le repos, ni le travail, et qui ne mène ni à la fortune, ni à la renommée, à aucun des buts de cette vie. Aucune

1. A la suite des décrets du 22 janvier confisquant les biens des princes d'Orléans, diverses publications eurent lieu; le gouvernement multiplia les efforts pour empêcher l'impression et la circulation des protestations. M. Bocher fut condamné à un mois d'emprisonnement pour distribution d'écrits.

belle affaire! pas un clou judiciaire où accrocher mon nom encore obscur. Et, en attendant, l'âge vient, et les cheveux blancs, et (vous le dirai-je?) l'ambition aussi.

... Ne croyez pas pourtant que je me laisse aller à l'ambition politique. Plus tard, je ne sais pas, et je ne réponds de rien; mais, quant à présent, je suis encore trop jeune, au moins de cœur, pour n'être pas profondément dégoûté et indigné des ordures contemporaines. Le cœur me lève chaque jour à voir certains hommes et certaines choses. Je continue à tenir ce gouvernement-ci pour un des plus ignominieux qui aient pesé sur un pays civilisé. Des apostasies scandaleuses accomplies sans pudeur et sans ménagement; l'immoralité privée greffée sur l'incapacité politique; l'outrecuidance insolente de parvenus stupides, des vanités d'enfants jouant avec des hochets de verroterie; une soif d'argent sans frein qui dévore des millions: voilà les éléments sur lesquels repose un pouvoir qui prend pour devise impudente la régénération morale du pays. Ces gens-là ont une hardiesse de cynisme qui me confond. Ce Jérôme Paturot trouvant le secret de se dédoubler pour toucher deux traitements, ayant un *moi* qui palpe 150 000 francs, comme président du Sénat, et un autre *moi* qui empoche 30 000 francs comme simple sénateur, sans compter le *moi*, maréchal de France, qui absorbe 30 000 francs, le *moi*, gouverneur des Invalides, qui en reçoit 40 000 et le *moi*, prince du sang impérial, à qui le Président vient de donner deux millions. Et M. Baroche! Celui-là a crié, vous savez comme, contre l'abus des influences!

Et M. Billault? Avez-vous lu son discours d'ouverture, dirigé uniquement contre la *stratégie parlementaire*? lui qui a été la personnification la plus hargneuse et la plus taquine de la *stratégie parlementaire*, lui qui s'était fait le taon, le moustique de M. Guizot, sans cesse voletant autour du pouvoir, bourdonnant à ses oreilles, le harcelant de ses piqûres? Et M. Delangle? Oh! celui-là, c'est plus que de l'inconsistance politique!

Vous savez comment ils ont pris possession de Neuilly et de Monceaux? Par violence, avec bris de porte et effraction des grilles, sans vouloir recevoir aucune protestation sur le procès-verbal, et en refusant tout net d'aller en référé. Ils n'ont pas pu cependant échapper à l'action directe intenté au nom des princes; mais ils ont élevé un déclinaire qui sera débattu vendredi par Berryer et Paillet. Au milieu de cet aplatissement universel, ça rafraîchit le sang de voir des gens de talent qui restent honnêtes. Ces deux-là au moins reposent des autres.

Que pensez-vous du décret sur l'instruction¹? de cette tentative nouvelle d'abêtissement? Des mathématiques et des mathématiciens! Le carré de l'hypoténuse devenu le symbole et la mesure de l'intelligence humaine! Un tas de petits cosinus de quinze ans croyant pouvoir gouverner le monde par $A + B$, mesurant avec un compas les angles sociaux et faisant des constitutions algébriques! Le beau résultat! et quel aveuglement ne faut-

1. Le décret-loi du 10 avril 1852 réorganisait sur un nouveau plan l'instruction secondaire et supérieure.

il pas pour ne pas comprendre, après tant d'épreuves, que les esprits les plus faux et les plus dangereux sont les esprits nourris des rigueurs inflexibles de la science exacte, que les folies politiques de ces dernières années reposaient toutes sur une algèbre sociale imaginée par des mathématiciens voulant aligner à l'équerre les méandres et les détours sans fin de la société? Grattez une utopie politique et sociale, vous trouverez dessous l'algèbre bien plus encore que la rhétorique.

Et cette croisade folle contre la philosophie! J'ai entendu beaucoup déclamer contre la philosophie des collèges, et j'ai fini par découvrir ceci : c'est que tous ceux qui crient ainsi n'ont pas fait leur philosophie et parlent d'un monde inconnu. Vous qui avez suivi les cours de l'Université, voyons, de bonne foi, où et quand vous a-t-on enseigné ces monstruosité dont on parle? Où se cachait ce matérialisme, ce rationalisme, cette négation du Dieu créateur, cette débauche d'athéisme dont on fait (c'est la mode et le courant) des griefs de mort contre l'Université? Quant à moi, je déclare que si quelques idées graves et respectueuses sont restées dans mon esprit au sujet des choses transhumaines, si j'ai horreur des plaisanteries sur les formes religieuses et des bravades sur les dogmes, si j'ai la croyance profonde et invincible de Dieu, le sentiment mystérieux et effrayé d'un monde inconnu qui nous entoure et qui nous attend, c'est aux enseignements de la philosophie du collège que je dois ce développement intime de la conscience qui se sent elle-

même, qui se confond et se trouble parfois dans des recherches sincères, mais qui s'incline et s'apaise toujours sous l'instinct religieux dont notre jeunesse a été fécondée.

Et cette année de *logique*, dont on fait le couronnement de l'éducation scolaire? Qu'est-ce donc que la logique isolée et séparée du reste? Ou ce sera une porte ouverte par laquelle le professeur passera pour parcourir tout le domaine de la philosophie, et alors la mesure est illusoire; — ou bien on fera très réellement, pendant un an, de la *logique* pure, des syllogismes, des dilemmes, des exercices de raisonnement qui nous donneront une génération de *doctor subtilis*, comme au XIV^e siècle; on verra refleurir les problèmes aiguisés de la scolastique, de l'âne de Buridan entre ses deux picotins, ou ces syllogismes fameux, invulnérables, tels que celui cité par Montaigne : « Le jambon fait boire; le boire désaltère; *ergo*, le jambon désaltère. » Et trouvez-moi donc le défaut de cette déduction triomphante!...

... A propos, avez-vous la consultation de Vatimesnil, Paillet, etc., pour l'affaire d'Orléans¹? Si vous ne l'avez pas, je vous l'enverrai, car il paraît que le gouvernement répand à profusion en province les ordures et les mensonges de Coffinières et de Granier de Cassagnac, sans permettre la circulation des pièces publiées par les

1. *Mémoire à consulter sur les décrets du 22 janvier 1832*. Signé de MM. Bocher, Vatimesnil, Berryer, Odilon Barrot, Dufaure, Paillet, 1^{re} édit., in-12, 47 p. — 2^e édit. in-8°, 173 p.

conseils de la famille d'Orléans. Il faut cependant que la vérité soit connue partout sur cette ignominie, et qu'il ne reste pas un doute à un honnête homme sur cette turpitude. C'est le vol qualifié dans toute sa nudité, et une de ces fautes qui font juger un gouvernement.

Paris, 18 juin 1852.

18 mai — 18 juin, un mois tout juste depuis votre dernière lettre. Ah! bah! Vous ne vous en serez seulement pas aperçu et vous avez eu bien autre chose en tête. Un mariage, une noce, une gamache et le lendemain de noce, et les autres lendemains encore, et l'installation des jeunes époux, tout cela vous aura occupé, Dieu merci! et distrait des infidélités de votre paresseux ami. A la fin, me voici; une poignée de main et pas de rancune, voulez-vous? Que n'ai-je, pour vous apaiser, une foule de nouveautés à vous raconter, quelque bonne grosse révolution, ou tant seulement quelque petit décret comme notre doux sire les fait si bien! Mais, hélas! rien; pas le moindre grain de mil. Je compte pour rien, bien entendu, la décision rendue à huis clos par le Conseil d'État dans l'affaire d'Orléans, et qui était écrite d'avance¹. Ce qui était moins prévu,

1. Le tribunal de la Seine (1^{re} chambre) se fondant sur ce que le droit de propriété était mis en cause, avait rejeté le déclinatoire du ministère public et s'était déclaré compétent. Le préfet de la Seine éleva le conflit et l'affaire fut portée devant le Conseil d'État.

c'est la résistance opposée par quelques séditeux de la troupe et le chiffre modeste de la majorité. Le conflit, vous le savez d'ailleurs sans doute, a été adopté par neuf voix contre huit. Les huit rebelles sont MM. Vuitry, Suin, Marchand, Maillard, J. Boulay, Cornudet, Tourangin et Giraud. Les neuf immortels sont : Baroche, Boudet, Boulatignier, Vaisse, Vuillefroy, Allard, Charlemagne, Quentin-Bauchard et Villemain. Vous voyez que M. Baroche a eu l'honneur de départager les suffrages; ça manquait à sa gloire; maintenant c'est un homme complet. Mais je ne serai absolument heureux que quand j'aurai vu M. Delangle conclure, comme procureur général, contre ses anciens clients, dans une des questions que l'exécution de ces abominables décrets amèneront peut-être à la Cour de cassation.

Vous me dites, dans votre dernière lettre : « C'est le triste dans le ridicule, *passez-moi l'expression* ». Certes, je vous la passe, mon ami, et de grand cœur; et je vous en passerai bien d'autres, à condition qu'elles soient plus vertes. Nous avons eu, la semaine dernière, une assez jolie petite pièce : vous savez le désaveu et les deux avertissements du *Constitutionnel*¹. Il paraît que le jour

1. Le *Constitutionnel*, en publiant un article menaçant contre la Belgique, avait déclaré qu'il avait eu soin de prendre l'avis et de suivre les intentions du chef de l'État. Malgré un désaveu officiel du *Moniteur* du 6 juin, M. de Cassagnac déclara qu'il était autorisé par le Président de la République. Un premier avertissement lui fut signifié le 7 juin. M. Véron, directeur du journal, répliqua en maintenant le fait. Le 8 juin, il recevait un deuxième avertissement.

même du deuxième avertissement, le bon Dr Véron devait réunir, dans un grand dîner à sa villa d'Auteuil, les ministres, le président du Conseil d'État, le président du Corps législatif, le procureur général à la Cour de cassation et deux ou trois généraux influents. Mais l'ukase Maupas ayant paru le matin, ç'a été un sauve-qui-peut général; et, toute la journée, les lettres d'excuse se sont succédé chez le malheureux amphitryon. Baroche avait mal aux entrailles, Delangle mal aux dents, Billaut mal à la gorge et le général Magnan souffrait de ses cors. Mimi Véron a mangé son dîner en tête à tête avec Cauvain, et il se console en faisant encadrer les autographes de ses convives contumaces.

... Comment diable sommes-nous arrivés à causer quasiment politique? Et où sont nos anciennes causeries d'art et de littérature? Autant vaudrait demander où est notre jeunesse, où sont nos vingt-cinq ans poétiques et rêveurs? Une question indiscreète, ma foi! et que l'autre jour j'étais bien tenté de faire à ce brave Alfred de Musset, en lisant son discours à l'Académie. Quel vide! Quelle insignifiance! Quelle platitude de style et de pensée! Et ce n'est certes pas à ce pupitre où il rêvait pendant ses nuits d'Août et de Mai qu'il a aligné, comme des bonshommes de plomb, ces périodes efflanquées et boitenses! A propos de littérature, je viens de voir sur une affiche, en grosses lettres, *Ulysse*, par M. Ponsard. Ulysse, juste ciel! Voilà une nouveauté! Ulysse! Faire encore un Ulysse dans ce temps de chemins de fer, de télégraphes électriques et de ballons!

Il faudra un fameux décret et beaucoup de gendarmes pour me forcer à prendre un billet de parterre. Je vois, d'ailleurs, ça d'ici : un monsieur en tricot rose, avec un casque, des brodequins, un sabre au travers du ventre, une barbe frisée, une voix de basse et un confident. Oh ! le confident ! Combien la littérature française possède-t-elle d'Ulysse et combien de fois ce malheureux a-t-il été mangé aux vers (pardon de cet abominable calembour) ? Après ça, il y a peut-être encore moyen de rajeunir cette vieille histoire. Nous ne connaissons guère que le côté épique de ce héros, et il ne nous a jamais parlé que par hexamètres ; mais c'était un aimable gremlin dont la vie privée peut fournir des aperçus nouveaux à l'art moderne.

A propos de facéties littéraires, avez-vous lu la polémique engagée entre M^{sr} Dupanloup et M. Veillot sur les auteurs païens qu'on se propose de flanquer à la porte des collèges, et sur la littérature païenne, accusée de n'être rien moins que *le ver rongeur des sociétés modernes*, — un bien joli titre d'ouvrage imaginé par M. l'abbé Gaume ? Quelles étranges billevesées ! et comme les hommes graves sont drôles quand ils se mettent en gaieté ! S'imaginer qu'ils vont tout d'un coup, par arrêté universitaire ou par mandement, nous empêcher d'être les fils de nos pères, et couper court à la tradition antique quand notre langue, notre histoire, notre sang sont le sang, la langue et l'histoire de Rome mêlés et pétris avec la terre gauloise pendant quatre siècles de combats et de domination ! Quand, au

lieu du latin savant et simple de Cicéron, de Virgile, de Tite-Live et de Tacite, on aura enseigné aux petits enfants le jargon latinisé -des premiers siècles chrétiens, les élégances de styles inventées dans les loisirs monastiques, — les allitérations et la prose rimée des raffinés catholiques des iv^e et v^e siècles, quand on aura fait commencer l'étude des langues par les patois de la décadence, sous prétexte de tuer le fameux ver rongeur du paganisme, qu'y aura-t-on gagné? Ne faudra-t-il pas changer l'almanach qui consacre un jour à Mars, un autre à Jupiter, un autre encore à la plus charmante des déesses, à la plus dangereuse de toutes les patronnes du genre humain? Et où s'arrêter sur cette pente, dans un pays où les églises catholiques font soutenir la croix de leurs coupes par les chapiteaux doriens des temples de Vénus, et en face d'une religion qui met à l'entrée de ses temples l'eau lustrale des purifications païennes? De quel droit, après cela, M. Veuillot et ses amis se moqueront-ils des conventionnels réformateurs du calendrier, des inventeurs des décadi et des sans-culottides?...

Voici ma lettre qui s'allonge, comme toutes les fois que je cause avec vous, et je ne vous ai pas dit encore un mot de vous, ni de moi, deux personnes pourtant qui ont bien leur intérêt.

Paris, 21 novembre 1852.

Voulez-vous savoir ce que j'ai fait ces vacances ? Voici : j'ai été assez sérieusement malade au commencement de septembre. Après avoir passé huit ou dix jours à la Roche, on m'a emmené, pour compléter ma guérison, sur le bord de la mer. Je suis allé trouver à Fécamp la tribu des Colmet et je suis revenu au Havre avec Émile. Nous avons eu des temps atroces, une pluie diluvienne, des vents à décorner les bœufs, et, par compensation, nous avons vu la mer furieuse, folle, le plus admirable spectacle qu'il soit donné à l'homme de contempler.

Depuis quinze jours, j'ai repris le collier et cette vie de luttes, d'émotions, de chances bonnes ou mauvaises que vous connaissez. Les audiences n'ont pas, malgré la prospérité croissante, une grande animation. Dufaure est redevenu avocat et commence à plaider, ce qui m'est désagréable, car il va prendre une part énorme d'affaires, toute la clientèle de Delangle avec plus de talent.

Quand je dis qu'il y a peu ou point d'affaires, j'entends d'affaires judiciaires, car du reste jamais peuple n'a été plus affairé que le peuple parisien à l'heure qu'il est. Vous ne reconnaitriez plus Paris : c'est un atelier, une ruche, une fourmilière d'ouvriers et de spéculateurs. Les pavés sautent, les maisons croulent, les rues se percent, les écus dansent, les cortèges galopent, les panaches volent au vent. C'est une fièvre, un incendie, une folie. Le feu est à la Bourse, les agents de change sont sur les dents et passent toutes les nuits. Les portières

ont toutes du Lyon; les cuisinières cachent leurs Orléans dans leur cabas; des gens en blouse s'arrachent chaque soir à quatre heures la cote de la Bourse; on spéculé sur des *éventualités de promesses d'actions (sic)*; on cote dans la coulisse des noms et des choses impossibles : des Ténériffe, des Mouzaïa et autres denrées fabuleuses. Le mouvement industriel de 1837 était une bagatelle. Girardin, Cleemann, le physionotype, le physionotrace, les bitumes de toutes couleurs étaient des jeux d'enfants : c'est un tourbillon, un vertige, la soif, la grande soif de l'or. Nous sommes aux beaux jours de Law, la rue Quincampoix est partout et le Mississipi coule tout le long du boulevard entre deux haies de filous et de niais. On cite des fortunes royales faites depuis six mois. Un M. Mirès, autrefois entrepreneur de diffamation périodique, a réalisé cinq millions et vient d'en dépenser deux à l'achat du *Constitutionnel*. Et là-haut, tout en haut, — l'entourage, les aides de camp, les petits-cousins, — il paraît que c'est une curée. Les cadeaux de deux cent mille francs ne coûtent rien. L'empereur (*sic*) donne ceci à un tel, cela à tel autre; il dote la fille d'un troisième; et chacun de se demander. Mais où diable prennent-ils tout cet argent-là? Voilà où nous en sommes, mon vieil ami, et ce que nous appelons moraliser le pays. Allons! voilà ma langue partie. En voilà bien assez et trop, n'est-ce pas? pour aujourd'hui.

Dites donc, vous, vous êtes bâtonnier? Et c'est dans une espèce de post-scriptum que vous me dites ça!

Vous là-bas, Berryer ici, voilà, sur ma tête, deux bons choix, et dont je ne félicite ni vous ni lui, mais les deux barreaux. Adieu, ne me répondez pas; je vous dois encore au moins deux lettres. Embrassez pour moi tout ce que je pourrais déceimment embrasser de votre maisonnée. Présentez mes souvenirs respectueux à M^{me} Henri et distribuez des poignées de main à vos frères, si toutefois la main d'un vieux célibataire ne fait pas horreur à M. Alfred.

Samedi, 4 décembre 1852.

Mon pauvre ami, voici encore un atroce chagrin qui m'arrive : ma pauvre mère est devenue aveugle tout à coup, subitement, sans que les médecins nous laissent espoir de quelque soulagement. Samedi dernier, j'étais parti avec ma tante Reille, qui comptait faire une surprise à sa sœur en allant passer une quinzaine de jours avec elle. Arrivés à Bonnières, nous avons trouvé mon père, la figure bouleversée, qui nous a appris que, depuis la veille, ma pauvre mère ne voyait plus du tout. Elle avait été prise d'un brouillard sur l'œil qui s'était peu à peu épaissi et ne lui permettait plus de rien distinguer. Mais pourquoi continuer et renouveler pour moi ces épouvantables moments, notre arrivée, le désespoir de la pauvre femme en cherchant et en tâtant mes traits, et les deux nuits suivantes passées près d'elle, au milieu de ses sanglots et ses adieux déchirants à tout ce qui

l'entourait? Lundi matin, je l'ai ramenée à Paris et l'ai menée en arrivant chez un célèbre oculiste, M. Desmares, qui lui a dit à elle-même que le mal était très grave. Elle a commencé un traitement. Hier soir, nous avons eu une lueur d'espoir; pendant deux heures elle a vu. Ce matin, le brouillard était reformé et en ce moment elle est plus mal que jamais, sa santé souffre horriblement. Mon frère et moi, nous ne gardons aucun espoir : nous sommes consternés. C'est trop en vérité. Cet horrible malheur nous impose de nouvelles charges écrasantes. Nous voudrions, si la pauvre femme reste aveugle, qu'elle reste au moins avec nous à Paris. Pour cela, il faut absolument que je trouve un logement pour me caser tant bien que mal avec elle et mon père, et que je débarrasse de tout ce tracas de ménage mon frère, qui a bien assez de ses préoccupations et de ses tourments.

Paris, 26 février 1853.

Mon bon, mon vieil ami, je suis arrivé cette nuit à Paris et je ne sais comment réparer ma faute envers vous; vous qui avez supporté toutes les éclaboussures de ma mauvaise fortune et de mes chagrins, ne vous devais-je pas une part de mon bonheur et de ma joie inespérée?

Si vous lisez attentivement votre *Gazette des Tribunaux*, vous savez déjà, par un absurde et sec compte rendu, que j'arrive d'Alger où je suis allé plaider une admirable

affaire. Mais ce que rien ne saurait vous dire et ce que j'aurai le courage éhonté de vous dire à vous, mon ami, c'est le succès fou, le triomphe véritable et sérieux que j'ai eu là-bas. Depuis le commencement de cette affaire, ç'a été une ovation croissante qui, après les plaidoiries, m'a fait tourner la tête. J'ai été jeté dans un tel tourbillon de plaisirs, de flatteries, de fêtes, d'excursions, que je n'ai pas trouvé (battez-moi!), non, je n'ai pas trouvé un quart d'heure pour vous dire : « Mon ami, mon frère en douleurs, je suis heureux une fois ; prenez et partagez. » Vous raconter cela en détail, je ne le puis : il faudrait recommencer mon journal de voyage, tenu heure par heure et envoyé chaque jour à mes parents.

En attendant, sachez seulement que cette occasion, unique dans la vie d'un avocat, m'a été encore procurée, presque imposée par M. Chaix avec une bienveillance touchante; que j'ai fait un magnifique voyage sans que mes affaires aient souffert à Paris et que là-bas, je vous le jure, au milieu de la joie d'un des rares succès complets de ma vie, au milieu du seul mouvement d'orgueil qui me soit jamais venu au cœur, votre nom, votre pensée a été avec moi. Vous avez été un des chers absents dont le souvenir m'ait ému quand je me suis rassis au milieu de mon étrange auditoire qui depuis deux jours entiers pensait, pleurait ou s'indignait avec moi. Prenez cela en réparation de mon silence et soyez encore indulgent.

Paris, 27 septembre 1853.

Eh bien ! non, mille fois non, je ne l'avais pas pensé ; ou si cette idée saugrenue avait traversé un instant, avec tant d'autres, mon cerveau malade, je l'avais bien vite chassée comme la plus insensée, comme la plus cruelle des fantaisies malsaines de mon imagination. Tu as raison, mon ami, raison, comme toujours, dans tes plaintes et dans tes reproches. Quand tout m'abandonnerait dans ce monde, quand j'aurais versé la dernière larme sur la dernière de mes illusions, quand j'aurais mené le deuil de mon dernier bonheur, quand je serais seul sur la terre, entouré de toutes mes idoles brisées, de toutes mes espérances mortes, il y aurait toujours à l'horizon une lumière fidèle vers laquelle mes yeux se lèveraient avec confiance. N'en parlons plus et juge donc combien j'ai dû souffrir pour en être venu à douter un jour de ton amitié. Ce matin, je voudrais causer avec toi, causer comme autrefois, à l'aventure, au hasard de la pensée, de littérature, d'art, de politique, de tout, de rien, mettre enfin de côté ce gémissement égoïste dont j'afflige, dont j'accable sans mesure, depuis quelque temps, ton éternelle et patiente bienveillance. Mais je suis maintenant si loin de tout cela ! J'ai pris de petits sentiers pleins d'embûches et de ténèbres, qui m'ont tant éloigné de la grand'route lumineuse et des sûrs chemins de l'intelligence !

Je t'ai parlé quelquefois d'un travail, sorte de préface ou d'introduction, que depuis un an je dois faire pour

M. Chaix d'Est-Ange. Les affaires, les tourments, les empêchements qu'apporte chaque jour avec soi m'avaient toujours fait différer cette ingrate et difficile besogne. Enfin, depuis un mois, j'ai voulu m'y mettre sérieusement. J'y voyais deux intérêts : d'abord, suivant ton sage conseil, celui d'échapper à moi-même par le travail, de creuser un sillon tel quel à ma pensée, de tourner une mécanique intellectuelle dont le bruit m'empêchât d'entendre crier mon cœur; et puis, ensuite, un intérêt sacré, celui de gagner douze ou quinze cents francs, que le maître allouerait sans doute à son panégyriste : *auri sacra fames*. Quant à l'œuvre en elle-même, elle m'intéressait médiocrement; j'y trouvais tous les obstacles, tous les écueils, et rien d'intéressant ni de neuf pour personne; des redites et des lieux communs sur les différences nécessaires entre le barreau moderne et l'ancien barreau, une cent quatre-vingt-treizième édition des discours de rentrée. Tout cela m'écœurerait d'avance. Pourtant, cette diable de petite sacoche de douze cents francs gambadait toujours à l'horizon; et, à la lueur de cette étoile immonde, *Teucro duce et auspice Teucro*, je me suis mis vaillamment à l'œuvre; j'ai pris une feuille de papier, une plume de fer et une résolution forte; de sorte qu'au bout d'une demi-journée les quatre faces de la feuille étaient couvertes... de bons-hommes, de pieds, de jambes, de mots sans suite, de *Monsieur* et de *Madame* écrits en majuscules, de paraphes compliqués à faire envie à M. Prudhomme...

Depuis cette première tentative, presque chaque jour,

j'en fais une nouvelle. Pour me mettre en verve, je me suis bourré de lectures; j'ai lu presque tout le cours de Villemain, j'ai déclamé, en marchant à grands pas, les plus belles plaidoiries de mon héros pour me mettre en veine d'enthousiasme et de style. Néant! Rien n'est venu; j'ai gâché une vingtaine de feuillets et... pas une idée! Des mots, des phrases d'une si honteuse platitude que j'en rougissais en les écrivant; des tartines de stagiaire adolescent; enfin, que te dirai-je? le vide dans le vide. Voilà où j'en suis. Il n'en est pas moins vrai qu'il faut qu'au commencement de novembre j'aie un travail quelconque à présenter, sans quoi je perds probablement plus encore que de l'argent, c'est-à-dire une bienveillance et un patronage auxquels je dois tout, ou à peu près.

Tu connais un peu M. Chaix, et moi je le connais beaucoup : après avoir reculé longtemps devant cette publication, il la désire maintenant avec ardeur. Je sais que des camarades « bienveillants » lui ont depuis peu offert leurs services pour le cas où je serais « trop occupé » ou « trop absorbé par mes chagrins de famille » pour mener à fin cette besogne. Je suis donc placé entre un aveu d'impuissance qui fait passer à d'autres la reconnaissance, et un crime littéraire que je ne me sens guère la force de commettre. Tu me connais : si d'ici à quelques jours je ne suis pas mieux inspiré, j'enverrai tout au diable et je prononcerai crânement le *Non possumus*.

La Roche-Guyon, 30 décembre 1853.

Je suis loin d'être robuste, mon pauvre vieux ami, et je ne puis ni écrire ni même causer longuement. Mais je ne puis pas me décider à laisser finir cette année sans te dire un mot et sans t'envoyer un souvenir de moi.

Je suis donc ici depuis vendredi dernier et décidé à y rester tant que je n'irai pas positivement mieux. Le voyage, au reste, ne m'a pas réussi; j'étais bien en quittant Paris et maintenant je suis fort souffrant. Je crois que le froid atroce qu'il fait à la campagne y est pour quelque chose. Je pense que dans tes Ardennes décembre n'est pas plus clément. Le bon Dieu n'a rien fait en vain : cette maladie ne me sera pas, je crois, inutile : dans mon lit et dans le *farniente* de mon coin du feu j'ai réfléchi beaucoup et sérieusement. Il me semble que ce jour qui se faisait au dedans de moi depuis quelque temps s'est agrandi. Jusqu'ici j'ai laissé mes passions et mes nerfs mener ma vie; ce sont de mauvais cochers qui m'ont fait verser trop souvent. Je les chasse comme des laquais. Adieu, je ne veux ni ne peux t'ennuyer longtemps de ce qui bout dans ma tête depuis un mois et demi d'oisiveté. Il m'est impossible de travailler. Heureusement j'ai pu, dans un intervalle lucide, voir le *grand homme* et m'assurer de nouveau du travail que tu sais et que j'ai, grâce à Dieu, mené presque à fin. Je compte un peu là-dessus pour rendre moins mauvaise une année qui commence si mal. Peut-être aussi, quand le patron aura mon manuscrit, le laissera-t-il pendant

un an sous un plomb. Enfin, à la grâce de Dieu et des grands de ce monde!

Adieu encore, tu peux compter qu'une fois rentré dans ma tête, je t'en donnerai l'étrenne. En attendant, reçois pour toi et les tiens tout ce que contient de bonnes pensées et de vœux sincères le cœur d'un pauvre diable qui t'aime bien. Je t'écris devant un horizon de 4 lieues de neige et de glace, du fond de cette pauvre maison qu'il faut pourtant que tu connaisses un jour, où a tenu tout le bonheur et tout le malheur de ma vie.

Paris, 29 mars 1854.

Voyons, mon cher Henri, il faut pourtant que ça ait une fin et qu'un de nous deux se décide. Voilà deux mois, trois mois, des siècles que nous ne nous sommes rien dit. Tu ne m'écris pas, et je sais pardieu bien que ce n'est pas par rancune, par représailles d'amour-propre, ni pour me punir, à part toi, de mes longs silences. Tu as quelque chose, un chagrin, un tourment, quelque'une de ces idées fixes et noires que je connais si bien, qui vous alanguissent sur tout le reste, et à toutes les affaires comme à toutes les distractions du cœur vous font dire : *à demain*. Vois-tu, mon vieux camarade, à ce jeu-là tout s'use, tout s'amoindrit, même l'amitié, et je ne veux pas que la nôtre périsse par désuétude. Le cœur et ses chères coutumes ont leur régime et leur hygiène. Sous peine de paralysie, il faut entretenir la circulation

et activer ces mouvements de la pensée bienveillante qui va de l'un à l'autre comme un sang généreux et fraternel. Je te connais : si tu as des chagrins, ce sont des chagrins de famille, et je ne veux pas les savoir. Mais écris-moi pour te distraire, pour changer d'air, comme on voyage, comme les malades ou comme les femmes d'agents de change qui ont des vapeurs vont aux eaux de Bade ou à Dieppe. Allons ! mets-toi en route et dépêche-toi : dans notre amitié, c'est toi jusqu'ici qui as été le sage, le robuste, le vaillant, celui qui soutenait l'autre et le poussait en avant : ne vas-tu pas aussi tomber en mélancolie ? Nous ferons alors un joli attelage (gris pommelé) ! Et qui donc serait là pour me faire marcher tant bien que mal ? Crois-tu qu'ici, où j'ai tant de camarades souriants, j'aie un ami de rechange ? Tu sais bien que tout ce monde qui m'entoure est trop gai et trop heureux pour moi ; et quant à mon excellent frère, je ne lui ai jamais dit le quart de mes tourments insensés, pour ne pas augmenter les siens, plus graves et plus dignement supportés. Toi, tu es mon confident, mon confesseur, la victime dévouée de mes folies. Je mets dans ton cœur tous ces secrets légers ou mortels qui agitent ma vie. Quand tu es ici près de moi, je n'ose pas te dire la moitié de ce que je t'écris effrontément, et tu serais peut-être moins mon ami si tu étais resté avec moi : il y a bien des choses que je t'ai forcé bêtement d'entendre et que, pour cent motifs, je n'aurais pas eu l'idée de te dire au coin de mon feu. Tu as donc tout mon cœur ; tu es mon ami dans le sens antique du mot, l'ami qu'on

a une fois dans sa vie, — quand on l'a; j'en ai fait les frais et je ne veux pas les perdre. Comprends-tu cela, « fils et frère de marchands de drap si puissants », — comme dit Bossuet?

A toutes ces causes, si tu dors, il faut t'éveiller; si tu pleures, il faut te moucher. Il faut m'écrire beaucoup, souvent, dans toutes les langues, en prose et en vers; et il ne s'agit pas de dire : « Dieu! que ça m'ennuie! » Est-ce que tu crois que tu es mon ami pour t'amuser, par exemple? Qu'est-ce que c'est? Tu dis que c'est de ma part égoïsme? C'est possible, il en faut un grain dans ce monde. Si je m'étais aimé un peu plus, il me serait resté un peu moins de mon cœur à donner à d'autres, et tout aurait été mieux. Ah! tu crois que toi seul sais faire de la morale. Point du tout; en voilà, ce me semble, et de la meilleure; et sache que si je m'arrête, ce n'est pas pour toi, mais parce que je vois que, sur quatre pages, limites honnêtes d'une lettre, en voilà deux noircies à te gronder. *Basta per una volta.*

Çà, où en sommes-nous? Je t'ai écrit, j'imagine, que j'ai été bien malade cet hiver, et que, pendant quelques jours, la chose tournait au pire. Mais maintenant encore, après trois mois passés presque constamment dans ma chambre et dans mon lit, après deux autres mois de convalescence agitée, je n'en suis pas absolument quitte; si bien que, depuis trois jours, des malaises continuels m'empêchent d'aller au Palais. Je ne te parle que pour mémoire de ma faiblesse, de ma maigreur, de ma nuque qui grisonne et se dégarnit à vue d'œil. Ah! mon cher

ami, comme tu as bien fait de faire daguerréotyper ton Edmond il y a six mois! Comme il était juste temps! Quelle démolition! Et dire que cet animal m'a fait poser du mauvais côté! Enfin, tel quel, tu peux encore me présenter avec honneur aux Sedanais; mais maintenant je ferais, sur le papier de ton cabinet, l'effet de ces chouettes qu'on cloue à la porte des fermes.

Ce qu'il y a de tout aussi peu réjouissant, c'est que ma maladie m'a fait manquer entièrement mon année judiciaire. Tu juges ce que trois mois de chômage complet, tout juste au commencement d'une année, peuvent jeter de trouble dans nos relations et de désarroi dans nos affaires d'avocat! Sans compter les propos des amis : *Vous comptiez faire plaider cela par Rousse? mais, vous savez, ce pauvre garçon! il est bien malade! il ne viendra pas au Palais de bien longtemps!* Enfin, il faut en prendre son parti. Je ne t'ai pas si fort gourmandé en commençant pour t'apitoyer maintenant sur moi-même. Par bonheur, j'ai encore une petite épargne sauvée des splendeurs de l'an passé; et, depuis deux mois, l'étude de mon frère paraît se relever. Il est en ce moment occupé, et utilement. Dieu veuille que la guerre n'arrête pas ce mouvement!

Ne pouvant vivre que pauvrement de ma langue pour le moment, je me suis escrimé de ma plume. *Consilio manuque*, comme Figaro. Tu sais, ce fameux travail pour Chaix d'Est-Ange dont je t'ai lu un petit bout dans le temps? Interrompu par ma maladie pendant des mois, je l'ai repris et mené à fin samedi soir vers minuit, le

temps étant serein. Le lendemain matin, je l'ai porté au patron et pendant une heure et demie nous en avons fait lecture. Qu'Allah soit béni! Cette petite œuvre a réussi parfaitement aux yeux du maître. Il a été très content et me l'a témoigné plusieurs fois très vivement. Pour qui le connaît, ces marques ostensibles d'approbation sont des raretés précieuses.

Voilà donc une partie du succès obtenue. Maintenant est-ce bon ou mauvais? Voici franchement mon avis. En me mettant à l'œuvre tu m'as vu dans un horrible dégoût. J'étais gêné et découragé par toutes sortes d'obstacles : faire quelque chose de lisible, sur des données fausses presque à coup sûr, avec de vieux restes de lieux communs; risquer, en disant ma pensée vraie, de me cogner contre la pensée du maître, etc., etc., tout cela me rebutait. Aussi je ne crois pas que jamais accouchement ait été plus laborieux; et, quand tu liras ces quelques pages telles quelles, tu n'imagineras jamais quels efforts, quels accès de rage et combien de papier gâché il m'en a pu coûter. Enfin je crois que j'ai fait quelque chose d'assez passable, qui ne sera pas trop ennuyeux à lire et n'est pas trop banal. En tout cas, ç'a été pour moi un excellent exercice de style, et comme une résurrection intellectuelle dont j'avais grand besoin. Je ne sais encore quand l'ouvrage pourra s'imprimer. C'est une chose cruelle que cette revue de vieilles plaidoiries, si belles qu'elles soient. J'espère pourtant que d'ici à un mois nous pourrons imprimer. T'ai-je écrit qu'un jour de cet hiver, à la fin de ma maladie, M. Chaix

d'Est-Ange m'est venu voir et m'a laissé de vive force un billet de 1 000 francs comme à-compte? En tout cas, je te le dis, parce que j'aime à donner des débouchés à la reconnaissance; et cette soi-disant avance, sur un ouvrage que j'avais à peine alors commencé, était évidemment une indemnité délicate du chômage désastreux que je subissais. C'est si rare, quand on est arrivé, de se mettre à la place de ceux qui ne le sont pas! Un de ces jours, si j'ai quelques sous devant moi, je ferai faire une copie de mon introduction, que je t'enverrai en communication.

J'imagine que tu n'attends pas de moi des nouvelles du monde, de la littérature ou des théâtres. De tout l'hiver je n'ai mis le pied dans un salon. Mes lectures se bornent au *Moniteur* et à quelques vieux livres que tu connais mieux que moi. Voici quatre beaux vers pourtant, au milieu des démentes du dernier pamphlet poétique de Victor Hugo. Il s'agit du 2 décembre :

Puis il vint, tout cassé de débauches, l'œil terne,
Furtif, les traits pâlis:
Et ce voleur de nuit alluma sa lanterne
Au soleil d'Austerlitz.

Il paraît qu'il y a quelques traits de cette beauté, mais que c'est, au total, une poésie de chien enragé. Je n'ai pas vu *l'Étoile du Nord*; c'est, dit-on, un nouveau chef-d'œuvre.

Souffre que je ne te dise rien de la question d'Orient ni de la guerre. Tous ceux qui en parlent ou en écrivent

finissent invariablement par dire : *C'est très grave et personne ne sait comment cela se dénouera.* J'aime autant commencer par la fin et te faire grâce des raisonnements du milieu. Tout ce que je sais, c'est que le monde militaire, que je vois assez comme tu sais, est exaspéré contre M. Ducos qui, après avoir improvisé une douzaine d'escadres dans le *Moniteur* n'a pas une gabarre prête à mettre à la mer. J'ai dîné dimanche avec deux amiraux, notamment l'amiral Cécile, qui le traitait durement. André Reille a tout son harnais de guerre préparé et deux domestiques avec quatre chevaux à Marseille depuis quinze jours. Il comptait partir le 5 avril; voici maintenant le départ du général Pélistier ajourné à la fin du mois.

Mais me voilà t'écrivant à toute vapeur cinq pages sans m'être arrêté un instant. Croirais-tu que, quand j'écris un quart d'heure de suite, j'ai mal à la tête, et, par je ne sais quelle sympathie, mal aux entrailles. O vieillisse ennemie! Adieu. Je te parlerai du moral une autrefois. J'ai trop fait, ce me semble, le crâne en commençant, pour faiblir à la fin de ma lettre. Adieu, mon brave ami, parle de moi à ta femme et à tous les tiens. Présente mes souvenirs bien affectueux à M. et M^{me} Cunin. Tu peux même dire à M^{me} Cunin que son père et sa mère se portent bien. Je viens de les rencontrer, il y a une heure, sur mon boulevard, sans qu'ils m'aient vu. Écris-moi vite et long. Cinq pages de mes pattes de mouche serrées méritent bien les quatre pauvres pages de ta grande écriture que tu

me marchandes maintenant une fois tous les six mois.

Je t'embrasse.

De mon lit. Paris, 24 mai 1854.

La date de ces lignes, mon vieil ami, répond du reste à tes reproches que j'attendais et dont je te remercie. Depuis la visite de ton frère, c'est-à-dire depuis tantôt cinq semaines, je n'ai pas eu trois jours de repos et de santé. Je suis retombé malade à la campagne vers Pâques et j'y ai été bloqué plus de quinze jours. Puis, après avoir lutté tant bien que mal depuis le commencement de ce mois, j'ai été définitivement aplati et jeté à la côte. Je suis depuis vendredi dans mon lit, exténué et furieux, comme bien tu penses. J'ai pourtant pris depuis hier une résolution inébranlable qui m'a fait l'effet du meilleur julep et m'a enfin rafraîchi la tête et le sang. Mon médecin le docteur Cayol, et Cloquet que j'ai aussi consulté, m'ont déclaré, il y a quelques jours, que j'étais en pleine démolition, que tous les ressorts de mon organisation nerveuse étaient forcés, et que si je voulais continuer à batailler avec le mal, sans lui faire une guerre à mort, *ceci tuerait cela*, comme disait, en son bon temps, ton ami Hugo. Ils m'ont ordonné un repos absolu, — d'esprit au moins —, le grand air et les distractions matérielles, aussitôt du moins que mes jambes pourraient me porter.

Hier matin donc, après une nuit pleine d'agitation, j'ai convoqué Colmet et un autre camarade et j'ai fait mon testament judiciaire, répartissant entre eux les affaires courantes et renvoyant aux clients les dossiers que je ne pouvais pas déléguer. Cette exécution faite (quelle drôle de chose que notre machine!), je me suis trouvé énormément soulagé, et me voici maintenant l'esprit aussi libre que si j'étais un vrai capitaliste. Ce qui adviendra de cette interruption forcée, de ce chômage au milieu d'une année, je n'en sais rien et n'en veux rien savoir. *Deus providebit.*

Cette maladie éternelle m'a rendu patient et presque calme. Que faire contre une nécessité impitoyable! Je sais toutes les raisons qui font que ma santé et ma vie sont des capitaux que je n'ai pas le droit de gaspiller. Je me suis donc soumis, et le premier effet de mon obéissance a été un mieux très réel. Avant-hier j'ai bien pu lire ta lettre, mais j'aurais été incapable d'y répondre. Ce matin, je me sens mieux et cette terrible inflammation semble décroître. J'ai pu manger, il y a deux jours, une assiette de riz à l'eau sans avoir encore souffert. Ne ris pas, c'est un progrès marqué, quelque chose comme la prise de Silistrie serait pour les Russes. Dans une dizaine de jours, je compte partir pour la campagne, y rester trois semaines, puis aller renifler deux ou trois jours l'air de la mer. Après j'irai peut-être passer une quinzaine de jours chez le maréchal Reille. Jamais gueux plus pelé n'aura fait si orgueilleusement le grand seigneur. Et Sedan? Ah, Sedan! par-

bleu, oui, j'y veux aller; mais je ne veux pas faire de ta maison un hospice de chiens malades. J'irai, si tu veux bien de moi, à la fin d'août ou en septembre. Dis-moi l'époque qui te conviendra et fais planter des laitues et des carottes dans ton jardin; ce sera, pendant longtemps encore, je crois, ma seule nourriture.

Ouf! me voilà éreinté! Tu comprends pourquoi il m'a été et m'est impossible de te parler littérature. Tā traduction d'Ugolin m'a procuré deux plaisirs : lire de bons vers français, énergiques et relire les vieux. Ne crois pas que je n'aie aucune observation à te faire. Je te les ferai en détail au premier retour de forces. Adieu. Amitiés et souvenirs à tout le monde.

Je te prie de remarquer et d'admirer au besoin le calme stoïque d'un pauvre diable à qui il reste tout juste 2 600 francs de capital, trente-sept ans d'âge et des boyaux en révolution, et qui, malgré tout cela, parle du présent avec sérénité, attend l'avenir sans épouvante et s'efforce d'oublier beaucoup du passé.

Adieu, écris-moi. Dans une douzaine de jours mes projets seront plus éclaircis et je pourrai mieux te dire ce que je compte faire tout cet été.

Mardi, 18 juillet 1854.

Pardonne-moi ma négligence en faveur de la bonne nouvelle que voici. Je vais beaucoup mieux, mon séjour à la Roche m'a fait un bien infini. Je suis arrivé dimanche

soir ici. Lundi, hier, je vois déboucher dans mon cabinet, qui? Ton frère Oswald. « Où allez-vous? — Aux Pyrénées. — Quand partez-vous? — Mercredi. — Me voulez-vous pour compagnon? — Parbleu! Quelle chance! — Tope là, affaire conclue. » En ce moment, ton frère est dans mon cabinet, attendant le diner tel quel que je lui offre. Demain matin nous partons à huit heures pour Bordeaux et Pau. Je suis enchanté et vous remercie tous deux de votre bonne idée. Je jure sur la tête de tes deux enfants mineurs de t'écrire six pages en arrivant à Saint-Sauveur. En attendant, je t'embrasse; je suis dans les paquets jusqu'aux oreilles.

VOYAGE AUX PYRÉNÉES

Saint-Sauveur, jeudi 10 août 1854.

Je t'entends d'ici, mon brave ami : tu grondes, tu pestes, tu maudis les oublieux et les ingrats et tu as bien raison cent fois, mais que veux-tu? Vous m'avez tant fait la leçon, vous tous; vous m'avez tant prêché l'amour et le soin de moi-même que je me suis enfin laissé convertir : j'ai voulu voir ce que c'était, cet égoïsme tant vanté, cette oisiveté du cœur qui se replie et se condense et qui ne bat plus que comme une mécanique tranquille et bien réglée, sans se laisser déranger dans ses paisibles tictacs par aucun trouble du dehors. « Tes amis s'inquiètent de toi... Ils ne savent que penser

de ton silence... Tu leur devrais au moins un mot pour les remercier de leurs alarmes passées et les rassurer sur le présent... » Foin de tout cela et que m'importe ! Je mange bien, digère passablement ; mon bain est tiède ; l'air est doux et apporte des bouffées de santé que j'attends la bouche grande ouverte. J'ai, pour chaque jour, des compagnons nouveaux, auxquels je n'ai pas cette grande fatigue d'attacher mon cœur, dont les soucis et les chagrins n'augmentent jamais mon bagage. N'est-ce pas là une bonne vie, la vie véritable, et que peut me faire tout le reste ? *Papataci dee mangiar, Papataci dee dormir* ¹.

Tu auras eu sans doute, par ton frère Oswald, des nouvelles de notre voyage commun. Quelle chance et quelle bonne fortune d'avoir trouvé à point nommé un pareil compagnon de route ! Comme nous nous entendions bien et comme j'aurais bien voulu le garder avec moi ! Mais, tu le sais, ce n'était pas notre plaisir tout seul que nous venions chercher dans ces montagnes. Nous leur demandons, chacun de notre côté, la santé, la force et la vie, et il a fallu nous séparer, trop tôt à mon gré, avec l'espoir incertain, il est vrai, de terminer ensemble notre voyage.

C'est une bien heureuse inspiration, mon cher ami, qu'a eue mon vieux docteur de m'envoyer dans ce coin du monde et de fixer ici mon exil. Figure-toi un vrai

1. Ce morceau de l'*Italienne à Alger*, de Rossini, était demeuré dans la mémoire de tous ceux qui l'avaient entendu chanter par Lablache.

nid de verdure perdu au milieu des immenses montagnes, une trentaine de maisons accrochées aux flancs des rochers, littéralement noyées dans des masses de grands arbres qui s'étagent le long d'un ravin de deux cents pieds, au fond duquel blanchit un gave furieux; de tous côtés, de près et de loin, des horizons admirables, variés à l'infini. A gauche, au bas de cette belle rampe qui contourne le ravin comme un balcon incliné, c'est la vallée de Luz, avec ses prairies vert émeraude rayées de longues lignes de peupliers et coupées d'innombrables ruisseaux, le beau village de Luz, avec ses maisons blanches, ses toits d'ardoise brillant au soleil, et sa vieille église crénelée par les Templiers; la gorge étroite où le gave de Gavarnie s'est creusé un passage écumant à travers des blocs gigantesques pour aller déboucher à deux lieues de là dans la belle vallée d'Argelès; enfin la gorge aride et sombre qui cache Barèges, les horreurs de sa nature désolée et les infirmités de ceux qui l'habitent. Devant nous, nous avons un premier plan de montagnes verdoyantes cultivées et boisées jusqu'à leur sommet; puis, au second plan, passant sa tête chenue par-dessus ses colosses cadets, la haute cime du Bergonz souvent coiffée de neige et de nuages. Enfin, à droite, à deux pas de notre nid fertile et verdoyant, la route suspendue qui s'enfonce vers les horreurs de Gavarnie. Je suis ici, d'un commun aveu, dans le plus beau pays des Pyrénées; au centre de toutes les excursions et au seuil de toutes les merveilles. Je ne peux pas profiter comme je le voudrais de cette

bonne fortune, car je n'oublie pas, — et tout me rappellerait d'ailleurs, — que je ne suis pas ici en touriste audacieux, mais en convalescent timide. Ma santé, mes forces, un instant éprouvées par le voyage et par quelques petites imprudences peut-être, reviennent et augmentent chaque jour; mais je ne veux pas compromettre ce bien-être et je résiste à bien des tentations, à bien des prières, pour ne pas excéder la mesure de mes forces. Je prends tous les jours un bain de près d'une heure dans une immense baignoire de marbre gris qui ressemble à un sarcophage antique; je bois tous les jours aussi deux grands verres d'une eau limpide et tiède, d'une saveur peu gracieuse et où l'on jurerait qu'on a fait infuser une décoction d'œufs pourris. Ce régime produit sur mon tempérament les plus heureux et les plus évidents effets. Mes entrailles s'apaisent, mes nerfs se calment et je vois tomber de jour en jour cette surexcitation physique et morale dont j'ai tant et si longuement souffert. Je ne sais pas au juste, dans cet apaisement général, quelle part il faut faire à la vertu spécifique des eaux, quelle autre part il faut faire à l'air des montagnes, au repos, à l'hébétement volontaire où je me suis réduit. Toujours est-il que j'emporterai d'ici le souvenir reconnaissant d'un grand soulagement et d'un bien-être plein de charmes.

Je t'écris ces lignes seulement pour te rassurer; car je suis dans un de ces jours où il me serait impossible d'accoupler deux idées et où c'est une fatigue pour moi de sentir une plume entre mes doigts. Je te promets

ces jours-ci une longue lettre où je te donnerai quelques détails sur le pays et sur mes excursions. Aujourd'hui il fait lourd et je ne suis bon qu'à m'aller chauffer à ce demi-soleil auquel nous sommes réduits depuis quelques jours. J'ai écrit à ton frère, et il m'a fait avant-hier une charmante réponse. Il ne paraît pas plus souffrant et se dispose à me venir rejoindre au premier signal.

Je ne sais que penser. Émile, dans ses dernières lettres, semble me donner à entendre qu'il se pourrait faire qu'il s'échappât de Paris pour me venir chercher. Je n'ose croire à cette bonne fortune étrange, et j'attends avec anxiété la confirmation ou le démenti de cette bonne nouvelle.

Adieu, je suis bête à cœur joie aujourd'hui, et comme en léthargie ; mais tu auras toujours ces quatre mots pour te rassurer et te faire prendre patience. Écris-moi vite et long. Je reste ici au moins jusqu'au 22.

Saint-Sauveur, samedi 26 août 1854.

Je t'écris, mon cher Henri, uniquement pour t'écrire et pour qu'il ne soit pas dit que j'ai quitté Saint-Sauveur sans t'avoir donné une petite part de mes impressions et de mes souvenirs de voyage. Mais, au milieu de tant de merveilles, laquelle choisir ? Ma foi ! au hasard, à l'aventure de la plume qui grince et de la pensée qui court tantôt devant, tantôt derrière elle. Hier encore, à tout prendre, n'avons-nous pas fait avec nos deux frères (le

frère de *toi* et le frère de *moi*) une magnifique excursion? Car tu ne sais pas : ce brave Émile, lui aussi, m'est venu rejoindre; il est venu tâter mes vieux os, palper ma maigre échine, interroger mon teint cuir d'Espagne; et trouvant tout cela assez remplumé, hâlé et retapé par le repos, l'égoïsme et le soleil, ces messieurs m'ont admis aux honneurs de leur société et aux plaisirs de leurs promenades. Avant-hier donc, à midi et demi, nous partions de Saint-Sauveur pour l'excursion classique de Gavarnie, dont tu as sans doute entendu parler vingt fois. La caravane se composait de M. Drouet, jeune Artésien très gentil, de M. Oswald Vesseron (de la maison Vesseron et C^{ie} de Sedan), de M. Émile Rousse et de ton serviteur; c'était quelque chose comme les quatre fils Aymon, mais nous étions mieux montés qu'eux. Comme Émile et M. Drouet sont aussi exécrables cavaliers qu'infatigables fantassins, on avait pris un cheval pour eux deux : c'était trop encore à les entendre. Quant à ton frère, il chevauchait abrité sous un riflard vert qui le défendait d'un soleil à cuire des œufs. Il avait l'air d'un protonotaire apostolique ou d'un officier quelconque de Sa Sainteté le Pape.

A deux portées de fusil de Saint-Sauveur, la route de Gavarnie, charmante jusque-là, tourne court au grandiose et à l'horrible. Je te dirais bien qu'on chemine entre d'immenses rochers et un épouvantable ravin au fond duquel mugit et bondit le gave écumant en cascades éternelles; mais c'est ne rien dire; et quant à chercher, je n'ai pas le temps; et puis chercher *n'est pas*

dans mon régime; et puis enfin ce serait vouloir décrire un modèle toujours changeant, que chaque rayon de soleil, chaque ombre, chaque nuage qui passe modifie sans cesse dans sa tranquille et colossale uniformité! Pendant trois quarts d'heure environ, on suit la rive droite du Gave sur une route en corniche, suspendue à une grande hauteur, mais assez large et accessible aux petites voitures.

Bientôt le chemin s'abaisse rapidement vers le petit village de Scia, situé sur le bord même du torrent. Tout d'un coup, la route semble s'affaisser sur elle-même; elle plonge à pic, se replie en quatre tournants étroits et d'une pente effroyable et débouche sur un pont de bois qui la fait passer sur la rive gauche du torrent dont on se trouve alors à quelques mètres seulement.

Ce pont de Scia est un des endroits pittoresques de cette promenade célèbre. Après Scia, on s'enfonce dans une vallée plus ouverte qui vous amène, par un petit chemin pierreux, au village de Gèdres, où se trouve le dernier poste de douane française et le dernier vestige de civilisation officielle.

De Gèdres, on monte en escarpement très rude; le chemin devient sentier; les montagnes s'élèvent et se taillent des deux côtés en murs gigantesques; les arbres disparaissent, puis les arbustes, puis les buis sauvages, et l'on entre, au bout d'un quart d'heure, dans cette formidable vallée du Chaos creusée par l'écroulement de dix montagnes et dont le glacier du Marboré, la brèche de Roland et les sommets lointains du Cirque

forment à l'horizon les derniers plans. Tu as entendu parler vingt fois du Chaos de Gavarnie; tu en as dans l'esprit une idée telle quelle, une figure d'imagination à laquelle tous mes efforts n'ajouteraient et ne changeraient rien.

J'ai marché pendant plus d'une heure à travers les déblais et les débris d'un croulement de montagnes si ancien, que nul ne sait dans quel âge du monde Dieu a poussé du doigt et pulvérisé ces colosses, et si énorme, que pendant une lieue le sol est encombré de blocs immenses se contournant en pyramides, se dressant en colonnes, s'entassant, se surpassant, se faisant contre-poids les uns aux autres dans des jeux d'équilibre inouïs, formant ici des couloirs où l'on ne passe qu'un à un comme une file de fourmis entre deux cailloux, là des ponts sous lesquels le torrent s'engouffre ou qu'ils escaladent dans leurs élans. Enfin c'est le chaos, un mot ingénieux et facile qui dispense d'une description impossible.

Presque au bout du Chaos, et dans le sentier même, sur un bloc de granit plat, on voit deux larges empreintes qui figurent assez bien la marque des deux pieds d'un cheval. C'est en effet le cheval de Roland lui-même qui, sans doute en se cabrant, a incrusté là ses sabots pour l'éternité. C'est la tradition qui le dit et cela s'appelle *le pas de Roland*. Une belle chose, n'est-ce pas? cette poésie qui anime et fait vivre toute chose morte!

Bientôt la végétation reparait, le gave s'encadre dans un ravin verdoyant; on aperçoit quelques granges, quel-

ques petits moulins et quelques chalets. On arrive en montant au village de Gavarnie composé d'une soixantaine de maisons. Nous descendimes à l'auberge et, au bout de dix minutes, après avoir commandé le dîner et retenu des chambres pour la nuit, nous remontions à cheval pour aller de suite au Cirque.

En sortant du village, on se trouve de plain-pied sur la rive gauche du gave, qu'on suit côte à côte sur un sentier étroit et pierreux et qu'on ne tarde pas à traverser sur un pont de deux sapins. La vallée en cet endroit est assez large, couverte de pierres comme le lit d'un torrent et semée de plantes marécageuses. En effet on marche sur le sol d'un lac desséché par le temps et comblé par des avalanches séculaires. Le fond de la vallée est formé par le Cirque lui-même qui se déploie comme une immense décoration. Il semble qu'on y arrive et qu'on y touche à chaque instant, tandis que chaque pas en avant semble reculer et faire fuir cette gigantesque muraille. Après avoir monté un petit mamelon couvert d'herbes courtes et de pierres, on traverse un second lac, desséché comme le premier. La vallée ramène insensiblement les deux parois de rochers; le cadre se resserre; on arrive à la *Cabane*, petite maison blanche bâtie sur une des collines qui entourent le Cirque. C'est de là qu'on peut se faire enfin une idée de ce prodigieux amphithéâtre. Amphithéâtre en effet, scène véritable où se trouvent concentrées par un artiste divin toutes les ressources, toutes les inventions de science et d'effets que l'homme a ensuite appliquées à de misérables spectacles. La

salle, c'est cette profonde vallée qu'on vient de parcourir découvrant d'abord le cirque par aperçus, par plans isolés, puis allant toujours se resserrant, vous ramenant de vive force plus en face du théâtre, faisant enfin tomber par grands pans l'ombre et la silhouette noire de ces deux montagnes pour servir de premier plan et de repoussoir à l'immense scène circulaire éclairée par les torrents blancs d'écume qui tombent, comme des traînées de lumière, du haut des terrasses du Marboré, et par les neiges étincelantes qui les couronnent.

Représente-toi (toi qui as la prétention de voir en dedans plus beau que la nature), représente-toi un demi-cercle dont le diamètre est de plus de douze cents mètres, et formé par d'immenses rochers, taillés absolument à pic, hauts de dix-neuf cents mètres au-dessus du niveau de la mer et de six cents mètres au-dessus de la colline où nous étions assis!

Les sommets du Cirque sont : à gauche, des pics pointus, des pitons aigus qui déchirent le ciel; plus à droite et vers le milieu du Cirque, des cimes droites horizontales, taillées avec régularité et dans lesquelles on voit deux créneaux parfaitement figurés : le premier est la *Brèche de Roland*, c'est le passage en Espagne; le second s'appelle la *Fausse Brèche*.

Au-dessous de ces sommets, l'immense muraille forme comme une *attique* circulaire, une corniche en retrait, où s'accumulent et dorment entassées les neiges éternelles des hivers. Plus bas, vingt ou vingt-cinq torrents

sortis de ces glaciers tombent le long de la muraille : les uns suintant en lames plates et larges sans quitter la paroi du rocher dans leur chute tranquille; les autres bondissant hors des glaciers, dépassant dans leur élan le bord des terrasses; puis, quand le souffle leur manque, se précipitant en gerbes d'écume d'une telle hauteur que de loin on en saisit à peine le mouvement et que ces masses furieuses paraissent quelque avalanche frappée tout à coup d'immobilité entre le ciel et la terre. Le plus considérable de ces torrents est celui qu'on appelle la *cascade de Gavarnie* par excellence. Elle tombe du glacier à gauche du Cirque, décrit un arc en quittant le rocher, puis retombe en une colonne d'argent de quatre cent vingt mètres de haut dans un demi-cercle de rocs énormes où elle s'engouffre pour en sortir torrent; c'est dès lors le *gave de Gavarnie* qui passe à Gèdres, à Saint-Sauveur, à Luz, où il s'unit au *bastau de Barèges*, traverse la vallée d'Argelès qu'il fertilise et va se jeter dans le gave de Pau qui le porte à la mer.

Tu as beau dire que là-bas, au coin de ton feu, les pieds sur tes chenets, tu voyages aussi, que tu vois ce que nous voyons, embelli de toutes les splendeurs de tes illusions, j'aime mieux, en pareille matière, mes yeux que mon imagination.

Ton frère et moi, les deux invalides de la troupe, nous sommes restés à la cabane, admirant tout notre saoul et sans fatigue ce prodigieux spectacle. Quant à nos deux compagnons, ils n'étaient pas gens à se contenter de si peu, et ils ont bien fait. Ils ont entrepris d'aller jusque

sous la cascade, au fin fond du Cirque. Cela paraît l'affaire d'une demi-heure; ils y ont mis une grande heure et demie et, à les en croire, c'est une des plus rudes fatigues qu'un touriste bien jambé puisse affronter. La chose se fait un peu sur les pieds, pas mal sur les mains, mais beaucoup sur le derrière.

A sept heures et demie, nous étions tous réunis devant un bon diner à l'auberge de Gavarnie. A neuf heures nous étions couchés dans des lits suspects où les insectes hospitaliers qui les habitent d'ordinaire ont bien voulu nous faire une petite place que nous leur avons payée en nature. Hier matin à sept heures et demie nous avons repris notre course. A onze heures et demie nous étions à Saint-Sauveur. A quatre heures, Émile et ton frère, plus intrépides que jamais, sont repartis pour Barèges et le pic du Midi.

Émile et moi, nous quittons Saint-Sauveur demain matin. Nous allons à Bigorre, à Tarbes, à Pau. Là mon frère me quittera sans doute et j'irai seul à Bayonne, peut-être même à la Teste, respirer l'air de la mer. Je serai à Paris vers le 10 septembre. Quant à Sedan, mon pauvre ami, tu vois bien que pour vingt raisons il faut nous en priver cette année. Je ne veux pas te dire combien cela me chagrine; mais sois bien sûr que, si ce voyage était *possible* (prends le mot à la lettre), je serais bientôt près de toi.

Je ne te parle pas de ma santé et de mon moral. Les eaux ont calmé mes nerfs sans apaiser entièrement mes entrailles.

Voilà ce qui s'appelle une lettre à toute vapeur; j'ai le poignet engourdi. Que le ciel me préserve de relire ces quatre pages! Ce doit être joli. Adieu, souvenir à tous; écris-moi à Paris.

La Roche-Guyon, 23 octobre 1854.

Qui diable te dit le contraire, mon vieux et contrariant ami? La poésie est en nous-mêmes; il n'est voyage qui vaille le vol de la pensée; il n'est bidet de poste ni chemin de fer qui puisse rattraper l'imagination lancée au galop pendant que les pieds battent la mesure dans des pantoufles fourrées sur les chenets où se mire la flamme du foyer. Le spectacle dans un fauteuil! Le voyage dans un fauteuil! Le mouvement et la vie dans la tête et dans dans le cœur, mais les pieds chauds, les jambes allongées, la robe de chambre croisée sur le ventre et la fumée de la cigarette montant en spirales bleues devant les yeux à demi fermés! C'est une bonne chose cela, et pourquoi me dire de grosses et spirituelles injures comme si je n'étais pas cent fois de ton avis? Parce que j'aime les voyages, *pour de vrai*, le grelot des perchérons, le hennissement des locomotives, les grands horizons de la mer ou des montagnes, les grandes routes et les petits chemins, le changement, la bigarrure, les hasards et les aventures de la vie errante, ce n'est pas une raison pour jeter des pierres dans mes bagages et pour me traiter de *don Quichotte*, de *Christophe Colomb* et de *réaliste satisfait*.

Christophe Colomb! Tu sais bien, mon vieil ami, que je n'ai jamais eu la prétention de rien inventer, et quant à ce réalisme dont tu m'accuses, plutôt à Dieu que j'eusse mérité tes dédains! Le *Courbet* a du bon, vois-tu, dans ses brutalités, et je n'en serais pas où j'en suis si je pouvais me décider à voir la vie comme il nous montre ses baigneuses.

Tu dis que je suis parti croyant trouver un autre soleil, d'autres hommes, « *une nature renversée et des idées phénoménales* ». Oh! mon Dieu, non, et je n'avais pas plus emporté d'illusions que je ne rapporte de désappointement. Si chaud que soit le soleil du Midi, si grande que soit la nature de Saint-Sauveur ou de Gavarnie, une imagination de poète — comme la tienne — peut rêver et créer mieux encore. Quant aux idées phénoménales, je t'assure que je ne m'en inquiétais guère. C'est une sorte de gibier qui fuit devant le chasseur; et en fait d'esprit, il y a de très grandes chances pour qu'on s'en trouve devant le mont Blanc tout juste autant que devant la butte Montmartre. Mais ce que je cherchais et ce que j'ai trouvé dans ce long voyage, c'est le repos de l'esprit, un air plus pur, un ciel plus chaud, des impressions changeantes, des distractions matérielles auxquels je ne pouvais échapper, de grands spectacles qui s'emparaient, de haute lutte, de toute mon âme, des secousses bienfaisantes et des cahots amis qui me jetaient tout à coup hors de moi-même, loin de mes rêves noirs, loin des souvenirs qui ont failli me tuer tant de fois. Les voyages d'imagination, c'est

charmant cela, quand l'imagination n'a pas des routes d'habitude où elle se lance malgré vous, des étapes cruelles où elle vous ramène toujours, comme un cheval rétif, en dépit de la cravache et des éperons. Le tapis de Bereddin Hassan ou du prince Kamaralzaman est une adorable invention; mais mon tapis à moi est trop rembourré d'épines pour que je m'y aventure en de lointains essors. Vive, pour les cœurs meurtris, la nature vraie, la mère nature qui vous emporte dans ses rochers, dans ses forêts, qui vous berce au bruit du vent et de la mer comme un enfant malade; qui, à force de nouveautés et de splendeurs, vous empêche de penser et de vous souvenir; qui emplit les yeux de spectacles, les oreilles de chansons, les mains de hochets sonores, la poitrine d'air pur et libre; qui, chaque fois qu'un murmure sort de votre cœur blessé, de votre esprit ambitieux et inquiet, vous apaise en disant : « N'y pense pas, mon pauvre enfant. Tiens, vois mes plaines vertes de maïs, mes vagues qui arrivent en écumes blanches, mes grandes montagnes avec leurs écharpes de nuages et mes glaciers qui étincellent là-haut dans le brouillard comme les casques d'une armée de géants! »

Mon ami, crois-moi, la solitude, la rêverie, l'imagination suivant sa pente et sa fantaisie, les courses immobiles et les voyages au coin du feu : cela est bon aux heureux et aux forts. Je ne suis, tu le sais, ni l'un ni l'autre. J'ai donc bien fait de suivre la loi commune et le lieu commun, et d'aller loin, de changer d'air, et de voyager autrement qu'en rêve, et de manger de la réa-

lité, et de monter à travers les rochers, si haut que mes pauvres jambes me pouvaient porter, et de plonger jusqu'au bout de mon souffle dans le sel et l'écume de la vague, et de fuir tout ce qui ressemblait à un labeur de l'esprit, à un mouvement de la pensée, à un élanement du cœur. A ce régime, j'ai perdu le peu qui me restait d'intelligence; tu m'assures même, et je te crois, que j'ai perdu beaucoup de ton estime. Mais j'y ai gagné deux mois de quasi-bien-être, et cette réalité bête qui se moque de tous tes paradoxes : la santé! La santé, après dix mois de souffrances, de maladie, de médecins, de régime, de tisanes, de coliques et de toutes ces turpitudes puantes qui m'entouraient sur mon fumier. C'est quelque chose cela, l'estomac qui digère et le gros boyau qui fonctionne en silence. « Réaliste tant que tu voudras, crétin, bélitre, pandour, philistin, *papataci*, gastrolâtre », je me moque de tes injures. Je digère et j'engraisse. Foin du reste!

Aussi bien je te trouve charmant; et comme ces grands faiseurs de paradoxes ne vont jamais bien loin sans se cogner le nez! Qu'est-ce que signifient les voyages? Qu'y voit-on de si rare? Qu'y apprend-on de si nouveau? Qu'y gagne-t-on de si précieux? Je ne me donnerais pas la peine de relever le quartier de ma pantoufle, seulement pour aller voir à Nanterre l'empereur de la Chine entouré de tous ses mandarins!... Oui-dà! voilà-t-il pas de mes orgueilleux et de mes fainéants! Vous trouvez fort commode et bien doux de vous prélasser le soir au coin du feu. Mais, pendant ce temps-là, un vieux cama-

rade court les chemins et les montagnes lointaines, par le vent, par la pluie, par les orages, à travers les aventures et les hasards. L'imbécile! Le double sot! Le réaliste! Christophe Colomb nourri de prose, va! Et puis quand le pauvre diable revient trempé, harassé, bronzé à tous les soleils, hâlé à toutes les bises. — « Quoi? qu'est-ce? Ah! c'est toi, — s'écrie le monsieur poétique en ouvrant un œil dédaigneux et en se tournant à moitié sur l'oreiller conjugal où il vient d'achever son petit voyage de circumnavigation. — Eh bien, mon garçon, tu viens de loin pour pas grand chose! Tu n'as rencontré, j'en suis sûr, « ni monde renversé, ni pensées phénoménales », et tu reviens Gros-Jean comme devant. C'est égal, conte-moi ça! dis-moi ce que tu as vu, réaliste! Montre-moi ce que tu as rapporté, petit génie! Amuse-moi, brave homme, amuse-moi; narre. Tu me dois tes impressions de voyage. Tu en étais resté à Lourdes, si j'ai souvenance. Va, maintenant. Tu disais donc? . . » Ce que je dis?... Je dis que tu ne sauras rien du tout, et que je suis trop ton ami pour te gâter, avec ma réalité grossière, avec mes histoires de grande route et d'auberge, la poésie triomphante de tes voyages imaginaires. N'as-tu pas là, sous la main, une écurie à nulle autre seconde? Pégase, l'hippegryphe, Briglia d'oro, le tapis de Scheherazade, le grillon de la reine Mab?... Attèle, mon ami, attèle. Enfourche Pégase, bride la chimère aux ailes d'argent et d'or, mets-toi à dada sur ton tapis. Hop-là! hop-là! galope, mon garçon, à travers les espaces libres de l'imagination. Bordeaux?

T'y voici. Pau? C'est cette butte de terre au-dessous de ton ballon. Les Pyrénées? Tiens, ce sont ces petits talus avec du vert et du blanc, là-bas, tout là-bas, plus bas encore. La mer? Cette tache bleuâtre entre deux cailloux. Tu vois bien, n'est-ce pas? Et vive l'imagination qui vous fait voir ainsi de haut et de loin, sans avoir d'autre peine que de fermer les yeux au lieu de les ouvrir... Tiens, mon vieux camarade, tu me fais pitié avec ton esprit et tes moqueries; et maintenant que, par tes questions naïves, tu as, de tes propres mains, mis en miettes ton paradoxe, je crois que je serais encore assez généreux et assez simple pour te faire la relation que tu me demandes, si j'étais en veine, si tout cela n'était pas déjà trop loin de moi, et si je pouvais soulever un peu cette montagne de paresse sous laquelle j'achève mon sommeil de quatre mois.

Paris, mercredi 22 novembre 1854.

Pourquoi ne t'écrirais-je pas? Je n'ai rien de bien pressant au Palais aujourd'hui. Il est neuf heures; me voici installé au coin de mon feu, sur cette petite chaise rouge que tu sais, finissant cette ligne au bruit de ma bouilloire qui chante au milieu des tisons. Dehors, un rude temps d'hiver; la neige dessinant le bord des toits et les corniches de la cour; la pluie qui tombe, lourde et glacée, et que j'entends pleurer le long de mes carreaux. Pauvres gens! pauvres enfants! Nos pauvres soldats de

Sébastopol, là-bas, au fond de cette *Tauride* fatale; là-haut, sur ces plateaux meurtriers; sans abri, sans feu, les jambes dans les tranchées boueuses; les mains glacées devant cette fournaise de rocs et de pierre qui vomit les boulets et la mitraille! A quoi veux-tu que je pense par un temps pareil, si ce n'est à cette guerre funeste, à cette aventure attardée, et à cette terre de Russie qui menace de nous être fatale deux fois? Et mon brave André Reille, dont nous n'avons aucune nouvelle depuis le 3, bien avant ces combats sanglants! Pauvre garçon, où est le temps où nous jouions au soldat dans la grande antichambre de Rueil, et où cette brave maréchale Masséna, étourdie du vacarme, ouvrait tout d'un coup la porte du salon, en nous criant, de son plus formidable accent provençal : « Eh! paix là donc un peu, enfants du diable! Que je vous entende encore, petite marmaille! »

Midi.

Je me suis interrompu pour lire le *Moniteur* que m'apportait mon domestique; j'y ai lu le rapport du général Canrobert sur la bataille du 3. Aujourd'hui, c'est le récit de la victoire, l'ensemble, la vue d'en haut. Mais, demain, ce sera la liste des morts. A l'instant où je tourne cette page, on tire le canon des Invalides qui ponctue ma phrase d'une façon toute grandiose. Boum! c'est ce brave jeune général de Lourmel qui tombe en avant de sa charge imprudente. Boum! Sept généraux anglais tués ou blessés à mort! Boum! Deux mille

Anglais étendus morts, la fleur de la jeunesse des highlands! Boum! Boum! Huit mille cadavres russes! Boum! Dix-sept cents Français tués, blessés, amputés, coupés en deux, remplissant les charrettes d'ambulance de leurs cris et de leur sang! Hurrah! Vingt... vingt et un. Vingt et un coups de canon! plus rien que les voitures qui courent dans la rue et le flot de la vie banale qui continue son roulis monotone. Tout est dit : Vingt et un coups de canon! Nous vous avons payé toute notre dette, vous qui êtes morts dans cette journée, et nous ne saurions rien ajouter à cette oraison funèbre de la mère patrie. La guerre! Une grande chose pourtant, à y bien penser; la plus terrible, mais la plus féconde des voies de la Providence. Quel développement prodigieux de l'activité, de l'intelligence de l'homme! Quelle surexcitation de l'énergie, de la volonté, de l'industrie de l'individu! Quel réveil de toutes les forces endormies dans les loisirs de la paix! Quelles ressources imprévues jaillissant tout à coup quand la nécessité commande! Quelle forte trempe donnent au corps, à l'esprit, à l'homme tout entier ces hasards, ces vicissitudes de la guerre, ces rudes travaux, ces longues fatigues, le froid, le chaud, le vent, l'attente, la crainte, l'impatience, le feu du combat, la mort vue à toute heure, toutes les passions excitées, tous les muscles tendus pour l'action, tous les nerfs en jeu, toute la vie risquée à chaque moment! Et pendant ces grands efforts, nous voilà, nous autres, les pieds sur nos chenêts, renversés sur nos fauteuils que nous ne trouvons pas encore assez doux;

les portes bien fermées ; jugeant plus prudent de ne point sortir parce que le vent est humide et le pavé mouillé ! Oh ! que nous sommes petits, mon pauvre ami, et que le dernier fantassin maniant la pelle et la brouette dans cette tranchée fangeuse et meurtrière est plus homme que nous !

Jeudi matin, 23.

Et puis, cela dit, il a fallu sortir pour des courses d'affaires ennuyeuses et stériles. En rentrant, j'ai trouvé cinq clients (*turba clientum*), dont un seul a eu le bon goût de laisser cent francs sur mon bureau. Et puis ce brave Lôture, que tu connais, qui est venu me consulter sur une misère qu'il a avec son propriétaire. Ce bon garçon est marié depuis deux mois et enchanté, me dit-il, du parti qu'il a pris. En voilà un, par exemple, qui ne doit pas être amusant tous les deux jours ! Bref, la journée s'est ainsi passée, et, ce matin, me voici derechef à mes pattes de mouche avec la très grande chance d'être encore interrompu dans cinq minutes. Dépêchons-nous donc. Voyons, que veux-tu savoir d'abord ? Si je vais bien, n'est-ce pas ? Oui, à force de soins, de temps, de voyages. En mettant à contribution, pour ce *moi* chétif, toutes les forces vives de la mère nature, l'air du ciel, l'eau de la mer immense, les âcres parfums des forêts, les sources chauffées au feu souterrain des volcans, j'ai retrouvé la santé, la vigueur, — non pas la jeunesse, — de ce corps épuisé. Je suis à présent un bon gros vieux qui se porte bien : voilà mon bulletin

sanitaire à la fois et mon signalement. Quant au moral, nous en parlerons une autre fois. Je fais des efforts inouïs pour ne penser à rien; j'ai mis un pavé sur mon cœur. Mais je sens que cela n'aura qu'un temps et que cette année me réserve encore des soucis, des tourments de plus d'un genre. Sois tranquille, mon ami, quand je souffrirai trop, tu auras ta part.

Au milieu des grands et tristes événements qui s'accomplissent, les affaires sont presque entièrement paralysées, à Paris du moins. Mon frère, qui avait été occupé l'année dernière, voit de nouveau le vide se faire. Au Palais, c'est une plainte et un cri universel; un de ces cris comme en savent pousser les avocats à jeun et les avoués auxquels on ôte le client de la bouche (*vultures togati*). Jamais les rôles n'ont été si maigres, les audiences si courtes, les plaidoiries si molles, la parole judiciaire si découragée d'elle-même.

Jeudi, 5 heures.

Je sais bien qu'on dit la même chose au Palais au commencement de chaque année; mais c'est particulièrement vrai cette fois. Quant à moi, j'attends et ne dis trop rien. Deux ou trois petites affaires correctionnelles et un ou deux procès civils de quelque valeur me font un mois de novembre à peu près passable; car, après l'énorme interruption de l'an passé, je ne peux pas être ambitieux, et les affaires ne me peuvent revenir que petit à petit.

... Je craignais que ma maladie et cette longue absence du Palais ne m'eussent beaucoup rouillé. J'ai plaidé, il y a quelques jours à la Cour, une assez grande affaire contre Paillet, et j'ai la certitude de l'avoir bien mieux plaidée que je ne l'aurais fait l'année dernière. C'est une des affaires, rares, comme tu sais, où j'ai été absolument content de moi. Je sens que je suis mûr pour une grande et décisive occasion, si elle se présente; le reste n'est pas en mon pouvoir. Il y a là comme une gageure où je joue ma vie et où je m'entête d'autant plus que les chances m'ont été jusqu'ici contraires.

Voilà longtemps, bien longtemps, mon brave ami, que je te parle de moi et, ce me semble, sans trop de modestie; mais, vois-tu, on m'a tant reproché mon humilité, ma défiance de moi-même, mon peu de savoir-faire et ma timidité que, ma foi, il faut me pardonner ces bouffées d'orgueil que je me permets à ton égard, pour m'essayer et me faire la main vis-à-vis des autres.

Vendredi matin.

Tu vas voir si je suis sage, si je fais vraiment tout mon possible pour me distraire et pour donner le change à mes tristesses. Depuis mon retour, je suis allé deux fois au spectacle avec mon frère. Nous avons été voir d'abord la *Nonne sanglante*, de notre camarade Gounod, un ancien du collège Saint-Louis, notre contemporain, un brave et digne et modeste garçon avec bien du talent. Sa musique est très belle, très large, très savante et

souvent très dramatique. Il était connu déjà par *Sapho* et par les chœurs d'*Ulysse*; il fait là de magnifiques débuts. C'est un esprit sérieux, consciencieux et naïf. Je l'ai vu, il y a quelque dix ans étudiant au séminaire et tout près d'entrer dans les ordres. Un voyage en Italie a changé sa vocation. Il est maintenant le mari de M^{lle} Zimmermann et fait jouer des opéras aux risques et périls de sa vertu et de son âme.

Mon autre débauche a été encore une débauche musicale. Nous sommes allés, l'autre soir, nous asseoir, comme deux bons vieux habitués du temps jadis, au parterre des Italiens. Pour mon compte, il y avait bien quatre ans que ça ne m'était arrivé et je croyais fermement que, depuis Rubini, Tamburini, Lablache et la Grisi, il ne se procréait pas dans l'Italie tout entière un artiste digne de mes oreilles délicates. Nous avons entendu *Mathilde de Sabran*, un des plus vieux opéras-bouffes de Rossini. Ça remonte à 1817 ou 1818. Mais quelle jeunesse! Mais quelle verve! Mais quelle furie d'esprit, de grâce, de mélodie, de génie inspiré! Quelle fête et quelle joie et quels trésors jetés à pleines mains, sans compter, comme un prodigue qu'une fée protège et qui fouille, en riant, dans ses poches éternellement remplies d'or! Il y a là une troupe assez remarquable; mais surtout M^{me} Bosio, fort jolie femme d'abord, et ensuite cantatrice ravissante qui peut braver toutes les comparaisons et tous les souvenirs des vieux dilettanti comme nous, des contemporains fossiles de la Persiani, de la Grisi et presque de la Malibran.

Je me suis donné aussi, il y a quinze jours, un autre spectacle intellectuel; je dis cela en toute sincérité et sans nul désir de rapprochement peu convenable. Je suis allé entendre, à la Madeleine, l'abbé Gay, un autre de nos camarades de collège, dont tu dois m'avoir entendu parler, et avec qui j'ai été lié intimement. Celui-là a commencé par la musique et a fini par la chaire, comme Gounod a passé par le séminaire pour arriver à l'Opéra. Quelle navette que cette vie! Aujourd'hui l'abbé Gay, qui a toujours été un garçon de talent, est une des jeunes espérances du clergé néo-catholique, de cette école dont les adeptes sont plus ultramontains que le Pape et plus chrétiens que le bon Dieu. C'est le mysticisme dans ce qu'il a de plus obscur, la théologie du moyen âge dans ce qu'elle a de plus subtil; la contorsion de la pensée comme du style; tous les sentiments enflés, toutes les idées grossies à l'extrême ou passées à un laminoir qui les exténue; tous les mots de la langue dénaturés par une rhétorique de convention et par un dictionnaire d'apocalypse. Avec tout cela, une grande pureté de parole, un bel organe, un geste absolu qui veut s'imposer; du talent enfin, mais qui aurait grand besoin d'être discipliné par le bon sens net et sain de Bossuet. Mais fi! Bossuet était gallican.

Mon cher ami, vois-tu, plus je vieillis, plus je retourne aux anciens. Si on n'y trouve pas tout, on y trouve le germe de tout, et il y a une douzaine de livres dans le monde qui pourraient dispenser de lire presque tous les autres. Je ne lis plus (et pour cause, il est vrai) aucune

revue, aucun roman, presque aucune littérature vivante. Mais, depuis quinze jours, je lis avec un intérêt, un charme, un bonheur et une sécurité d'esprit inconcevables, un poème qui a deux mille ans, qui est encore dans toute sa fraîcheur d'immortalité et qui s'appelle *Æneidos*, par Virgilius Maro, un jeune homme de génie, qui avait beaucoup de cœur.

P.-S. — Victoire! nous venons de recevoir une lettre des Coudreaux, avec des nouvelles d'André Reille du 6. Il allait bien et sa lettre est, à ce qu'il paraît, pleine de confiance. Il est vrai que, depuis sept semaines, toutes ses lettres se terminent invariablement par cette phrase : Dans trois jours, nous serons dans la place!

Paris, 7 février 1855.

Mon brave ami, mon pauvre ami, mon vieux Henri, que penses-tu de moi? Et n'en penses-tu pas encore cent fois pis que tu n'as voulu me le dire? Ces semaines, ces mois qui se sont passés sans un mot de moi, sans un souvenir, comme passent les mois et les années entre des inconnus! O la vie! la vie agitée sans cesse, où les affaires, le travail et les chagrins s'arrachent les heures; où l'on n'est paresseux que pour les choses du cœur et pour les amitiés fidèles; où la seule occupation qui ne trouve pas sa place et son tour dans la journée, c'est la causerie avec les frères préférés, avec les compagnons de la jeunesse, les consolateurs du présent et les seuls

êtres au monde, peut-être, qui suivront notre enterrement en pleurant de vraies larmes.

Que te dirai-je et à quoi bon d'ailleurs te parler de moi, de mes excuses dont tu n'as que faire et dont tu ne croiras pas un mot? Allons au plus pressé. Ta lettre est triste, mon ami, et mon silence n'est pas la seule cause de ta tristesse. Qu'est-ce que c'est que ces papillons noirs qui venaient s'abattre et secouer la cendre de leurs ailes sur ton papier? Comment! tu n'es plus le tranquille, le sage, l'heureux d'autrefois... Des enfants malades? Ah! mon Dieu, ce doit être là un bien grand chagrin. Ces pauvres enfants, ces chers petits nous-mêmes qui nous continuent et nous doublent la vie; qui te rendront un jour, bientôt, tes vingt ans, tes rêves, tes espérances, tes larmes, les folies, les sagesse, les amours de ta jeunesse, et te chanteront comme un écho toute ta chanson d'autrefois! Qu'est-ce que leur veut la maladie à ces innocents? Qu'elle s'attaque à nous, passe encore, et c'est son droit. Qu'elle tire nos nerfs que tant d'émotions et de secousses déjà ont endoloris; qu'elle pince nos vieux muscles qui ont déjà tant servi et à tant de choses; Qu'elle se loge dans les rides qui se creusent sur nos fronts et sous nos yeux comme des nids dans l'écorce d'un vieux saule : nous n'avons rien à dire. Mais ces pauvres petits anges joufflus! Leur peau est si unie et si rose! Leurs muscles détendus et leurs nerfs endormis sont si loin enfouis sous ces belles chairs qui les protègent et sous ce duvet transparent! Leurs mains n'ont pas porté les fardeaux de la vie. Leurs pieds n'ont

heurté aucune pierre, et la boue raboteuse de nos chemins n'a pas déformé ces fossettes que les mères baisent le soir. Que leur voulait donc la maladie, à tes enfants? Et elle est partie, enfin? Respire donc, mon ami, reprends courage et mets un gros baiser sur chacune de tes jeunes têtes, en l'honneur de ton vieux Edmond, un homme qui mourra sans avoir connu cette grande joie d'embrasser un enfant dont il est le père.

Quoi encore? Après de vrais chagrins, des ennuis, des préoccupations; les affaires qui sont rares, les revenus qui sont maigres, dis-tu? Hélas! mon ami, c'est partout à peu près la même histoire et jamais plainte n'a eu plus d'éditions et de succès que celle-là. Je ne suis pas de ceux qui trouvent les chagrins de fortune et les plaies d'argent des chimères. A force d'être pauvre, je sens ce que vaut la richesse; à force d'avoir lutté contre la mauvaise chance, je sens ce que vaut le succès. Tu n'as donc à craindre de ma part aucune consolation banale.

Tu me disais, dans une de tes dernières lettres, que tu avais un mauvais caractère. Mauvais, mais non (ou du moins ce sont de ces choses qu'on ne se-e dit qu'à soi-oi même, comme Brid'oison), mais inquiet, oui; mais ombrageux, oui; mais un peu raide et disposé à demander à ceux qui te sont chers la même somme de tendresse, d'affection et de dévouement que tu leur donnes — et dans la même monnaie — et avec les mêmes nuances, les mêmes délicatesses de sentiments : c'est impossible, vois-tu; et pour mon compte, il y a

quelque temps déjà que j'y ai renoncé, après beaucoup de déchirements et de tortures. Non, mon vieil ami, tu n'as pas trop à te plaindre de la vie; et, sans parler de moi, j'en connais qui ont, contre elle, de plus justes griefs.

Mais pardonne-moi ce bout de sermon que tu ne me demandais pas et que j'ai, moins que personne, le droit de te faire; les tristesses et les chagrins se mesurent à une échelle intérieure dont chacun a seul le secret. C'est ce qui fait que les consolations viennent rarement à point et que, en pareille matière, il y a tant de maladroits amis qui donnent de grands coups de massue juste à côté de l'ennemi. Cela posé, j'aime mieux croire ce que tu dis en finissant ta lettre : que tu m'as écrit à la date d'un triste anniversaire et que c'est l'ombre d'un mauvais jour qui rembrunissait tes idées. Tu as bien fait en tout cas de penser à moi dans tes tristes souvenirs et je serais bien heureux si ta lettre avait emporté vers moi tout ton chagrin.

... Maintenant tu veux de mes nouvelles? Voyons, que je me tâte et que je sache un peu où j'en suis. Ma guenille est pour le moment en assez bon état, frippée, râpée, usée aux coudes, mais mettable encore pourvu qu'on n'en exige pas de trop violents services. Depuis mon retour du Midi, je n'ai eu aucune rechute sérieuse; et sauf quelques malaises, contre-coups accidentels d'émotions pénibles, de tristes souvenirs, la bête va bien. Autour de moi, il n'y a guère de changement. Ma mère a des alternatives de bons et de mauvais jours

suivant les caprices névralgiques qui sont les accessoires de sa terrible et incurable infirmité. Mon père supporte, avec un tempérament vigoureux, une résignation active et un esprit facilement distrait, les ennuis d'une vie restreinte, le poids de ses soixante-douze ans et les souvenirs d'une existence brisée.

Quant à moi, mon ami, ma petite barque a supporté l'an dernier une bien grave avarie et je fais tant bien que mal mon radoubage. La disette d'affaires dont tu te plains existe ici comme là-bas. Je n'ai pas trop à me plaindre, j'ai des affaires sinon plus nombreuses, du moins plus importantes que ces dernières années, et certainement je les plaide mieux, avec plus de confiance et de ce sens plus rassis que l'âge amène. Je suis allé, la semaine dernière, plaider à Montargis un assez gros procès qui m'a valu (ceci entre nous) un succès éclatant. Je vais, je crois, aller dans une quinzaine de jours à Château-Thierry. Je sais que, l'an passé, j'ai eu quelques voix pour entrer au Conseil et que j'en aurai quelques-unes cette année. Il y a des gens qui ont de drôles d'idées. Ma position est modeste et bonne parmi ceux de mon âge ; mais l'argent ! Qui me donnera donc le secret d'en gagner ? A cet égard, je fais une année ridicule. Ma longue absence du Palais me prive des recouvrements d'une année entière. Je n'ai aucun arriéré à faire solder et je suis réduit à vivre sur les affaires courantes. Une de mes anciennes sources les plus lucratives, la source Chaix d'Est-Ange me paraît complètement tarie. L'avènement du jeune homme au Palais me ferme nécessai-

rement cette porte : on dit de plus que ce fils du grand homme annonce du talent. Il ne faut donc plus songer aux grandes et étranges occasions de succès qui me sont venues parfois de ce côté.

Paris, lundi 19 février 1855.

Je t'entends et je te vois d'ici : tu commences à grogner dans ta moustache et à prendre l'air gracieux d'un bouledogue à qui l'on fait attendre sa pâtée. Tout beau, mon vieux, tout beau, me voilà ; fais-moi une petite place dans le coin de ta niche ; frottons nos deux museaux gris en témoignage de tendresse ; allongeons nos pattes dans la paille, car le froid pique ; mangeons ensemble nos vieux os et nos vieux souvenirs en nous mordillant les oreilles comme de bons camarades ; et si rien ne nous tombe sous la dent qui vaille la peine de mordre, aboyons ensemble à la lune. Un rude hiver, mon ami ! Un long et cruel hiver ! car je n'imagine pas que vos Ardennés aient été plus épargnées que Paris. Ici, depuis tantôt deux mois, nous vivons dans la neige, dans la glace, et, depuis huit jours, sous la sérénité morne d'un ciel bleu où s'allument, le soir, les feux innombrables des bivouacs de l'armée céleste. Cette grande ligne blanche qui traverse tout l'horizon, c'est le camp des archanges que commande saint Michel ; et ces feux rapides, ces étoiles d'un instant qui tombent et filent tout à coup, ce sont les étincelles que, sur les chemins glacés du firmament,

font jaillir les sabots du cheval de saint Georges. Hélas ! non plus là-haut, mais là-bas, dans ces steppes fatales dont, je ne sais pourquoi, je ne peux détacher ma pensée, il y a aussi des bivouacs glacés, mais qu'aucune flamme n'éclaire ; il y a des routes rudes et froides où la neige durcie s'amoncelle, où des milliers d'hommes veillent en silence, embusqués comme des chasseurs de bêtes fauves, attendant un signal pour se ruer dans une horrible mêlée jusqu'à ce que, dans la tranchée profonde, une barrière de cadavres s'élève et que la chaleur des corps et du sang fasse fondre la neige qui frissonne en se creusant sous la tiède et rouge rosée.

Allons donc ! Loin, bien loin, cette mauvaise et lâche poésie de mauvais augure. Hourrah ! c'est la guerre, la guerre féconde qui remue et mêle les générations et les peuples. Et quel grand spectacle que celle-ci ! la plus étrange, la plus providentielle de toutes ; qui va labourer dans ses profondeurs immuables la vieille terre infertile de Mahomet ; et où le seul ennemi vrai est l'allié que l'Europe coalisée va secourir et dépecer ensuite.

- Tu as des amis dans cette Crimée (et qui n'en a pas ?). L'autre jour, j'ai écrit à ce brave André, une bonne et droite et forte trempe d'homme de guerre. Je lui ai recommandé chaudement ton ami, M. Brincourt. Au milieu de toutes ces aventures, où chacun doit, sans être égoïste, penser beaucoup à soi, je ne sais ce que vaudra ma recommandation. Mais qui sait si, quelque jour, au plus fort d'une bataille, elle ne sera pas un mot de reconnaissance et un lien utile entre ton ami et le mien ?

Tauride ! Iphigénie ! Voilà deux noms qui se connaissent et, quoique ton Iphigénie n'en soit encore qu'à l'Aulide, la transition est si naturelle que la voilà qui me vient au bout de la plume. Je t'ai remercié et je te remercie encore des fragments de traduction que tu m'envoies de temps à autre. Tu es bien heureux d'avoir ainsi conservé le goût, l'ardeur, la passion de cette haute littérature et d'avoir en même temps le talent de faire passer dans notre pauvre langue les grandes scènes de la vie antique et les pures beautés de l'art de la Grèce en toute sa fleur. Tout cela est bien grand, bien simple, bien beau. Je serais tenté de dire trop beau, trop simple et trop grand pour notre temps, où la vie se complique de tant de soins divers, de tant de soucis contraires, de tant de courants mesquins et tumultueux ; où les grandes figures et les grandes individualités n'existent plus ; où le masque antique des héros et des demi-dieux ne trouverait plus de front assez large pour le porter. Notre monde moderne a bien aussi ses races fatales et ses familles d'Agamemnon ; ce sont de grandes aventures que celles des Bourbons, des Stuart, des Bonaparte. Mais, leurs grandeurs, leurs gloires, leurs décadences, leurs renaissances ne sont guère que des épisodes de notre histoire commune. Ce ne sont plus les rayonnements et les infortunes d'une race à part, ayant sa tradition à elle, son histoire à elle, les hommes pour sujets, le monde pour témoin, les dieux divisés pour champions ou pour ennemis, et la fatalité seule pour maître. Ce sont, — entre autres causes, — ces prodigieuses dissem-

blances qui donnent à la tragédie antique quelque chose de dépaysé dans notre société multiforme, où la promiscuité des intérêts, des fortunes et de toutes les grandeurs établit, de plus en plus, un niveau médiocre sur toutes les têtes, et où le souverain s'appelle légion. Il n'y a ni grand comédien ni bonne traduction qui tienne : Rachel est une artiste de génie, et tes études grecques sont des œuvres de rare talent; vous aurez tous les deux le suffrage, l'encouragement et l'admiration sérieuse des lettrés; mais vous ne ressuscitez pas, comme forme d'art vivante, la tragédie, l'épopée, le chant alterné des chœurs faisant autour de l'autel domestique leurs évolutions majestueuses. Des deux morceaux que tu m'as envoyés dernièrement (les plaintes de Clytemnestre et le dialogue d'Agamemnon avec sa fille), le premier me plaît beaucoup plus que l'autre. C'est beau et vrai, ce cœur de mère qui éclate et se déchire : il y a là des cris sublimes; et, à la fin, cette protestation indignée contre l'injuste destin est un des élans les plus vrais, les plus éloquents, les plus humains que je sache :

Mais, s'il en est ainsi, que devient l'équité?

Quant au fameux entretien d'Agamemnon et d'Iphigénie, je me rappelle qu'étant écolier, je faisais déjà, d'instinct et de sentiment, mes réserves contre l'admiration qu'on m'imposait à cet endroit. (Oh! voilà une plume qui me fera mourir de rage!) Ce dialogue coupé, hérissé de demi-mots, d'équivoques, de réticences, de mots à double sens, m'a toujours un peu choqué. Ce n'est pas la douleur

simplement atroce d'un père devant sa fille condamnée ; c'est comme une charade effroyable dont un bourreau spirituel aiguise la pointe et retarde le mot par des lazzi tragiques et des calembours trop sérieux. Racine même ne m'a pas réconcilié avec cette jonglerie sauvage et « *Vous y serez, ma fille!* » m'a toujours paru une abominable jovialité. Quant à la traduction, je puis l'assurer en toute sincérité qu'elle me paraît très remarquable. Tu sais que je suis devenu trop ignorant pour la pouvoir comparer au texte ; mais, crois-en une sorte de flair littéraire qui me trompe peu : le souffle y est, et la vie, et le sentiment juste du divin modèle. Tiens, je viens de relire la scène d'Agamemnon et d'Iphigénie dans ta lettre et, de suite après, dans Racine. Décidément c'est ce *polisson* qui m'a gâté ce morceau. Je voudrais ôter de tes vers quelques mots prosaïques : *Accéder à tes vœux*, par exemple ; et puis surtout renforcer les rimes par-ci par-là : *Mycène* et *prochaine*, heu ! heu ! *Pensée* et *épousée*, hou ! hou ! Mais *traits* et *près*, ho ! ho ! Au surplus, tu sais que c'est là une vieille marotte pour moi, et, entre nous, une ancienne querelle. A mes yeux, un des vrais et grands services que l'école de Victor Hugo ait rendus à notre littérature c'est celui d'avoir précisé, discipliné et moralisé la rime.

Maintenant, mon ami, sais-tu ce que je voudrais te voir faire ? Quant tu auras fini ton étude d'Euripide, quand tu auras ainsi rendu témoignage au génie des trois grands tragiques grecs (car tu m'as montré déjà des fragments d'Eschyle et l'*Œdipe* de Sophocle), je voudrais

recevoir de toi, un beau matin, quelque beau morceau médité, composé dans une heure d'inspiration toute personnelle, puisé dans ton propre fonds, dans ton cœur, dans tes entrailles, dans les souvenirs, dans les croyances, dans les chagrins, dans les joies de ta vie. Qui t'arrêterait? Tu as la langue poétique, l'instrument juste et assoupli de la pensée, qui manque à tant d'autres; tu as le cœur sensible et profond; tu as une idée prête sur tous les grands événements de l'histoire du monde; tu sais donner un sens à tous les spectacles qui passent sous nos yeux. Va donc, mon ami, ne laisse pas passer, toi qui as quelque tranquillité d'esprit et quelque loisir, ne laisse pas passer ce milieu de la vie où nous sommes sans tirer l'étincelle du caillou, sans demander à la jeunesse qui s'en va son dernier rayon et sa dernière flamme. Entreprends quelque œuvre où se condensent toutes les études et tous les penchans littéraires de ton passé, toutes les forces présentes de ta virilité intellectuelle, toutes les espérances et les ambitions de ton avenir.

Histoire, poésie, drame, critique, fais-moi quelque bel enfant comme tu sais les faire : Horace, Sophocle, Euripide, Eschyle, Dante, Alfieri, — tu n'as, pour trouver un parrain, que l'embarras du choix parmi ces amis de ta jeunesse.

Samedi matin, 24 février 1855.

Voyons si j'en viendrai à bout, si je pourrai coudre cette page encore à une lettre commencée depuis bientôt

huit jours, si ma fin pourra rattraper mon commencement et mon serpent arriver à se mordre la queue. Qu'est-ce que je disais? Ah! oui, je te conviais à une œuvre poétique ou autre; je t'encourageais au travail, à l'inspiration, à la confiance en toi-même. Hélas! mon pauvre garçon. Je suis bien généreux de t'envoyer ainsi tout ce que j'ai de bonnes idées et de bons conseils, sans en rien garder pour moi-même. Toi, du moins, tu as su occuper ton intelligence, et féconder ta vie; tu as la main droite sur la tête de tes petits enfants, la main gauche sur tes manuscrits poétiques, et tu peux dire de ta voix la plus solennelle : *Non omnis moriar*. Mais moi, mon ami! que suis-je, et quel est mon avenir? Quelle partie de moi-même évitera l'oubli, et quel survivant portera témoignage de moi? Tiens, jamais, je crois, je n'ai été plus sérieusement, plus raisonnablement découragé. Me voici à l'âge où l'on peut porter sur soi-même un témoignage bien renseigné, exempt de toute illusion et de toute faiblesse; me voici à ce milieu de la vie où toute espérance puérile doit tomber; c'est la saison des fruits et des épis mûrs, non plus la saison des fleurs. Quels fruits ai-je donnés? Où est ma récolte? Ne me réponds pas, mon cher Henri. Je sais d'avance et j'entends d'ici tout ce que peuvent te suggérer les illusions et les engouements de ton amitié révoltée; mais, crois-moi, je me connais et me juge mieux que personne. Avec la même nature, et d'autres circonstances, j'aurais sans doute valu quelque chose. Le bonheur facile, qui endort certaines intelligences, aurait élevé, épanoui la

mienne; le succès rapide, qui perd certains esprits, aurait excité le mien. Très à l'abri de l'orgueil, tu le sais bien, invulnérable, par nature, à l'égoïsme et à la vanité, le succès, le bonheur, la fortune, la renommée hâtive n'auraient fait qu'atténuer ma défiance de moi-même, enhardir mon esprit silencieux et timide, donner à ma vie cette confiance, cet entrain, cet élan persévérant que je trouve bien encore à certaines heures, mais qui, ne m'ayant jamais donné que des succès passagers et des bonheurs d'un instant, retombe sur soi-même et ne me laisse plus d'ardeur que pour les regrets et les désespoirs stériles. J'étais une pauvre plante amie du soleil et qui ne pouvait vivre que par lui; et tu sais si, dans ma vie, j'ai été plus souvent à l'ombre qu'au soleil. J'avais bien assez de vigueur native pour un combat de quelques jours et pour tenter un coup de main contre la fortune; mais pas assez de patience et de trempe pour résister longtemps à des luttes sans témoins, sans éclat, à ces marches et contre-marches dans les marécages, à ces escarmouches de chemins creux et à ces longues campagnes d'hiver que ma destinée m'avait réservées. Peut-être un mariage heureux m'aurait-il donné ce courage soutenu, cet esprit de suite et cette longue volonté que je ne trouvais pas dans moi seul; mais la mauvaise fortune m'a pris justement à l'âge où l'on se marie d'ordinaire.

Mais voilà bien assez parler de moi; je ne sais comment s'est ouverte cette sotte parenthèse qu'il est plus que temps de fermer.

Nous causions littérature, et, de ce côté, c'est moi qui devrais te demander des nouvelles; car personne n'est maintenant plus mal informé que moi des choses littéraires.

Pourtant j'entends parler avec enthousiasme d'un livre très sérieux que vient de publier un tout jeune homme nommé M. Lanfrey. C'est sa première œuvre et un chef-d'œuvre, disent les ardents — un chef-d'œuvre, ni plus, ni moins; — il s'agit d'un ouvrage sur la religion ou les religions, et je suis devenu si crétin que j'ai même oublié le nom du chef-d'œuvre. Des gens en qui j'ai confiance en parlent avec toutes sortes d'admiration et de respect; lis-moi cela, tu me diras ce que j'en dois penser.

Connais-tu les *Proverbes* d'Octave Feuillet? Dernièrement j'en ai acheté un volume, uniquement pour désennuyer ma pauvre mère; j'ai été tout étonné de trouver là dedans beaucoup d'esprit et d'observation juste avec un style point vulgaire. Le genre et le cadre sont franchement imités de Musset et je ne crois pas même que l'auteur se fasse illusion ou veuille donner le change là-dessus; mais il faut du bonheur, du talent et du courage pour défier ainsi des comparaisons périlleuses et s'en tirer à son grand honneur.

Lis-tu les feuilletons de M. de Pontmartin dans l'*Assemblée nationale*? Voilà un homme qui a le goût très sûr, un bon style, une critique saine, et qui m'ennuie. Mais, par exemple, quand il passe au roman, il m'exaspère. Cette manie de vous annoncer d'avance

qu'il va faire un livre où rien ne sera vrai, où tel personnage sera mis au monde pour représenter telle idée qui sera combattue par tel autre; cette prétention de démontrer mathématiquement une vérité sociale par une fable créée tout exprès m'est absolument insupportable.

Comme j'aime un peu mieux un gros roman anglais plein de franchise, de finesse et d'humour que je lis chaque matin dans le *Moniteur*, — le *Moniteur*, tout bêtement! Ça s'appelle *Martin Chützlewitch*, par Ch. Dickens. C'est une peinture de mœurs britanniques très amusante, très joviale et d'une gaieté saine et robuste. Mais pourquoi suis-je privé des causeries de notre ami Sainte-Beuve, ce bel esprit contourné, mais ce juge de lettres si judicieux? Ne fait-il pas un cours quelconque quelque part? Voilà un orateur qui doit être agaçant et un style qui, parlé, doit être insupportable. Crois-moi, si tu veux, mais ce *Moniteur* est un fort agréable journal. D'abord nous le recevons gratis; et puis, ces jours-ci, voilà qu'il nous régale des *Mémoires* de Gérard le tueur de lions! Ris si tu veux, raffiné, moi je trouve ces aventures-là très amusantes, très émouvantes, très bien racontées par un homme qui a vu ce qu'il peint. Je ne sais s'il a ou non un teinturier littéraire, mais c'est suffisamment écrit, et mis en scène avec un rare talent. Je voudrais seulement ôter de ces récits un ton de fanfaronnade et des airs d'estaminet qui me gâtent un peu le personnage.

Et le discours de Berryer, qu'en dis-tu? J'avais peur

qu'il ne fût pas si bien. A tout prendre, c'est une belle langue, simple, grande, saine et forte, visant rarement à l'effet; c'est un discours qui ne se complait pas en lui-même et qui s'acquitte en conscience de son métier. « Il s'agit de M. de Saint-Priest? Parlons de M. de Saint-Priest, et peu de M. Berryer. » Je trouve seulement que la péroraison tourne court. Je lirai demain la réponse de M. de Salvandy.

Dimanche matin.

Connaissais-tu Gérard de Nerval? Quant à moi, je n'avais vu de lui que quelques feuilletons dans la *Presse*, et cette réputation me paraissait une célébrité de coterie et de camaraderie d'ateliers. Tu sais que le pauvre homme a fini par se pendre, il y a moins d'un mois. J'avais entendu parler, comme d'une chose très dramatique, de cette catastrophe et du théâtre de ce suicide. Avant-hier, en sortant du Palais, je m'en suis allé cherchant la rue de la Lanterne (un nom prédestiné). J'ai trouvé à côté de la place du Châtelet, dans un pâtre de maisons immondes qui attendent l'expropriation, une ruelle infecte dont une partie est en contre-bas sur l'autre de sept pieds environ. Ces deux parties sont reliées par un vieil escalier à marches éculées tournant sur lui-même; par un perron jaune d'ordures avec une rampe de fer. Des deux côtés, deux murs énormes entaillés de-ci de-là par quelques lucarnes grillagées. En travers de la ruelle, une lanterne squa-

lide qui se balance au-dessus du cloaque, portant sur son verre ébréché l'enseigne d'un estaminet dont la porte de derrière donne là. C'est au barreau d'une des lucarnes que s'est accroché le pauvre homme qui, dit-on, avait depuis quelque temps son gîte dans un garni des environs. Si l'écrivain a cherché là un dernier effet, il l'a bien rencontré, car jamais théâtre plus lugubre et plus effrayant n'a vu tomber un suicide au cinquième acte d'un mélodrame. Si, comme on le dit, cette mort a été le dernier excès d'une misanthropie délirante, c'était une horrible et sensible injure à la forme humaine de la jeter au-dessus d'un égout, comme une guenille accrochée le long d'un mur infect au barreau d'une lucarne de quelque latrine. Et cette âme immortelle?...

Il y a quinze jours, un long article d'un petit journal, *le Figaro*, a fait grande rumeur au Palais. C'était une série d'une vingtaine de portraits d'avocats pris sur le vif, et dont quelques-uns étaient assez bien réussis. Le style n'était pas de très bon goût; l'éloge et le blâme étaient distribués au gré des amitiés ou des rancunes de boutique et de coterie qui animent ces bas-fonds de la petite presse judiciaire; mais quelques traits étaient piquants et portaient d'aplomb. C'est une très mauvaise chose au reste que cette exhibition de nos mœurs et de nos figures judiciaires. Le monde (qui ne nous connaît pas) est assez porté, par le temps qui court, à nous calomnier, sans qu'on vienne encore ériger des tréteaux publics où l'on mettra nos personnes en caricatures,

nos défauts en charges, nos talents aux enchères ou au rabais, et notre profession en spectacle forain.

La société parisienne n'a guère le cœur à la danse cet hiver. Peu de bals, peu de soirées. Je suis allé seulement dans quelques salons et je me suis trouvé bien vieux et bien dépaysé au milieu de cette jeunesse orgueilleuse, rieuse et polkeuse qui saute, et danse, et rit, et nous méprise de tous ses vingt ans qu'elle croit éternels.

... Adieu tout de bon. Écris-moi. D'ici à quinze jours, je vais être pris par un enchevêtrement d'affaires qui me laisseront peu de loisirs pour te répondre : mais tu vois que tu ne perds rien pour attendre et que je mets tous mes petits cailloux en tas pour te les lancer en une fois à la figure. Gare!

Souvenirs et amitiés à tout ton monde. Écris-moi.

16 juin 1855.

Que je compte les bêtes qui sont à Paris en ce moment? Parbleu! voilà un beau travail que tu me donnes; et que ne viens-tu m'y aider toi-même? Je t'assure qu'il y a là de curieuses études d'histoire naturelle et que, rien qu'à les classer par espèces, il faudrait encore de la patience et du temps. Par malheur, la saison n'est pas propice, et tous ces animalcules sont relégués dans leurs taupinières par les pluies inclémentes de ce juin menteur. On ne voit guère que leurs museaux bigarrés qui s'allongent à

la porte des cafés, des hôtels garnis, des passages et des théâtres. Mais vienne une belle journée, tout ce petit peuple s'anime, s'agite, s'attife et se met à tourbillonner en pleine lumière comme ces mondes d'insectes qu'on voit poudroyer dans un rayon de soleil. Viens, le voyage en vaut la peine. Jamais tu n'auras vu ce pays-ci dans un tel vertige de plaisirs et de magnificences. Les lumières, les chants, la danse, le luxe effréné sont partout. Les théâtres regorgent, les promenades ruissellent, les boulevards ondoient du frou-frou des crinolines et des volants de tous les pays. On entend une langue faite de vingt langues; un éclat de rire et de joie qui fait craquer d'une oreille à l'autre, de la Bastille à l'Étoile, la face ridée du vieux monstre Paris. Et des figures! Et des toilettes! Et des accents! Des Anglaises à voiles feuille morte; des Allemandes avec des châles violents; des Espagnoles en vraies mantilles, avec une petite flamme de satin écarlate sur l'ombrelle; de gros messieurs en habit noir, en pantalon noir, en cravate blanche dès huit heures du matin; des jeunes beaux de Carpentras et de Brive-la-Gaillarde qui viennent de se plonger tout nus dans les magasins du *Prophète* et d'en sortir tout habillés à la dernière mode, y compris le stick qu'ils mordillent et le binocle qui leur chevauche le nez! Enfin, le monde tout entier, y compris la haute, basse et moyenne Charabie. Ah! nous sommés un peuple qui s'amuse! Il y a quelques jours, je me promenais aux Champs-Élysées par une magnifique soirée et 27 degrés de chaleur. En voyant, à travers une vapeur brûlante,

ces centaines de voitures courant dans l'ombre comme des vers luisants affolés, ces lanternes bigarrées dansant comme des farfadets à la porte de Mabilly, du Jardin d'Hiver, du Château des Fleurs, et tout ce peuple enivré, et toute cette jeunesse s'engouffrant sous la verdure pleine d'orchestres, de concerts et de bruits provocants, je me suis arrêté tout court; j'ai eu comme une hallucination et je me suis mis à crier tout haut : « O Babylonie ! » en fourrant mes deux mains dans mes poches. Viens voir cette féerie avant qu'elle disparaisse de l'affiche. Nous te montrerons nos splendeurs nouvelles, et ce nouveau Paris qui a surgi, depuis deux ans, sur les ruines de l'ancien; notre Carrousel fermé enfin, et ces deux vieux palais qui sont arrivés à se rejoindre et à se donner la main; et notre rue de Rivoli, qui va maintenant de plein vol depuis la place Louis XV jusqu'à la Bastille. Une grande œuvre, vois-tu, ce Louvre achevé ! Beaucoup de fautes de détail et de goût, suivant moi; dans quelques parties, le luxe lourd des parvenus; une profusion d'ornements fatigante et des mélanges de styles malheureux. Mais, à tout prendre, un ensemble imposant, unique et d'une grandeur vraiment royale.

Au milieu de ce mouvement, de cette splendeur et de cette surexcitation universelle dont l'Exposition a été le motif et devait être le centre rayonnant, une chose manque et tombe : c'est l'Exposition elle-même. Jamais gros ballon n'a plus piteusement dégonflé ses joues en faisant entendre un petit bruit de détresse. Jamais on n'habituerait ce pays-ci à payer quoi que ce soit pour voir

quoi que ce soit qui ne remue pas violemment quelque passion. Des tissus! Des bijoux! Mais n'ai-je pas, tout le jour, les devantures de mes magasins, mes étalages resplendissants, mes diamants quotidiens, mes pierres précieuses embusquées au coin de chaque rue; mes bijoux qui viennent au-devant de moi en scintillant, en chatoyant, non pas emprisonnés dans une cage de verre de quelques pouces, mais dans de larges vitrines où la place au soleil ne leur est pas mesurée d'une main avare? Des cachemires, des soieries? Mais, sans un sou dans ma poche, par pure fantaisie, je vais entrer dans tel magasin en renom avec ma femme ou ma sœur (pour ne parler que des caprices honnêtes). Ces dames vont faire vider devant elles tous les rayons. Elles vont baigner leurs deux mains dans des flots de crêpe de Chine et dans des vagues assouplies de soies, de cachemires, de dentelles; un peuple de petits jeunes gens frisés leur feront toucher, palper, essayer, savourer toutes ces belles choses. Et quand elles se seront bien drapées, bien mirées et admirées et cachemirées, elles sortiront sans rien acheter, en faisant un petit signe du haut du chapeau, une petite moue du bout du museau; et les petits jeunes gens frisés les reconduiront avec force saluts en les priant de leur continuer leur confiance! Voilà mon Exposition à moi, la bonne et la vraie, et non pas celle où l'on commence par me prendre mon argent à la porte et d'où je sors ahuri, essoufflé, épuisé de fatigue, les yeux hors de la tête, la langue pendante, après avoir passé quatre heures bous-

culé par mes concitoyens, traqué par les sergents de ville qui me font marcher comme le Juif-errant, suivi de l'œil par les gardiens qui surveillent mes mains et mes poches, et condamné, sous cette cloche de verre, au supplice immérité des melons qu'on fait mûrir de vive force... Ainsi parle Paris, et Paris reste chez lui, ou, s'il s'égare aux Champs-Élysées, c'est pour voir la figure des gens qui paient pour entrer au Palais de l'Industrie. Ainsi ai-je fait jusqu'ici, et je ne me sens aucune démangeaison inquiétante à cet endroit.

Quant à l'Exposition des beaux-arts, tu sais, mon ami, combien le bourgeois de Paris est philistin et combien de gens ici vivent et meurent sans remords, sans s'être jamais douté qu'il y eût au monde un Raphaël, un musée du Louvre, et quelque chose fait en marbre, en bronze, en toile ou en pierre qui s'appelle l'art. Le Louvre est au milieu de Paris; le Louvre a la *Joconde*, l'*Antiope*, l'*Assomption*, les *Noces de Cana*, la *Sainte Famille*; le Louvre est ouvert gratis : et les Parisiens n'y vont pas. Juge s'ils iront à la pompe à feu de Chaillot voir des tableaux et des statues dans un endroit où l'on paie un franc les petits jours et cinq francs les grands jours! Donc, toute l'Exposition est une affaire manquée, une immense marmite avec un couvercle de verre, où des actionnaires éplorés infusent dans un bouillon colossal. Notre gouvernement, qui est riche, comme tu sais, doit, dit-on, racheter cette grosse affaire et livrer l'entrée libre au public. J'attends... c'est le cas ou jamais.

Ce que je n'ai pas pu ni su attendre, c'est que l'Exposition des beaux-arts fût gratuite. Tu connais mon amour d'enfant pour ces nobles et brillants travaux de l'esprit, et tu ne blâmeras pas, même dans leur impatience, des goûts qui te sont communs avec moi. J'ai fait deux fois déjà le voyage de l'avenue Montaigne; je n'ai même pas pu attendre que le prix fût à la portée des petites bourses; et, dès les premiers jours, j'ai jeté mes cinq francs au guichet comme un boyard ou comme un lord. Après neuf heures environ d'examen et d'admiration, je ne connais presque rien encore, mais j'ai bien vu, je crois, ce que j'ai vu, c'est-à-dire l'école anglaise, l'école belge, le salon Ingres, l'exposition de Delacroix, celle de Decamps et celle de Vernet. Le reste est pour moi un chaos encore très mêlé. Si tu veux avoir une idée des tableaux anglais, lis les feuillets de Théophile Gautier dans le *Moniteur*. Ils donnent, à mon sens, avec beaucoup de style et d'agrément, une très juste idée de cette école. Tout ce qui demande de l'élévation, de la poésie, de l'idéal dans la composition ou le style, est, à mes yeux, absolument manqué, et ils n'y atteindront jamais. Tout ce qui est imitation matérielle de types vivants, type homme ou type animal, est merveilleux, non seulement d'exécution, mais d'intelligence profonde, fine, attentive, originale du modèle. Les animaux d'Ansdell, et ceux de Landseer surtout, sont magnifiques. Les scènes d'intérieur, de famille, de vie *at home*, de Mulready, de Philipp, sont charmantes. Une page du *Vicaire de Wake-*

field, une autre de *Tristram Shandy*, *le Loup et l'Agneau* de Mulready me paraissent les bijoux de cette exposition : quant à l'exécution et aux procédés, ils sont étrangement étranges pour nous, et déroutent nos yeux habitués à tout autre chose, et j'ajoute orgueilleusement : à beaucoup mieux.

L'école belge m'a paru très forte et se rapproche tout à fait de nos habitudes pittoresques. Je n'ai remarqué aucun grand tableau très saillant. Quand ils peignent l'histoire, ils tombent volontiers dans le drame, et leurs œuvres en ce genre me semblent tenir le milieu, — à un étage au-dessous, — entre Delacroix et P. Delaroche. Mais leurs tableaux de genre sont remarquables ; quelques-uns tout à fait beaux ; un *Marchand d'étoffes*, de Wilhelm, — costumes du XVII^e siècle, — est, à mes yeux, un rare chef-d'œuvre de vérité, de couleur, de sentiment et d'harmonie.

Ingres et Delacroix ! sur ces deux noms, il s'est fait dans mon esprit toute une révolution dont j'ai été presque effrayé. Autant le premier a fléchi, autant le second, malgré moi, s'est élevé. Je n'y mets, je t'assure, ni amour-propre, ni parti pris, ni amour du paradoxe. Je te raconte ce que j'ai vu et senti, à mon profond étonnement. Je suis resté une heure dans le salon que l'œuvre d'Ingres occupe à elle seule, et quand j'ai eu tout vu, j'ai été très surpris de ne pas me sentir ému, de trouver dans mes idées, dans mon admiration, dans mon idéal, comme parlent les Allemands, une place vide, celle d'en haut, que la contemplation de l'œuvre du maître ne

remplissait pas. Le *Plafond d'Homère* et *Saint Symphorien* sont toujours deux admirables tableaux; le *Portrait de M. Bertin aîné* est un chef-d'œuvre, la *Chapelle Sixtine* est un miracle de couleur très inattendu dans cette vie monochrome. Mais le reste ne me touche pas, et, par endroits, me choque absolument. Je ne comprends rien à ces petits tableaux de genre où manquent la grâce, la couleur, le familier. Quant à son œuvre la plus récente, l'*Apothéose de Napoléon*, c'est pour moi l'*Agésilas* de ce Corneille. Un bonhomme tout nu, vêtu d'un glaive, — insuffisant; un char doré, comme on en voit sur certaines pendules de province qui ont marqué l'heure à nos grand'mères sous le Directoire; quatre gros dadas isabelle, galopant en plein azur au-dessus d'une espèce de commode violette représentant le cercueil du grand homme; une femme, moitié femme, moitié homme, qui sort de ce gros vilain meuble pour foudroyer une Révolution-hydre, comme on les représentait en 1803 : voilà, en somme, la composition, où je ne trouve guère, comme marque du maître, qu'un beau Génie qui vole devant le char. Je ne saurais te dire combien cette grande machine ovale m'a paru froide, fausse, nue, terne, sans pensée, sans grandeur et sans couleur. C'est un plafond? Alors, qu'on le hisse au plus vite dans un appartement très haut et très peu éclairé. Je ne me donnerai aucun torticolis pour le regarder.

L'exposition de Delacroix est nombreuse et très variée; mais il n'a pas eu, comme Ingres, la mauvaise idée

d'exposer presque toute son œuvre. En tout cas, son choix a été fait avec une grande habileté. Tu ne saurais croire quel effet produisent aujourd'hui le *Massacre de Scio*, la *Médée*, la *Barque de Dante*. Il semble que le temps ait arrêté plus nettement ces lignes indécises; que les années aient fondu ces contours heurtés. Quant à la couleur, elle est restée vive, harmonieuse et chaude. *La Noce juive* et quelques petits tableaux ont un grand éclat. Quant à une immense *Chasse aux lions* qu'il a faite cette année, c'est un fouillis où je me suis perdu : un certain Turc, couché à quatre pattes et tripoté par un gros lion chevelu qui lui incruste ses griffes dans les épaules et au bas du dos, m'a paru une réjouissante caricature. Mais, d'après ce que je viens de te confesser, je ne désespère pas de trouver ce tableau, dans quelques années, un miracle de l'art.

Les Decamps sont superbes. Avec un degré d'élévation de plus dans la pensée, et s'il eût concentré sur une grande œuvre ou une grande figure le talent et le génie éparpillés dans ses multitudes ou gaspillés dans des sujets d'intérêt secondaire, je ne vois pas trop ce qui lui manquerait pour être, à mes yeux, le premier peintre de son temps. Te rappelles-tu sa *Sortie d'école turque*? Une aquarelle! c'est-à-dire un déjeuner de soleil. Eh bien, il y a vingt ans que ces bambins rasés, enguenillés, enturbannés se bousculent et se culbutent entre ces deux murs blancs : pas une touche n'a pâli, pas une ombre ne s'est affaiblie, pas un coup de lumière ne s'est terni; c'est toujours la même couleur, la même

jeunesse, la même vie, le même soleil enveloppant ces marmots lumineux dans son rayon caressant.

Quant à Horace Vernet, ce n'est pas un peintre, c'est le plus inouï daguerréotype qui fut jamais; et c'est l'homme qui a le plus de griefs légitimes contre cette contrefaçon de la nature.

17 au matin.

Voilà où j'en suis pour le moment; mais, à elle seule, cette exposition de peinture vaut que tu viennes à Paris; c'est vraiment un intéressant et magnifique spectacle.

A propos de spectacle, tu me dis d'aller voir la Ristori. Veuille croire que je ne t'ai pas attendu pour cela. J'ai vu *Myrrha* deux fois de suite, et en plein parterre, comme un vrai et sincère amateur. C'est-à-dire que deux fois j'ai passé par les plus vives émotions dramatiques que l'on puisse, je crois, ressentir. La Ristori est une grande, mince et noble personne de trente-cinq ans environ, paraissant très fatiguée, très ravagée par le démon intérieur. Les lignes de la tête sont fort belles, le front très haut, l'œil large, la bouche pleine de volupté, le regard humide dans sa fierté; sur tout cet être, une empreinte de passion violente, impérieuse et tendre. Sa voix est très douce, avec de la gravité et quelques notes très fortes, comme dans ces belles voix d'Italie. Quand cette femme dit « *io t'amo* », l'œil ardent et doux, la bouche entr'ouverte sur ses belles dents, la narine gonflée et les bras chargés de caresses, il se fait une har-

monie qu'aucun contraste ne vient troubler. « C'est Vénus tout entière... » Comme tragédienne, elle me paraît très supérieure à tout ce que nous connaissons. En disant cela, je ne crois pas céder à cet engouement pédantesque qui nous prend parfois pour ce qui vient de loin. Elle a toute l'ironie, toute la véhémence de Rachel. Elle a ce que Rachel n'a jamais eu et n'aura jamais : la tendresse. On a parlé d'exagération : qu'on songe à l'accentuation de l'italien qui est déjà, pour ceux qui ne l'entendent pas, un excès sur notre langue incolore; qu'on songe surtout au sujet, à cette donnée de *Myrrha*, le plus audacieux, le plus véhément, le plus excessif des sujets; à cet effroyable amour qui n'est pas un sentiment, une affection, dans le sens moderne, mais une vengeance *dell' implacabile dea*, un châtiment imposé par la fatalité, — et l'on verra que l'artiste n'ajoute aucun excès à ces excès d'horreur, qu'elle reste bien dans la vérité *relative*, — la seule vraie en fait d'art. Viens encore voir cela, mon ami, toi qui as si bien traduit Alfieri; viens écouter cette langue sonore et simple. Viens voir cette femme qui est une grande artiste. Elle te donnera la chair de poule, et c'est une jouissance que nos froids tragédiens ne nous donnent pas souvent. L'autre soir, en sortant de là, mon frère me demandait ce que j'en pensais. « C'est Phèdre sans corset », lui ai-je répondu. Quoiqu'il soit de moi, le mot me paraît très juste.

Ne voulais-tu pas une lettre? Que dis-tu de celle-ci? Réponds-moi vite douze pages.

... Je ne te demande pas de retarder d'un jour ton voyage et je me reprocherais d'être un inconvénient dans tes calculs et tes arrangements de famille. Tu verras Paris bien beau, bien éclatant, en ce comble de luxe, de splendeur, de mouvement et de richesse enchantée au-delà duquel on n'imagine plus rien, — que le déclin et la sauvagerie. Viens voir ce grand et magnifique spectacle, tout plein de pressentiments sinistres pour qui pense! Jouis au moins, sans arrière-pensée, du ravissement de tes femmes et de ton petit enfant : quelle fête ce doit être pour une imagination et des yeux de sept ans! Il emportera de là des souvenirs rayonnants pour toute sa vie, ce brave petit. Le bruit de ses succès est venu jusqu'à moi; fais-lui mes compliments sincères.

Demain nous recevons la reine d'Angleterre : les arcs de triomphe, les mâts, les girandoles s'élèvent de tous côtés; les chemins de fer amènent chaque jour des marées d'hommes et de femmes étranges, des tartans, des casquettes, des mantelets invraisemblables. La population de Paris sera certainement doublée ce soir. C'est vraiment une furie de plaisir inconcevable; au milieu de cette foule bigarrée, curieuse à voir et curieuse de voir, je me trouve petit, perdu, un peu plus triste que de coutume.

25 octobre 1855.

Cette fois, mon cher ami, tu ne te plaindras pas; à peine es-tu rentré sous les ombrages de Tourteron, me voici venir derechef. *Ecce iterum Crispinus*. Crispin n'a pourtant à t'apporter rien de bien gai, rien de bien aimable, aucune de ces bonnes et chères surprises qui font dire tout d'un coup : « Ah! Ah! Oh! Oh! Ah! Peste! Diable! Ah! Voilà qui est bon, et comme j'en suis aise! » Non, mon bon ami, ce n'est pas cela qui motive cette lettre empressée. Si tu attends quelque bonne nouvelle qui t'épanouisse le cœur, replie ceci et va-t'en te rouler dans les feuilles tombées de cette nuit, avec ta petite fille et ton petit chien. Ça vaudra mieux. Il continue à pleuvoir dans ma vie; il y fait toujours noir comme dans un four, et je patauge dans les ornières creusées plus profondes. Mais j'ai quelque chose pourtant à t'annoncer, une révolution dans mon verre d'eau mal sucrée : je ne me marie pas, mais je *déménage*. Voilà un mot bien simple et qui tient peu de place dans une existence ordinaire; mais au milieu de tous les tourments où nous nous débattons et des complications qui nous enserrent, c'est un événement dont tu comprends toute l'importance. Ce parti pris, abandonné, repris tant de fois depuis deux ou trois ans, nous a semblé depuis peu devenu tout à fait urgent. En présence d'éventualités dont le hasard est le seul maître, — pour ne pas parler de Dieu au milieu de ces misères infimes, — il nous a paru indispensable, à mon frère et à moi, de prendre l'écheveau par un bout

et de commencer à dénouer, des ongles et des dents — au risque de nous mettre les doigts et les mâchoires en sang, — ces nœuds artistement tressés qui, depuis dix ans, nous étranglent. Quant aux raisons tirées des exigences de ma profession, je t'en ai parlé bien souvent ; et tu sais que le parti que je prends m'était dicté, de ce côté encore, par des nécessités impérieuses. La résolution, une fois arrêtée, a été vite accomplie. La semaine dernière, nous avons eu un matin une de ces causeries cruelles qui sont le dialogue journalier de notre vie commune et qui font dire aux gens aimables que nous n'avons pas le caractère gai. Notre parti avait été longuement débattu et arrêté irrévocablement. Une heure après, je trouvais, rue Neuve-des-Mathurins, un appartement charmant et tout à fait approprié aux convenances de mon état. Le jour même, il était définitivement arrêté. J'y dois entrer le 15 janvier.

Avant de partir, je fais depuis deux jours mes adieux à l'Exposition qui va finir. Je viens d'y passer trois heures ; c'est un admirable spectacle qui, chaque fois, donne de nouveaux plaisirs et des impressions inattendues. Je trouve chaque jour tant de merveilles nouvelles que je crois toujours n'avoir rien vu auparavant. Tantôt, j'ai découvert l'Allemagne que jusqu'ici j'avais seulement effleurée. L'Autriche m'a paru de beaucoup inférieure à la Prusse pour le goût et l'originalité. Quelques beaux verres de Bohême ne rachètent pas l'aspect tourmenté, bizarre et absolument laid de l'orfèvrerie et des porcelaines de Vienne. Les pipes de Kummer, ou d'écume de

mer, comme on dit, sont pourtant très curieuses et souvent très heureuses de travail et de composition.

Quant à la Prusse, elle me paraît bien loin en avant de ses voisins et, dans certains arts, tout près de nous. Son orfèvrerie est fort remarquable, d'un goût fort supérieur à celui de l'orfèvrerie anglaise; certaines pièces sont tout à fait belles. Si un certain petit vase d'argent ou d'or, commandé par le prince de Prusse, est d'un artiste d'outre-Rhin, ce dont je doute fort, notre orfèvrerie de seconde ligne n'a guère rien de plus élégant à présenter. Je ne parle pas de nos grands artistes, qui sont hors de toute comparaison. Froment-Meurice expose depuis trois jours une bacchante avec un groupe de satyres, ivoire et argent, plus admirable encore que sa Vénus et sa Lédà. Ces trois splendides ouvrages sont de Feuchère.

7 mars 1856.

... Au lieu de geindre, je ferais bien mieux de te distraire en te contant ce qui me viendra sous la plume, et de te tremper tout vif dans notre bruit de Paris, ne fût-ce que pour t'étourdir. Ce qui se passe à ce congrès? Ah! tu es bien curieux. Qui le sait? Ou plutôt qui ne le sait pas? La Russie ne va-t-elle pas faire toutes les concessions imaginables? ce qu'il lui faut à cette heure, n'est-ce pas la paix à tout prix, d'abord pour panser ses plaies et boucher ses trous saignants, mais surtout pour

desserrer le lien qui unit les deux alliés, et que la paix seule peut briser. L'Angleterre est de mauvaise humeur; il y a de quoi. Mais sa mauvaise volonté va s'enfoncer sans résistance dans la mansuétude d'Orloff et ne trouvera pas d'obstacle où se prendre. Quant à la France, elle a vraiment le beau rôle, le grand rôle; et sais-tu bien que, fortune ou bien joué, l'Empereur a un de ces bonheurs qui n'arrivent guère qu'aux gens qui le méritent? La paix faite, juste au moment où la France a eu toutes les gloires de la guerre et ne peut plus lui demander aucun prestige, juste au moment où l'Angleterre allait, comme toujours, venger par l'éclat d'une seconde campagne les désastres et l'humiliation de la première, — c'est merveilleux d'à-propos.

L'intérieur me semble moins brillant et moins heureux. Le mal commence à se faire jour à travers ces brouillards dorés et les mirages d'argent qui hallucinent ce pays. Le jeu, le gain sans travail, les millions hasardeux qui changent de mains dix fois en deux heures; l'agio, le tripot et l'argot de la Bourse qui deviennent l'âme, la pensée et la langue de tous; tout sentiment noble traité de chimère; tout travail sérieux, de niaiserie; tout idéal, de folie; l'argent seul et la matière exultant sur les débris de toute croyance; un effroyable jargon qui assassine la langue maternelle, qui ampute et décapite les mots eux-mêmes : *le bénéf, ... les Nord, les Mouzaïa, dont dix..., dont deux sous, le report et le déport...* Voilà ce qui s'entend tout le jour et partout, avec la mélopée homicide du sire de Framboisy qui

court sur cette foule cupide comme la romance hébétée d'un peuple d'idiots. On dit que la *liquidation* du 15 va être désastreuse et qu'il y aura ruines sur ruines. Ce sont de tristes symptômes ceux-là, et qui devraient inquiéter les gouvernants, si les gouvernants eux-mêmes n'étaient pas les premiers agibteurs du temps.

Pourtant, au milieu de cette fête inepte du veau d'or, la pensée et l'esprit ne sont pas morts dans cette vivace nation; à défaut de grandes œuvres, cette sève française s'épanche et s'éparpille en vaudevilles, en opéras-comiques, en romans. Une *Fanchonnette* de Clapisson a, dit-on, un grand succès au Théâtre-Lyrique; la *Manon Lescaut* d'Auber est aussi, assure-t-on, un succès. Manon Lescaut vertueuse, Manon Lescaut ouvrière, Manon Lescaut sans le fermier général, sans les amours changeantes, sans tous les contrastes qui font l'intérêt humain du roman, quelle bizarre idée! Et de quel droit M. Scribe appelle-t-il cette femme-là Manon Lescaut? Pourquoi pas Virginie, Lodoïska, Cunégonde ou Jeanne-ton? Comment un homme qui doit avoir le sens littéraire (puisqu'il est de l'Académie), peut-il commettre de pareils contre-bon-sens?

Voilà des opéras-comiques, des rondes et des flon-flon; mais qui ramassera le sceptre de Mozart et de Rossini? On dit que Meyerbeer va donner *l'Africaine*. Qu'il change de climat, tant mieux! Et que l'Afrique lui soit plus hospitalière que la Russie, où son *Étoile du Nord* me paraît une pâle et froide étoile.

L'autre jour, il m'est tombé dans les mains un volume

de l'*Histoire de Turquie* de Lamartine et je l'ai lu tout entier. Pauvre grand homme! Quelle vieillisse littéraire! De l'histoire au mètre, des narrations au rôle; une compilation sans lien et sans unité; un style de *steeple-chase*; et, à travers ces misères d'un talent qu'un libraire a pris à l'heure et qu'il fait marcher sans pitié, un je ne sais quoi, une couleur, un reflet qui rappelle par instants le talent et le soleil d'autrefois. Pauvre homme de génie! La postérité se donnera-t-elle la peine de frotter cet or terni pour retrouver le rayon enfoui sous cette poussière?

Tu as lu le dernier discours académique; sais-tu que, par le temps qui court, on arrive à bon compte à l'Académie? Ce discours a été, dit-on, applaudi à chaque phrase. Il a, en effet, tout ce qui doit séduire et fasciner un auditoire de chapeaux roses et de crinolines de lettres : des paradoxes présentés avec une certaine aisance, des historiettes bien racontées, un style clair et qui ne monte pas à la tête; mais que tout cela est peu fort, peu écrit, peu littéraire, peu sérieux! Quant au directeur, il m'a paru avoir fait le plus plat et le plus maussade discours qu'ait jamais ouï la coupole de l'Institut. Quelle langue! « Quand vous entrâtes, monsieur, dans la carrière des lettres, vous fûtes frappé d'abord,... puis vous vous dites,... enfin vous vous rassurâtes,... vous écrivîtes ce drame après lequel vous donnâtes... » Ah! vous débitâtes là un méchant discours, monsieur le directeur, et jamais on ne vit pareille débauche de prétérites!

Tu me demandes ce que je lis? Que veux-tu que je

lise parmi les œuvres nouvelles. quand je vois que des académiciens écrivent ainsi ou que des gens qui écrivent ainsi sont des académiciens? Je lis Montaigne, le soir, dans mon lit, et je m'endors sur quelque phrase saine et drue comme un épi de blé, pleine de sève et de suc, crevant de bon sens épanoui en une gerbe charmante. Ils sont trois ou quatre, dans notre langue, qui sont les charmeurs et les consolateurs de la vie, les maîtres du style et les sources fécondes où tous ont puisé. Une table dont nos modernes ramassent les miettes.

Je n'avais pas encore, de tout l'hiver, mis le pied dans un salon; hier soir, je suis allé chez Crémieux, qui donnait un concert. Ce bon juif a un appartement plein de goût et de caractère, point banal du tout et qui tient de l'artiste, de l'antiquaire, de l'alchimiste et du sorcier : une galerie avec un vautour accroché au plafond, de vieux bahuts du xvi^e siècle avec des sujets bibliques et des cartonnières en cuir gaufré d'ornements judaïques; quelques beaux tableaux. Le concert était assez beau; la société assez mêlée d'avocats médiocres, de magistrats et d'artistes. Il y avait là : Ambroise Thomas, Gounod, Nadaud, Garnier Pagès, Berville, de Vallée, Chaix d'Est-Ange... et notre ami Roux-la-Botte!

La Roche-Guyon, 48 mars 1856.

Un mot seulement. Je viens de lire le *Moniteur* et les odes ignobles dans lesquelles MM. Belmontet et Barthé-

lemy insultent à la fois toutes les convenances et tous les principes de notre pauvre langue maternelle : ce sont des rimes de valets de lettres. La rage m'a pris, et voici ce que je viens de pondre. Je te l'envoie tout chaud :

Inter bovem et asinum.

Entre l'âne et le bœuf quand Jésus vint au monde,
Leur doux mugissement, s'apaisant à demi,
Berçait comme la voix de cette nuit profonde
L'enfant sur la paille endormi.

Pauvre enfant de César ! Dans tes couches brillantes
En vain tu veux dormir. Quel destin ennemi
Fait braire à tes côtés ces deux bêtes bruyantes,
Belmontet et Barthelemi ?

Paris, 9 juillet 1836.

A propos de littérature, lis-tu les *Entretiens* de Lamartine ? Cet homme est vraiment un grand et intarissable génie. Au milieu de cette suite de digressions sans but, sans plan, sans unité, que la postérité ne retiendra pas sans doute, on rencontre des pages admirables de raison, d'éloquence et de poésie. Le troisième entretien contient, à l'encontre de la doctrine du progrès indéfini du genre humain, un exposé philosophique, qui m'a vivement impressionné.

Quant aux *Contemplations* de Victor Hugo, j'en ai lu seulement des fragments ; les uns magnifiques, les autres stupides, et qui semblent autant de défis malhonnêtes à l'intelligence publique. L'idiome qu'il y parle n'appartient, que je sache, à aucun idiome connu, ne répond à

aucune donnée philosophique antérieure, à aucune syntaxe possible. C'est une langue qui a cassé son grand ressort et qui tourne en faisant ce bruit inquiétant de ferraille déréglée que tu connais. Je viens de lire un article de Gustave Planche sur ces *Contemplations*, qui m'a paru tout plein de sens et de goût.

Te parler du baptême du prince impérial serait un anachronisme bien attardé. J'y étais, à ce baptême, et à Notre-Dame encore, aux meilleures places, au premier rang; et j'ai vu là une des belles cérémonies qui se puissent voir. J'ai vu entrer l'empereur et l'impératrice au bruit du canon, aux fanfares de l'orgue, sous un pavillon de drap d'or flottant tout frangé de nuages d'encens, précédés et suivis d'un ruisseau humain tout miroitant de soie et d'or. La vieille cathédrale était peinte du haut en bas, et des simulacres de vitraux tamisaient le soleil; un immense dais de velours pendait de la nef, et, sur un gradin qui occupait tout le fond du chœur, ruisselait une cascade de soixante-dix évêques crossés, mitrés et chapés d'or. Au pied de cette colline d'évêques, un homme tout de rouge vêtu, sans un ornement : le légat, avec sa tête hâlée, imberbe, hiératique, qui semblait sortir d'un cadre de Philippe de Champagne. Que dire de tout cela? Et comme il faut se tâter, au milieu de tous ces enivrements de la puissance, pour sentir sa conscience! Comme il faut tenir son imagination à deux mains pour qu'elle n'aille pas se jeter et se fondre dans les milliers d'atomes aplatis et dorés qui forment la poussière de ce rayon de soleil!

Aujourd'hui même, j'ai lu dans les journaux que M. Fortoul vient de mourir. Je l'avais vu une seule fois, bien près de sa fin si imprévue, il y a trois semaines, aux obsèques de M. Augustin Thierry... Mais, j'y pense, je ne t'ai pas écrit depuis que nous avons perdu notre illustre ami; je dis ami, car dans ces derniers temps peu de personnes ont été aussi avant que nous deux, Émile surtout, dans ses confidences et ses épanchements intimes. Il est mort sans autre maladie que cette maladie implacable et lente qui lui a pris, depuis trente ans, tous ses organes un à un. Il comptait chaque pas du mal; il sentait, jour par jour, la vie désertar quelque partie de son pauvre corps. Mon frère arrivant un soir pour le voir, il y a deux mois environ : « Ce matin, lui dit-il, j'ai cessé de remuer le pouce droit qui vivait encore. Vous ne savez pas, mon ami, comme c'était bon de sentir remuer le pouce ! » Et ainsi il s'en allait, phalange par phalange, muscle par muscle; et la vie chassée, traquée, délogée partout par le mal était remontée tout entière et s'était réfugiée, comme dans un fort, dans cette tête aveugle et puissante. Un soir, sans cause apparente, sans secousse, après une conversation dogmatique, quelque cloison du cerveau, amincie par la souffrance de vingt années, a cédé. La matière a encombré cette retraite suprême de la pensée : il était mort. Pendant trente-six heures encore la machine a survécu, puis tout a cessé. J'ai voulu le voir une dernière fois, quelques heures avant la mort, pour emporter un souvenir suprême de cet homme qui nous a

été toujours bienveillant, et qui, je crois, nous aimait d'un sentiment sincère.

Paris, 19 septembre 1856.

Puisque nous causons littérature, as-tu lu Baruch? As-tu lu deux très remarquables ouvrages qui viennent de paraître depuis deux ou trois mois, *l'Ancien Régime*, de M. de Tocqueville, et le *Constantin et l'Empire romain au ve siècle*, de M. de Broglie fils? L'ouvrage de M. de Tocqueville est un inventaire très ingénieux, très scrupuleux et très intéressant de toutes les forces sociales de l'ancienne monarchie; c'est un résumé très serré et très substantiel de recherches immenses faites aux sources authentiques. De plus, à travers ces documents analysés fidèlement, le publiciste a jeté des vues très hardies, très neuves et très éloqu岸tes souvent. Certaines pages sont admirables de verve, de concision, de hauteur d'idées, avec beaucoup d'esprit çà et là, et de raillerie gauloise assez acérée.

Je n'ai lu encore que la moitié du premier volume de M. de Broglie; mais cela me suffit pour estimer très haut l'ouvrage et l'auteur : c'est à la fois une œuvre d'érudit et de penseur. Le tableau de la décomposition graduelle de l'empire pendant que, dans son sein, se débrouille, s'organise et se constitue socialement l'église chrétienne, me paraît très habilement traité, et souvent avec grandeur. J'ai cru comprendre là pour la première

fois le rôle et l'attitude des empereurs vis-à-vis du christianisme naissant, et les courants d'idées, de résistances, de passions, de terreurs politiques qui ont amené les persécutions. Lis cela si tu ne l'as fait déjà.

Paris, 8 janvier 1857.

Cherche bien, mon cher ami, fouille les résidus du bureau de poste de Sedan, ou plutôt fouille tes souvenirs ; il n'est pas possible que je ne t'aie pas écrit depuis le mois de septembre et ton reproche se trompe au moins de deux mois. Au surplus il est inutile de pousser loin cette querelle sans issue. Ai-je négligé de t'écrire (*ce que je ne crois pas*) ? Cette lettre est-elle restée dans la manche du facteur (*ce qui est peu probable*) ? Toujours est-il qu'il n'y a qu'un moyen de sortir de là : c'est de recommencer la correspondance qui s'est perdue ou qui n'a jamais existé, comme tu voudras.

De grandes affaires ? Oui-da, nous en avons eu sur les bras depuis trois mois et nous avons mâché à belles dents la rate et l'aloyau de cette vache enragée qui depuis si longtemps exerce nos mâchoires et déchire nos entrailles. Puisque tu prétends en être encore là, mon frère a signé le 16 octobre son traité de cession d'office. Son successeur a prêté serment le 2 décembre. Dans le courant du même mois, Émile a transporté ses lares agités auprès de moi et sous le toit commun que, depuis un an déjà, notre prévoyance leur avait ménagé. La liquidation de ses affaires d'argent a rencontré les plus

inattendues facilités de la part de gens dont nous en espérons le moins, et les obstacles les plus invincibles de la part de ceux que nous avons le droit de croire le mieux disposés. Enfin, aujourd'hui même, on a dû signer les derniers arrangements. Ces arrangements nous enlèvent, jusqu'à la dernière obole, les maigres ressources sur lesquelles nous avons compté pour attendre des temps meilleurs. Voilà, en un mot, — tu n'exiges pas que je m'arrête trop longtemps sur ce riant sujet, — voilà notre situation pécuniaire, et la porte dorée par laquelle nous faisons notre entrée dans l'année nouvelle.

Si quelque chose peut atténuer pour nous ces désastreux résultats, c'est le véritable soulèvement de marques d'estime, d'affection, de regrets, l'émeute de sympathies universelles qui a accueilli mon brave frère à cette dernière étape de la route endiablée qu'il a parcourue depuis dix ans d'un pas si ferme et avec un cœur inébranlé. Le jour de l'assemblée générale de la Compagnie des Notaires, au commencement de décembre, le président s'est fait, dans son discours, l'interprète des sentiments de tous ses confrères. Après la séance, trois d'entre eux ont été députés officiellement à mon frère pour lui exprimer les regrets et les souvenirs respectés qu'il laissait dans le notariat. On lui a remis, comme s'il faisait encore partie de la Compagnie, une médaille commémorative de la fondation de la nouvelle chambre; et, ce qui est mieux encore, la conférence dont il faisait partie lui a conféré le titre de membre honoraire. Enfin, aujourd'hui, la chambre

des notaires s'occupe activement de trouver un emploi qui puisse lui convenir. Tu vois qu'il est impossible de sortir plus honorablement d'une carrière où dès le premier jour tout le monde l'avait vu engagé avec terreur et où lui-même ne s'était jamais fait un instant illusion sur les insurmontables obstacles qui l'entouraient.

Maintenant que va-t-il faire? Recommencer sa vie à quarante et un ans? C'est une entreprise bien difficile, pour arriver à des résultats bien incertains. Il le faut cependant tenter et nous n'avons pas même la ressource d'attendre les occasions; il nous faut les chercher, les trouver et les saisir au plus vite. Nous y sommes aidés, je dois le dire, par beaucoup d'amitiés et de bons vouloirs influents. En ce moment c'est au Crédit Foncier que nous paraissions avoir le plus de chances d'accès. Plusieurs personnes très dévouées et très haut placées nous secondent : cette fois encore, soit dit en passant, j'ai beaucoup à me louer du zèle et de l'entrain de M. Chaix d'Est-Ange. Nous allons voir ce qu'amèneront toutes ces démarches et je t'aviserai du résultat. En as-tu assez sur notre compte? Non, pas encore; il faut que je te rassure sur ma chère santé. J'ai fini l'année dans ma chambre, où m'ont cloué, pendant huit jours, des douleurs d'entrailles et une faiblesse générale dont un régime obstiné et le grand air, que je viens de respirer à la campagne, ont pu seuls triompher. Mes pauvres nerfs auraient besoin de repos et d'un peu de bonheur: mais tu sais les variations infernales qui se jouent

depuis bien des années, dans tous les tons, sur ces malheureuses ficelles : nous verrons, jusqu'à quand elles résisteront sous cet impitoyable archet.

10 janvier 1857.

Forcade continue à écrire dans la *Revue contemporaine*. Il doit toujours m'envoyer deux articles qu'il vient de publier sur le dernier ouvrage de M. de Rémusat. Je voudrais bien aussi faire quelque chose si j'avais l'esprit plus libre, plus de santé, et cet entrain qu'un peu de sécurité matérielle, de bonheur moral et de vigueur physique peuvent seuls donner : trouve-moi donc un sujet...

Comment trouves-tu que nous ayons inauguré ici l'an de grâce 1857? Un archevêque de Paris¹ assassiné par un prêtre, dans une église, frappé à la place même que laissait à découvert le bras levé pour bénir! Quelle horreur! N'est-ce pas le moyen âge dans ses pages les plus sanglantes? Il n'y manque rien, pas même la rêverie dogmatique enivrant de ses fumées et de ses vapeurs de sang le cerveau d'un maniaque. Horrible! horrible! Ce matin même, à travers la boue glacée et la neige mal fondue, le cortège funèbre a porté à Notre-Dame les restes du malheureux prélat. Quant à l'abominable assassin, il sera jugé très prochainement; on dit, au

1. M^{sr} Sibour, assassiné le 3 janvier 1857 dans l'église Saint-Étienne du Mont.

Palais, que le premier président ira siéger ce jour-là à la cour d'assises et que les fonctions du ministère public seront remplies par le procureur général. C'est faire bien de l'honneur, et non, ce me semble, sans quelque danger, à ce malheureux forcené. On ne sait pas encore qui sera chargé de le défendre.

Voilà encore un insolent exemple de prospérités! M. de Morny se marie! A quarante-huit ans, il épouse une jeune fille de dix-huit ans qu'on dit admirablement belle; cette jeune fille est une Russe; cette Russe est princesse; elle s'appelle la princesse Troubetskoi et elle est — écoute ceci — la fille naturelle du feu tsar Nicolas! C'est pour le coup que toutes les convenances se trouvent réunies. Une seule chose m'inquiète : comment pourra-t-il sortir de là des enfants légitimes? Sais-tu que, quoi qu'on en dise, ce siècle-ci n'est pas du tout prosaïque et qu'il garde à nos neveux de curieuses légendes?

A propos de légendes, voici une histoire : Mirès et Millaud se sont colletés l'autre soir au foyer du Gymnase. Au fort de cette dispute, venue je ne sais d'où, ils échangeaient, assure-t-on, d'édifiantes invectives : « Est-ce que vous me prenez pour un actionnaire des ports de Marseille? — Non. Je sais bien que vous êtes l'ancien croupier du journal *l'Audience!* » Là-dessus, les cannes se sont levées, et des maladroits ont séparé ces crocheteurs dorés sur tranche. Mais je te conte là une histoire de quinze jours, et dont le cercle de Sedan ne veut déjà plus, j'en suis sûr.

Puisque j'ai écrit le mot théâtre, tu voudrais peut-être avoir des nouvelles des pièces en vogue cet hiver? Lis les feuilletons, mon ami, car, pour ma part, je ne te puis parler de ce que je n'ai ni vu ni entendu. Il y a plus d'un an que je n'ai mis le pied dans une salle de spectacle. Un opéra-comique, *la Reine Topaze*, de Massé, fait fureur en ce moment au Théâtre-Lyrique. Voilà tout ce que la rumeur publique et les journaux m'ont appris. Pour mon compte, je me suis mis à relire Shakespeare qui, maintenant, me désoriente un peu; *deviendrais-je ganache?* De front avec Shakespeare, et comme pour tâter à la fois les deux extrémités les plus éloignées de l'esprit humain, je lis Pline le Jeune, que je ne connaissais pas du tout. Je n'ai encore vu que les lettres et je n'ai pas abordé le panégyrique de Trajan; mais j'en sais maintenant assez pour m'étonner un peu que le nom et l'œuvre de ce beau parleur aient traversé dix-sept siècles tout entiers. Jamais je n'ai rien lu de si absolument insignifiant. Pour le fond, le récit de ses succès oratoires, des invitations à dîner, des billets de condoléance, des avis donnés ou demandés pour la vente de quelques champs, voilà toute la matière de ses lettres. Quant à la forme, elle est facile, élégante, plus fine qu'originale, et plus affectée que vraiment spirituelle.

Notre ami Colmet vient, pour la première fois de sa vie, d'éprouver un grand malheur. Sa bonne et digne mère est morte dans les derniers jours de décembre. Toute la famille a supporté ce coup imprévu avec une fermeté stoïque. M. Colmet père a déclaré que rien ne

serait changé aux habitudes de famille; et le 1^{er} janvier, quatre jours après la mort de sa femme, toute la tribu se réunissait à la table commune où une place seulement restait vide. Maintenant, sauf un peu de gravité inaccoutumée, la vie a repris, parmi ces esprits tranquilles, son cours paisible. C'est stoïque! Et si, comme je le pense, les cœurs n'en souffrent pas moins, voilà un bel exemple donné à nos sensibilités malades.

J'ai vu déboucher dans mon cabinet hier matin Cadet de Vaux, chauve comme l'occasion, mais frais comme l'aurore et jeune comme le printemps. Le voilà procureur à Chartres et sur la route directe de Paris. Il a débuté là-bas par faire couper le cou à un assassin, tout en parachevant son déménagement. Juge ce qu'il saura faire quand il sera tout à fait installé.

La Roche-Guyon, 16 avril 1857.

Que te dire du monde, de Paris, de ses plaisirs, du mouvement des intelligences et du train des choses politiques ou littéraires? Hélas! n'est-ce pas un des pires résultats de la maladie, de vous rendre égoïste jusqu'à l'abêtissement? Et maintenant que la convalescence est venue avec ses voracités faméliques, à quoi crois-tu que je songe le matin en ouvrant les yeux? A mon déjeuner et à mon dîner du jour. Mangerai-je des œufs ou une côtelette, du chocolat ou du lait? Ma poule au riz sera-t-elle cuite à point? Voilà mes seules préoccupations et mon seul souci. Je brûlerais la bibliothèque d'Alexan-

drie pour faire bouillir mon pot-au-feu. La seule distraction littéraire que je me sois donnée ici ç'a été de lire *la Fiammina*, un petit drame bien fait, trapu, ramassé, courant droit au but d'un pas assuré, l'œuvre d'un débutant qui ne ressemble en rien à un début. Je ne crois pas que l'auteur ait un grand avenir dramatique; il est trop concis, trop net, trop positif pour que cette jeunesse si mûre promette de grands progrès. C'est, à mon sens, un de ces esprits qui viennent au monde à quarante ans. Cela n'empêche pas qu'il n'ait fait une pièce excellente.

Cette fois, mon cher ami, tu n'as pas à craindre mes six pages ordinaires. Voilà déjà que ma main se fatigue et je veux obéir, à la lettre, à l'ordonnance qui m'a prescrit, pendant mon séjour ici, le repos jusqu'à l'hébétement et le non-penser jusqu'au crétinisme. Je n'ai même pas le droit d'épancher dans le cœur d'un ami le chagrin qui me ronge à l'aspect de ma vie tant de fois brisée et de mon avenir écroulé devant moi. Tout cela n'est pas *dans mon régime*. Je ne dois causer que de choses gaies ou au moins indifférentes.

Paris, 21 juin 1857.

Peut-on entrer? C'est moi, moi d'il y a deux mois, trois mois, un siècle. Si tu te fâches, je m'en vais et tant pis pour nous deux. Allons! la patte... et *soyons amis*, mon pauvre vieux Cinna. J'ai été bien malade, va, et je l'étais encore quand lje t'ai écrit : il me semble

que ma dernière lettre doit être datée de la Roche, vers le milieu d'avril. Quelques jours après, je revenais à Paris, convalescent déjà, mais maigre et jaune comme un jonc séché au soleil. A peine de retour, l'arriéré de mes affaires m'est tombé sur les bras et, depuis cette époque, je n'ai pas eu un moment de loisir. Je suis heureux de te dire que j'ai eu au Palais de vrais succès, de belles affaires et que, cette année enfin, j'ai fait un assez bon pas en avant. Je te fais grâce de la narration de mes procès; nous ne sommes pas là pour causer procédure et plaidoiries. Mais, comme il faut à toute médaille un revers, à toute lumière une ombre, je viens de payer, d'un coup, la rançon de toute la gloire judiciaire que j'ai conquise depuis deux mois. Je suis allé plaider vendredi (jour néfaste), à Saint-Quentin, une très lourde affaire de cours d'eau et j'ai subi le plus humiliant échec qui me soit jamais advenu. J'ai pataugé, j'ai barboté, je me suis coulé à dix pieds au-dessous du niveau de l'Oise. J'ai cumulé les différents genres de mauvais connus dans la littérature du Palais. Ça a duré ainsi une heure et demie. J'étais hébété, abruti par un violent orage qui couvrait depuis le matin et par une plaidoirie de trois heures et quart à l'aide de laquelle mon perfide adversaire m'avait littéralement magnétisé. Je m'entendais avec horreur; je parlais un français insensé; l'eau me coulait du front, et, sans mes notes, qui, par bonheur, étaient complètes, j'étais perdu. Jamais je ne me suis trouvé à pareille fête.

Tu as bien fait, mon ami, de relire, en mémoire de notre cher grand poète, l'œuvre d'Alfred de Musset. Son enterrement s'est fait par une matinée pluvieuse de printemps; et c'est tout au plus, dit-on, si une trentaine de parapluies littéraires suivaient, dans la boue, le corbillard modeste. Le pauvre poète avait rendu son oraison funèbre difficile, et M. Vitet, tu l'as pu voir, a eu la main très légère et très pieuse. Jamais génie ne s'en est allé de ce monde moins accompagné de bruit et de pompe; mais le soir même de sa mort, combien de mains trempées de pleurs tournaient les pages de *Rolla*, de la *Solitude* et de la *Nuit de mai*! Combien de pauvres âmes blessées y relisaient comme moi, — et comme toi-même, m'as-tu dit, — leur jeunesse, leurs souffrances, leur vie tout entière écrite en caractères immortels!

A propos de poésie, je suis allé, il y a quinze jours, entendre *Oberon*, et j'ai eu, ce soir-là, un des grands plaisirs d'esprit que j'aie depuis longtemps éprouvés. C'est un chef-d'œuvre, cet *Oberon*, dont je connaissais une phrase à peine, estropiée par les cornets à piston de toutes les sociétés philharmoniques. Point de parti pris, pas de système, l'esprit qui marche et le cœur qui chante, tantôt en pleine mélodie italienne, large et facile, tantôt en libre et sauvage Bohême, répétant en phrases courtes, originales et heurtées, les chœurs des esprits dans les bois ou le balancement des ondines sur les vagues d'une mer fantastique. Réverie, gaieté, mélancolie, tout cela nous a ravis, mon frère et moi. Les rôles de femmes sont remplis avec assez d'intel-

ligence; les hommes sont stupides et ne comprennent pas une note de cette fantaisie.

Notre camarade de Vallée, maintenant avocat général, vient de publier un livre intitulé : *les Manieurs d'argent*. Il a trouvé ce titre piquant dans La Bruyère, à ce qu'il m'a dit. Quant au livre, c'est, à ce qu'il paraît, une courageuse et vigoureuse sortie contre l'agiotage et le culte de ce veau que tu sais.

J'avais quelque idée de faire un article sur cet ouvrage; mais, outre que je suis en ce moment encore surchargé de besogne, on m'a fait lire hier certaines phrases qui me découragent. C'est un style inouï; et comme je passe ma vie à défendre ce brave Vallée contre le Palais presque tout entier ameuté contre lui, je n'aurais voulu faire un article que pour dire du bien de lui et de son livre.

L'exposition de peinture est ouverte depuis quelques jours, au Palais de l'Industrie. Comme ce gouvernement glorieux fait perdre, jour par jour, à ce pays tous les traits de cette physionomie libérale et généreuse qui faisait sa grandeur! On paie maintenant à la porte, où l'on vous compte à un tourniquet comme les moutons à la porte de la bergerie. Sois sûr que bientôt on paiera pour entrer au Louvre, pour entrer aux Tuileries, pour passer aux Champs-Élysées, pour entrer dans les églises. Malgré cet impôt vexatoire, je suis allé hier à l'exposition et je viens d'y passer tantôt une grande moitié de la journée. Il n'y a aucun grand tableau remarquable et, somme toute, l'exposition est médiocre. Les hon-

neurs de cette année sont évidemment pour Gérôme qui a fait tant d'étonnants progrès et a exposé trois toiles admirables à mon sens. Une représente *la Prière chez un chef arnaute*; l'autre une *Marche de recrues égyptiennes dans le désert*. La composition de ces deux tableaux est d'une originalité charmante et le second surtout est délicieux de couleur. Quant à la troisième toile, c'est un chef-d'œuvre d'expression et un drame saisissant dont la bizarrerie épouvante. Un *Pierrot* et un *Sauvage* ont pris querelle au bal masqué. Ils sont venus, sans prendre le temps de se déshabiller, se battre au coin d'un bois. La terre est blanche de neige, le ciel est noir, les arbres pleurent. Une voiture, dans le fond, attend au détour de l'allée. Sur le premier plan, à gauche, le *Pierrot*, blessé en pleine poitrine, meurt dans les bras de ses deux témoins, un *Crispin* et un *Espagnol à manteau rouge*. Le corps affaissé pèse de tout le poids d'un cadavre, les yeux sont tournés par l'agonie; le bras droit crispé tient encore le fleuret. Le sang coule à grosses gouttes et fait des trous dans la neige. La mort avec tous ses effrois sous ce costume burlesque, l'épouvante peinte sur les traits des deux amis, le contraste de cette terreur avec les oripeaux insolents dont ils sont affublés, tout cela vous glace; ce groupe est superbe. A droite un arlequin impassible emmène le sauvage qui a fait ce mauvais coup et dont on ne voit que le dos où s'effiloque en lambeaux barbares une peau de bête empruntée à l'étalage de Babin. C'est un sinistre et charmant

tableau, et, dans ces figures de dix pouces, il y a tout un monde d'horreur.

Pils a un débarquement de l'armée en Crimée qui est un excellent tableau. Vernet a formé là un élève menaçant pour sa vieille gloire. C'est aussi bien que lui pour le naturel, le mouvement, la pose et l'air du troupière; c'est cent fois mieux comme peinture. Bida a une série de dessins qui sont d'admirables chefs-d'œuvre et d'une inconcevable exécution. Voilà le dessus du panier. Hamon est tombé dans le logogriphe, c'est le fin du fin; et si fin, à la fin, que bien fin est celui qui les peut comprendre. Pour moi, j'y renonce...

Paris, 2 septembre 1857.

Mon cher ami, depuis une demi-heure, je suis bloqué au Palais par une pluie diluvienne; me voici réfugié à la bibliothèque où les vacances font la solitude et le silence. Assieds-toi donc à côté de moi, sur cette vieille banquette de crin noir, où — il y a quinze ans passés — nous nous sommes assis ensemble. Je suis triste à mourir; j'ai envie de pleurer: l'orage du dehors et du dedans me déchire les nerfs. Viens donc, et causons, puisque tu veux être l'ami des heures sombres.

Quand je t'ai écrit (il faut donc qu'il y ait plus de deux mois?) j'étais dans un moment de calme, dans un intervalle lucide de mon imbécile destinée. A peine m'étais-je complimenté moi-même de cette rare bonne fortune,

qu'un tourment d'un genre nouveau s'est venu montrer à l'horizon. Mon pauvre père, dont la santé jusqu'à présent avait été assez bonne, est tombé sérieusement malade. De temps en temps la fièvre, des insomnies fréquentes, une faiblesse continue, une irritation nerveuse facile à comprendre, et soixante-quinze ans ! Tu conçois nos inquiétudes et notre chagrin. Ma mère soigne à tâtons son malade avec un dévouement et un courage qui n'ont rien d'humain. Dans deux jours, je vais aller, non pas la remplacer, mais tâcher d'alléger sa fatigue. Voilà, mon pauvre ami, les tristes vacances qui se préparent pour moi. A quoi bon me plaindre ? N'est-ce pas là la vie ? le nouveau chagrin qui nous arrive, je le prévoyais et l'attendais depuis longtemps. C'est la vie. Triste ! oh ! bien triste, cette vie où les tourments se suivent comme un interminable troupeau de bêtes mal-faisantes. Tu sais si nous sommes habitués à ces choses et si le courage nous a jamais failli ; mais, à chaque secousse, les ressorts s'usent d'autant, l'énergie faiblit, les forces vives de l'intelligence et du cœur baissent de quelques degrés. Pour mon compte, j'en suis là.

J'aurais eu pourtant besoin de repos : mon année a été laborieuse. Je crois qu'elle n'a pas été absolument stérile.

J'ai fait encore un pas en avant : mon nom est plus connu au Palais, et dernièrement, aux élections du Conseil de l'ordre, j'ai eu, sans m'en douter, une quarantaine de voix. Mais ce qui m'afflige et me blesse — car tu sais que je suis un hypocrite de modestie, — c'est

mon obscurité, au dehors, à quarante ans! à Paris! En pleine lumière de publicité, être moins connu que le cordonnier breveté qui peut tatouer sa boutique de ses brevets et des armoiries enluminées de LL. MM. Impériales! Être un petit avocat sans renom et sans gloire! Je souffre en dedans de toute l'ambition que je ne montre pas au dehors, — pardonne-moi, mon vieil ami, toi le sosie de mon cœur, de laisser crever devant toi mon ballon gonflé d'orgueil. — Une chose encore m'inquiète et m'irrite : c'est l'imbécillité intellectuelle, l'apathie à laquelle je suis réduit. Je cherche en vain, en dehors de mon métier, un sillon à ouvrir, une route à suivre, un travail littéraire où je puisse accrocher mon nom : rien! Si ce n'est pas l'occasion qui m'échappe, c'est l'impuissance qui m'arrête. J'ai voulu entreprendre dix ouvrages grands ou petits : devant tous j'ai reculé par paresse et par ignorance ; — oui, ignorance, car je suis ignorant comme une pintade. Dernièrement encore, de Vallée m'a demandé de lui faire un article sur son dernier livre *les Manieurs d'argent*. Je passe mon temps à lire et à relire l'ouvrage sans trouver une idée, une ligne, un mot! Je ne sais rien et je ne peux rien. Et la vie s'avance, ô misère! Et je crèverai de quelque absurde maladie nerveuse, sans avoir rien laissé de moi, rien, ni œuvre, ni famille.

*Cotal' vestigio di se in terra lascia
Qual fumo in aere in acqua la schiuma.*

Quand je serai mort, sais-tu ce qu'il te faudra faire?

Tu prendras mes lettres, tu en feras extraire ce qui peut être lu par mes amis sans les scandaliser sur mes fautes, que toi seul connais, et puis tu distribueras cela, d'accord avec mon frère, à ceux qui m'ont entouré dans ce monde, afin de leur faire voir que ton ami n'était pas un crétin sans cœur. Voilà, n'est-ce pas ? une jolie commission et une heureuse idée, une idée d'automne. Il pleut et voici les feuilles qui tombent. C'est égal, j'y tiens et je ne m'en dédis pas.

Pardonne-moi, aime-moi, quoique je sois haïssable. Écris-moi pour me faire respirer un peu de bon sens et d'air sain. Présente mes souvenirs bien affectueux à tout ce qui t'entoure.

Paris, 24 novembre 1857, 8 heures matin.

Ma foi, tant pis, et tant mieux ! Je commence par toi ma journée ; car si je ne t'écris pas ce matin, je ne le pourrai pas faire de toute la semaine, et je veux te remercier de ta bonne et belle lettre d'hier. Quand je dis hier, je me trompe peut-être, mais j'étais à la Roche et j'ai trouvé ta lettre hier soir en arrivant. Tu veux de nos nouvelles ? En voici. Ma mère, après un affreux désespoir, est entrée dans la douleur résignée qui, pour les âmes croyantes, suit les grandes crises du cœur. Elle perd tout avec mon pauvre père. Il était ses yeux, il était ses mains, il était l'intelligence attentive qui devinait et doublait la sienne. Il écartait d'elle

les obstacles, les soucis à chaque pas renaissants dans cette nuit profonde qui l'entoure. Il vivait pour aimer, pour obliger, non seulement pour faire le bien, mais pour chercher le mieux ou le rêver. Juge ce que devait être ce grand cœur toujours ouvert quand il avait à côté de lui cet ange du ciel à chérir et à consoler. Sa tâche, pendant ces dernières années, était certainement de faire oublier à ma mère, par ses soins et son dévouement, la position cruelle où, par grandeur d'âme, par ignorance du mal et par un fatal excès de qualités généreuses, il l'avait involontairement jetée. Mille fois j'ai lu dans ses yeux cette pensée; car ce pauvre père, que tu n'as pas connu, avait les yeux, le sourire, et, sur les traits, la transparente bonhomie d'un enfant... Mort! Plus rien! Rien qu'une petite butte de terre mêlée de cailloux, là-bas, dans le coin du cimetière, au bas de ce mur où je me suis accoudé dix fois avec lui en revenant de nos promenades pour regarder la pierre de sa vieille cousine près de laquelle il dort maintenant. Hier je suis allé le voir et lui parler et pleurer sur ce tertre avant que la dalle du maçon l'ait brutalement aplani. Allons, allons! En avant! comme disent nos amis les Américains, qui ne pleurent pas pour ces choses-là et qui se feraient, au besoin, des serpettes avec les os de leurs pères.

11 heures soir.

Ce matin, en t'écrivant, je ne me doutais guère des nouvelles que j'allais apprendre au Palais. Dupin!... O

turpitude! mais plutôt ô démenche! ô enfance! Car le bête l'emporte sur l'ignoble. Que veut-il? Qu'espère-t-il? Pourquoi cette inutile et tardive ignominie? Président de la Chambre des députés, président des deux assemblées républicaines, exécuteur testamentaire et ami du roi, conseil intime de cette famille spoliée, quel vertige le pousse dans ce borborygme? Avant-hier il assistait, à Saint-Ferdinand, au service funèbre pour la duchesse de Nemours : aujourd'hui le voilà procureur général de l'ennemi acharné de cette race; demain, il sera sénateur; après-demain, il sera porté en terre au milieu des huées. Ce n'est qu'un cri et un éclat de rire au Palais et dans tout Paris. L'empereur n'a sans doute vu, dans cette nomination mendrée, que la justification des décrets du 22 janvier et la rétractation publique des protestations judiciaires qui les avaient accueillis. Mais quel outrage pour la magistrature! Et quelle prostitution de la justice! J'attends cet homme à son discours d'installation. Il mettra, j'en suis sûr, les pieds dans le plat, ses gros pieds avec ses gros souliers. Ce sera une épopée de bassesse. Quant à Chaix d'Est-Ange, c'est tout autre chose, et à tous les points de vue sa nomination est très bien venue au Palais. D'abord il n'a rien eu à rétracter ni à renier. Il a été toujours le partisan dévoué de ce gouvernement-ci. L'absolu le flatte, le passionne et l'attire: la liberté l'irrite, la démocratie l'agace, — et elle a souvent de quoi agacer les moins délicats. Comme talent, ce sera un magnifique procureur général. Quant au reste, avec un bon avocat

général c'est la sinécure par excellence. Cette fois encore, et comme toujours, cet enfant gâté de la vie a eu un incroyable bonheur. Au Palais, il n'avait plus rien à gagner pour sa gloire et, depuis un an, on chantait partout, excepté tout près de lui, les homélies de l'archevêque de Grenade. Il quitte le barreau à temps, juste à temps, un peu trop tard, mais si peu ! Avec ce qui lui reste, il sera le plus éloquent magistrat de France. Ce que cela va me rapporter ou m'emporter, je ne le sais encore. A coup sûr, si je lui demande quelque chose, quoi que ce soit, s'il le peut faire, il le fera. J'ai des raisons pour en être à peu près sûr. Mais faut-il demander ? Et que demander ? De toutes les initiatives, celle des sollicitations est celle que j'ai le moins. Ne vaut-il pas cent fois mieux garder au Palais mon coin qui va s'élargissant ? Je serais un pitoyable avocat général, sauf peut-être dans quelques occasions, et ces occasions il faut qu'elles viennent. Et puis la dépendance ! Et puis l'instabilité ! Et puis les révolutions ! Et puis les passe-droits ! La nécessité de retremper sans cesse sa faveur dans des obséquiosités officielles ! Voilà de quoi y songer. Je suis allé tout à l'heure chez Chaix d'Est-Ange. Il n'y était pas : je vais le voir demain matin. Dieu veuille qu'il ne m'entame pas sur ce chapitre ; car il est un de ces hommes qui ne comprennent pas et ne pardonnent pas qu'on marche avec leur bienveillance.

Je te disais tout à l'heure qu'on serait disposé en ce moment à m'accorder *quoi que ce soit*. Le mot, tel que

je le souligne, m'a été rapporté de toutes parts comme venant de M. de Royer. Hélas! en écrivant à travers mes larmes, auprès de mon père mourant, le misérable petit article sur *les Manieurs d'argent* que tu viens de lire, je ne me doutais guère que je faisais pour *ma gloire* plus que je n'avais fait en dix ans d'efforts et de travail. Te dire ce qu'a été le succès de cette œuvre de douleur est impossible; et, chose inouïe, après plus de quinze jours, il dure encore! Au Palais, on n'a pas parlé d'autre chose pendant une semaine : on dirait que ce monde-là n'a jamais lu rien qui fût écrit à peu près en français. Je suis passé, du coup, grand écrivain parmi les avocats et je dois dire que les compliments m'ont, en général, paru pleins de cordialité. Les gaucheries de quelques-uns ont été assez amusantes : Cauvain, pour se dispenser d'un éloge, m'a dit d'un air embarrassé qu'il avait entendu parler d'un article remarquable que j'avais fait, mais qu'il ne savait où le trouver. Il ne croyait pas si bien dire; l'édition entière du *Journal* du 13 a été enlevée en quatre jours et, aujourd'hui, ni pour or, ni pour argent, on ne pourrait s'en procurer un numéro. Au milieu de cette gloire imprévue, certains compliments m'ont touché plus que tout le reste : d'abord, celui de mon frère, le plus intraitable des critiques et l'un des plus éclairés; puis celui de M. Defrenne, dont le sens littéraire est pour moi infailible. Ce pauvre homme était enchanté et je ne puis répéter tout ce qu'il m'a dit. Il y a enfin une opinion chère que j'attendais et que je craignais, c'est

la tienne. La voici arrivée. Dieu soit loué! Et puisque tous trois, vous dites que c'est bien, me voilà convaincu. *Sublimi feriam sidera vertice*. Hélas! Quant à moi, pour ce peu que j'ai à passer en ce monde, ce travail conservera d'ineffaçables et cruels souvenirs. J'en ai lu le commencement à mon père, qui était un bon juge aussi et qui avait tous les instincts du talent, — au moment où sa tête commençait à s'affaiblir. Je le vois toujours me faisant signe de temps en temps d'arrêter; puis, passant sa main sur son front pour y retenir la pensée qui s'enfuyait! Oh la vie! la vie! Néant! Que nous restait-il à espérer si tout finit là? En embrassant ton front glacé, le soir de ta mort, pauvre père, j'ai senti au fond du cœur la certitude de l'immortalité... Allons! En avant, rêveur!

Mercredi matin.

Aïe! Aïe! Est-ce que mes pressentiments se réaliseraient déjà? A l'instant, on me remet une longue lettre de M^{me} Chaix d'Est-Ange, qui me somme, sans admettre aucune excuse, d'aller dîner chez elle tantôt, en famille. Cette lettre est admirable de simplicité et d'affection. Je voudrais te l'envoyer. Mais, il y a cette phrase : « Mon mari vous prie de venir dîner avec lui. » Je suis inquiet de ce tête-à-tête avec le pouvoir. Est-ce qu'il voudrait me corrompre?...

Paris, 23 avril 1858.

Laisse-moi te remercier du fond du cœur, mon brave Henry, de ta bonne et admirable lettre. Si quelque chose pouvait adoucir ma douleur, ce serait cette voix d'ami qui me rappelle au devoir, au travail, aux croyances immortelles, à cette vie future où nous ajournons nos espérances. J'ai des instants de doute où cette vieille foi des âmes souffrantes dans un meilleur avenir me semble la chimère de notre crédulité. Mais pourtant il y a des traits qu'il me paraît impossible de ne plus voir, une voix qu'il me paraît impossible de ne plus entendre. Et bénis sois-tu pour me montrer du doigt cette autre vie consolatrice de celle-ci, cette éternelle patrie des compensations et des revanches.

Aujourd'hui je ne t'écris encore que quelques mots, il faut avoir pitié de moi, il faut me laisser revenir lentement à la raison.

Paris, 19 mai 1858.

Mes derniers articles sur les Parlements, que tu as lus avec tant d'indulgence, m'ont fait du bien au Palais. J'ai reçu à ce sujet beaucoup de lettres trop flatteuses et une entre autres, très inattendue, de M. Vaïsse, l'ancien procureur général, maintenant président à la Cour de cassation. Il me disait que mes articles sur M. de Bastard, ainsi que celui sur M. de Vallée, lui avaient inspiré le

désir de me connaître; qu'il voulait *venir me voir, mais qu'il croyait pouvoir profiter du privilège de l'âge* en me demandant de venir chez lui pour que nous fassions connaissance. Qu'aurais-tu fait à ma place? Tu aurais un peu grommelé comme un sauvage que tu es; et puis tu aurais endossé ton sedan et tu aurais été faire ta visite. Ainsi ai-je fait. J'ai trouvé un magistrat fort aimable, causant bien et plein de bienveillance un peu protectrice, comme l'est presque toujours la bienveillance des magistrats. Mais j'ai pu voir dans cette visite, comme dans quelques autres occasions, le côté dangereux de ces petits succès littéraires pour un avocat. M. Vaïsse a eu l'air de croire que, pour moi, la littérature était la profession et la plaidoirie l'accident. J'ai eu quelque peine à le détromper. En définitive, il m'a proposé très gracieusement son concours et celui de M. Troplong pour m'ouvrir les colonnes des grands journaux et des revues. Malheureusement le seul journal et la seule revue qui pussent tenter mon ambition sont tout à fait en dehors de leur influence. D'ailleurs, quant à présent, mes élucubrations historiques sont forcément interrompues. Je me remets à la publication des plaidoyers que tu sais, besogne fatigante, irritante et sans profit. J'ai déjà fait imprimer deux plaidoiries et je prépare les autres. Je compte avoir fini le travail matériel à la fin du mois d'août et consacrer mes vacances à faire une façon d'introduction; car celle que je t'ai lue il y a deux ans est absurde. La nouvelle ne sera probablement pas beaucoup meilleure, car je

ne vois pas une idée où me prendre; mais enfin il faut essayer. Voilà pour le moment, et d'ici à longtemps, tout mon horizon littéraire.

Je suis entouré de deuils; depuis six mois nous avons perdu sept personnes de notre société intime. Cette fois, c'est la famille Reille qui est frappée. Le maréchal s'affaiblit de jour en jour, et, sans maladie déterminée, s'en va de ce monde; il a bientôt quatre-vingt-trois ans. Un bien triste événement va lui faire beaucoup de mal. Il avait encore à Antibes un frère, M. Polyeucte Reille, ancien chef d'escadron, excellent homme que nous aimons beaucoup et qui venait, tous les ans, passer quelques mois à Paris. Il part d'Antibes, il y a quinze jours, en pleine santé; malgré ses soixante-seize ans, c'était un des hommes les plus sains et les plus vigoureux que l'on pût voir. Il reste douze heures en chemin de fer sans descendre; l'échauffement détermine une maladie de vessie. Il arrive le dimanche, se met au lit le soir. Huit jours après, il faut lui faire une ponction au ventre. Hier soir, il était au plus mal et il ne passera probablement pas la journée.

On m'apprend à l'instant la mort de la duchesse d'Orléans! Pauvre famille! Pauvre reine! Que de coups imprévus et terribles et que la Providence a d'inconcevables desseins!

Il est bien inutile de te dire que je n'ai pas mis le pied cet hiver dans un théâtre et que je ne suis nullement au courant des nouveautés dramatiques. J'ai lu pourtant, pour ne pas avoir l'air d'une buse, *le Fils naturel*, qui a

fait, quinze jours durant, un tapage de camaraderie. J'ai trouvé ce chef-d'œuvre détestable comme composition, comme pensée et comme style. Je ne sais pas dans quel monde ont vécu tous ces gens-là; mais qu'ils connaissent peu le monde de tout le monde! La *Jeunesse* d'Augier a fait aussi grand bruit (en vers). Les fragments que j'en ai lus ne m'ont pas transporté d'aise. C'est un style pénible, bariolé, empruntant de tous côtés des tons disparates. Ce sont des vers qui commencent à Corneille et qui finissent à Dorat. Et puis où est donc la *Jeunesse* là dedans?

Je n'ai pas lu le nouvel ouvrage de Proudhon. Des gens en qui j'ai confiance me disent que c'est une grande fatigue sans compensation. D'ailleurs, nous arrivons tous deux à l'âge où le paradoxe, en trois volumes, inspire par-dessus tout l'ennui. Nous verrons ce que produiront les débats du procès qui va se juger incessamment. Je ne sais pas encore quel est l'avocat de Proudhon, mais Jules Favre me semble naturellement indiqué. Ce n'est pas, comme disait Louis XIV de Fénelon, le bel esprit le plus chimérique de ce pays-ci, mais le bel esprit le plus esprit faux que je connaisse.

3 août 1838.

C'est très vrai, mon bon ami, depuis longtemps je te dois une lettre, et depuis bien longtemps aussi je veux t'écrire. Mais je suis l'homme du monde qui sait le

moins arranger son temps, et les heures s'en vont et puis les jours et les semaines, sans que je puisse rien finir et quelquefois rien commencer. Je me suis souvent trouvé en contemplation devant une feuille de papier blanc que je regardais depuis une heure, y dessinant en rêve mille fantaisies absurdes sans que ma main ait eu la force d'y écrire vraiment une ligne. Oh! la malsaine et triste habitude des poètes, des affligés et des faibles, de se replier toujours en soi, de se regarder, de s'écouter, de se parler toujours à soi-même, de laisser les souvenirs envahir le présent et le songe énerver l'action! Voilà mon mal et la vraie cause de mes lents progrès dans la vie. Autour de moi, je les vois tous alertes, actifs, l'œil bien ouvert, l'oreille au vent et la main sur l'occasion, tout entiers à la besogne du jour, tout entiers à l'effort du moment, tout entiers au succès, convaincus de leur propre importance, se prenant au grand sérieux, eux et leurs discours, ne se laissant distraire par aucun bruit du dedans, ni endormir par aucune chimère, ni abattre par aucune souffrance. L'ardeur! cela me manque. *A quoi bon?*... Voilà maintenant, plus que jamais, le cri paresseux de mon indolence ou de ma philosophie. Quand je travaille, la moitié de mon esprit est occupée à prendre en pitié ce que fait l'autre. Si je désire bien faire, c'est moins par ambition ou par orgueil que par une sorte de conscience intellectuelle. J'attends l'occasion, je ne la cherche pas; si elle court devant moi, je la laisse gagner de l'avance, et quand son unique cheveu me reste dans la main je suis tout

consolé. Et, en ce moment encore, qu'est ce que je fais? Au lieu de te parler de politique, théâtre, barreau, littérature, musique, peinture, je te parle encore *moi* avec le laisser aller de l'égoïsme toujours prêt à se raconter lui-même.

Tiens, il y en a ce matin même beaucoup autour de moi qui pensent à eux, mais d'une bien plus utile façon. Ce matin, nous faisons nos élections pour le Conseil de l'Ordre, et, depuis quinze jours, la salle des Pas-Perdus est un lieu d'enchantement. Tous les yeux sont chargés de douceurs infinies, toutes les mains se cherchent dans des étreintes fraternelles; tous les gestes attirent et promettent, toutes les robes noires ont des ondoiemens séducteurs qui voudraient imiter le frou-frou provocant de la crinoline. On entend dans l'air le bruit des sourires. Mais là aussi, comme partout, il y a la Vénus pudique et la Vénus impure; le chaste désir de quelques-uns qui brûlent du feu décent des matrones et se bornent à jeter sur les stagiaires des regards maternels tout chargés de mélancolie; la brutale convoitise des autres qui, les bras ouverts, l'œil ardent, le teint enflammé, la parole audacieuse, chantent à tout venant l'épithalame effronté des candidatures nouvelles. C'est un étrange spectacle et je me le donne depuis huit jours, avec quelques observateurs de mes amis, tâchant de me distraire des choses tristes par les choses bouffonnes de cette vie. Après tout ce grand bruit et ces agitations stériles, tu vas voir que le Conseil restera exactement tel qu'il est, et que toutes ces ambitions turbulentes vont

rentrer dans le fourreau jusqu'à l'année prochaine. On éviterait, je crois, le plus gros de cet immonde marchandage si l'on décidait, une bonne fois, le renouvellement régulier et forcé du Conseil par fractions. Cela amortirait la furie de la foule qui se culbute à la porte, et permettrait à ceux qui valent quelque chose d'arriver à leur tour. J'en parle d'une façon désintéressée, car je ne crois pas être parmi ceux qui devraient arriver cette année. Quant à moi, je n'ai pas à me plaindre. Mon année, sans être marquée par aucune grande affaire, a été utilement employée, et j'ai gagné plus d'argent qu'à l'ordinaire. J'ai fait un de ces pas de bœuf, lents et courts, auxquels je suis habitué.

En revenant du Palais, j'entre quelquefois au Louvre, où l'on vient de faire une curieuse restauration de nos Rubens; c'est moins une restauration, à vrai dire, qu'une résurrection, et, pour moi du moins, une création toute nouvelle. Cent fois, j'étais passé devant ces grands tableaux de la vie de Marie de Médicis sans y voir autre chose que d'immenses paravents officiels, d'un goût douteux. Ces paravents décrassés, débarbouillés de leur vernis jaune, se trouvent être des foyers ardents de lumière. C'est la création tout entière vue par un jour d'éclatant soleil. Toute la nature pou droie dans une poussière de rayons, verdoie dans des horizons sans bornes, palpite, s'agite et vit dans un monde d'êtres réels et rêvés, depuis le lézard qui resplendit au premier plan sur une cassure de rocher, jusqu'au Jupiter Olympien qui, assis sur les nuages le

bras appuyé sur son sceptre, remplit tout le lointain de sa rayonnante immobilité. Quel peintre ! Quelle fougue ! Quelle fécondité, avec tant de finesse à la fois et de grandeur ! Et quelle force de création ne faut-il pas pour arracher le spectateur à toutes les données du bon sens, de la raison, à toutes les habitudes journalières et routinières de la vie et le jeter au milieu de toutes les extravagances de l'allégorie, au milieu des cauchemars étincelants d'un monde fantasque où s'embrassent et s'embrouillent pêle-mêle des Tritons, des Naïades, des Cardinaux, des Vénus sans voiles et des reines en vertugadins, Mercure avec des ailes aux pieds et Henri IV tout bardé de fer, la France trainée sur un char attelé de lions et le légat du Pape avec sa barrette rouge assis philosophiquement dans un coin de l'Olympe païen encombré de tous les dieux, inondé de la lumière que secoue en courant le quadrigé d'Apollon et tout retentissant des baisers que Mars et Vénus se prodiguent sur le bord d'un nuage ! Songe aussi que ces vingt tableaux gigantesques ont été peints en deux ans au courant de la brosse. Quelle chose bizarre, que chaque art ait ainsi des époques de floraison après lesquelles il s'amointrit et s'affaisse ! Rappelle-toi seulement les noms de tous ces grands maîtres qui composent la portée artistique des xvi^e et xvii^e siècles en tous pays...

J'ai entrevu et entrelu dans le *Journal des Débats* des articles de M. Taine sur Racine qui m'ont paru très remarquables et très justes en somme, malgré quelque pointe de paradoxe. J'ai lu aussi la préface que M. Cousin

a mise au-devant de son étude sur le *Grand Cyrus*. Cette préface m'a paru un peu longue et allongée encore de bien des hors-d'œuvre; mais la verve y est toujours et la flamme de la jeunesse et l'élan d'un grand esprit qui regarde en haut. Cela console du cours de la Bourse et des programmes officiels des fêtes de Cherbourg qui annoncent qu'en plusieurs endroits de la ligne de l'Ouest, « on vient de baisser la voie pour que le train impérial y puisse passer sans heurter les voûtes ». Relevez les nuages et remontez les étoiles, de peur que je ne les touche du front! « *Sublimi feriam sidera vertice.* »

A ce propos, — mais toute politique à part, — il se commet en ce moment à Paris un acte de vrai vandalisme. Le jardin des Tuileries est bouleversé sur un quart de son étendue. Pour faire à l'empereur des jardins réservés, on a jeté bas de grands arbres, labouré les parterres et installé des chantiers immenses où tout le jour on entend grincer sous la scie d'énormes blocs de pierre. On fait un tunnel sous la terrasse du bord de l'eau et le profane vulgaire va se trouver rejeté à une distance respectueuse du Palais. Son ombre bourgeoise ne souillera plus le sable où se posera le pied impérial. Je ne sais ce qui sortira de ce bouleversement; mais, provisoirement, c'est une profanation historique et une faute politique. Le bourgeois de Paris est furieux; il donne volontiers sa liberté, mais il ne se laisse pas sans rancune prendre les Tuileries dans sa poche. Aussi les calembours, cette monnaie de la colère

parisienne, vont leur train. « On voit bien que cet empereur-là n'est pas *Le Nôtre* », disent les plus lettrés.

Comme il faut être juste, je reconnais en revanche qu'on a fait et qu'on continue, à la Bibliothèque impériale, des travaux de restauration d'un goût merveilleux. On a découvert, l'année passée, du côté de la rue Vivienne, une façade qui est un charmant échantillon de l'architecture du temps de Louis XIII. On a restauré dans le même style la cour et la façade sur la rue des Petits-Champs. J'espère que dans quelques années nous verrons disparaître cet immense mur sans fenêtre qui assombrit la rue Richelieu et la place Louvois. On fait aussi, sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois, à côté d'une grosse niaiserie en moellons qui représente la mairie de l'arrondissement et qui a la prétention de faire pendant à l'église, une construction sans précédent à Paris et qui pourra avoir son originalité : c'est un campanile isolé à la mode de Pise, de Florence et de Venise et qui fera face à la colonnade du Louvre. En résumé, Paris devient tout simplement la plus belle ville du monde — après Charleville et Sedan.

Paris, 27 décembre 1858.

La laisserai-je finir, cette année de malheur, sans me donner la consolation de la finir avec toi? Causons un peu, mon vieux ami, au bruit de la bûche de Noël qui chante dans ma cheminée. Hélas! dans ma cheminée, il

n'est tombé, cette nuit, ni confitures, ni gâteaux, ni Pierrot plâtré de blanc, ni Polichinelle doré grattant de sa manchette la verrue de son nez cramoisi. Ah! qu'il y a longtemps que le bon Dieu ne m'a envoyé de bonbons! Ah! qu'il y a longtemps que je mets mes souliers dans la cendre éteinte, le soir, sans y rien trouver le matin! Et quel beau jour pourtant, ce Noël! La fête charmante! Et comme j'aimerais à la fêter dignement, joyeusement, honnêtement, dans un diner de famille et d'amis, entouré de petits enfants, dans un concert patriarcal où nous chanterions, au carillon des pendules sonnant minuit, tous ces vieux chants des bergers à genoux devant la crèche! Je suis un catholique fort avarié, mais je ne manquerais pas la messe le jour de Noël. J'y suis allé avant-hier et j'ai entendu, à la Madeleine, ce cantique éternellement jeune et charmant : *Adeste, fideles*. Ils l'ont chanté à merveille. Ils ont encadré la vieille image dans un orchestre ingénieux gazouillant, brochant des arabesques déliées, et riantes, et savantes autour de la forte et naïve enluminure, comme des liserons et des campanules qui se jouent légèrement au-dessus d'un vieux mur de ferme. J'étais enchanté. O Naissance! Enfance! Jeunesse! Premier rayon! Tout en poétisant ainsi, et le cœur plein de pieux souvenirs et les yeux pleins de larmes furtives, j'ai descendu les marches de ce grand péristyle que tu connais et je me suis retrouvé, moi et ma poésie, au milieu des marécages macadamisés de la civilisation. La boue, la pluie, le vent et cette longue file de baraques en

planches qui s'étend à cette époque de l'année tout le long des boulevards m'ont rappelé à la prose maussade. Je suis rentré chez moi et j'ai travaillé toute la journée, comme si les rois mages, la crèche, le bœuf, l'âne n'étaient qu'une fable vulgaire bonne pour les nourrices. Tiens, vois-tu, plus je vieillis, plus je rajeunis et retourne aux instincts de mes vingt ans; plus je trouve que nos métiers sérieux sont risibles. Mon ami, fais de ton fils un funambule, un joueur de violon, un rapin ou un danseur de corde, tout ce que tu voudras, mais n'en fais pas un homme sérieux : c'est trop bête.

Bête? Et pourtant, l'autre jour, j'ai entendu et vu un curieux et émouvant spectacle donné par des hommes sérieux. J'ai assisté mardi, à la Cour, au procès de M. de Montalembert. Qu'est-ce que cela, le procès Montalembert, vas-tu dire? Car, grâce au régime pneumatique sous lequel nous avons bien mérité de vivre, le bruit s'étouffe vite et ne va pas loin. A tout événement, je suppose que tu sais ce dont il s'agit et je veux te donner quelques détails sur cette journée. On en parlait beaucoup d'avance et on se promettait merveilles d'une lutte oratoire, engagée, sur un terrain brûlant, entre trois hommes d'un grand talent. J'avais obtenu un billet et mardi, à neuf heures, je faisais queue à la porte de la Chambre des appels correctionnels. A onze heures, la cour est entrée. Il y avait là un auditoire nombreux, brillant, agité, curieux lui-même autant que la représentation qu'il venait voir. Odilon-Barrot, avec son sourcil

olympien, M. de Falloux, avec sa grande figure à la don Quichotte, M. Villemain, avec sa laideur grotesque et spirituelle, son teint vert, sa pose de singe savant, ses gestes hagards, ses yeux clignotants et sa bouche toujours agitée, M. Villemain qu'on attendait comme une curiosité à cause des excentricités qui l'avaient signalé en première instance. Ensuite, des ambassadeurs, des sénateurs, des députés, des femmes de toutes sortes, depuis de laides présidentes jusqu'à M^{lles} Denain, Augustine Brohan et Plessy, de la Comédie-Française, etc., etc. J'étais merveilleusement placé, au banc des détenus, derrière M. de Montalembert et ses défenseurs. Après l'interrogatoire, on a donné la parole à M^e Dufaure. Sa plaidoirie a été un prodige d'habileté, d'énergie, de logique et d'éloquence. Tu ne connais pas cet homme? Viens donc l'entendre; c'est le plus grand avocat qu'il y ait aujourd'hui : honnêteté, raison, dialectique invincible, une langue sobre, saine, claire, la langue du xvii^e siècle dans sa pureté; l'éloquence aussi et le mouvement venant à leur tour, non pas cherchés et chauffés d'avance, mais naturellement, forcément, comme le fruit qui s'ouvre quand le soleil l'a mûri. Il s'attendait bien que la tactique de la prévention serait de mettre M. de Montalembert en contradiction avec lui-même. Aussi, comme il arrivait à son banc et comme je lui demandais s'il allait être bien beau : « Moi, — m'a-t-il répondu, avec cette voix de canard qu'il faut entendre, — moi, beau? Vous allez voir, je vais plaider cela comme une affaire d'escro-

querie, ni plus ni moins. » Et il a tenu parole pendant les trois quarts de sa plaidoirie.

« Il ne s'agit pas de M. de Montalembert », a-t-il dit dès la première phrase, « laissons M. de Montalembert. Comme tout homme qui a été mêlé au mouvement politique de ce pays depuis quarante ans, il a pu varier beaucoup. On vous dira pourquoi. Quant à moi, je n'ai pas à défendre un homme, mais un écrit. Je le prends, je le lis et je cherche s'il contient les délits qu'on y veut trouver. » Et alors, dans ses pinces, dans ses tenailles de scarabée, il a pris l'article et la loi; il les a examinés, analysés, disséqués avec une méthode et une puissance inouïes; mêlant à cette discussion invulnérable les considérations les plus élevées empruntées à son passé d'homme politique, car il était justement un des parrains de la loi de 1849 qu'on voulait appliquer à son client. Et puis, quand il a eu fait sa besogne de juriste et d'avocat, quand il a eu fini son *affaire d'escroquerie*, il a jeté ses notes et, en deux coups d'ailes, le voilà parti, envolé, résumant de là-haut tout le procès dans une grande et belle pensée; disant que dans nos temps de révolution, il fallait savoir honorer tous les regrets, même avec leur amertume, non seulement les regrets qui s'adressent aux dynasties écroulées, mais ceux qui s'adressent aux institutions tombées. C'est là qu'il a eu cette belle phrase que j'estropie, mais qui a arraché des larmes à tout l'auditoire : « Vous avez respecté la douleur des vieux soldats de l'Empereur qui, après avoir suivi leur chef sur tous les champs de bataille, l'ont

escorté dans l'exil; et, lui mort, sont restés fidèles à sa mémoire, même au prix du repos de leur pays. Vous avez respecté les serviteurs de la monarchie qui ont accompagné en pleurant leur vieux roi, tombé du trône de sa race; vous respecterez aussi en nous les vaincus d'hier, ceux qui ne sont pas encore consolés de voir dispersée sur la terre étrangère cette noble famille dont on peut dire, comme l'épithaphe des Douglas à Westminster : *Là toutes les filles étaient chastes et tous les fils étaient vaillants.* »

Figure-toi cela dit de cette voix vibrante comme une trompette, mais attendrie par l'émotion. Ça été d'un effet entraînant. C'est seulement après, que l'épithaphe des Douglas a semblé une terrible malice; mais, au moment même, on n'y a senti que la grandeur et je ne sais même pas si l'âme sincère de l'orateur y avait caché quelque arrière-pensée.

Après ce beau discours, la séance a été suspendue au milieu des frémissements et des applaudissements. On s'est précipité sur le triomphant avocat dont la candeur campagnarde était fort effarouchée. Il lui a fallu subir deux accolades du dieu Barrot. Mais le plus comique était le père Villemain. Il a enjambé les crinolines, escaladé les cages et saccagé les jupes du beau sexe pour arriver plus vite à ce pauvre Dufaure. « C'est admirable! C'est admirable! s'écria-t-il de sa voix de buccine. Quelle langue! Quel talent! Quelle modération dans la force! » Puis, s'adressant à nous autres qui garnissions les deux bancs des détenus : « N'est-ce pas, jeunes gens, que

c'est beau? Au reste, c'est vous à présent qui êtes les heureux. C'est au barreau qu'est réfugié le droit, la liberté! Allez, allez; quant à nous, là-bas (en montrant le public), *nous mangeons du brouet noir!* » Là-dessus, les galopins en robe qui étaient derrière nous se mettent à brailler : voilà une ovation et un tumulte dont j'étais vraiment honteux. Cette petite comédie dura un quart d'heure, tout le temps de l'entr'acte. Après quoi, la cour rentra et le procureur général prit la parole.

J'ai été rarement plus mal à mon aise. J'étais juste en face de l'orateur. J'ai tâché de donner à ma figure cet air étonné, à mes yeux cette ouverture niaise et à mes sourcils cet épanouissement extatique par lesquels tous les professeurs de dessin ont coutume d'exprimer l'admiration dans leurs têtes d'étude. Le fait est que j'étais confondu et triste.

Berryer s'est levé pour répliquer. J'étais à côté de lui, au niveau de sa tête. Il était superbe d'émotion et de colère. Je me suis senti pâlir. J'ai cru que j'allais enfin entendre le Berryer complet que je cherche depuis dix ans. Si on te dit qu'il a été sublime, ne le crois pas. Ce n'était ni une plaidoirie, ni un discours, ni une invective, ni quoi que ce soit qui ait un nom dans nos habitudes oratoires. Ça été pendant deux heures une conversation désordonnée dont il était impossible de saisir la méthode et la suite, coupée d'interruptions, de lacunes, livrée à toutes les incorrections, chevauchant à travers tous les solécismes, mais curieuse au dernier point, intéressante, passionnée, hardie jusqu'aux plus

audacieuses audaces et, par instants, illuminée d'éclairs. Ce n'est pas un homme éloquent, le débris d'un grand orateur, mais c'est l'éloquence même, si l'éloquence est cette puissance mystérieuse qui agit à la fois sur les nerfs, sur les muscles et sur le cœur de ceux qui écoutent. Il a été aussi loin qu'il soit possible d'aller. « Cette loi de 1849 que vous voulez nous appliquer, elle était faite pour protéger la Constitution. La Constitution? Qui l'a violée? Qui l'a renversée, qui l'a foulée aux pieds? Vous! Cette loi, elle était la sauvegarde de la Constitution. *Il* l'a brisée! Et *il* l'invoque! » (Ces deux *Il* ont fait passer un frisson sur l'auditoire.) Puis, parlant de la grâce publiée dans la partie non officielle du *Moniteur* : « Cette grâce, elle n'existe pas; je ne la connais pas; où est le décret? Où est-il? Il n'y en a pas. Ah! Il faut qu'il ait une triste âme, ce rédacteur du *Moniteur*, pour avoir associé un jeu d'esprit misérable à l'exercice du droit le plus sacré de la souveraineté! » (*Triste âme* est resté classique ici.) « Vous demandez pourquoi M. de Montalembert a changé depuis le 2 décembre? Parce qu'il a vu incarcérer, puis exiler de braves généraux qui, depuis deux ans, maintenaient seuls la paix publique dans ce pays; parce qu'il a lu des listes de bannissement par catégories, parce qu'il a vu, le 22 janvier, la confiscation ressuscitée de nos plus mauvais jours. Il s'est repenti alors! Et il n'a pas été le seul. Ecoutez ce que disait le procureur général (Chaix d'Est-Ange lève le nez). Oh! ce n'est pas vous, vous le savez bien; je sais qui vous êtes et j'ai appris depuis longtemps à vous estimer. Je

parle du procureur général restitué depuis à la Cour de cassation!!... (Rires homériques.) Et alors ce diable d'homme lit tout du long la lettre de démission du père Dupin, dans laquelle il dit que sa conscience de chrétien et ses traditions de jurisconsulte l'empêchent de rester associé à un pouvoir qui fait rentrer la confiscation dans notre droit public. Que te dirai-je enfin? A propos de la grâce refusée par M. de Montalembert, est-ce qu'il n'a pas été repêcher et lire tout entière la lettre par laquelle le détenu de Ham, comme il a dit, refusait la grâce que Louis-Philippe voulait lui accorder? Enfin, ç'a été une exécution complète que le pauvre président Perrot de Chezelles, le plus doux des hommes et le moins fait pour ces orages, a vainement voulu arrêter de temps en temps par quelques paroles timides prononcées de sa petite voix honnête. Au moment où Berryer abimait le chef de l'État, le président l'interrompt : « Monsieur Berryer, cela ne me semble pas tout à fait utile à votre défense. — Pardon, monsieur le Président, c'est indispensable. — Eh bien! alors, dites-le, mais dites-le *rapidement*. » Juge de l'hilarité! *Eh! bien, alors, faites-le vite!!* Tu connais cette histoire.

Enfin, cette journée a été une vraie déroute pour le gouvernement, et si complète, et dans laquelle le public a été si inconvenant, que moi, qui n'aime pas l'ordre de choses actuel, je suis pourtant rentré assez mal à mon aise, troublé d'avoir vu le pouvoir aussi violemment attaqué et aussi faiblement défendu.

Je me suis si bien laissé aller à mes commérages politiques que me voilà bien à court pour causer d'autre chose. J'ai eu de tes nouvelles par Jules Favre. Je suis bien aise que tu aies pu entendre au moins celui-là, et dans une affaire assez étrange qui devait prêter un peu à son merveilleux talent. Le pauvre homme, depuis son retour, a été bien malade. C'est une santé fort compromise et une existence très menacée. Il est pourtant revenu au Palais depuis quelques jours.

Paris est dans toute sa crotte et dans tout son luxe. Le jour de l'an se promène de tous côtés avec des sacs à rubans roses sous le bras, le parapluie sur la tête et les socques aux pieds. La traversée du boulevard est un embarquement véritable, il n'y manque que le mal de mer. Le macadam est partout, ici jaune, rouge là-bas, de façon que, quand je rentre chez moi, après le Palais, je suis tatoué de couleurs diverses comme un huron paré pour une cérémonie funèbre. Pour comble de disgrâce, on a depuis deux mois replanté à neuf, et avec de grands arbres qu'on promenait en voiture comme des ambassadeurs, toute la ligne des boulevards de la Bastille à la Madeleine. On a défoncé le terrain, établi un drainage pour l'eau, un drainage pour l'air, un tas de petits tuyaux de toutes grandeurs. Là-dessus on a remis une couche d'asphalte de manière que, pendant deux mois, on a circulé dans un vrai labour, entre deux rangées de marmites à bitumes, qui vous envoyaient leur fumée empestée jusque dans les dernières papilles du cerveau. Cette bagatelle colossale a dû coûter plu-

sieurs centaines de mille francs. Il n'y a plus que deux questions : 1° Les arbres pousseront-ils ? 2° s'ils poussent, ne faudra-t-il pas les ôter à cause de l'humidité qu'ils donnent aux maisons et du tort qu'ils font aux boutiques ?

J'ai été deux fois au spectacle : une fois aux Italiens, où je me suis trouvé bien vieux en comptant les rides de Mario et en mesurant les appâts envahissants de l'Alboni dans le rôle de Rosine (quelle Rosine à faire passer par la *scala del balco-o-onè!*). Une autre fois, par occasion, à l'Opéra, où j'ai vu *la Favorite*, très bien chantée par M^{me} Borghi-Mamo, et très bien jouée par Roger, qui est à présent un gros bonhomme de quarante-cinq ans et qui a l'air d'un ballon en baudruche. J'entends quelquefois, mais non pas aussi souvent que je le pourrais si j'étais moins apathique et moins rebelle aux distractions, d'excellente musique chez Nicolet, qui a une petite société intime toute d'artistes. Nous sommes huit ou dix personnes invitées à dîner tous les quinze jours : Félicien David ; Jacquard, le violoncelliste ; Blanchard, un très habile graveur ; Vidal, le peintre ; Massard, le professeur de violon du Conservatoire ; Poirson, l'ancien directeur du Gymnase ; puis M^{me} Massard et M^{me} Poirson, deux des plus fortes pianistes et des plus charmantes musiciennes qu'on puisse entendre. Après dîner on joue du Beethoven, et la soirée se termine d'ordinaire par l'exécution grotesque de tout un acte de l'Opéra qui tombe sous la main, mugit par tous les assistants mâles. Je me suis enfui l'autre soir au milieu

d'un point d'orgue, par lequel la grosse voix de basse de M. Poirson terminait l'air de Mathilde : *Sombre forêt!* Ce ménage Nicolet est un des plus charmants et le plus heureux que je connaisse. Le mari se place au premier rang du barreau. La femme est excellente, jolie, simple; elle dessine, elle sculpte à merveille... et fait des confitures.

Je lis peu, seulement dans mon lit. J'ai quitté Montaigne pour les *Mémoires* de M. Guizot qui me paraissent un peu lourds et d'un style sans charme, avec de l'intérêt parfois et toujours de la grandeur. Puis, hier, j'ai quitté M. Guizot pour Michelet. As-tu lu *l'Amour*? On me l'a prêté et ce que j'en ai lu hier soir justifie toutes les critiques que j'en ai vues. C'est un fatras impur; et, sous prétexte de moraliser le mariage, il en fait une infirmerie. Ce n'est pas un livre sale, mais malpropre et qui sent mauvais. En le fermant, on est poursuivi par une certaine odeur... Au moins c'est l'effet que m'ont produit les premières pages. Il paraît que le reste est bien autre chose encore.

Au musée, il y a de nouveaux tableaux espagnols : deux Zurbaran, deux Murillo; les deux premiers étranges et féroces, des Courbet de génie. Un des Murillo, la *Nativité de la Vierge*, est un ravissant bouquet, mais, à mon sens, manque d'élévation et de grandeur. Le dernier, *la Cuisine des anges*, est un des morceaux principaux de la galerie du maréchal Soult. Quelques parties sont superbes, d'autres lourdes et vulgaires.

Je me suis mis, il y a quelque temps, après une crise

de chagrin et d'abattement, à lire quelques pages de Pétrarque que je détestais. Je l'admire à présent et je le comprends. Connais-tu ces vers :

*Morte mi sciolse, amor, d'ogni tua legge :
Quella che fu mia donna, in cielo è gita,
Lasciando trista — e libera mia vita!*

Crois-tu que j'aie sangloté en répétant cent fois ce vers?

Paris, 8 avril 1859.

Tu en es un autre. Voilà tout ce que j'ai à répondre aux trois premières pages de ta lettre, toutes pleines d'injures et de fiel sous leur faux semblant de sentimentalité; et il est heureux pour toi que la quatrième page rachète tout le reste. Voilà une quatrième page bien écrite et heureusement trouvée. Oswald m'avait bien dit que tu avais quelque idée de venir nous voir, mais sans m'en donner l'assurance. Comme je te remercie de cette bonne pensée et comme je te pardonne volontiers tes grossièretés épistolaires en faveur de cette agréable nouvelle! Viens donc et vite et pour un peu plus que ces quelques jours dont tu parles. Le lundi de Pâques? Oui, j'y serai. Mais pourquoi ne viens-tu pas passer ici la semaine sainte! C'est justement l'époque de nos vacances et je serai plus libre de te promener; et puis tu te sanctifierais un peu. Tu entendrais les Bossuet de

la saison ; car je suis sûr que tu dédaignes ton curé, là-bas. Tu es un esprit fort, toi, un voltairien ; tu sens le soufre d'une lieue, avec ton air patriarcal. Viens un peu te frotter à nos Jésuites, à nos Dominicains, à nos Oratoriens, à nos Frères Prêcheurs de toutes les couleurs pour qu'ils te lavent un peu ta mauvaise tête de Gaulois. Enfin, quand tu voudras et quand tu pourras ! Prends ton jour et que ce jour-là soit marqué de ce petit caillou blanc que tu sais ! « *Viens, je t'attends !* » comme il est écrit dans *la Dame Blanche*. Je vais chanter ce bienheureux air le jour et la nuit. Dispense-moi seulement des roulades qui ne sont plus de mon âge.

Tu tomberas bien à Paris, cette année. Il me semble que nous avons bien des choses à te montrer : *Herculanum*, *Faust*, et *le Pardon de Ploermel* ! Voilà un déluge de dièzes à la clef ! Jamais on n'a vu ce steeple-chase de notes illustres courir à la fois sur nos trois scènes lyriques. J'ai vu seulement *Herculanum* que j'aime fort, malheureusement, le poème est assommant, sans aucun intérêt, puéril dans ses prétentions grandioses. C'est absurde et niais d'invention et écrit dans cette langue poétique de 1832 qui a des cheveux blancs comme toi et moi. Tiens ! que dis-tu de cette langue qui a des cheveux blancs ? Tu vois bien que ce style est contagieux ; rien qu'à le toucher, on se gratte. Ce pauvre David a toutes les peines du monde à empêcher chaque soir des gourmandes entre M^{me} Borghi et M^{me} Gueymard. Elles se dévorent des yeux, elles se griffent du geste, tout en vocalisant leurs duos avec une irréprochable

harmonie. Les maris ont pris parti pour leurs épouses ; il faut museler ces messieurs : quel joli métier ! Sur *Faust*, j'ai entendu des opinions très diverses. Somme toute, c'est, de l'avis unanime, une œuvre de très grande valeur assez pauvrement chantée. Quant au *Pardon*, il est convenu que ce doit être sublime. Une chose m'inquiète, c'est qu'il paraît qu'il faut subir une folle pendant trois actes. Je ne sais pas si tu es comme moi, mais la folle d'opéra-comique et de vaudeville m'exaspère. Quand je vois arriver en sautillant la jeune fille vêtue de blanc, avec sa fausse natte de gauche éparpillée sur l'épaule, souriant sur la ritournelle de son bonheur passé et minaudant toutes les tortures de l'effroyable démente, il me prend des rages de m'en aller. En ai-je assez vu, de ces folles, sans compter les autres ! Seigneur, montrez-moi donc une fois une femme raisonnable et simple ! Comme c'est donc rare ! — au théâtre s'entend, — car le monde en est tout plein.

A propos de théâtre, ce cabotin de Dumas est donc revenu ? Il a vu la Russie, la Tartarie, la Circassie, la Turquie, le Thibet, un peu de la Chine, toute la lune, et il fonde le *Caucase* pour raconter tout cela. Le *Caucase* ! Un journal qui s'appelle le *Caucase* ! Et qui durera deux mois. Après quoi, le *Caucase* s'aplatira. On roulera le *Caucase* en petits cornets pour mettre du tabac et de la bonne réglisse. O Prométhée ! S'appeler le *Caucase* pour être roulé dans les gros doigts rouges d'un épicier !

Jasmin, un autre bateleur de génie, donne une grande représentation ces jours-ci. Je n'irai pas. Je l'ai entendu

une fois, il y a quinze ans, chez Augustin Thierry, et j'ai peur de ne pas comprendre assez.

A côté de la comédie au théâtre, nous avons la comédie du grand monde, ou drame, comme tu voudras, ou le mélodrame, avec le niais. Tu as entendu parler sans doute d'une affaire qui fait grand tapage : je ne sais quelle commandite organisée soi-disant sous le patronage de l'Empereur; et, pour faire croire à cette protection intime, on avait affublé un monsieur en général, et ce général était fait, du même coup, aide de camp de Sa Majesté; et cet aide de camp, en grand costume, était présenté aux actionnaires pour les allécher. C'est trop bête, dis-tu, et trop primitif, même pour des actionnaires, et il n'y a qu'au temps de Gil Blas qu'on se laissait prendre à ces mascarades? Oui-da? Beaucoup de gens, mon bon ami, s'y sont laissé escroquer, et pour bien de l'argent! Et des gens très avisés, intelligents et sérieux; et je connais un pauvre garçon (j'en ai failli pleurer) qui a souscrit pour cent quatre-vingt mille francs d'actions et dont l'avenir tout entier est perdu. Qui a éventé cette belle affaire? Babin! Babin avait loué ce costume de général la veille de la revue. « Qu'est-ce que veut faire ce monsieur avec son costume de général? » se demande Babin. Et voilà Babin inquiet, Babin habitué à tous les déguisements de l'humaine malice. Babin va trouver son commissaire. Le commissaire envoie un alguazil à la porte de Babin, et quand le général se présente, portant comme un général à la réforme son uniforme et sa gloire dans un

vieux foulard, on lui met la main au collet et il raconte toute cette noble aventure où se trouvent compromis, dit-on, beaucoup de gens du meilleur monde.

Nous avons bien d'autres amusettes encore, quand ce ne serait que la querelle du docteur Noir et de M. Velpeau. Mais cette histoire-là est de tous les temps, et les médecins ont été toujours une des grandes récréations du genre humain. Quand ils ne vous tuent pas, ils vous font bien rire. Un homme pourtant qui ne doit pas rire, c'est le pauvre Sax dont ces messieurs ont fait leur champ de bataille et dont ils comptent dans les journaux les glandes et les ganglions.

Adieu.

Paris, 7 mai 1859, 7 heures.

C'est aujourd'hui samedi; il fait beau; il ne viendra pas de clients; je viens d'acheter pour vingt sous de timbres-poste; je ne vois pas pourquoi je ne causerais pas cinq minutes avec toi. De quoi causer? Je serais fort en peine de te le dire, car depuis ton départ je n'ai rien fait, rien vu et rien entendu qui vaille.

Toutes les préoccupations et toutes les conversations sont à la politique et à la guerre. Je dînais dimanche dernier chez le procureur général; et, dès ce jour-là, on donnait comme certaines, dans ce monde officiel, la nouvelle de la retraite de M. Delangle et la déportation de M. de Royer au Sénat où on l'embaume dans une siné-

cure dorée sur tranches. J'ai été fort étonné et presque choqué vraiment de la licence de langage que se permettaient les amés et féaux du régime actuel, et de leurs plaisanteries sur les plus augustes personnages. Ils prétendaient, entre autres énormités, que le mot d'ordre de l'armée d'Italie était : « Randon, Napoléon, Vaillant » ; que depuis les bruits de guerre, le même Plon-Plon était un « époux vanté », et autres quolibets de cette force, *ejusdem salis*. Mais ces calembours anarchiques, ricanés devant vingt personnes et devant les domestiques, en pleine table, par des conseillers d'État, des sénateurs et des chefs de parquet m'ont fort ébouriffé dans mon coin. Ce pauvre Plon-Plon me fait l'effet d'être la queue du chien de notre Alcibiade. On le livre aux conversations, aux railleries, aux coq-à-l'âne du peuple français, afin d'occuper les langues médisantes et donner une pâture à la malignité oisive. Quant à la guerre, point de nouvelles. Hélas ! nous en aurons assez tôt.

Je te donne bien à deviner en mille ce que j'ai fait avant-hier. Ne cherche pas, le voici ; et c'est toi-même qui m'as procuré cette bonne fortune. Me trouvant libre du Palais, contre mon attente, à midi, je me suis acheminé vers le Panthéon pour faire ta commission attardée. En passant devant la Sorbonne, j'ai levé le nez et j'ai vu devant moi le programme des cours. Ce jour-là, tout à point, à midi et demi, M. Saint-Marc Girardin commençait le deuxième semestre de son cours de poésie française. J'ai escaladé ce vieil escalier d'où je suis descendu

bachelier il y a vingt-quatre ans, et je me suis trouvé dans ce sale amphithéâtre plâtré de fresques honteuses et ouvert à tous les vents. Le professeur est arrivé en faisant la roue, au bruit des applaudissements ; et, pour la première fois de ma vie, j'ai entendu une leçon à la Sorbonne. Je ne connaissais même pas de vue M. Saint-Marc ; c'est le prototype du pédagogue bel esprit ; le *verumenimvero*, le *quippe qui* en faux col et en habit noir. Il fait, cette année, l'examen des fables de La Fontaine et, bien entendu, de tous les fabulistes en même temps. Il cherche notamment, dans les fabliaux du moyen âge et de la Renaissance conteuse, le germe des inventions développées et recrées par La Fontaine. Il nous a lu des morceaux très curieux des contes du xv^e siècle, fort amusants et venant bien droit de la vieille veine gauloise. Après chaque morceau, il ouvrait un tiroir et il en extrayait une tartine oratoire toute beurrée qu'il fallait avaler jusqu'au bout. Ces rengaines n'étaient pas toujours amenées naturellement et je les voyais arriver d'une lieue, mais enfin cela me rappelait la cavatine de Niobé que ce pauvre Rubini venait chanter, à propos de bottes, dans les entr'actes des représentations à bénéfice. Bref, cette jolie rhétorique préparée, aiguisée et affinée, cette littérature mise à l'effet et arrangée pour le succès m'a paru un peu étriquée, un peu essoufflée et sans envergure. Tout cela m'aurait sans doute charmé il y a vingt ans. Aurais-je, par hasard, vieilli ? Malgré mes critiques quadragénaires, il y a certainement du talent dans ces développements d'école et il y aurait plaisir et

profit à se tremper quelquefois dans cet air léger de la pensée pure et de la forme recherchée. En voyant ces trois ou quatre cents têtes écoutant avidement la paraphrase d'une simple fable écrite en méchant latin par quelque moinillon du temps de François I^{er}, je pensais que, à la même heure, trois ou quatre cents bipèdes hurlaient à la Bourse cette langue sans nom « faite de barbarismes et de gros sous » dont j'ai parlé autrefois, et bandaient tous les ressorts de leur intelligence cupide pour pénétrer les mystères du report, du déport et de la prime, *dont dix!*

Paris, 16 juillet 1859.

Parlons d'abord de la paix, puisqu'il faut bien en parler après tout; et le plus tôt sera le mieux pour n'avoir plus à en rien dire. Elle est étrange, cette paix. Elle confond les prévisions des plus habiles et le bon sens ingénu des simples. Tant de sang pour ce résultat incomplet! Tant de sacrifices français pour ne rien rapporter de la bataille, pas même la reconnaissance de ceux qu'on a secourus. Avoir voulu trancher une question avec le fer et le feu, et faire naître dix questions plus compliquées, plus embrouillées et plus menaçantes. Remplacer le gâchis par le chaos! Souffler le feu et quand l'incendie est bien allumé, s'en aller tranquillement avec ses pompes! Voilà l'étonnement universel. Quant à ces bonnes gens (et je commence à me ranger

de ce côté) qui croient que l'Empereur y voit plus loin que nous tous et se trompe rarement dans ses vues politiques, ils sont convaincus qu'il a eu d'excellentes raisons pour ne pas pousser plus loin sa campagne; qu'à l'épreuve, les Autrichiens lui ont paru des alliés plus sûrs, plus intéressants et plus utiles que les Italiens; et que, fatigué des excès d'appétit du Piémont, il a jugé convenable de ne pas faire plus longtemps la cuisine à son profit. En définitive, une alliance étroite entre la France, l'Autriche et la Russie; la haine cordiale entre l'Autriche et la Prusse; l'Angleterre isolée, et prenant, dans les défiances de l'Europe, la place que la France y occupait d'ordinaire : voilà, dans ma forte tête d'épicier, comment je comprends le but et la pensée secrète de cette paix hâtive. As-tu lu un excellent article qui a paru dans le *Times*, il y a trois ou quatre jours? Il me paraît le meilleur commentaire des événements actuels. « Napoléon III, y est-il dit, a l'habitude d'aller se recruter des amis avec cent cinquante mille hommes; et jamais la Russie n'a été si intime alliée de la France que depuis la vigoureuse poignée de mains de Sébastopol. » C'est très juste, très fin et très bien dit. Toute politique à part, les philosophes niais et les philanthropes bêtes comme toi et moi, se réjouissent naïvement de la paix puisqu'elle épargne le sang et ajourne au moins les violences. Mais il faut bien convenir que c'est le côté mesquin et superficiel de la question!

Aucune des personnes que je connaissais à l'armée n'a été blessée. André et René Reille se portent à mer-

veille. Le petit, qui entendait pour la première fois cette endiablée musique, a fait très bonne contenance à Solférino.

Que penses-tu du rôle qu'a joué, cette fois encore, l'infortuné Plon-Plon? Il y a vraiment des gens enguignonnés! A Paris, on l'appelle le touriste. Le mot est joli, pas trop méchant, et il dit bien tout le ridicule de ce voyage d'agrément qu'on lui a fait faire à travers les paysages pacifiques de la Toscane pendant qu'on se mangeait le nez à vingt lieues de là. Pour comble de bonheur, il arrive sur le champ de bataille la veille de la signature de la paix. Si c'est un hasard il est bien cruel, si c'est un calcul de la part du grand cousin, il est bien habile; à moins de le nommer garde champêtre à Romainville, je ne vois pas quelle autre malice on peut lui faire à présent.

Il me semble que tu dois être content de ton ami Brincourt. J'ai vu qu'il était lieutenant-colonel. Il fait bien son chemin et j'ai entendu dire que c'était un brave soldat. Quelle chose étrange que le hasard! Te rappelles-tu un brave garçon, qui, il y a quelque vingt ans, a été en garnison à Sedan? Ferdinand Jaubert. Il était, depuis dix ans, chef de bataillon du génie. Au moment de la guerre de Crimée, il remue ciel et terre pour partir; il ne l'obtient pas, mais il tombe malade et se fait opérer de la pierre. Cette fois, la guerre d'Italie éclate; il prie et supplie pour avoir un commandement. Point, on le laisse tranquillement en Afrique, dans la province la plus pacifique : à Constan-

tine. Alors qu'est-ce qu'il fait? Il attrape l'autre jour un coup de soleil, et il meurt subitement, à quarante-sept ans! Un colosse! Un beau type de figure militaire, ouverte et douce! C'est le second fils que perd sa pauvre mère, une amie d'enfance de la mienne. Sa sœur a épousé M. Dufaure. Voilà une famille dans la désolation. Si le pauvre garçon avait été en Italie, il aurait traversé Magenta et Solférino et se porterait probablement à merveille.

Tu dis que tu ne m'écris pas parce que tu n'as rien à me dire de nouveau. A ce compte, j'aurais pu te faire attendre encore, car je ne vois pas, à moins d'en faire, quelles nouvelles je te pourrais donner. Nous avons ici, depuis quinze jours, une chaleur torride qui me fait un plaisir extrême et un bien infini. Je travaille assez mal, mais je me baigne beaucoup; je vais souvent à la campagne. Trouves-tu que ce soient là des gazettes intéressantes et crois-tu que tu n'en trouverais pas bien autant à Sedan? L'exposition de peinture est fermée et je n'y suis pas retourné plus de deux fois, je crois, depuis ton voyage. En fait de nouveautés littéraires, il m'est tombé l'autre jour entre les mains une horrible saleté déjà bien vieille et pleine de talent. C'est le roman de Théophile Gautier, *Mademoiselle de Maupin*. Jamais je n'ai rien lu d'aussi foncièrement dépravé, et ma vieille pudeur s'est bien des fois révoltée.

Dimanche matin.

J'en étais là, quand un client a interrompu ma lettre. Hier, mon frère étant parti pour la Roche à cinq heures,

j'ai diné seul. Que faire le soir? Par un malencontreux hasard, je n'avais absolument personne à qui demander l'hospitalité! Par cette damnée saison, tout le monde est à la campagne, Parisiens et Parisiennes. Je me suis promené tout seul dans les rues, puis une idée m'est venue, une idée désespérée. Par 30 degrés de chaleur je suis entré au Gymnase! J'ai changé la lune et les étoiles du bon Dieu contre les quinquets et la brume infecte du théâtre. Il y avait, à mon grand étonnement, une centaine de personnes dans la salle. J'ai vu une vieille comédie-drame de Balzac que je ne connaissais pas, *Paméla Giraud*, une sentimentalité philosophique de l'école de Sedaine, mal bâtie, maladroite et faite de main d'écolier, avec la patte du lion en quelques endroits. C'est bien joué. Geoffroy est excellent dans un rôle d'avocat. Il y a un très joli mot du niais de la pièce qui, voyant l'avocat parler tout seul, s'écrie : « Tiens, un avocat qui se parle à lui-même! ça me fait l'effet d'un pâtissier qui mange sa marchandise. » Enfin! j'ai passé ma soirée honnêtement. C'est quelque chose, et je ne me suis pas trop ennuyé.

La Roche, 14 octobre 1859.

Alors, c'est au mois d'août qu'il faut revenir, à ton compte, et qu'il faut mettre mes livres à jour? Que diable ai-je fait de beau dans ce mois d'août et que je te puisse raconter? J'ai plaidé quelques affaires heureuses; mes aimables confrères m'ont donné cinquante

voix pour entrer au Conseil de l'Ordre, ce qui m'a fait toucher la lune du front. Et puis, c'est tout. En définitive, j'ai gagné, dans mon année, dix mille cinquante francs tout juste et j'ai plaidé dix affaires de moins que l'année dernière. Mais il paraît que j'ai gagné un peu en importance au Palais, comme disent les fortes têtes de l'endroit; et j'ai tout lieu d'espérer que, dans vingt ans, on pourra mettre, sur le billet de faire part qui te conviera à mes obsèques : *membre du Conseil de l'Ordre des Avocats à la Cour impériale de Paris*. Après quoi, le Floquet de ce temps-là ou le Liouville qui sera de corvée à mon enterrement fera son petit discours : Adieu, âme honnête, cœur loyal et bon ! Adieu, Rousse, adieu... eu... eu !!

Qu'ai-je lu ? Rien de neuf et rien de vieux, ni littérature courante, ni littérature classique, mais un ouvrage de 1835 que je ne connaissais pas, malgré sa renommée un peu surfaite : le *Myosotis* d'Hégésippe Moreau. Par le plus grand hasard du monde, j'avais dernièrement entendu citer quelques vers de Moreau ; ils étaient très beaux ; cela m'a donné l'envie de lire tout le livre. Voilà, avec bien du talent, encore un poète tronqué, jeté hors de sa veine véritable et de son génie par l'orgueil du caractère et le sentiment de l'impuissance. Comme c'est singulier, cette littérature d'enfants trouvés et cette poésie de bâtards. Œuvres et ouvriers, les poèmes et les poètes, ils se ressemblent tous, Antony, Hernani, Chatterton, Richard d'Arlington, Hégésippe Moreau ! Des enfants naturels révoltés qui montrent le poing au bon Dieu et à

la société parce qu'ils n'y trouvent pas leur place toute faite, et qui voudraient mettre le feu aux quatre coins du monde pour allumer la chandelle morveuse qui fume dans un goulot de bouteille sur le poêle de leur mansarde! Toute la partie politique de l'œuvre de Moreau m'a paru puérile, extravagante et pitoyable. C'est du Béranger prétentieux et du Barbier hydrophobe, sans la malice gauloise de l'un et le grand essor de l'autre. La partie intime, cordiale, humaine de l'ouvrage est tout autre. Il y a de charmantes pièces : *les Cloches*, *la Fermière*, *la Voulzie*, etc., etc. En somme, une poésie mêlée et malsaine, et, qui pis est, hors de mode aujourd'hui. Après cette lecture, je suis revenu avec joie à M^{me} de Sévigné. Je suis en ce moment avec elle aux Rochers, dans cette Bretagne où il y a *des âmes droites comme des lignes*. Plus je vieillis, plus je trouve de charmes à ce simple, clair et pittoresque langage si spirituel et vraiment français. Et quel génie inventif dans le style, à travers son courant tout uni! Il y a, comme dans Saint-Simon, des expressions de génie et c'est depuis quelque temps seulement que, pour la première fois, la parenté de ces deux grands styles m'a paru frappante, malgré d'énormes dissemblances.

Adieu, mon brave Henri. Dans quinze jours, je retourne à Paris. Je vais tâcher de bien travailler. J'en ai besoin pour toutes sortes de raisons. Je voudrais bien te faire enfin honneur et que tu n'aies pas à rougir éternellement d'un ami qui s'obstine aux enfantillages et qui se bute à l'obscurité.

Paris, 26 décembre 1859.

Que deviens-tu donc? 6 octobre, voilà précisément la date de ta dernière lettre! Enfin!... A présent, tope là et causons. Depuis la rentrée, je me suis mis en tenue d'hiver, de corps et d'âme. J'ai froid dans le dos et dans le cœur, et l'esprit à 15 degrés au-dessous de zéro. Cette déplaisance de moi-même, qui est le fond vrai de mon caractère, de ma faiblesse et de mon impuissance, augmente avec le temps et se justifie chaque jour davantage. Je ne fais rien ni de bon, ni d'utile, ni de sage. Je n'ai plus même ces petits élans, ces petits galops de l'intelligence qui me prenaient de temps en temps, quand j'étais plus jeune, et qui me faisaient faire dans la vie quelques pas en avant de loin en loin. Comme les vieux chevaux coutumiers du fiacre, j'ai pris, une fois pour toutes, un petit trot claudicant, insoucieux du fouet et des injures, indifférent aux ornières et aux cahots. « A quoi bon? » Voilà la devise imbécile de ma paresse; et, dans mes bons jours, je me contente de la retourner en latin : *Cui bono?* A quoi bon le succès quand il se fait marchander depuis si longtemps et quand je n'ai plus, pour en jouir, s'il arrivait maintenant, qu'un cœur usé, un esprit chagrin et une existence gâchée? Le succès, la gloire (oh! non, pas ce grand mot!) la réputation ne sont quelque chose que quand elles viennent de bonne heure, dans les pleines années de la jeunesse, pour se mêler à tous les enchantements; quand on marche, le front sans rides, entre les deux rangs

de chères idoles auxquelles, des deux mains, on suspend le prix de son triomphe. Mes idoles sont tombées, les dieux de ma jeunesse sont partis, tous les charmants mensonges qui font aimer la vie ont disparu; et, quand je regarde devant moi, je suis effrayé du paysage aride et froid où je vais entrer. Pauvre, vieux et médiocre, voilà trois mots qui me font trembler. Mais qu'y faire? Cette année encore, les circonstances ne me sont pas favorables. J'ai un petit courant d'affaires insignifiantes qui ne me rapportent ni argent ni honneur. Mes journées s'usent et se perdent dans la flânerie malsaine de la salle des Pas-Perdus, au milieu des commérages, des drôleries et des polissonneries qui se débitent dans nos parlottes.

Il me semble pourtant que si un sujet me tombait sous la main, je ferais en ce moment même, en ce moment de découragement et d'ennui, une bonne plaidoirie ou un bon article de journal. Mais, là encore, à quoi bon? J'ai fait dans ma vie, à force de travail et d'efforts, quelques bonnes plaidoiries. Que m'en est-il advenu? J'ai fait, à l'occasion, deux ou trois articles de journaux qui, pendant quinze jours, ont fait crier au miracle de ce que les bêtes parlaient (*pecudesque locutæ*). Qui s'en souvient aujourd'hui? Pour arriver de ce côté, il faudrait écrire tous les jours, partout, sur tout, sans inspiration, sans conviction et sans style, mais avec cette activité qui, dans le monde, remplace tout et triomphe de tout. Je ne m'en sens pas la force.

Ce fameux ouvrage même que j'avais entrepris et que

je trainais depuis deux ou trois ans dans mes bagages de la campagne et de la ville, le voilà interrompu et sans doute pour n'être jamais repris. Deux volumes sont prêts, mais un mot que m'a dit en public, et certainement à dessein *lo duca e lo maestro* sur la vanité de cette entreprise, m'a fait lâcher la plume, — non sans une joie secrète, et pour ne la reprendre que quand on m'y invitera officiellement.

Paris, pour les heureux, est bien brillant et bien beau dans ce moment, malgré son ciel de pluie et ses Océans de boue. Les voitures se croisent, les passants se choquent, les boutiques étincellent; il y a dans l'air un tintement d'argent et d'or, un miroitement d'élégances et de richesses. Les baraques s'installent sur le boulevard, avec leurs étalages clinquants d'art subalterne et de luxe à deux sous. Encore un jour de l'an! Encore une station sur cette route éternelle du temps! Le voilà qui arrive à l'étape, ce vieux voyageur tapi au fond de sa chaise de poste, à l'ancienne mode. Il tire de son gousset le sablier qui lui sert de montre. Oh! il n'est pas en retard. Comme toujours il a fait sa poste en douze minutes. Clic! Clac! Oh! Oh! Le relai! Et voilà que l'on attelle au vieux berlingot sinistre les haridelles de 1860. Hop-là! Hue, la grise! En route et du train! arrive que pourra!

Dans notre Paris enchanté, ce n'est pas seulement, depuis quelque temps, la fête de la bimbeloterie et de l'oripeau! C'est encore la fête de l'esprit et de l'art. Il y a comme une trainée de chefs-d'œuvre, depuis le boulevard du Temple, tout là-bas, où M^{me} Viardot chante

Orphée comme Orphée lui-même ne chanta jamais, jusqu'à la rue Richelieu où *le Duc Job* fait la joie honnête et le rire décent des bourgeois, sans oublier le Gymnase où *le Père prodigue* fait pâmer d'aise, tous les soirs, un public intelligent et vicieux. On prétend même que tout au fond du pays d'outre-Seine, à l'Odéon transtévère, on joue une comédie pour de vrai, une comédie où l'on s'amuse, où l'on rit, où l'on bafoue gaîment ou vertement, sans arrière-pensée et sans raffinements, les vices bêtes et les passions basses de notre espèce, une pièce comique enfin, chose neuve à force d'être oubliée.

Un peu pour de bonnes raisons, plus encore pour de mauvaises, et par suite de cette torpeur malsaine où je me laisse croupir, je n'ai vu ni *le Testament de César Girodot*, ni *le Père prodigue*, ni *le Duc Job*. J'ai fait seulement l'effort d'aller entendre *Orphée*, et ç'a été pour moi un vrai bonheur. Tu connais sans doute comme moi la partition; mais il faut, pour la mieux comprendre et l'admirer comme elle veut l'être, l'entendre chanter par la grande artiste que tu connais. Emile était dans le ravissement. Quant au public, je ne crois pas qu'il revienne souvent à cette fête sévère, tout à fait en dehors et au rebours des modes musicales et dramatiques de ce temps-ci. Il ne se peut rien imaginer de plus éloigné des élégances bourgeoises d'Auber, non plus que des violences de Verdi.

J'ai quitté Rabelais, que je viens de relire presque tout entier, et qui, te le dirai-je, commençait à me fatiguer un peu. Sais-tu sur quoi je me suis jeté? Sur

le *Don Juan* de lord Byron, que je ne connaissais que par fragments. J'y prends un plaisir extrême et j'en parle à tout venant : Avez-vous lu Baruch? Voilà un vrai et grand génie, un esprit d'un large souffle, au courant de tout, au niveau de tout, ouvrant des fenêtres sur tous les horizons, amusant, varié, terrible et pas guindé comme nos Français qui se mettent à avoir du génie. Sais-tu que, quoi qu'il en ait dit, Musset a pris beaucoup à ce Byron?

Je termine un trimestre d'abonnement au *Journal des Débats*, et je regrette que ma bourse à sec ne me permette pas de le continuer. C'est le seul journal lisible. Je te recommande, dans le cas où il t'aurait échappé, un très bel article, très simple, très touchant, et écrit dans une langue saine et sobre, de M. de Sacy, sur l'Évangile. Il est dans le numéro du 24 décembre. Voilà une bonne école et une belle lignée d'écrivains, et qui remonte droit aux Arnault. Je n'ai pas lu *la Femme*, de cet étrange Michelet. Il paraît que c'est toujours le même refrain, et je n'ai pas grand goût à cette littérature de sage-femme. John Lemoinne avait fait, il y a quelques mois, un charmant article sur *l'Amour*. L'autre jour, il a fait encore, en courant, une jolie critique de *la Femme*.

André Reille est, comme tu le sais, dans les honneurs. Quant à Charles (l'émigré, comme je l'appelle), il est parti avant-hier pour Londres, afin d'embarquer le fils aîné du duc de Nemours qui s'en va guerroyer au Maroc. Cette résolution est blâmée par l'émigré; moi je la trouve très sage. Tous ces braves jeunes gens

n'ont dans l'avenir qu'une chance, c'est d'avoir été mêlés et frottés aux affaires humaines. L'inaction est pour eux la pire chose du monde et l'on ne conserve pas des princes dans du vinaigre.

Bonsoir, écris-moi. Buvez tous un verre de vin de Bordeaux à ma santé. Adieu encore. Ton vieil et bon ami.

5 mars 1860.

A nous deux, mon bon ami. Me voilà avec mes pattes de mouche et je commence tout en haut de la page pour pouvoir t'en écrire bien long. Après quinze jours de travail acharné, je me sens un peu plus libre. C'est aujourd'hui samedi. Dimanche moins un quart, comme disait un galopin de mes amis : ce sera bien le diable si je ne trouve pas moyen de t'écrire mes quatre ou cinq pages de billevesées. Ça me fait du bien de t'écrire, mon vieil ami ; ça me rajeunit, ça me console, d'avoir ton brave cœur sous la main pour y porter mes douleurs et mes joies ; et ton esprit ouvert à toutes choses, regardant par toutes les fenêtres, et actif, et laborieux, et si bien au courant de tout, qui me force, moi le paresseux et le nuageux, à regarder avec lui, à penser avec lui, à mettre la tête hors de mon trou, hors de mon échoppe à papier timbré, pour voir les grands horizons, pour courir sur l'herbe verte et pour respirer à pleine poitrine le bon air, l'air qui souffle dans les

cheveux des poètes, dans la barbe des philosophes, dans les cordes de toutes les lyres chantantes, et où tous les atomes crochus de la pensée, de la poésie, de la fantaisie gambadent en poudroyant sous un rayon de soleil... Où a été ma phrase? Je n'en sais rien. Où ira celle que je commence? Je n'en sais rien. Mais je me sens courir, je me sens vivre, je m'amuse, je buissonne, je ne pèse pas une once ce matin, grâce à toi.

Causions. Tu n'as pas d'affaires, mon pauvre ami, et tu gémis de *ta langue captive*

Mais si ce grand silence

A ton esprit bavard fait quelque violence

tu peux te promener au moins tout à loisir. Tiens! le père Corneille qui vient dire son mot! Ce n'en est pas moins très déplaisant de ne parler point quand on parle bien comme toi, et quand on fait son métier de parler. C'est donc le royaume d'Idoménée ou la cité de New-Harmony, ce pays de Sedan, avec sa fumée, ses machines et ses airs tapageurs? Enfin, tu es arrivé, dans ce pays de frères, aussi loin et aussi haut qu'avocat puisse monter. Mais il faut en prendre ton parti : le dernier goujat qui sera parvenu, grâce aux mécaniques et aux bobines, à fabriquer de quoi couvrir convenablement le derrière d'un galant homme, aura toujours bien plus d'esprit que le plus éloquent avocat des Ardennes. Le commerce ne pousse pourtant pas nécessairement à la charité. Mais nous vivons dans un temps de miracles et bientôt les avocats et les avoués de

Sedan vont faire leurs paquets et défilent sur le pont de Torcy en chantant le chœur des juges, d'*Aline, reine de Golconde*, musique de Berton :

Il faut, il faut qui-i-tter Gol conde ?
Plus de procè- et plus-de frais !
On vit dans u-ne paix profon-de !
Il faut partir-e et pour-jamais !

Notre Golconde n'est pas tout à fait aussi vertueuse que la vôtre ; s'il n'y a pas beaucoup de procès, il y en a pourtant encore quelques-uns ; et, pour ma modeste part, je n'ai pas à me plaindre depuis le mois de janvier. L'argent arrive aussi d'une façon assez satisfaisante et je crois que je ferai une assez bonne année. Mais ce que je ne vois pas, ce sont de belles affaires qui vous fassent sortir des rangs à vos risques et périls. Celles-là, je ne sais pas si je les désire autant que je les redoute. Tu connais mon tempérament imbécile et je ne sais pas si mon système nerveux, sur lequel se sont jouées, depuis si longtemps, tant de déplorables cavatines, résisterait à l'ébranlement moral et aux fatigues physiques d'une grande épreuve de ce genre.

Tu me demandes des détails sur l'affaire *Ollivier* qui est devenu, du même coup, un avocat célèbre, un grand homme politique et un martyr du droit de libre défense ? C'a été une affaire détestable pour tout le monde. La magistrature, après avoir engagé la lutte bêtement, l'a terminée par une iniquité manifeste ; et le barreau a donné ce spectacle agréable au public d'un combat entre robes noires. Quant aux détails, tu les connais à peu

près comme moi. Tu as lu cette malheureuse et innocente phrase qui a allumé le courroux criard de M. Gislain de Bontain. Si nous n'avons plus le droit de dire qu'un réquisitoire est *passionné*, je ne vois pas trop ce que nous pouvons risquer sans courir la chance d'une objurgation publique. Ollivier était donc cent fois dans son droit en refusant une rétractation; et il n'y a pas eu dans le barreau, ni même dans le public qui ne nous aime pas, deux sentiments à cet égard. Mais il me semble que le tribunal, en prononçant dans un moment d'irréflexion et d'irritation une peine dans tous les cas exorbitante, a été moins blâmable que ne l'a été la Cour en la maintenant. A la Cour aussi, nous avons eu un affligeant spectacle qui a laissé parmi nous un vif et durable ressentiment. Quand on a su que le procureur général voulait prendre la parole dans ce débat, personne n'a douté qu'il ne vint remplir le rôle facile, naturel et honorable de conciliateur. Tous ses confrères se rappelaient qu'il n'y avait jamais eu au barreau un avocat moins souple vis-à-vis du ministère public, plus dur pour lui dans la plaidoirie, plus agressif et plus mordant, plus impitoyable même à l'occasion, contre de pauvres magistrats inoffensifs. C'est lui qui, étant bâtonnier, avait mis en interdit la première chambre de la Cour à la suite d'une boutade du Premier Président Séguier. C'est lui qui, un jour, à Amiens, en pleine Cour d'assises, après une violente altercation avec le procureur général, avait pris sa toque et son dossier, laissant là la défense, et la Cour trop ébahie pour songer à la

réprimande. C'est lui qui... mais alors il était avocat. Loin de le conduire devant le Conseil de l'ordre, les violences de sa parole ne l'ont pas empêché de devenir le premier magistrat du ressort. Une fois sous l'hermine, on ne lui demandait certes pas d'oublier ce qu'il devait à sa position nouvelle et de désertier la cause de la magistrature, mais on ne doutait pas qu'il n'eût le bon goût et l'habileté de se rappeler de plus anciens souvenirs. On attendait quelques bonnes paroles. Il a fait un réquisitoire, et, dans ce réquisitoire, il n'a même pas mis la dignité, l'élévation qui aurait pu racheter ce parti pris de sévérité bizarre. Il y a mis, au contraire, et contre l'ordre dont il a été le chef, et contre le bâtonnier lui-même, qui avait plaidé avec un luxe de modération et de respect peut-être excessif, toute l'amertume et toute l'ironie sautillante de son ancien talent.

L'effet de cette harangue a été déplorable au Palais. Des membres du Conseil sont sortis exaspérés de cette audience, d'autant plus exaspérés que, dans sa réplique, soit fatigue, soit insuffisance, Plocque avait été aussi mou et aussi docile qu'il aurait dû être vigoureux, indigné et plein de ressentiment légitime. Une des fautes du barreau, dans cette affaire, c'est qu'on n'ait pas songé à charger de la réplique un des anciens et des robustes, Berryer, Marie ou Bethmont. Mais quoi! on flairait si peu un ennemi sous cette robe rouge fourrée à neuf! La rancune est profonde contre ce qu'on considère au Palais comme une quasi-trahison. Depuis ce jour-là, on

parle du procureur général avec une vraie tristesse et on lui témoigne la façon de voir du barreau par des marques sensibles. Le soir de cette audience, il avait sa réception de quinzaine. Pas un avocat ne s'y est présenté. J'y suis allé avant-hier : nous étions trois... et tous trois ses anciens secrétaires. Je ne sais si ces manifestations le touchent. Il est homme à affecter le plus superbe dédain pour ces misères; mais, au fond, j'espère qu'il n'y est pas indifférent. Je l'espère pour lui, car je lui suis attaché quand même. En attendant, j'évite avec soin de le rencontrer seul; la conversation tomberait sans doute sur ce sujet délicat. Tu sais que je déguise mal ce que je pense; et, si je ne suis pas assez habile pour chercher les amitiés utiles, je ne suis pas assez fou pour aller de gaieté de cœur au-devant des inimitiés dangereuses. Ce diable de père Dupin, avec son bon sens gaulois et son originalité de juriste morvandiot, avait trouvé le point, et s'était un peu moqué de tout le monde, sans que personne pût décidément se fâcher.

Tu sais que M. Vacherot a porté son appel à la Cour, et que son affaire a été plaidée ces jours-ci. Il paraît que ç'a été la plus belle plaidoirie qu'on ait entendue de Marie. Il a été, dit-on, admirable de chaleur, d'élévation, de sérénité philosophique. Il a soixante-trois ans, celui-là et, un de ces jours, il tombera tout d'un coup, comme Paillet. Mais, comme Paillet, qu'il n'égale pas d'ailleurs, il aura progressé jusqu'au bout. C'est énorme, mon ami, ce qu'ajoute au talent l'autorité des années et du caractère; et nos anciens sont bien curieux et bien inté-

ressants à entendre en ce moment. Encore quelques années, bien peu d'années, et cette forte génération aura disparu. Je ne vois pas, en toute sincérité et sans jalousie, je ne vois pas, parmi nous, qui pourra remplacer cette race de Burgraves éloquents et che-nus, élevés et grandis au vent des révolutions et au bruit des orages. *Augustus eloquentiam sicut omnia pacavit.*

Dans quelques jours, encore un curieux procès : le procès du *Siècle* contre M^{gr} Dupanloup. Un journal qui fait un procès en diffamation ! un journal qui a tous les jours cent mille feuilles blanches sous la main où il peut écrire sa défense, son apologie, son panégyrique, son *Magnificat* personnel, et mettre en petits morceaux ses adversaires ! Le *Siècle*, qui se plaint d'être diffamé ! Quelle pitié ! Et quelle victime, bon Dieu ! Comment M. Havin ne s'est-il pas souvenu de M. Marrast et de sa honteuse déroute judiciaire de 1849 ? Senart a bien senti que le *Siècle* tout seul, venant raconter à la barre ses malheurs, aurait l'air d'un grand nigaud un peu odieux. Alors le vieux reître s'est mis en quête d'un auxiliaire qui pût rendre le procès plus intéressant. Il a mis la main sur la vieille M^{me} Bertin, née Rousseau. Et voilà justement son affaire. Il va tâcher de cacher le *Siècle* sous les jupons de cette pauvre bonne femme. Mais si Dufaure et Berryer sont en verve, il joue bien gros jeu. Dans cette affaire encore, il me semble que mon grand ami fait bien fausse route. Il a autorisé la poursuite avec bonheur et il va prendre la parole pour protéger ce pauvre petit

Siècle du bon Dieu. Remarques-tu à combien de points de vue la position sera fausse? Il faudrait, pour tout sauver, moins une parole éloquente qu'un grand caractère et un esprit très habitué aux théories, se mettant au-dessus de tout par la philosophie et par la pensée politique. Il aura sans doute tout cela...; mais enfin, c'est une épreuve dangereuse et je suis payé pour avoir peur des répliques de Berryer; l'affaire Montalembert me donne encore la chair de poule.

Quant à mon opinion sur le procès, la voici : autant je trouve le procédé de M^{gr} Dupanloup injuste et, en un point, maladroit, autant je trouve son procès excellent. Il a usé du droit de l'histoire et de la polémique, et à ce point de vue, sa cause est magnifique vis-à-vis des héritiers Rousseau. Quant au *Siècle*, je ne m'en occupe même pas. *Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?*

Lundi matin.

Hier même, quelques instants après avoir écrit les lignes qui précèdent, j'ai appris, chose étrange! que j'avais failli être chargé de soutenir la plainte de la famille Rousseau, et que mon nom avait été longtemps agité! Mais c'est décidément Plocque qui plaidera. Grâce à cette lâcheté dont je te parlais hier, je ne suis pas fâché d'avoir échappé à cet honneur. Et puis, quoique la cause des Rousseau soit très respectable, aussi respectable que celle du *Siècle*, son allié l'est peu; je crois toute cette affaire mauvaise, et je flaire

des coups pour tous ceux qui s'en mêleront de ce côté. Nous verrons si je me trompe.

De Vallée a fait un livre encore sur d'Aguesseau et il me l'a envoyé, il y a plus d'un mois : je sais très bien ce que cela veut dire ; mais je n'ai pas un instant pour travailler en dehors de mes affaires. Pourtant à côté du livre et sur le dos de d'Aguesseau, il y a bien des choses à dire en ce moment qui me démangent le cuir chevelu. Je verrai, aux vacances de Pâques, si je suis entrain. As-tu assez de détails sur le Palais, maintenant ?

Hier matin, nous avons perdu notre pauvre vieux maréchal Reille. Il n'était pas mon parent, mais notre proche, comme on dit en province. La sœur de ma mère avait épousé son frère. Ses enfants sont mes plus vieux amis, et nous avons été élevés tous ensemble. Le maréchal avait quatre-vingt-quatre ans et demi. Depuis deux ans, il avait baissé beaucoup, sans rien perdre pourtant, dans les retours de force, de ce bon sens incomparable qui, appliqué à une affaire importante, devenait presque du génie. C'a été un homme de guerre merveilleux de sang-froid et d'audace calme, mais assez inconnu des générations militaires actuelles. Il a été heureux toute sa vie. Il était né sous cette étoile ! Il a traversé vingt ans de guerre acharnée sans recevoir une égratignure, comme Masséna son beau-père. Il a eu seulement une balle morte dans son manteau, à Waterloo, où il commandait en chef un des corps d'armée. Quand j'étais petit, on nous enveloppait sous ce manteau bleu, et nous *regardions par le trou de la*

balle : c'était un de nos plaisirs. Heureux jusqu'au bout, le maréchal s'est éteint sans aucune souffrance, après quelques jours de torpeur. Je l'avais vu dans son lit, il y a quatre ou cinq jours; il ne voyait déjà plus; il parlait ce monologue fantasque des mourants qui est le même pour les bûcherons et pour les empereurs : des rêves de voyage, de départ, et les mains qui semblent chercher le bâton de la route, et les pauvres pieds qui s'agitent vers un chemin invisible. Triste! Triste!

Le maréchal laisse trois fils : l'aîné, colonel aide de camp de l'Empereur; le second, député, ancien marin, le troisième, capitaine; un nom militaire glorieux et bien continué, et une très grande fortune. On l'enterre jeudi. Le service se fera aux Invalides; nous accompagnerons ensuite le corps au Père-La-Chaise où il ira dormir sous la pyramide de Masséna. Quels dialogues curieux doivent avoir entre eux ces vieux compagnons du siège de Gênes, de Marengo, de Zurich et de Waterloo!

Paulo minora... Que veux-tu savoir encore? Car je vois bien que j'en serai pour mes huit pages. L'exposition des tableaux modernes? Je l'ai vue, et cela vaudrait pour toi le voyage de Paris : des Decamps, des Ingres, des Delacroix, des Marilhat, des Jules Dupré, et des meilleurs, ceux que le temps et le choix des amateurs ont consacrés. Decamps a un peu durci, Roqueplan s'est affadi, Delacroix a gagné. C'est très curieux de revoir une œuvre quelconque de l'esprit à quelques années de sa naissance, dégagée des bruits factices et des faux

jours au milieu desquels elle vient au monde : les passions se calment, la mode change, il se fait une *moyenne* de justice et de vérité qui n'est pas encore la justice et la vérité tout à fait, mais qui prépare la postérité. Je ne connaissais presque pas J. Dupré. Il a là des tableaux qui me semblent de vrais chefs-d'œuvre de couleur et de lumière. Marilhat est un de ces maîtres calmes et simples qui font sans fracas leur place très vite et qui ne la perdent plus. La *Barque de Don Juan*, par Delacroix, est un de ses meilleurs tableaux; mais je doute bien que, dans cent ans, on connaisse beaucoup Delacroix. A force de fécondité et de variété, il a forcé les yeux de ses contemporains à accepter certains types, certains galbes, certaines grimaces qui ne sont ni dans la nature, ni dans la poésie; mais, quand on les reverra à distance, de loin en loin, isolés, je crois qu'ils choqueront comme une surprise désagréable. « Otez-moi ces magots », disait Louis XIV, et il avait d'ailleurs grand tort. Quoi qu'il en soit, cette école française moderne est bien belle, et bien forte, et bien variée; et elle a, sur toutes les autres, la supériorité de l'esprit français sur tous les autres esprits. Je ne te pardonnerai jamais de n'être pas venu à Paris pour l'Exposition universelle. Il n'y a femme ni enfants qui tiennent. C'était un devoir, pour tout bon Français, de constater une bonne fois, dans sa conscience rassurée, la victoire glorieuse de cette pauvre France calomniée. Je n'ai pu aller qu'une fois encore à cette exposition : mais je vais tâcher d'y retourner. Hier je suis allé, par bonne for-

tune, au Conservatoire : une symphonie admirable d'Haydn, l'*Idoménée* de Mozart, les *Ruines d'Athènes* de Beethoven, où se trouve ce chœur de derviches fameux qui donne positivement le vertige ; l'ouverture du *Frey-schütz* ; voilà le menu de ce régal. C'est assurément la meilleure musique qu'on entende en ce moment dans le monde. J'ai vu là ce pauvre général Changarnier qui était blotti dans une baignoire avec mon ami Marjolin. Il est vieilli et a conservé pourtant ce masque impassible et froid sous lequel on sent le muscle et le nerf tout près de la peau. Neuf ans d'exil à soixante ans, ça ne rajeunit pas !

Tous les quinze jours, j'entends de la très bonne musique chez Nicolet. Félicien David chante quelquefois, Membreée toujours. M^{me} Massart joue du piano et Jacquart du violoncelle. Ce sont de bonnes soirées d'art et de complète intimité, comme je les aime.

Paris, 9 juin 1860.

Ah ! comme je les paie cher, mon pauvre ami, ces courtes et charmantes journées paresseuses que j'ai passées près de toi, et comme me voilà bien loin de tes vertes Ardennes, du château d'Herbeumont, de la descente de Monthermé et de la jolie vallée de la Givonne ! Depuis huit jours je suis enterré dans mes paperasses vengeresses qui prennent la dure revanche de mes loisirs trop vite finis. Depuis huit jours voici le premier

instant que je trouve pour passer par la rue des Tanneurs, et pour te serrer encore une fois la main; pour remercier encore ton aimable femme de son accueil et de sa bienveillante hospitalité. Avez-vous été assez pleins d'indulgences et de prévenances et de gâteries pour moi! Vous ai-je assez dérangés, et peut-être ennuyés! Des biscuits à ce grand enfant! Des sucreries à ce baby grisonnant! Du vin de Bordeaux à ce vieux garçon! Et de l'eau de Seltz pour faire digérer monsieur! Et un édredon pour réchauffer monsieur! Et des promenades de douze heures pour amuser monsieur! Le pauvre homme! Et comme je me suis laissé faire avec bonne grâce!... « Enfin le voilà parti ce parisien! et bon voyage! Je vais donc rentrer en possession de mon armoire et de ma commode et de mon cabinet de toilette! et je pourrai sortir de ma chambre à toute heure en pantoufles et en peignoir, avec mes papillotes et avec ma camisole, sans être obligé de me mettre aux écoutes et sans craindre de trouver devant moi ce grand diable de corps surmonté d'une tête de loup... » Ainsi parle, ou à peu près, quelqu'un que je connais bien. Et ce quelqu'un-là n'a pas tort. Enfin, sans façon et sans plaisanterie, je désire ne vous avoir pas été trop insupportable. Quant à moi, j'ai fait grâce à vous, Madame et Monsieur, un charmant voyage, et je vous en remercie du fond du cœur.

Comme ces six jours ont vite passé, mon vieil ami, et comme nos pensées, nos souvenirs et notre imagination donnent au temps des mesures diverses! Te rappelles-tu

notre promenade du premier soir avec Oswald, sur les hauteurs qui dominant la ville? Ces petits bois de bouleaux agités au vent, ce ciel bas, ce crépuscule sinistre et ces rafales de pluie? Cela m'est si présent à la mémoire qu'il me semble un souvenir d'hier! Et, en même temps, cette soirée me paraît vieille de six mois. Te rappelles-tu l'auberge du grand Saint-Nicolas à Hautes-Rivières, sur cette grande place marécageuse, et la chambre où j'écrivais en attendant le déjeuner, et le vieux petit nain qui parcheminait sa face ridée sous le manteau de la cheminée? Est-ce hier que j'ai vu cela, ou il y a dix ans? Je ne sais. Je sais seulement qu'après avoir vécu quelques jours près de toi, avec toi, dans ta famille, dans ta ville, dans ton air natal, dans ta vie tout entière, me voilà séparé de toi par soixante lieues, et Dieu sait pour combien d'années d'absence. C'est hier, hier même, n'est-ce pas? que je t'écrivais pour t'annoncer mon arrivée et que, tous deux, nous nous faisons une fête de ce voyage. Me voici à ce même bureau; je t'écris avec la même plume, et tout ce beau rêve a passé. Comme, à notre âge, on sent bien la brièveté de tous les bonheurs!

En attendant, je suis enchanté d'avoir mis une fois de plus dans mes yeux et dans ma mémoire cette vallée tranquille où se passe ta vie, et cette maison où tu as renfermé, crois-moi, tout le bonheur vrai qu'on peut rêver en ce monde. Ton ménage est heureux, ton gamin est plein d'intelligence et d'esprit, ta fillette est ravissante avec ses grands yeux et ses jolis cheveux bouclés.

Moque-toi du reste et vis content. N'envie ni l'existence bruyante de Paris, où l'on est à tout et à tout le monde, excepté à soi-même, ni surtout, grands dieux ! la liberté orageuse et ridicule d'un vieux garçon qui n'est à sa place nulle part, qui nourrit son cœur de toutes les chimères, et qui use la meilleure partie de sa vie à regarder passer des souvenirs amers ou des espérances défendues. Nous n'avons pas pu causer là-bas ; nous avons eu trop peu de temps et trop d'*affaires* pour pouvoir parler de nous-mêmes. Je n'ai pas pu te dire combien je suis ennuyé, dégoûté, découragé de moi, et combien je suis malheureux de me voir vieillir dans cette existence sans but, dans cette indépendance malsaine qui laisse se perdre et se gaspiller ce que j'avais d'intelligence et de force.

La Roche-Guyon, 26 septembre 1860.

« Il demeure à la campagne et non pas à la ville, celui qui habite cette petite maison », comme dit l'inscription peinte en allemand sur un chalet de Lauterbrünnen. Je demeure à la campagne. Nous sommes au milieu de septembre, le doux septembre ! Il pleut à verse depuis trois jours ; j'ai la tête et les pieds dans ma cheminée, les doigts gelés, l'imagination somnolente et le cœur léthargique. Un Lapon dans sa hutte, un Allemand dans son poêle, un ver à soie dans son cocon. Je suis arrivé ici le 8 septembre et je vais y rester jusqu'au 1^{er} novembre.

J'ai pour passe-temps la lecture de deux ou trois journaux qui chantent en chœur les louanges de Garibaldi et de Victor-Emmanuel. Que te semble de cet atroce gâchis? N'as-tu pas étudié dans ton temps ce que les bonnes gens appelaient le droit des gens, et ne trouves-tu pas que nos pères avaient de bizarres scrupules? Le droit des nationalités qui ne sont pas des nations, l'unification de ce qui n'a jamais été uni, des flottes sortant d'un port ami pour aller détrôner des souverains amis, en pleine paix, sans déclaration de guerre : voilà une politique nouvelle et commode! La police du roi de Naples et l'administration romaine ne me causent pas une grande admiration; mais les procédés du roi de Piémont déshonoreraient la plus juste des causes. La défaite inévitable de Lamoricière m'a été très sensible et mon chauvinisme s'est révolté à la pensée de voir cette belle gloire française insultée par l'ordre du jour menteur et vantard d'un Italien. Maintenant, voici que l'écheveau se mêle, et Garibaldi aux prises avec Cavour. C'était facile à prévoir, mais c'est amusant à regarder. Le plus joli serait que Garibaldi accomplit cette folie qu'on lui prête, d'attaquer Rome et le général de Goyon. C'est là ce que le Saint-Père, malgré sa mansuétude, doit désirer ardemment. Nous allons bien voir. Mais au bout de tout cela, il y a une guerre, selon moi, inévitable, et il en faut gémir. Est-ce que tu crois vraiment que l'Empire c'est la paix?

Paris, dimanche, 18 novembre 1860.

Je n'ai pas encore mis le pied au théâtre et point ne m'en soucie.

J'ai lu, pendant mes vacances, un *entretien* de Lamartine sur Machiavel, qui m'a plu beaucoup et fortement intéressé. Sur le dos de Machiavel, le pauvre grand esprit éclopé déploie la carte de l'Italie et il dénoue à sa façon l'écheveau embrouillé de la politique actuelle. Triste politique, à mon sens, que celle de la France dans cette grande affaire. L'unité de l'Italie me paraît la chimère la plus chimérique de toutes les chimères politiques. Depuis les Samnites, les Volsques et les Étrusques, qui n'ont subi que du droit de la conquête, la civilisation romaine, jusqu'aux Pisans, aux Florentins et aux Lucquois du moyen-âge qui crénelaient leurs maisons et leurs murailles pour garder intacte leur vie municipale et leur patrie égoïste, jusqu'aux Génois contemporains que les bombes piémontaises ont seules annexés à la couronne de la maison de Savoie, toute l'histoire de l'Italie et tout son tempérament social protestent et se soulèvent contre cette unité factice que la peur et les mensonges du suffrage universel lui imposent aujourd'hui. Partout, à Naples, à Florence, à Palerme, on donne à ces pauvres *cittadini* le choix entre les bandes de Garibaldi et les régiments piémontais, entre l'anarchie pure et simple et un gouvernement régulier. Et on crie au miracle quand ils acclament le « galant homme » ! Quelle plaisanterie ! Mais, dans quelques mois, quand

les Florentins, habitués sous la maison de Lorraine à vivre sans impôts et sans armée dans le rêve enchanté de leur vie facile, abondante et libre, se verront traqués par les recruteurs et les percepteurs du Piémont; quand le lazzarone verra se dresser devant son soleil la grosse ombre d'une bureaucratie barbare (car le Piémont est tout aussi parfaitement étranger aux Napolitains que l'Autriche ou l'Angleterre), quand Milan ne sera plus définitivement qu'une préfecture et quand Rome elle-même, cette future capitale de l'Italie-une, aura perdu, avec le Pape, sa vraie et sa seule grandeur, tu verras comme tout ce grand corps mal assemblé recommencera son travail séculaire de luttes intérieures et de désorganisation. Quant à nous, Français, nous ne pouvons, j'en suis convaincu, que le désirer ardemment. Si le malheur voulait qu'à côté de nous il se formât un État viable composé de vingt-quatre millions d'hommes, possédant douze cents lieues de côtes, les plus beaux ports de l'Europe et une marine ayant pour ancêtres les plus grands navigateurs du monde, un État que mille accidents politiques pourraient, un jour donné, jeter dans une coalition ennemie, — la France recueillerait des fruits bien amers de l'irréparable folie qu'elle a laissé commettre à son souverain. Quant aux détails de la politique française dans cette affaire, ils sont vraiment odieux. Jamais la duplicité, la déloyauté, la perfidie n'ont été plus loin, et le concert unanime de toute cette presse gagée ne saurait étouffer le cri de l'honnêteté publique, qui sera bientôt le plus fort.

Aujourd'hui le succès couvre tout : Victor-Emmanuel est un galant homme, Napoléon III protège le Saint-Siège, l'Autriche menace l'Europe entière, Garibaldi n'est pas un flibustier, et Lamoricière est un lâche dont l'innombrable armée a été mise en déroute par une patrouille piémontaise ! Voilà les travestissements bizarres que l'engouement et la flatterie imposent, à la longue, au dictionnaire et à la vérité. Mais vienne un échec ou un mécompte, et le sang de Magenta et de Solférino paraîtra une prodigalité bien stérile et bien coupable...

Pourquoi cette tartine politique, mon pauvre ami, et que m'as-tu fait pour que je te retourne ainsi un premier-Paris de l'*Opinion nationale* ou du *Siècle*? Tu es un voltairien, un quasi-républicain et un ami des nationalités sesquipédales, et, à ce titre, pourvu que tu voies disparaître le Pape et les Papegaux, comme dit ton Rabelais, tout va bien. Revenons donc à des causeries moins irritantes...

Paris, 7 février 1861.

J'ai été trop affairé tout l'hiver pour aller au spectacle ou dans le monde, je n'ai vu ni *les Effrontés*, ni *la Circassienne*, ni *les Femmes fortes*, ni *Un Ballo in maschera*, ni... n, i, ni, c'est fini. Je suis une vieille bête, un ours blanc réfléchissant sous son poil d'hiver. Samedi, je me suis égaré au bal, chez l'avoué de la Ville, un gros person-

nage par ce temps d'expropriations ; au bout d'une demi-heure, je me suis trouvé si vieux, si laid, si gris, si rechigné, au milieu de cette jeunesse qui danse, saute et soubresaute toutes sortes de cancons inconnus à nos chastes vingt ans d'autrefois, que je me suis sauvé, entraînant avec moi deux autres vieillards.

Qu'est-ce que je dis, que je n'ai pas été dans le monde ? J'ai été à une soirée officielle du procureur général : un horizon de cravates blanches et d'échines en arches de ponts ! Autre soirée officielle chez le procureur impérial, qui ne me paraît pas prodigue d'invitations au barreau, car nous étions là deux avocats : Mathieu et moi. Groupes de substitués, souriant jusqu'aux oreilles chaque fois que le chef approchait à vingt pas. Pouah ! Décidément nous ne sommes pas faits pour ce monde-là. Soirée chez le bâtonnier qui a été se nicher à la barrière, tout en haut de la rue d'Amsterdam. Petit hôtel sans caractère, appartement bourgeois sans style, cabinet de riche épiciier. C'est drôle, ces contrastes entre le talent d'un homme et sa vie intime ; entre sa figure publique et sa physionomie privée. Regarde Rossini et pense à *Guillaume Tell* ; regarde M. Ingres et pense à la *Madone du Vœu de Louis XIII*. Écoute Favre et viens voir son salon blanc et or. Des diners en ville, j'en suis gorgé, repu ! Heureusement nous voici bientôt en carême, et le fricot domestique va reprendre ses droits.

Paris, 23 mars 1861.

Je ne veux pas, mon cher Henri, puisque j'ai un instant de liberté, laisser passer la journée sans te remercier de ta lettre et des bonnes nouvelles qu'elle m'apporte. Il n'est pas jusqu'à l'incident de famille par lequel on t'a fait expier un de tes triomphes, qui ne m'ait singulièrement diverti. C'est une bonne scène de mœurs et un trait de caractère d'une originalité tout à fait réjouissante. Et tu as pleuré, enfant que tu es? J'en aurais peut-être fait autant que toi; et j'ai manqué d'en faire autant ces jours passés pour une déception d'un autre genre que je te vais narrer tout à l'heure. Mais tu n'en avais pas moins tort. As-tu jamais ouï dire qu'un vieux général se soit très franchement réjoui des succès de son lieutenant? Corneille applaudissait-il aux premières lueurs de Racine, et te rappelles-tu, dans un tableau célèbre, la grimace du vieux Michel-Ange rencontrant Raphaël sur l'escalier du Vatican? Mon bon ami, nous ne sommes ni Raphaël, ni Racine; mais, dans notre petite sphère, nous ne sommes pas moins des ombres à certaines gloires et des démangeaisons à certains amours-propres. Le protecteur veut bien que son protégé réussisse, mais tout juste assez et point trop. Il veut bien que l'enfant grandisse et lui arrive à l'épaule, mais pas plus haut d'une ligne : tout serait perdu si la jeune tête atteignait le niveau de la vieille tête; et que serait-ce si elle la dépassait? Laisse dire le vieil Entelle,

laisse-le te démontrer que tu n'as pas vaincu dans les règles et que tu as détaché tes coups de poing en dehors des lois du gymnase. Demande-toi tout bonnement : « Ai-je bien fait? Ai-je bien parlé? » Et si tu réponds dans ton honnêteté : « Je suis content de moi », et si le public en masse est de ton avis, moque-toi respectueusement du reste. Nous sommes majeurs, hélas! mon pauvre vieux; et si nous ne sommes pas mûrs aujourd'hui pour nous juger et pour juger les autres, quand donc arrivera notre puberté attardée? Souviens-toi que nous avons passé la quarantaine et que nous avons le droit de compter notre opinion pour beaucoup, en toutes choses et même sur nous. Ne me parle donc plus d'amère satisfaction. Sois satisfait sans amertume et sans rancune. Tant que le monde sera monde, ceux que nous avons vus petits garçons resteront pour nous des petits garçons. Ils auront beau nous jeter par terre et nous abimer de coups de poing, nous ne conviendrons jamais qu'ils sont les plus forts. Et tu verras, quand ton gamin plaidera à côté de toi, tu verras s'il te semble très agréable qu'on dise : « Il plaide mieux que son bonhomme de père! » Donc tout est pour le mieux; tu as réussi; tu as donné une bonne fois ta mesure. Ton juste orgueil a eu sa revanche. Quelques bons écus ardennais sont tombés dans ton escarcelle; voilà un mois propice et de bon augure. Sèche tes larmes de dépit et embrassons-nous. Je comprends très bien, et j'avais depuis longtemps pressenti, ce que tu me fais entendre à mots couverts sur les sacrifices mal récompensés et sur les injustices

intimes qui si souvent brisent les cœurs dévoués. On s'immole à l'honnêteté, au devoir, aux vertus modestes qui sont l'héroïsme des âmes généreuses; et puis le temps marche, et ceux auxquels on a sacrifié son ambition, pour lesquels on a étouffé sa vie dans l'obscurité, éteint ses ardeurs et brisé ses ailes, vous demandent ensuite pourquoi vous ne brillez pas, pourquoi vous ne montez pas, pourquoi vous ne volez pas, et pourquoi, dans ces fanfares bruyantes où résonnent quelques noms amis, on n'entend pas encore le vôtre. Toi et moi, mon pauvre ami, nous avons connu, nous connaissons encore ces amertumes. Ensemble il nous en faut consoler. Plus j'avance dans la vie, plus je vois avec une sérénité croissante et avec une indifférence profonde les fortunes et les honneurs qui grandissent à côté de mon humble fortune. Fais comme moi, restons d'honnêtes gens intelligents et estimés et gardons ces chers trésors que dissipent si vite les grandes prospérités et les coups de fortune inattendus, je veux dire nos passions du beau et du bon, de l'art et de la pensée, de la nature et de la poésie. Tenons-nous ferme au pays des chimères, et prêtons-nous, sans nous donner, à l'ambition et aux avarices de la vie.

Dimanche matin.

Après ton histoire, veux-tu la mienne, et mon mécompte vulgaire après ta déception si pittoresque? Lundi dernier, par un temps atroce, je partais pour

Valenciennes où j'allais plaider un fort important procès, procès d'honneur et d'argent entre négociants. Dans la liste fantastique de mes honoraires de l'année, j'avais compté cette affaire pour un gros chiffre : quinze cents francs. Ce ne pouvait être moins. Ce serait peut-être plus. Le client est jeune, il a une profession très lucrative; il me parle sans cesse de ses bénéfices annuels de soixante, soixante-dix mille francs; il paraît avoir les mains trouées, à l'entendre, tout exprès pour laisser passer l'argent; quinze cents francs ne sont rien pour lui; il m'en offrira deux mille. Avec ces deux mille francs, je serais riche. Je placerai mille francs au Crédit foncier; avec le reste, je mènerai largement le mois d'avril et je ferai quelques cadeaux au printemps, ce vieil ami qui me revient de là-bas. Je me réjouirai les yeux de quelque fantaisie modeste; je goûterai au moins ce grand bonheur, si rare pour moi, de lâcher pour quelques jours la queue du diable, à laquelle je suis attelé depuis si longtemps. Je m'achèterai la *Vénus de Milo*, en plâtre, dont j'ai tant envie, et une demi-douzaine de chemises, dont j'ai tant besoin. C'est ainsi que, rêvant et mêlant à mes rêves la méditation de ma plaidoirie, je cheminai dans le train express, moi et mon pot au lait, ô Perrette!

J'arrive, je plaide, et, — faut-il te le dire? faut-il échanger les fumées de nos vanités oratoires? — je plaide comme un demi-dieu; succès fou; le client est en larmes et se jette sur mes mains quand j'ai fini, l'adversaire est en déroute; le tribunal (de bien dignes

juges consulaires) me fait entrer dans la chambre du conseil pour me féliciter. En rentrant à mon hôtel, je trouve le bâtonnier qui m'apporte les compliments du barreau. Enfin, je m'arrache à cette atmosphère corruptrice et je remonte en wagon. Mon client revient avec moi. Pendant toute la route, ce sont des admirations et des tendresses. Un seul point n'avait jamais été touché; tu devines lequel? Je ne voulais mettre aucun prix à la générosité de cet honnête homme : j'en aurais eu honte. Fi donc! Cependant plus nous avançons vers Paris, plus cette idée me préoccupait. Qu'attend-il? Est-il délicat à lui de me forcer à prendre l'initiative? Enfin, à la dernière station, je me pince violemment et je prends mon parti; je me décide à demander à mon homme s'il a pensé à fixer le chiffre de mes honoraires. Voilà un homme qui paraît pris au dépourvu. Hon..., hon..., il me-e remercie-e de lui en parler, il ne connaît pas bien les usages à cet égard. « Mais enfin, Monsieur (je commençais à prendre l'épouvante), mais enfin, veuillez me dire un chiffre. Je vous dirai très franchement si c'est trop ou pas assez. — C'est juste. » Et, se recueillant un instant : « Eh bien! je pense que trois cents francs... » Trois cents francs! juste ciel! trois cents francs pour avoir fait cent quarante lieues, et resté trois jours absent de chez moi, avoir dérangé toutes mes affaires et avoir versé des flots d'éloquence à la frontière. Je restais la bouche ouverte. Alors ce nabab m'a expliqué, avec force ambages, qu'il était assez gêné en ce moment..., des affaires difficiles, des

échéances, etc., etc. Enfin, mon pot au lait coulait, coulait avec mes larmes, de vraies larmes de rage. Triple sot! Incorrigible imbécile! Quand cesseras-tu ce métier de dupe et de niais? N'as-tu pas pris dix fois la résolution de ne pas aller, du moins, courir les grandes routes sans provisions? Vrai, n'est-ce pas à me donner le fouet? Voici, depuis trois mois, le second voyage que je fais à mes frais sans toucher même mes dépenses de route. Avoue que c'est trop monstrueux. Mais laisse-moi achever mon histoire. L'indignation m'a ouvert la bouche. J'ai répondu à cette proposition généreuse que je ne pouvais pas prendre au sérieux le chiffre en question; que je l'invitais à consulter, à se renseigner; et que, quant à moi, je croyais être très modéré en évaluant mes honoraires à douze cents francs. Là-dessus, j'ai tourné le dos et j'ai fait semblant de dormir. Le lendemain, le client est venu me voir. Tu crois sans doute qu'il m'apportait un à-compte? Il venait me demander, sans le moindre embarras, de faire une note pour l'envoyer au tribunal. Je l'ai revu avant-hier, je l'ai revu hier : pas un mot de l'autre question..., et le sourire sur les lèvres. Que ferais-tu à ma place? Tu ferais la note, parce qu'elle est utile et que c'est notre devoir de mener à bien la besogne dont nous nous chargeons. Et, pour le reste, tu prendrais encore une fois une résolution solennelle; tu te ferais un grand serment que tu oublierais dans huit jours. Voilà mon histoire. Qu'elle te console de la tienne. En attendant, comme je comptais ferme sur mes quinze cents

francs, je finis mon mois avec sept francs cinquante. Quel réveil!

Luxe et misère! Contrastes! voilà bien la vie de Paris; et ce sont justement ces contrastes poignants qui font l'amer bonheur de cette vie à mille aspects. Hier soir, après t'avoir écrit la première page de cette lettre, je n'en figurais pas moins, ganté de frais, moi et mes sept francs cinquante, dans une première loge de face à l'Opéra, au milieu d'une salle étincelante de diamants, de fleurs et de jolies femmes; mes sept francs cinquante et moi (note ceci, c'est à la lettre) nous étions au même rang et à quatre loges de distance de M. Pereire et de ses millions, et je causais avec Son Exc. M. le ministre des finances qui me racontait ses soucis. C'était hier soir le concert de F. David; ç'a été une très belle soirée. La salle était comble, et tout a été fort applaudi. Nous avons eu *le Désert*, une partie de *Christophe Colomb*, un final de *Moïse au Sinäi* et une petite symphonie. Sauf le *Moïse*, qui ne me paraît pas largement traité, tout le reste est d'une grande beauté. *Le Désert* a conservé toute sa poésie originale et mélodieuse. Malheureusement les soli ont été mal chantés par Dufresne.

Le *Tannhauser* est tombé à plat. Est-ce justice ou parti pris? Je ne sais, ne l'ayant pas entendu. On a joué seulement devant moi une marche qui est fort belle; et il me paraît difficile qu'un homme qui fait une très belle chose ne soit pas après tout un homme de talent. Les musiciens impartiaux reconnaissent que Wagner est un

musicien de grand mérite. Mais, ce qui semble certain, c'est que son opéra est d'un ennui mortel et n'aura que quelques représentations. Les abonnés en masse ont protesté que, si on le leur servait encore, ils feraient tant de tapage qu'il faudrait bien baisser le rideau. Ce soir, on l'offre au public du dimanche... *in animâ vili*.

Nous ne parlons pas politique, n'est-ce pas? Tout ce qui se passe et qui se dit depuis un an me confond tellement que j'aime mieux m'en occuper le moins possible. Le discours du prince Napoléon a achevé ma déroute; et quand j'ai vu que des gens assez sensés admiraient cet argot; quand j'ai vu le Sénat à plat ventre devant cet impudent coquin, le cœur m'a levé et la tête m'a tourné. C'est la harangue d'un capitaine de voleurs à ses camarades, purement et simplement, et le Sénat a joué le rôle de la bande, — même de la *platebande*; pardonne ce calembour à mon indignation.

Paris, 8 juillet 1861.

J'aurais bien grand plaisir, comme tu n'en doutes pas, malgré les frimas de ce juillet décembrisé, à vous aller voir dans votre château et à voir la pluie fine des Ardennes tomber sur ces grands arbres de la pelouse que j'ai si bien encore dans la mémoire et dans les yeux. Mais que veux-tu? La vie est comme un cabestan; chaque tour de roue serre la corde davantage. D'abord

me voici rivé ici jusqu'au 1^{er} septembre, ne voulant pas manquer, malgré la fatigue extrême de ces impromptus, les occasions qui se présentent quelquefois pendant le mois d'août pour les doublures, par suite de l'absence des chefs d'emploi et des premiers ténors.

J'ai dans mon escarcelle une affaire, peu lucrative mais assez jolie. Mon client, M. Wittersheim, imprimeur, refuse, depuis la fameuse circulaire du sauvage Persigny, d'imprimer le discours ¹ prononcé par le duc d'Aumale dans une société littéraire de Londres. Wittersheim a déclaré, — et il a bien fait, — qu'en présence de cette injonction hottentote de cette anthropophage Excellence, il ne se risquerait pas à imprimer un calendrier ou un cent de cartes de visite pour un prince quelconque de la maison d'Orléans. Le procès est assez drôle; il l'aurait été surtout il y a quelque temps. Mais aujourd'hui, deux mois après le discours prononcé, il a perdu beaucoup de sa fraîcheur.

Je pense que tu te nourris du procès Mirès. C'est une triste affaire! Et ce qu'il y a de plus triste peut-être que l'affaire elle-même, ce sont les singulières maximes qu'elle a presque accréditées chez beaucoup de gens, même très honnêtes. Quand on s'étonne qu'un banquier puisse aliéner (pour employer un mot poli) un dépôt remis dans ses mains, vous nourrir pendant deux ans dans l'illusion qu'il l'a toujours gardé fidèlement, et puis un beau jour, au bout de ces deux ans, vous

1. Le discours avait été prononcé le 15 mai 1861 au dîner anniversaire de la fondation du « Royal Literary Fund ».

annoncer tranquillement, en faisant un second mensonge, qu'il vous a *exécuté* la veille, on a l'air d'un puritain ou d'un quaker. C'est la banque, vous dit-on, et vous autres légistes vous n'entendez rien aux grandes affaires. Au reste, les turpitudes environnantes sont telles, dans ce procès, que celle de Mirès finit presque par disparaître, et qu'il se fait en sa faveur une sorte de réaction. Qu'est-ce que c'est que le sans-gêne expansif de ce financier hasardeux auprès de la gredinerie préméditée de son dénonciateur? Depuis huit jours on tremble que Mirès, se sentant perdu, ne fasse un éclat dans lequel bien des noms sonores seraient compromis. Ses avocats le retiennent tant qu'ils peuvent.

Hier on a dit que Léon Duval a fortement égratigné le Procureur général qui, tu le sais sans doute, a mis dans cette affaire beaucoup de passion, beaucoup d'anciennes rancunes. Cela seulement t'expliquera pourquoi, dans sa plaidoirie, Duval, répondant au Président qui lui disait que le Procureur général n'était pas dans le procès, lui a répliqué d'un ton très significatif qu'il demandait la permission *de penser tout le contraire*. Il paraît que toute la plaidoirie a été une merveille d'ironie et de méchanceté. Je ne l'ai pas lue encore, et on dit qu'elle est tout à fait châtrée dans nos héroïques journaux judiciaires.

Maintenant, bonsoir. Je n'ai rien d'intéressant à te raconter. Ma mère va partir lundi pour la Roche, et, malgré le mauvais temps, tout le monde quitte Paris. Paris! si tu savais ce qu'ils en font : Une ville magni-

fique sans doute, mais alignée, compassée, banale ! Deux hommes y règnent et y gouvernent : Haussmann et Pereire. Ce sont partout d'effroyables abatis. Tu connais bien notre rue. Eh bien, sur la rive de la rue des Mathurins opposée à notre maison, *il n'existe plus une seule maison depuis le coin de la chaussée d'Antin jusqu'à la rue Caumartin*. Tout est par terre, au milieu d'un vaste marécage qui s'en va en profondeur, jusqu'au boulevard des Capucines. Cette bagatelle a coûté à la ville vingt-quatre millions rien qu'en expropriations. Ajoutes-y quinze ou vingt millions pour la construction du nouvel Opéra, et calcule ce que nous coûtera l'*ut de poitrine* du ténor qui l'inaugurera.

Bonsoir derechef. Écris-moi. Mille amitiés autour de toi.

Paris, 11 janvier 1862.

Je suis un cuistre, et tu en es un autre. Nous sommes deux cuistres. Ainsi donc, cuistre mon frère, nous voici au 11 janvier de cette année de disgrâce 1862, et, entre nous, pas un mot, pas un geste, pas un signe d'amitié ni de souvenir, pas même un de ces vœux stériles que s'envoient les indifférents dans le pli corné de leur carte de visite !

Jadis, c'était différent,
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.

et de nos jeunes cœurs s'épanchaient, aux époques

consacrées, des flots de tendresse plus abondants, des souhaits échangés, des embrassades par contumace, des phrases attendries sur l'éternelle amitié, entremêlées, à l'occasion, de petits vers ou de grands vers en rimes croisées. Oh! le bon temps! Oh! qu'il est loin de nous! Et si tu as en effet notre correspondance tout entière, comme, dans ces effusions prodigues d'il y a dix ans et les avaries causeries d'aujourd'hui, comme, dans ce refroidissement progressif de toutes nos flammes, de toutes nos ardeurs, de nos sentiments et de nos idées, comme on ferait, à coup sûr, l'histoire du cœur humain et l'histoire lamentable de la vie! L'amitié, l'amour, le mariage, serments de tendresse éternelle, foyers embrasés de la jeunesse qui ne doivent s'éteindre jamais! « Toi! Vous! Oh toi! Oh vous! Amie! Amie! toujours n'est-ce pas? Qui, moi? moi! cesser jamais de t'aimer? Oh! méchant! Ah! mauvaise! Que dis-tu là? Et comment le peux-tu seulement concevoir? Et ce sont des serrements de main, et des baisers et des étreintes! Ah! Oh! Ohhh! » — Oui, très bien, jeunes gens! Ce sera d'abord cent baisers chaque soir, et puis dix, et puis un seul, distrait, rechigné, mal donné et mal reçu, qui dit clairement, dans son petit bruit sec: « Allons, laisse-moi tranquille. » Et puis, plus rien du tout: ni baisers, ni caresses, ni soupirs, ni sourires; bonjour et bonsoir, tout au plus. Voilà l'histoire de tant de ménages! Cuistres de maris! Et voilà la nôtre, mon vieil ami quand même. Je m'accuse comme toi; et, comme toi, je m'injurie moi-même. Il y a pourtant de mon côté, conviens-en, quelques circonstances

atténuantes qui n'existent pas du tien ; et il est honteux qu'ayant des loisirs dont tu te plains de ne savoir que faire tu n'aies pas imaginé, depuis deux mois environ, de me donner une part de tes pensées. Je sais bien que tu chasses, et que la grosse bête te fait aisément oublier la petite. Mais, enfin, quand tu es las des sangliers, pense un peu plus au marcassin. Cela dit, mets là, dans un coin, ton fusil terrible, égoutte dans ta main ta trompe humide et causons un instant.

Es-tu plus calme maintenant ? As-tu remis ton caractère et ton esprit dans cette sérénité philosophique qui convient à notre âge ? Tes chagrins, si tu en as, viennent plutôt de l'uniformité de ta vie et de la monotonie de ton bonheur, que des agitations du présent et des inquiétudes de l'avenir. Crois-moi, tu as encore la meilleure part ; et si le bruit qui se fait autour de nous, à Paris, nous étourdit par instants et nous distrait de nous-mêmes, nos retours de réflexion et de solitude n'en sont que plus amers et amènent avec eux de plus cruelles souffrances. Dis-moi comment va ta femme, ce que deviennent tes enfants, et, quand tu m'auras dit que ton Charles travaille bien et se fait un homme distingué, quand tu m'auras raconté les grâces croissantes et la beauté enfantine de ta chère Lucie, quand je saurai que ta femme a repris gaieté et santé, je te trouverai l'homme le plus heureux du monde, et le plus déraisonnable si tu ne sens pas bien ton bonheur.

Que n'es-tu bâtonnier de l'ordre à la Cour de Metz ? J'aurais eu le plaisir de te serrer la main le 26 décembre

et de partager avec toi les bonnes émotions du banquet que nous avons donné à Berryer. C'était vraiment une belle, émouvante et imposante solennité. Tu as pu lire le compte rendu très ridicule du *Droit*, où le rédacteur a prodigué les niaiseries de son style à la fois boursoufflé et plat. Mais l'article, du moins, contenait beaucoup de détails, et, à ce titre, a pu t'intéresser. Le petit discours de Favre a été parfait de tact, de convenance et d'élégance; celui de Marie très mauvais, emphatique, nuageux, hors de propos et faux de ton. Quant à l'allocution de Berryer, elle a été aussi fidèlement reproduite que possible. Mais comment en rendre l'effet, l'émotion profonde de la voix, le geste brisé, le visage illuminé à travers les larmes, ces beaux yeux noyés, enflammés, ardents de bonheur, rayonnant de je ne sais quelle lumière sereine? C'était un splendide spectacle. Bien entendu, je pleurais comme un enfant. Tu sais qu'il ne m'en faut pas tant. Cet homme est l'éloquence même, et non pas un homme éloquent. Ce qu'il dit est la moindre partie de son éloquence. Me comprends-tu?

Les anciens bâtonniers, aujourd'hui fonctionnaires, paraissaient assez embarrassés de leurs personnes, et, pour plusieurs, il y avait de quoi. Cette fête consacrée à la constance des opinions, à la fidélité au drapeau, à la liberté de la parole, avait pour eux une signification assez piquante. Ils ont été accueillis poliment, froidement, avec une politesse un peu raide peut-être vis-à-vis de gens qui, après tout, étaient, ce jour-là, nos invités et nos hôtes.

Des nouvelles du monde, je n'en sais pas et ne m'en soucie guère. Tu sais qu'About a été sifflé à outrance à l'Odéon et charivarisé à domicile. J'aime autant que cela soit tombé sur lui que sur un autre. Je n'ai aucun goût pour ce petit Voltaire in-72.

Là-dessus, bonsoir. Je t'écris à la bibliothèque, devant la cheminée, à cette même table couverte du même tapis vert sur lequel nous nous accoudions pour dire des bêtises, il y a vingt ans. Vingt ans ! Pauvre vieux camarade ! Que de choses depuis ce temps-là ! Et justement... , je lève le nez : on apporte des chaises, des flambeaux ; tout l'attirail des conférences. En effet c'est aujourd'hui samedi. Ils sont là une trentaine de stagiaires, imberbes et barbus, qui se querellent à grands cris sur la question qu'on va plaider. De temps en temps, ils regardent cet ancien à tête grise qui griffonne avec ardeur. Que peut-il écrire ? Hélas ! Il pense au temps où il était comme vous, jeunes gens ; et il se console du présent en parlant du passé avec un vieil ami qui paraît ne plus s'en souvenir. Adieu. Écris-moi vite et beaucoup.

Paris, 16 mars 1862.

16 mars, et non pas 17, mon vieil ami : pour moi, la différence en vaut la peine. Demain, en effet, devers la fin du jour, entre deux giboulées, il me grêlera mes quarante-cinq ans... Quarante-cinq ans ! L'aurions-nous

jamais cru, dans notre verte jeunesse, que nous arriverions à cette décrépitude? Et quand je pense aux choses d'il y a dix ans, quinze ans, vingt ans, que je les vois devant mes yeux comme si elles y étaient vraiment, je me dis que dix ans, quinze ans, vingt ans sont un instant, un rêve; et que voilà donc notre vie terminée, notre journée faite... Mais je ne veux pas philosopher aujourd'hui; et puisque tu es habillé de rose, ô mon berger des Ardennes, puisque tu as mis sur ton chignon gris ton chapeau de fleurs nouvelles, je veux te laisser à ton aise chanter le printemps et la jeunesse. Au fait, il me semble que j'ai pas mal de choses à te dire, et il vaut mieux employer mes quatre pages à causer qu'à gémir. En bon égoïste, j'é commence par ce qui me touche.

Enfin, enfin, *denique tandem*, comme nous disions dans le temps où nous mettions des chevilles et des boulons à nos hexamètres, j'ai terminé cet interminable travail. Les deux volumes de plaidoiries de Chaix d'Est-Ange, les notices, la table des matières elle-même, et, pour tout dire, cette périlleuse préface sur laquelle j'ai passé mes vacances dernières, tout est fait, tout est prêt. Je donne demain le bon à tirer de la dernière feuille, et, au 1^{er} avril, je livre ce trésor au public idolâtre. J'attends ce jour-là avec la petite fièvre du vaudevilliste redoutant le lever du rideau un soir de première représentation. D'autant plus que mon œuvre personnelle, dans cette compilation, est de nature à mettre en rumeur la ruche judiciaire. Je me suis décidé à mettre les pieds dans la gamelle et j'ai fait, à propos de l'athlète, des incursions

sur tout ce qui peut émouvoir et passionner ce petit monde porte-toge.

Beaucoup seront vexés de ce que je dis, beaucoup plus encore de ce que je ne dis pas. J'ai lu mon œuvre à mon frère, à ma mère, au père Defrenne (*senex naris emunctæ*), et enfin au héros de mon « Iliade ». Tous à l'envi m'ont prodigué des louanges d'autant plus perfides, si elles ne sont pas méritées, que je n'ai aucune raison d'en suspecter la sincérité. M. Defrenne était dans une vraie ivresse littéraire, et M. Chaix a dit devant moi à son fils et à sa femme que j'avais fait un chef-d'œuvre. Tu me connais assez pour savoir que cela ne me grise pas, et que je me crois peu capable d'engendrer des chefs-d'œuvre. Mais, modestie et pédanterie à part, je crois, à force de travail et de patience, avoir fait une petite œuvre intéressante, fortement écrite, et de beaucoup supérieure à mes élucubrations passées. Tu me jugeras d'ailleurs et tu pourras, à ton aise, rabattre mon orgueil; car tu penses bien que tu recevras un des premiers exemplaires. Il est même possible que cette semaine tu reçoives la préface tirée à part. Lis-la avec attention, en tâchant d'oublier qu'elle est de moi, et ne la communique à personne avant que l'ouvrage ait paru. Je désire qu'elle t'intéresse. Je crois qu'au Palais ce nouveau travail me fera du bien quand les petites rumeurs seront calmées. Enfin nous verrons; l'important, c'est que j'aie enfin cette grosse épine hors de la cervelle. Tu peux te rendre compte mieux que personne des difficultés de tout genre que présentait cette étude biographique

faite sur le vivant, et sur un vivant très chatouilleux. Nous avons eu deux ou trois peignées sur des passages politiques. Je n'ai rien sacrifié du fond; j'ai été forcé seulement de remplacer quelques mots énergiques et vrais par des platitudes.

Il me semble qu'il ne se passe rien de bien intéressant dans le monde littéraire. M. de Broglie est de l'Académie. Soit. C'est un écrivain sérieux et consciencieux. Sais-tu que M. Dufaure se met sur les rangs pour le fauteuil de Scribe? Il me l'a dit clairement, à moi parlant. Il étudie le dossier, c'est-à-dire les vingt ou trente volumes de petit français que tu connais. Il chante les couplets dans le silence de son cabinet, avec cette voix de mirliton qui remplace le petit fausset de Jenny Verpré ou la larmoyante mélodie de Léontine Fay.

La *Reine de Saba* n'a pas réussi à l'Opéra, et j'en suis contrarié pour Gounod qui est un de mes vieux camarades de collège. Heureusement, le voilà arrivé assez vite à une belle réputation, et un échec ne peut la lui faire perdre.

Paris, 5 avril 1862.

Mon pauvre estropié, comment va ta patte? Ton frère m'a écrit que tu voulais savoir l'effet produit par ma pauvre prose. Ferme ta porte; promets-moi de ne le dire à personne. Y sommes-nous? Eh bien! l'effet a été, et --

ce qui est plus étrange après huit jours tout entiers — l'effet est encore immense. Ma modestie, dont je te donne cette preuve nouvelle, ne trouve pas d'autre mot pour te dire ce succès inouï. Le Palais est comme une ruche et la salle des Pas-Perdus n'est pas praticable pour moi. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Il paraît que j'ai touché bien des idées sympatiques à mes confrères, bien des plaies qu'ils sentent à fond, enfin que j'ai eu ce bonheur, pour la première fois de ma vie, d'arriver à propos et de donner une voix à tout un monde silencieux de pensées et de sentiments qui obsèdent beaucoup d'entre nous. Les misères du métier senties vivement, les souvenirs de jours meilleurs, les aspirations contenues vers la liberté perdue, la glorification de l'art et du style dans la plaidoirie; en ce temps de réalisme judiciaire et de statistique d'audience, une amertume voilée sur toutes choses, un accent de doute mélancolique dans un temps où l'on ne doute de rien, une langue sobre et saine parlée honnêtement : voilà les traits principaux qu'on me décoche de toutes parts, même du côté de la *magistrature* ! Voilà les fleurs du bouquet qu'il me faut renifler depuis huit jours, et tu sais, mon vieil ami, si j'aime ces odeurs-là. Ce nonobstant, je suis vraiment bien heureux, au fond, de mon triomphe, heureux pour ma pauvre mère qui est radieuse, pour mon frère qui a tant besoin de revanches, pour ces chères mémoires qui reviennent toujours à mon cœur au milieu de mes joies comme dans le silence et les troubles de mes nuits, heureux pour toi qui m'aimes; et puis, quand je n'ai plus personne à qui offrir mon

succès et toute ma gloire, je me l'offre à moi-même et je me prie de l'agréer, respectueusement.

Tout ce bruit d'ailleurs ne m'enivre pas du tout et les trente-cinq ou quarante lettres que j'ai reçues cette semaine ne me montent point la tête. *Quand le succès arrive tard, il perd à peu près tout son prix* : je l'ai écrit dans ma préface et c'est vrai. Et c'est parce que je n'ai écrit que ce que j'ai cru vrai, parce que chaque ligne de ce chétif travail est l'expression sincère d'une conviction, le souvenir d'une souffrance, le suc même de ma conscience, de mon cœur et de ma vie, que les indifférents eux-mêmes se sont sentis touchés. Disons-le avec fierté, mon digne ami : le monde n'est pas accoutumé à cette grande chose, *la sincérité*. Et quand il entend cette note-là par hasard, c'est *l'ut de poitrine* de Tamberlick : les voilà tous en l'air.

Cache ma lettre; brûle-là; qu'il ne reste pas un atome de cette bouffée d'orgueil. Je ne parle pas à un autre en t'écrivant, mais à moi-même.

Le patron — l'athlète — est dans l'ivresse. Il donne des représentations, des lectures où il déclame des passages de ma préface. Il l'a lue tout entière chez M. Fould. Je sais tout cela par ses entours... Et quant à lui, je ne *l'ai pas vu* depuis le jour où le livre a paru. Ça peut te paraître drôle, mais c'est ainsi.

Adieu. Je t'écris à toute bride, l'audience m'attend. Je plaide beaucoup. Un vrai ami me disait hier avec un profond bon sens : « Mon cher ami, ne vous avisez pas d'avoir de sitôt un si grand succès de plume si vous

voulez rester avocat. Il ne manquerait pas de gens pour vous prendre au mot et pour dire : *Il écrit mieux qu'il ne parle.* » Comme c'est vrai, et comme je suis sûr que cela se dit déjà dans les petits coins ! Je t'ai montré ma médaille dans toute sa splendeur : voilà l'envers.

Adieu encore. Les journalistes taillent leur plume et les articles vont grêler. Je t'enverrai tout ce qui me paraîtra intéressant, éloges ou critiques pêle-mêle.

Je tâcherai de t'écrire posément un de ces jours. Je ne voulais te dire qu'un mot ; mais l'orgueil !...

Adieu (ter). Je t'embrasse de tout mon cœur de vieil ami.

Paris, 30 juin 1862.

Petit bonhomme vit encore ! Un joli petit bonhomme bien gentil, bien aimable et tout élevé dans les meilleurs principes de la civilité puérile et honnête. On l'invite, ce petit monsieur, à toutes les douceurs de l'hospitalité la plus charmante. On l'installe, on le choie, on le fête, on le promène : pour lui le père et le maître suspend ses objurgations solennelles à ses enfants insoumis ; pour lui, la gracieuse hôtesse essaie un sourire sous l'œil majestueux de son tyran. On lui fait huit jours de Gamache et de Cocagne. Et puis, quand il est bien refait, bien retapé, bien repu, quand il a repassé à grand'peine les deux battants de la porte de cette cité hospitalière en faisant gémir les ponts-levis sous ce poids inusité : « Bon

jour, bonsoir; portez-vous bien. » Vous croyez qu'il va se retourner et vous dire merci. Point du tout; il est bien loin et il digère sans songer à vous. J'aime les gens sans façons et ces abominables gredins dont on dit : « C'est un bien bon enfant. Il est sans gêne. »

N'est-ce pas là un peu et beaucoup ce que vous pensez, ô mes hôtes? Et osez donc affirmer que déjà, plus d'une fois en se mettant à table, M^{me} Henri n'a pas dit en souriant méchamment : « Tu n'as pas encore reçu de lettre de ton ami, ce matin? — Tu crois qu'il n'a que ça à faire, répond Falempin visiblement contrarié. — Il est poli ce vieux monsieur, ajoute charitablement M^{lle} Lucette. — P'pa j'vas aller pêcher à Givonne, s'ou plaît? » Aimable enfant, c'est toi qui me sauves! et pendant qu'on te flanque ton galop, on ne pensera plus à moi. Tu es un ange, *savez-vous!*

Des excuses? J'en ai plein mes poches; mais cela vous ennuerait, n'est-ce pas? J'aime mieux réparer tant bien que mal le temps perdu et vous remercier, Madame et Monsieur, du fond du cœur, de tout ce que vous avez fait pour moi pendant ces quelques jours si bien employés et si vite passés près de vous. Pardonnez-moi si je ne vous ai pas apporté plus d'entrain et de gaieté; mais on a des amis comme on peut et non pas comme on veut. Merci encore trois et quatre fois; et, à présent que vous voilà débarrassés de moi, ne me gardez pas rancune pour les ennuis et les dérangements que je vous ai pu causer.

J'ai eu l'honneur, moi indigne, il y a huit jours, de

contempler face à face, en déshabillé du matin — pantalon à pied, pantoufles marocaines et petit justaucorps bleu ciel en velours —, un des puissants du jour, le plus puissant à coup sûr après le tout-puissant :

Enfin de son empire après lui le premier.

Tu ne devines pas? — M^{gr} Baroche? — Fi donc! — M^{gr} Billaut? — Pouah! — M^{gr} Fould? — Allons donc! — M^{gr} Walewski? — Plus haut et plus proche encore du soleil... S. E. (j'allais dire S. A. Impériale) M^{gr} de Morny; l'un des *divi fratres!* C'était pour une affaire que j'ai plaidée à Orléans. Comment diable se fait-il, mon naïf ami des Ardennes, que toutes les fois qu'il se rencontre une affaire véreuse, un tripotage d'argent, un plaideur suspect, et — au milieu d'un grand gâchis — une jolie femme, on soit sûr de trouver tout prêts la bonne volonté et le crédit de certaines gens? Il y avait de tout cela dans mon procès. Aussi est-on venu me prier, de la part de S. E., d'aller en conférer avec elle. J'ai pris bravement mon parapluie, mes gros souliers et mon portefeuille de Palais, et je suis allé un matin au Palais de la Présidence. Un vrai palais celui-là, avec des vestibules peuplés d'huissiers et de suisses dorés jusqu'aux sourcils, des enfilades de salons splendides, et des escaliers, et des galeries! A peine avais-je fait passer ma carte roturière que l'on m'a fait entrer dans le sanctuaire. J'ai trouvé là un gentilhomme du meilleur air, charmante figure, la parole assurée, vibrante et facile, très aimable d'ailleurs et paraissant entendre tout à

demi-mot. Après un quart d'heure de causerie, il m'a promis d'écrire au procureur général et au premier président d'Orléans : ce qu'il a fait le jour même. Cette recommandation ajoutera peut-être quelque chose aux bonnes raisons de droit que j'ai plaidées...

†

La Roche-Guyon (Seine-et-Oise), 23 septembre 1862.

Fiscus post omnes. Il faut en dire autant des amis : *post omnes amicus* : après les indifférents, après les étrangers, après les envieux eux-mêmes. Quand quelque petit bonheur ou quelque petit honneur vient illuminer notre vie, quand on a bien répondu au sourire contraint de celui-ci, au serrement de main banal de celui-là, à la lettre intéressée de cet autre, à tous, à tout et à tout le monde, quand on a bien regardé, à droite, à gauche, par devant et par derrière, si l'on a bien épuisé sa liste, si toutes les politesses sont bien faites et si personne n'a droit de se plaindre, alors on se tourne enfin vers l'ami patient qui, le premier, vous a envoyé du fond de son cœur et du bout de sa plume son compliment joyeux, et qui attend en silence que, n'ayant plus rien à faire, on songe à lui.

N'est-ce pas que tu penses cela, mon vieux Henri, et que plus d'une fois, depuis un mois, tu as fait ces réflexions philosophiques sur les froissements, les mécomptes et les dégoûts des amitiés sincères, ces

souffre-douleurs de l'ingratitude et de l'égoïsme des hommes? Enfin me voici libre, seul dans ma retraite. Ton heure est venue et je viens te dire merci à ton tour, c'est-à-dire le dernier. Et encore, à vrai dire, je ne te remercie pas : je me réjouis avec toi, je partage avec toi ma dignité nouvelle, comme avec toi, depuis tantôt vingt ans, j'ai partagé tous les secrets, tous les soucis, toutes les amertumes de ma vie. Il y a six mois, je m'en souviens, tu m'avais prédit, pour le mois d'août, ce qui m'est advenu. C'est ta prophétie qui m'a porté bonheur.

Tu as su, par le bruit public et par les journaux judiciaires, le mouvement d'esprit qui a, cette année, présidé à nos élections. L'immobilité du Conseil froisse, depuis longtemps, beaucoup d'ambitions impatientes. Il y a près d'un an, une pétition signée de deux cents noms demandait au Conseil un règlement qui permit le renouvellement partiel de ses membres. Je n'ai pas voulu signer cette pétition, dont le principe me semblait contraire à la liberté électorale absolue qui s'est réfugiée chez nous et dont la réalisation pratique me semblait à peu près impossible. Mathieu, Nicolet et presque tous mes amis ont signé. Le Conseil, après avoir trop longtemps laissé dormir cette requête, a fini par répondre tout justement ce que j'avais répondu moi-même : « Mes bons amis, vous avez la liberté, sachez vous en servir; vous avez les mains libres, ne demandez pas de menottes. Vous ne voulez plus des anciens membres du Conseil? Nommez-en d'autres. Ne demandez pas au

pouvoir de faire vos affaires, de régler vos votes, d'agir, de trier, d'exclure et de voter pour vous. Pensez vous-mêmes, choisissez vous-mêmes, votez vous-mêmes et faites vous-mêmes vos affaires. » Voilà ce qu'a dit le Conseil; et, suivant moi, il a bien dit. Nous verrons si le débat qui va s'élever bientôt à ce sujet dans le nouveau Conseil, me fera changer d'avis. C'est possible, mais je ne le crois pas.

Tu as vu que l'événement a donné raison à nos anciens. La preuve que les membres du Conseil n'étaient pas inamovibles, c'est qu'on les a presque tous changés. Ce qu'il y a d'assez étrange, c'est que, malgré mon opposition avérée à la pétition, j'ai été nommé d'emblée par presque tous ceux qui l'ont signée, et que mon nom, ouvertement réactionnaire, a été comme le drapeau de l'insurrection¹. Tu me connais assez pour être convaincu que je ne l'attribue pas à mon mérite. C'est là un de ces engouements populaires ou une de ces tactiques de parti qui ne sont pas rares dans l'histoire des révolutions grandes et petites.

Quoi qu'il en soit, me voilà membre du Conseil, père conscrit, ancien breveté, ganache patentée, ayant droit au salut officiel des stagiaires, aux égards des magistrats, et appelé à présider les conférences dans cette même salle enfumée où, il y a vingt ans, toi et moi nous rimions des vers burlesques tout en cherchant des questions de droit pour nos programmes du lundi. Quelle

1. Aux élections du Conseil, M. Rousse avait été nommé le 1^{er} août 1862 par 234 voix sur 407 votants.

comédie que cette vie, mon Dieu! Comme tout se rapproche et se rapetisse quand on vieillit! C'est cela qui, jadis, nous paraissait si beau, si grand, si enviable et réservé seulement aux vieillards! Nous y voici donc avec vingt-huit dents encore sur trente-deux, un reste de cheveux incertains, l'échine droite, la voix ferme, le jarret sain, les passions mal éteintes et le cœur encore tout semé d'étincelles. La belle affaire! et quel honneur digne d'envie! Enfin, je ne veux pas médire de ce qui fait l'objet de tant d'ambitions légitimes. Au moment où j'ai su que j'étais nommé, j'ai éprouvé une grande joie, surtout pour ma mère, pour mon brave frère, pour une chère mémoire, pour toi, mon ami, à qui j'ai pensé presque aussitôt, enfin pour tout ce qui m'aime et m'a aimé dans ce monde. A présent, ce que j'éprouve surtout, c'est de l'embarras et de l'inquiétude. Il me semble que dans ce cadre plus éclairé mes défauts vont venir en saillie, gros comme des montagnes. Tout ce qui me manque pour être un avocat va paraître en ronde-bosse. Sur ces modestes hauteurs, le vertige va me prendre plus que jamais, et gare les culbutes! Enfin, nous allons bien voir. Mais sois sûr que si je reste très au-dessous de la position qui m'est faite, je ne serai ni étonné ni très confus. Je m'y attends si bien et je me connais si bien que je suis absolument à l'abri des surprises.

En te disant que nous avons nommé M. Dufaure pour bâtonnier, je ne vois pas ce que j'y pourrai trouver à redire. Crémieux était le candidat de l'opposition et du gouvernement tout ensemble. Je crois que, comme chef

de l'Ordre, M. Dufaure fera exactement son devoir, rien de plus. Il ne connaît pas le gros des avocats, et je ne pense pas qu'il fasse aucun effort, pour le connaître. Ses rapports avec les autorités pourront bien nous créer quelques embarras. Il n'a ni le naïf orgueil de Crémieux, qui épand son cœur hospitalier sur le genre humain tout entier, et dont la journée tout entière est une poignée de main de vingt-quatre heures ; ni la superbe indifférence de Favre qui recevait pêle-mêle à sa table amis et ennemis, sans avoir au fond plus de bienveillance pour les uns que de malveillance pour les autres. Sous la simplicité rustique de Dufaure, il y a, j'en suis sûr, un fond intraitable de rancunes et de mépris qu'aucune convenance ne fera fléchir. Sans en rien faire paraître, il se souvient des voitures cellulaires, de Mazas, de l'injure personnelle du 2 décembre. Tout ce qui a fait le coup d'État, tout ce qui en a profité, tout ce qui lui a pardonné, doit être enveloppé chez lui sous une épaisse couche de fiel. Tant qu'il lui a été donné de vivre seul, sans contact avec ce monde-là, sa bile semble dormir. Aujourd'hui que sa position semble commander certaines convenances officielles, un échange de politesses et des dehors en contraste avec le dedans, je ne sais trop ce qui adviendra. Je ne vois pas cet homme dinant à la Chancellerie et à la droite de M. Delangle et obligé de lui sourire. Il n'est pas venu au banquet de Berryer pour ne pas voir certaines gens ; c'est une susceptibilité un peu mesquine suivant mon chétif avis. Que fera-t-il quand il s'agira, non plus seulement de manger à la

même table, mais de recevoir chez lui ces gens-là et de leur servir son propre potage?

En voilà assez et trop sur le Palais. Tu es en vacances, et ma lettre pue le greffe. Pardonne-moi et parlons d'autre chose.

Le 30 août, je suis parti avec mon frère pour un petit voyage. Nous avons été à Lyon où nous sommes restés une journée. Lyon a subi la transformation qui s'opère peu à peu partout. C'est maintenant une ville magnifique, largement coupée, pleine d'air et de lumière, semée de grands jardins et de squares élégants. Avec son commerce, le mouvement de ses deux fleuves, ses vieux monuments et la variété de ses aspects, c'est bien la seconde ville de France. Bordeaux reste de beaucoup en arrière.

De Lyon nous sommes allés à la Grande-Chartreuse. Il faudrait un volume pour te décrire cette admirable nature, ces gorges sauvages, ces futaies séculaires qui pendent comme une mousse au flanc des rochers. J'ai vu les plus belles parties des Alpes et des Pyrénées : je ne connais rien de plus grandiose, de plus tragique et de plus émouvant que la route de Saint-Laurent-du-Pont à la Chartreuse.

Quant au couvent en lui-même et à cette vie étrange de ces passionnés de la pénitence, je ne t'en veux rien dire. J'ai passé là un jour et deux nuits. J'ai couché dans une cellule. J'ai assisté à ce fameux office que les Chartreux chantent la nuit presque dans l'obscurité. A ma grande honte, je ne me suis pas senti ému sur le

moment. C'est à présent seulement, en y songeant, en pensant à tout ce que, depuis cet instant, j'ai vu, entendu, senti, que, comparant la prodigieuse variété de chacune de nos journées avec l'immobilité implacable de ces existences solitaires, je me trouve étonné, troublé et inquiet.

La semaine dernière, j'ai été rappelé à Paris par une épouvantable nouvelle que tu connais maintenant. Une lettre d'un parent de M^{me} Chaix d'Est-Ange m'annonçait la mort subite de M^{me} Gressier. La pauvre femme était à Corbie, dans le pays de son mari. Il lui pousse un clou au visage, sans aucune gravité. Il augmente; le troisième jour, le vendredi, on fait venir le premier médecin d'Amiens qui ordonne les sangsues. Le samedi matin, tout va à merveille. A onze heures, la malade plaisantait avec le médecin. Comme celui-ci allait partir, l'enflure revient, le poumon s'engorge, à quatre heures elle était morte. Son père et son frère sont arrivés à minuit. Sa pauvre mère n'avait pu être prévenue que plus tard que sa fille était souffrante; elle arrive à quatre heures du matin, sans aucune inquiétude. Elle ne veut pas sonner pour ne pas réveiller sa fille. Elle se promène seulement devant la maison en toussant pour que la femme de chambre la reconnaisse à la voix. Celle-ci va ouvrir et reste épouvantée. La pauvre mère demandait en souriant « si elle ne dérangeait personne! »

Le service a eu lieu mardi à Saint-Roch. Le père a voulu aller jusqu'au bout. C'était atroce à voir. Tout le

monde pleurait et moi plus que personne. J'avais vu la pauvre femme tout enfant; et je crois que, après sa famille, sa plus vive affection était pour moi. Nous l'avons menée au cimetière Montmartre, où repose une petite fille qu'elle a perdue il y a huit ans, un pauvre ange blond de quatre ans dont l'image ne l'avait jamais quittée.

Voilà, mon ami, un effroyable malheur qui efface d'un coup toute une vie de succès et de longues prospérités. La mère est admirable, dit-on, de résignation, d'énergie et de simplicité sous cette immense douleur. Le père anéanti, sans une pensée, sans un mot, pleurant toujours et retiré à la campagne, où il ne se laisse pas approcher. Sa fille était sans doute ce qu'il aimait le plus au monde. Elle avait beaucoup de lui : l'esprit d'une promptitude merveilleuse, l'ardeur, la passion, la raillerie, et, par instants, une émotion profonde au fond de ses yeux d'une inconcevable limpidité. Morte!... C'était l'image de la vie! C'était la vie elle-même! Ne penses-tu pas qu'après un long bonheur, quand, de l'édifice d'une fortune, une petite pierre se détache, tout se disjoint et croule? Il y a un mois à peine, ce malheureux Chaix d'Est-Ange était presque ministre.

Tu penses que ce lugubre événement m'a profondément affligé. Ma mère a été au désespoir. Elle est fort liée avec M^{me} Chaix. Quand il a fallu lui lire cette lettre fatale, ç'a été un cri effrayant. C'est un spectacle merveilleux de voir ces saintes natures, ces âmes de mère, jetant d'abord un cri de révolte contre la Providence,

puis s'apaisant tout à coup et s'abimant dans leur foi profonde. Va, mon ami, philosophe, doute, cherche, raille, et demande à ton âme, trempée dans la science, des consolations à de telles douleurs! Une vieille femme qui égrène son chapelet en sait plus que toi; et, où tu succombes, elle résiste. « Il faut en revenir au *Pater noster* dans ces moments-là », me disait M. Augustin Thierry.

Depuis mon arrivée ici, il fait un temps admirable. Pour la première fois peut-être, je comprends toute la beauté de l'automne. Quel mélancolique poésie! Le soleil n'a plus que des rayons apaisés; la verdure prend des teintes plus douces. Le ciel a des nuances nacrées d'une délicatesse infinie. Toutes les couleurs s'affaiblissent, décroissent et pâlisent. Les feuilles sèches commencent à s'amasser dans les sentiers des bois. Il sort des buissons des odeurs énervantes. Le cœur s'attache à toute la nature avec une passion désespérée. On sent que tout échappe. On voudrait retenir les dernières senteurs de la feuille qui tombe. Il y a, dans l'air, comme un universel adieu...

Ah! mon ami, mon vieil ami! que tout cela me fait mal! Que ce repos me fatigue et m'agite! Quand donc s'usera cette âme troublée? Je voulais travailler ici. J'avais médité d'entreprendre une grande étude qui aurait occupé ma tête et fait taire le reste. Mais les jours s'écoulaient et je ne fais rien.

Je vais tout simplement apporter de Paris, quand j'y vais aller, quelques dossiers d'affaires qui viennent à la

rentrée, et tâcher de m'y user les dents. Des procès! Des phrases! Du vent! Quel digne emploi de ces quelques années qui nous restent!

Écris-moi vite et beaucoup. Écris ici. Je t'en donne toujours des huit pages. Toi, tu m'en mesures le moins possible. Dis-m'en le plus que tu pourras. Si tu n'as rien à me conter du dehors, regarde dans ton pardedans et dis-moi ce que tu y as vu.

Adieu. Mille souvenirs affectueux autour de toi. Aime-moi bien. Je suis triste comme un pressentiment. Pourquoi cela? C'est ma folie de septembre. Tu sais, tous les ans, à la même époque, je fais une maladie noire. Envoie-moi du rose, mon bel ami. Je t'embrasse.

Paris, 26 novembre 1862.

Je t'entends, beau chasseur, et tu m'accuses d'ingratitude. Ces bourgeois! Ces Philistins! Ces Parisiens! Ça se corrompt et ça s'épuise dans des voluptés malsaines; ça ne comprend rien aux robustes plaisirs des champs et des bois, à l'épanouissement des poumons qui s'emplissent d'air libre chargé de la bise matinale, ou qui font bondir et tourner dans la trompe la chanson joyeuse. Mais ce qu'ils comprennent bien, ces sycophantes étioles, c'est une bonne bourriche de perdreaux ou de grives leur arrivant tout droit du fond des Ardennes, qui ne leur donne pas d'autre fatigue que d'ouvrir la bouche et d'avalier. Ah! tes grives! Parlons-en un peu. Je les ai

encore, non pas sur l'estomac, mais sur le cœur. Voici leur triste histoire. Quand elles sont arrivées à Paris, j'étais naturellement à la Roche. Frère Émile, qui était resté rue des Mathurins, a ouvert la bourriche et il a tenu conseil avec son maître-coq, le suisse avisé que bien tu connais. Expertise faite, ils ont trouvé que le voyage, fait par le seul jour de chaleur que nous ait octroyé cet automne inclément, avait considérablement fatigué les volatiles. Au flair et au tact, ces deux rusés compagnons ont choisi délicatement les moins maltraitées. Ils les ont plumées, embrochées et rôties à point; et le soir même don Emilio s'est graissé la barbe avec un excellent rôti, lard dessus, croûtes dessous, dont il s'est pouléché les badigoinces toute la soirée. En attendant la digestion, le maître et son digne valet avaient réemballé tout ce qui ne leur avait pas semblé digne d'eux, tout ce qui verdoyait quelque peu et offensait leurs organes olfactifs. Tu juges si le chemin de fer a achevé la fête. Quand j'ai procédé à l'autopsie de cette panerée, il en est sorti des odeurs sans nom. Et, après un examen consterné, il m'a fallu prendre un parti violent. Une grosse mouche noire était tombée ivre-morte de cette pourriture exquise. J'ai eu peur de donner le charbon à tout le pays. Alors, j'ai pris tristement la bourriche d'une main, une bêche de l'autre. J'ai gravi mon rocher, et, d'un pas mélancolique, pareil au père Aubry allant creuser la fosse d'Atala, je m'en suis allé au plus haut de la colline, dans un coin du bois de moi bien connu. Là, j'ai fait un trou profond; j'y ai déposé ton présent et je l'ai recou-

vert de terre et de pierres en prononçant quelques paroles bien senties sur la fragilité des choses humaines en général, et du gibier en particulier. Voilà mon histoire de chasse, à moi. Que cela ne te décourage pas, âme généreuse; et si, dans le courant de l'hiver, par une belle gelée propice, tu veux m'expédier encore quelques-unes de tes victimes, je ne te le défends pas. Cette fois, je mangerai toutes les ailes et je laisserai les pilons à cet animal d'Émile.

Nous sommes revenus de la Roche le 3 novembre, et le 4, de par ma dignité nouvelle, j'assistais, pour la première fois de ma vie, à la messe du Saint-Esprit. C'est une des plus belles cérémonies que j'aie jamais vues. Cette charmante et splendide chapelle tout étincelante de dorures et de peintures éclairées par ses immenses verrières qui semblent un semis de diamants; cette foule de robes rouges, de robes d'hermine, de robes noires bien groupées; ce clergé mitré d'or; et puis tant de souvenirs, tant de gloire et tant de siècles dans l'air! Tout cela m'a profondément ému. Après la messe, nous avons été à l'audience solennelle de la Cour, où un avocat général nous a régales du plus plat discours que, de mémoire d'avocat, on ait entendu en pareille occasion. Dénuement d'idées sans exemple, manque de dignité, manque de tact, manque d'esprit, manque de style, et, qui pis est, manque de cœur. Ainsi peut se résumer cette triste harangue. Il avait eu la belle idée, entre autres, de faire passer dans sa lanterne magique, — très peu magique, hélas! — les profils de tous les

procureurs généraux qui se sont succédé à la Cour depuis le premier Empire. Un seul manquait à la collection et n'a pas obtenu un pauvre souvenir, pas un mot, pas même après M. de Royer et M. Baroche, non pas même bien loin après l'illustre M. Roulland. Et cet absent, cet oublié, c'était, tu le comprends bien, l'homme disgracié de la veille, le père désespéré, l'ancien puissant et l'ancien heureux qui venait de tomber tout à coup de sa puissance et de son bonheur, le dernier chef du parquet — écoute bien ceci — qui avait nommé l'orateur avocat général et qui l'avait désigné, un mois auparavant, pour faire le discours de rentrée ! Tout le monde était scandalisé ; quoique tout le monde ne regrettât pas le procureur général exilé des plates périodes de l'orateur, il n'est personne qui n'ait senti à fond cette absence de goût et de cœur.

Depuis la rentrée, j'ai assisté à trois séances du Conseil. J'ai eu l'honneur d'être nommé secrétaire, ce qui est un des gros emplois de cette république. Les discussions du Conseil sont très intéressantes et je ne me hasarde guère à y parler encore. J'écoute avec curiosité des hommes tels que Favre, Crémieux, Dufaure, Marie, descendus du piédestal de l'audience, discutant librement entre eux et apportant là, chacun, ses qualités natives : l'un, sa rhétorique merveilleuse et spécieuse, au service de ses idées fausses ; l'autre, sa verve intarissable ; l'autre, cette clarté miraculeuse qui illumine tout et débrouille tout. Parmi les nouveaux et les jeunes, plusieurs *imitent mon silence autour de moi rangés*. D'autres, dès le pre-

mier jour, ont pris leur essor, et se sont mis à jaboter, parler et barboter, comme, en pleine eau, une troupe de canards jaseurs. Tu les nommeras toi-même, j'en suis sûr.

Les soirées, que je sache, n'ont pas encore commencé. M. Dufaure n'a pas encore ouvert son salon et je crois qu'il ne l'ouvrira guère. Il me paraît fort décidé à ne point frayer avec les autorités et, pour éviter de leur faire une impolitesse, il ne fera de politesse à personne.

Ne me demande rien de la littérature qui court. J'ai parcouru seulement, en fait de nouveautés, la *Légende des Siècles* où j'ai trouvé d'admirables beautés et des enfantillages lamentables.

Mario, ce pauvre Mario, a fait lundi, à l'Opéra, le four le plus abominable. Je le plains de tout mon cœur, car ces déchéances de toutes les royautés me font mal. Mais aussi comment concevoir un tel aveuglement? Et si la vanité des artistes doit faire tout comprendre et presque tout excuser, comment concevoir un directeur d'Opéra qui commet de si monstrueuses bévues?

7 janvier 1863.

Que te dirai-je pour te distraire? J'ai à peine quelques minutes à te donner au milieu de ce pêle-mêle d'affaires, de travaux, d'émotions, d'ennuis dont se compose notre vie judiciaire. Depuis la rentrée, je suis fort occupé et préoccupé. Mes affaires deviennent plus importantes et

je me sens entraîné peu à peu dans une région supérieure, où j'ai grand peur que l'air et les forces me manquent. L'ardeur, au moins, n'y est plus; un gros dossier me fait plus de peur que d'envie; et, à chaque pas, je crains de faire une lourde chute. Je plaiderai, dans quinze jours, une très belle et très difficile question d'état entre Senard et Dufaure : j'ai une abominable venette, tout comme si j'étais un de ces stagiaires qui saluent avec vénération ma barbe grise.

On m'a forcé de prendre un secrétaire dont je n'ai nul besoin. Il s'appelle Decrais. C'est un jeune Bordelais de vingt-trois ans, charmant de tous points, plein d'intelligence et parlant, dit-on, à merveille. Voilà, maintenant, que j'ai peur de mon secrétaire. Quand je plaide devant lui, il me semble toujours l'entendre dire, derrière moi, tout bas : « Ganache, va ! Vieille croûte ! »

A propos de *ganaches*, je n'ai pas vu la pièce de Sardou. Je me défie des pièces de Sardou depuis que j'ai vu *Nos Intimes*. Je n'ai pas vu non plus le fameux *Fils de Giboyer*. Je l'ai lu; les trois premiers actes m'ont amusé; les deux derniers me paraissent détestables. Quand sera tombé le nuage de poussière d'or mêlé d'encens que l'esprit de parti et les passions politiques ont soufflé autour de cet ouvrage, il n'en restera, je crois, que la carcasse fort maigre d'une comédie invraisemblable et vulgaire. Quant aux querelles suscitées par cette œuvre véhémence, elles ont été un triste symptôme de la santé littéraire de notre époque. Un seul me paraît avoir profité de ces polissonneries, c'est Veillot. M. Augier a trouvé le

secret de le rendre intéressant, et on dit qu'il a écrit une lettre fort cruelle dans sa modération. Tout le monde me promet de me la prêter, et personne ne l'a fait encore.

Je n'ai point entendu la Patti, qui fait *fanatismo*; mais j'ai entendu *Così fan' tutte*, un ravissant chef-d'œuvre convenablement chanté. J'ai ouï de plus le *Christophe Colomb* de Félicien David, dont quelques morceaux sont tout à fait admirables. Voilà mon bulletin dramatique, musical et judiciaire. Que veux-tu de plus?

Connais-tu bien à fond la platitude des hommes? Je t'ai dit, je crois, que, dans le discours de rentrée, l'avocat général a trouvé moyen de faire la biographie de tous les procureurs généraux depuis 1800 et qu'il s'est arrêté à M. Chaix d'Est-Ange sans dire de lui un traître mot. Dernièrement, à un grand dîner chez Allou, mêlé d'avocats et de magistrats, nous disions nettement notre pensée à l'un de ces derniers sur ce manque de goût, de cœur et d'esprit. « Que vouliez-vous qu'il en dit? » nous répondit, avec un haussement de sourcils dédaigneux, un substitut gourmé. Ce mot m'a semblé sublime. Il dit tout et il donne le ton de certains cœurs.

Paris, 25 mars 1863.

Ego, etsi nihil habeo quod ad te scribam, scribo tamen, quia tecum loqui videor. Ainsi commence un petit billet daté de *Tusculum*, il y a tantôt deux mille ans, et que le

grand Cicéron écrivait à son cher Atticus. Ce n'est rien, cette phrase. Je ne suis pas Cicéron, et je ne sais pourquoi, me venant à la mémoire à travers tous ces siècles, cette pensée si familière, si vivante sous cette langue morte, me paraît charmante. Ces lignes désœuvrées, jetées à la pointe du *style*, sur un bout de papyrus, étaient peut-être enveloppées, entre deux feuilles de vigne, dans un panier de figues que le grand consul envoyait à son ami : et, sur le chemin de Rome, l'esclave portait la lettre et le panier en chantant quelque chanson natale des bords de la Semoy ou de la Seine. Pourquoi ce souvenir, mon vieux Atticus, et pourquoi ce commentaire au bout de ma plume ? Je ne sais et je voulais seulement te dire en français que je t'écris pour t'écrire, pour causer et te faire passer un bon petit quart d'heure après ton déjeuner. Emporte-moi au cercle où tu vas flâner, au Palais où tu vas plaider, au Fond de Givonne où tu vas rêver. Je suis avec toi au milieu du bruit des dominos et dans la fumée des cigares. Je suis avec toi pendant que le président prononce son jugement dans la cause illustre d'entre Tartempion et Croque-en-Bouche. Je suis avec toi quand, après avoir passé devant « les *grands chiens* et les *petits chiens* », tu franchis le rempart que domine cet immense roc à pic, moitié rocher, moitié muraille. Va maintenant, à droite, à gauche, où tu voudras : *tecum loqui rideor*.

Pardonne-moi, mon cher ami, ce bavardage préliminaire. Ce sont là rêves de malade et fantaisies de convalescence. Depuis quinze jours, hélas ! je suis interné

dans mon cabinet, encellulé au coin de mon feu, condamné à regarder à travers mes carreaux ce tiède soleil de printemps. J'ai ce que mon médecin appelle une bronchite, ce que le vulgaire appelle la grippe, mais une grippe violente, tenace, d'affreux maux de gorge qui m'étranglent, un enrrouement de polichinelle, une toux septuagénaire, ou plutôt cette coqueluche des petits chiens qui viennent avec des aboiements secs au pied de la chaufferette de leur maîtresse. Mais à côté et au-dessus de la maladie, j'ai des impatiences, une rage, un désespoir de me sentir ainsi cloué quand j'aurais tant besoin d'agir.

Inutile de te dire, après cela, que je ne sais rien ou presque rien des choses de ce monde : ni théâtres, ni concerts, ni bals, ni festins. Je me nourris cependant religieusement du poison quotidien de l'*Opinion nationale*. Et, dans cette estimable feuille, entre les oracles tranchants de M. Guérault et les sorties farouches de M. Sauvestre contre le clergé, je lis les grosses nouvelles du jour, les discours du Sénat Conservateur et les épîtres papales du P. Infantin à ses disciples ingrats, frère Pereire et frère Chevalier. Je ne veux pas te parler politique; mais il me semble que voilà ce pauvre roi Louis-Philippe assez bien vengé de toutes les injures adressées à sa couardise envers la Pologne. Même pour nos tranche-montagnes d'aujourd'hui, secourir la Pologne ne paraît pas être une si petite affaire, et on y regarde à deux fois. Sympathies, fraternité, intervention platonique, on ne leur marchande rien dans l'arsenal des déclama-

tions oratoires. Mais le moindre canon rayé ferait bien mieux leur affaire, et je ne vois pas qu'on se presse de le leur envoyer. Le prince Napoléon ne me paraît pas avoir eu cette fois même cette vigueur vulgaire et insolente qui avait fait la fortune de son premier discours. Sa harangue de l'autre jour m'a semblé longue, traînante, décousue et sans conclusion. Il a, dit-on, il y a quelque temps, très bien parlé sur les affaires d'Algérie, et il a eu, à ce sujet, en plein conseil, une altercation très violente avec M. Baroche qui voulait faire passer de vive force le projet de sénatus-consulte proposé par l'Empereur. Il paraît que le Conseil d'État s'est révolté contre son président et que Son Altesse Impériale a eu tous les honneurs de la séance.

Pendant mes jours de réclusion, j'ai lu, en fait de nouveautés, un vieil article de M. de Lamartine sur *les Misérables*. Il y a beaucoup de bon sens littéraire et de saine critique, délayés dans de monstrueuses extravagances de vanité personnelle. Et puis ce style, dans sa largeur, commence à devenir bien lâche, bien détendu. Il ne restera rien de cette prose mêlée, touffue, sans précision et sans dessin. En même temps, j'ai lu la *Légende des Siècles* de Victor Hugo. Quel étonnant assemblage de magnificences et de ténèbres! On tâtonne quelquefois à l'aveuglette pendant des pages entières. Puis, un soupirail d'où tombe un flot de clarté. Et puis, la nuit encore. Au demeurant, c'est un grand artiste, celui-là, mais qui commence à prendre le mal de l'émigration. A force de vivre avec lui-même, de se

contempler et de s'écouter, il s'est fait une langue pour lui tout seul, sans s'inquiéter si on l'entend autour de lui.

26 avril 1863.

Voilà donc Dufaure un des quarante, le fin et robuste bonhomme ! Singulier choix, et que je n'aurais pas fait. Dupin et Berryer, pour représenter l'éloquence judiciaire, c'était assez, je crois ; et d'ailleurs, à prendre le barreau tel qu'il est aujourd'hui, Jules Favre ou Léon Duval représentent tout autrement que M. Dufaure le côté littéraire qu'à toute force on peut trouver dans la langue des affaires. Ce n'est pas que cette langue, dans sa bouche, ne soit très ferme, très mâle, très sobre, d'une rare exactitude et d'une précision merveilleuse. Mais je doute que, dans un discours académique, elle puisse s'élever très haut et s'affiner en élégances curieuses. Janin, incomparablement inférieur comme valeur d'homme, eût été, à mon sens, un académicien très préférable. J'aime beaucoup et j'admire de toutes mes forces notre digne bâtonnier, mais je suis presque fâché pour lui et pour sa renommée de ce succès. L'opinion, même au Palais, n'approuve pas cette nomination qui se complique de toutes sortes de considérations très étrangères au mérite du candidat. Un homme tel que M. Dufaure n'est pas fait pour servir d'outil à des rancunes politiques, si légitimes qu'elles soient. C'est la

première fois que, dans sa carrière, il lui advient un honneur qui peut paraître au-dessus de son mérite, et c'est fâcheux. Au reste, il n'a pas l'air de voir la chose de ce côté et il est enchanté. « Il y avait, m'a-t-il dit hier, un petit complot pour faire ajourner l'élection jusqu'à ce que César soit fait. » Tu sais sans doute ce que cela veut dire : de plus en plus, le bruit court que l'Empereur demandera le premier fauteuil vacant aussitôt qu'il aura terminé son histoire de César. Ce sera un bel embarras pour l'Académie. Ne le point nommer pourra sembler un manque de goût; le nommer, un manque de courage. Un seul trait, selon moi, pourrait suffire pour caractériser cette candidature tyrannique, c'est qu'on ne saurait trouver un mot juste pour la traduire. Dira-t-il qu'il *se met sur les rangs*? Quelle puérité! Dira-t-il qu'il *sollicite* ce qu'on ne peut guère lui refuser? Quelle dérision! Ira-t-il faire les visites voulues? Fera-t-il un discours d'entrée? Et, dans ce cas, qui lui répondra, et que lui répondre? Je ne sais pourquoi l'ambition de ce César aux palmes vertes me rappelle Néron courant dans un char aux fêtes séculaires, ou récitant des vers au Colisée.

Ton vieil ami.

P.-S. On va plaider, dans une quinzaine de jours, à la première chambre, une assez curieuse affaire pour le duc d'Aumale contre le Préfet de Police; on vient de me demander mon adhésion à une consultation d'Hébert ¹.

1. En janvier 1863, le préfet de police fit saisir chez le

Cauterets, 25 août 1863.

Frappe, mais écoute, ami trop justement irrité. Voilà trois semaines que je te laisse sans réponse, c'est vrai. Mais voulant m'échapper quinze jours avant les vacances, tu ne peux l'imaginer à quels exercices il a fallu me livrer pour acheter ma liberté. Cela dit, au hasard et pêle-mêle, — comme un homme dépaysé que je suis, désheuré, hébété par l'ennui de ce séjour, congestionné par l'effet de ces eaux maudites, passant de la colique à la migraine pour obtenir la guérison très incertaine d'un mal de gorge, — je reprends, tant bien que mal notre conversation. Tu me parles dans ta dernière lettre, j'en ai souvenance, de l'inauguration de la statue de Paillet à Soissons. Oui, j'y étais en effet, et, sauf quelques détails, c'était une fort belle cérémonie. Je n'ai point trouvé au discours de M. Dufaure les défauts que tu lui reproches. Il a été dit avec beaucoup d'autorité, d'un air magistral, avec cette voix de cuivre mêlé de bronze que tu connais. Au pied de la statue, cet homme rude et ferme, tout d'un bloc, taillé à grands traits et ébauché dans le grand, avait quelque apparence d'un bas-relief. Son allocution n'était pas lue, mais improvisée à peu près, ce qui lui donnait beaucoup de vie et d'accent. Elle a été fort applaudie. Ce brave Levesque a

brocheur les feuilles du 1^{er} volume de *l'Histoire des Princes de la Maison de Condé*. La consultation de M. Hébert fut le début d'une contestation judiciaire qui aboutit à la restitution des feuilles confisquées après cinq années de lutttes.

eu un grand succès. Tu as lu son discours et tu y as trouvé toutes les qualités qui s'y rencontrent en effet. J'ai été enchanté, pour ma part, et du discours et des applaudissements qu'il a excités. Levesque est, comme tu le sais, un de ces rares esprits qui sont en défiance d'eux-mêmes et que la fortune n'encourage guère à plus d'audace. Il n'a pas au Palais la place qu'il y devrait avoir. *Il ne remplit pas tout son mérite*, comme disait le cardinal de Retz, je crois, en parlant d'un homme de son temps. Ce qui a eu moins de bonheur, ç'a été le toast officiel que M. le maire de Soissons a cru nécessaire de porter à la fin du banquet. Aux noms sacramentels de S. M. l'Empereur, de S. M. l'Impératrice et de S. A. le prince Impérial, un froid de glace a coulé dans le dos de tous les convives. Et *pas un cri* n'a répondu à la provocation inopportune de l'autorité. *Obstupere omnes...* Le sous-préfet lui-même, au milieu de ce silence mortel, est resté sans voix. C'était gênant pour tout le monde; et, quoi qu'en aient dit quelques personnes, ce n'est pas nous qui avons manqué de bon goût, mais bien M. le maire. L'Empereur n'avait que faire là et on l'a bien vu.

Paris, 1^{er} février 1864.

Me voici, mon cher Henri, en retard comme de coutume, abruti de travail, la tête farcie d'affaires, de conclusions, de notes, de consultations; les oreilles bourdon-

nantes d'un insupportable ronron de plaidoiries plates et vides; pressé comme un sandwich judiciaire entre le procès de la veille et celui du lendemain, c'est-à-dire entre deux immenses ennuis; n'ayant pas le temps de penser pour mon compte, passant ma vie à braire pour des indifférents et à me taire pour mes amis. Quelle chienne d'existence! et serait-il donc vrai qu'après cette vie maussade et tourmentée de niaiseries vénales il n'y eût pas une autre vie contemplative et tranquille où l'amitié, l'étude, le repos et les honnêtes plaisirs fussent la revanche méritée de ces tourments sans gloire et sans but?

Depuis la rentrée, je suis devenu un avocat occupé, et, comme on dit dans notre jargon thémisiaque, j'ai un assez grand emploi au Palais. Mais il m'arrive justement ce que je m'étais prédit à moi-même, le cas échéant; c'est-à-dire que mon esprit lent, scrupuleux et chercheur, assez apte peut-être à bien lire un seul livre et à bien traiter un seul sujet, à loisir et à son heure, perd toute force et tout sang-froid en s'éparpillant sur tant de travaux divers, en allant de l'un à l'autre, en les effleurant tous sans en pouvoir approfondir aucun. Je suis peu improvisateur dans un métier où il faut tout improviser. En entendant sortir de ma bouche tous les atroces solécismes qui m'échappent à chaque instant, je m'impatiente, je m'irrite, la tête me tourne et alors je parle une langue inouïe, gauche, confuse, troublée, où les niaiseries et les barbarismes s'entre-choquent dans une ronde infernale. Furieux contre moi-même et honteux

de si mal parler, je n'ai plus qu'un désir, c'est d'arriver à la fin de mon discours; et, pour y arriver plus vite, je mets les morceaux doubles, je trotte, je galope, je brûle le pavé; ma langue s'embarbouille dans les mots trop longs qu'elle coupe en deux; il me semble que tout le monde est aussi impatient que moi de voir le bout de mes tristes harangues et je bégaie comme un stagiaire à sa première plaidoirie de conférence. La petite réputation d'avocat lettré que l'on m'a faite au Palais redouble encore ma timidité naturelle; ma position de membre du Conseil m'embarrasse et me gêne. Il me semble toujours que j'entends les juges se dire entre eux : « Comment diable a-t-on pu nommer un cheval pareil? » Dis-moi que c'est là une idée fixe, une monomanie, une folie véritable..., c'est possible; mais la folie existe et je ne puis pas m'en débarrasser. Je suis honteux de l'argent que je gagne et qui me coûte pourtant de cruelles angoisses. Quand un client me paie d'avance, je me dis à part moi : « Voilà encore un malheureux qui va être volé! » Quand on m'apporte des honoraires après un procès mal plaidé, perdu quelquefois par ma bêtise et par mon manque d'à-propos, je suis toujours tenté de les rendre; et, n'était le besoin et la nécessité de vivre de ce métier mal choisi, je m'enfuirais de ce théâtre périlleux où je titube sur la corde raide comme un saltimbanque inhabile, et où il me semble toujours que je vais terminer mes exercices par quelque honteuse culbute. Enfin, mon pauvre Henri, je n'ai jamais tant ni si mal plaidé. Je me désole de voir qu'au lieu de faire

des progrès. je baisse et je recule dans ma propre estime ; et, ce que je pense de moi, il me paraît impossible que les autres ne le pensent pas bientôt eux-mêmes. Chose étrange pourtant, et comme il est vrai que, dans les États où le public fait et défait les fortunes, il est à peu près aussi difficile de perdre que de gagner sa faveur ! J'ai beau plaider comme un cuistre, le vent me pousse.

Une occasion que j'ai un peu moins manquée que les autres, dans ces derniers temps, m'a valu, au Palais et au dehors, un succès très immérité. Je veux parler de cette affaire Graillat que tu me rappelles dans ta lettre. Ma plaidoirie, très inutile d'ailleurs, n'était pas mal faite, et, dite par un autre avec aplomb, avec la liberté d'esprit nécessaire, elle aurait valu les éloges qu'on en a pu faire. Mais si tu savais quelle peur m'étranglait ! Et comme, devant ces robes rouges et cette foule de confrères, d'émules, de jeunes gens écoutant un de leurs anciens, je sentais mon gosier se serrer, ma voix trahir toutes mes intentions, se fausser tous mes mouvements ! Enfin je ne sais pourquoi, mon cher ami, je me suis mis sur ce chapitre et pourquoi je t'ennuie de mes misères. Tu sais bien que la vanité n'est pour rien dans mes déboires et que je ne surfais pas, par une fausse modestie, mes défaillances et mes terreurs. Mais aussi, mon pauvre ami, pourquoi es-tu toujours là dans ma pensée et sous ma main, toutes les fois que le cœur me déborde et qu'il me faut trouver un souffre-douleur des tristesses et des découragements de ma vie ?

Je ne te parle ni littérature ni politique ; je suis trop

pressé pour cela. Je pense que tu as lu avec attention la discussion de l'adresse et surtout les admirables discours de M. Thiers. L'orchestre tout entier du gouvernement est bien maigre, bien discordant et bien chétif, malgré les coups de tam-tam auvergnats de M. Rouher, auprès de cette petite flûte enchantée. Je n'ai pas le temps de rechercher avec toi qui a tort ou raison dans ces discussions capricieuses où tous les principes, tous les systèmes, toutes les constitutions ont tour à tour tort ou raison suivant les saisons politiques. Mais c'est toujours un grand malheur pour un gouvernement quand tout le talent se trouve du côté de ses adversaires. C'est presque toujours mauvais signe; et il me semble qu'en ce moment nous en sommes là.

Bonjour, vieil ami; écris-moi. A la première éclaircie, je t'écrirai sur le mode majeur pour causer art, littérature, et politique au besoin. Adieu.

Paris, 21 avril 1864.

M. Edmond Rousse présente ses civilités à M. Henri Vesseron et il a l'honneur de lui adresser les indications que M. Henri Vesseron lui a fait l'honneur de lui demander par sa lettre du 13 courant.

Dès que M. Rousse le pourra faire, il complétera cette liste. Il pense que M. Vesseron fera mieux de lui adresser directement les exemplaires destinés à MM. Berryer et autres. M. Vesseron ne peut pas douter de l'empresse-

ment avec lequel M. Rousse les recommandera à l'attention de ses illustres confrères.

En attendant, M. Edmond serre la main à M. Henri avec une affection tempérée par le respect, et le prie d'agréer l'assurance de sa considération la plus distinguée.

Animal, crétin, traître, gueux, mandarin cérémonieux et malfaisant, la voilà, la monnaie de ta pièce fausse, le voilà, le digne pendant de ton billet froid et compassé ! Je t'en donnerai, de ma considération distinguée, vieux rageur ! Je ne te considère pas, je ne t'estime pas, et je ne t'aime pas, voilà mes sentiments à ton égard. Tu as beau remonter tes faux-cols et rentrer avec dignité ton menton dans ta cravate, je me moque de toi et de tes airs de Jupiter Prud'homme. « A lui malgré tout » ! Comme c'est joli, ce « malgré tout » ! *Malgré tout* me plaît. *Malgré tout* vaut son pesant d'or. Tu aurais trouvé le *Qu'il mourût* ou le *Quoiqu'on die* que tu n'aurais pas été plus fier. *Quoiqu'on die. Malgré tout.* Les deux se valent. Non, décidément, j'aime mieux *Malgré tout*. Eh bien ! moi, malgré tout, et malgré tes airs secs de monsieur, je t'écris ; j'ai la bonté de t'écrire ; et si je ne te *vouvoye* point, en retour de tes *lui* et de tes *il*, c'est parce que, d'après toutes les grammaires de langues civilisées, le *tu* indique le dédain, le mépris, la familiarité voisine de l'impertinence. *Dixi.*

Tu l'as donc finie, ta traduction d'Horace ? Et sous peu je la vais lire avec tout le respect dû à la lettre imprimée. Je souhaite et j'espère, pour cette œuvre nouvelle, le

succès de l'Anacréon. L'écueil de cette publication, tu le connais comme moi : il est dans le nombre infini des traductions d'Horace qui courent le monde. Toutes les professions ont eu leur traducteur d'Horace. Va donc pour l'Horace-avocat après l'Horace-conseiller d'État, professeur, général, feuilletonniste, et tant d'autres ! Je crois que plusieurs des chroniqueurs judiciaires en parleront volontiers ; et tu peux compter que s'ils ne le font pas, ce ne sera pas ma faute. Je voudrais bien moi-même trouver le loisir de griffonner là-dessus un petit article dans la *Gazette* ou dans le *Droit* ; malheureusement on m'a mis de vive force sur les bras une besogne qui m'occupera pendant une grande partie de mes vacances. C'est une notice sur Sapey, que sa famille m'a demandée avec instances et que je n'ai pas pu refuser à la mémoire de ce bon et digne homme de talent. Mais, si c'est possible, je te ferai un petit éreintement en l'honneur de notre amitié, *malgré tout* encore assez tenace.

J'y étais, à cette séance de l'Académie, où M. Dufaure a fait à l'illustre compagnie son *salem* officiel. Ce n'était pas très bouffon, ni très brillant de style. Heureusement, notre digne bâtonnier a débité sa marchandise avec beaucoup d'autorité et une fermeté émue qui a produit bon effet. La musique valait mieux que le libretto, malgré les cuivres nasillards que tu connais. Ce qu'on peut surtout reprocher à ce discours, c'est l'absence complète d'individualité et d'originalité. Après l'avoir entendu pendant une heure, on n'avait aucune idée nette, aucune

peinture de M. Pasquier. M. Patin ne l'a pas davantage fait connaître. Son discours est une composition pour les prix d'un élève de seconde sans imagination. Ce n'est pas l'œuvre d'un homme qui a vu, senti et souffert la vie. Tout professeur, pas d'homme. *Nihil humanum*. Cette pauvre Académie! Après la faute d'avoir nommé M. Dufaure, elle a fait celle, beaucoup moins pardonnable encore, de n'avoir pas nommé Janin. Il y a là une injustice qui me confond. Qu'on pense ce qu'on voudra de la valeur littéraire de Janin, surtout du Janin de la décadence; toujours est-il que, depuis trente ans, il a été le type de l'homme de lettres dévoué à son art, passionné pour lui et fidèle à sa vocation, sans distractions et sans faiblesse. M. Guizot, dit-on, a tenu ferme pour lui jusqu'au bout; et sa ténacité seule a empêché l'élection de M. Autran.

As-tu lu la préface de Shakespeare par V. Hugo? Quelle langue est-ce là : « L'éblouissement du blémissement de l'abîme »? Qu'est-ce qui peut sortir ou rester de cet abominable galimatias? On lit pourtant dans les journaux des articles enthousiastes à propos de ces niaiseries gonflées. Hélas! l'exil n'est que l'émigration forcée, et le grand poète est un émigré comme tous les autres. Il a désappris son pays et jusqu'à sa langue natale pour se faire un jargon orgueilleux et bouffi qu'il comprend seul.

Je n'ai pas vu *Mireille*; je ne vais presque jamais au spectacle et je suis hors d'état de te parler des nouveautés théâtrales de la saison. On dit généralement

qu'elle est fort ennuyeuse, cette *Mireille* : il règne dans tout l'ouvrage une sorte de clair de lune blafard et on ne comprend pas comment l'héroïne peut attraper, dans ce crépuscule glacial, le furieux coup de soleil dont elle meurt.

L'exposition va s'ouvrir. Notre ami Lacaze, qui a fait partie du jury, nous a dit qu'il y avait peu d'œuvres remarquables. Mais ce qu'il y a eu de très curieux en peinture dans ces derniers temps, ç'a été la vente des tableaux de Delacroix. Jamais, je crois, l'engouement bête et prétentieux n'a été plus loin. Des esquisses bouchonnées au pouce, sans forme et sans couleur, se vendaient mille, quinze cents, deux mille francs. Tous ces enrichis que la Bourse a faits depuis vingt ans cherchent à l'envi le moyen de dégraisser leurs millions ; et, dans leur concurrence bête, ils forcent tous les ressorts de l'émulation publique, déplacent tous les niveaux, surfont toutes les vogues et grossissent plus qu'ils ne grandissent les réputations, sans goût, sans mesure et sans raison. Personne n'admire plus que moi la vie, le mouvement, la variété prodigieuse de l'œuvre de Delacroix. Mais ce n'est pas une raison pour rendre aux rognures les plus infimes de sa palette ce culte extravagant qu'on rendait aux excréments du grand lama. A propos de peinture et d'art, j'ai oublié de te dire qu'il y a quinze jours environ mon ami Trabucco ¹ m'a envoyé

1. Le 25 février 1864, Trabucco était traduit avec plusieurs autres devant la Cour d'assises de la Seine pour complot.

sa photographie avec une dédicace et une belle lettre en italien toute pleine des effusions de sa respectueuse reconnaissance. Il est vrai que je lui ai obtenu le maximum de la peine.

Ton fils, au moins, ne sera jamais un régicide, malgré l'éducation pernicieuse que tu as dû lui donner en politique. Ce jeune corrompu est plein d'admiration pour ses princes légitimes, et il a une chance insolente pour se rencontrer sur leur passage. Aux jours gras, étant au spectacle avec Émile, il a eu le bonheur de contempler toute la soirée son souverain et sa souveraine. Dernièrement il les a attrapés je ne sais où, et il confesse avoir proféré le cri de : Vive l'Empereur! Enfin, l'autre dimanche, il a rencontré le prince impérial et il a été touché jusqu'aux larmes de la grâce ingénue de ce petit César. Dimanche, il n'est pas sorti chez moi; je pense que, dimanche prochain, ce sera notre tour. Ses places sont meilleures depuis quelque temps. Mais, ce qui importe plus encore, c'est qu'il a un gentil caractère et une excellente nature. Il est tout à fait de son âge, ni trop enfant ni trop monsieur. Il y a quinze jours, j'ai fait sa toilette; je lui ai offert un faux-col que je lui ai mis arlistement, en renfonçant par-dessous sa grosse chemise de collègue. Il était splendide; et, le soir, il a eu un très noble mouvement en défaisant son faux-col et en voulant me forcer à le reprendre. Mais, après un combat

contre la vie de l'Empereur. Commis d'office, M. Rousse a plaidé pour Trabucco qui a été condamné à la déportation.

de générosité, il est resté en possession de cet ornement vainqueur.

Paris, 6 août 1864.

Oui, mon vieil ami, la chose est ainsi et tes yeux ne t'ont pas trompé. Le peuple souverain s'est fait à lui-même cette surprise et s'est passé cette fantaisie burlesque de la toute-puissance. Dufaure est frappé depuis un an de l'impopularité d'Aristide. Jules Favre est fatigant de perfection et de succès. Léon Duval est un Cellini taciturne et méchant. Crémieux est devenu trop vieux. Desmarests est resté trop jeune. Senard est un Normand qui en vaut deux. Hébert est un Normand qui vaut deux Senard. Allou est raide et cassant, Lacan pliant et mou. Un seul est pour le moment à la mode ; il a toutes les qualités, tous les talents et toutes les vertus, c'est-à-dire la vertu et le talent de ne gêner personne, de ne faire ombrage à personne et de ne pas être un sujet d'envie. Nommons Rousse ! Poussons Rousse ! Ce brave garçon ! Ce bon garçon ! Rousse au premier rang ! Tout près des dieux de l'Olympe, entre Jupiter et Saturne, au beau milieu du Zodiaque ! Ce sera là un bon tour et qui fera crever de rage quelques vieux dont la renommée nous ennuie. Nommons Rousse, le jeune Rousse, le bon Rousse, le grand Rousse, l'ami du peuple ! Et Rousse est nommé tout d'une voix, par la *voix* de

296 voix¹... Que si tu es philosophe, ô Rousse, et si tu veux, rentré dans ta maison modeste, loin des clameurs enivrantes de l'Agora, te rendre compte de ton succès, décomposer ta popularité, démonter ta gloire pièce à pièce et en examiner les ressorts, tu seras étonné de voir combien peu il revient à toi-même de ce triomphe préparé pour toi. Enfin, c'est là un de ces caprices du suffrage universel avec lesquels il n'y a pas à raisonner et dont j'aurais mauvaise grâce à médire. Seulement j'en ai pas besoin de te dire que je prends mon succès comme il faut le prendre; que j'y fais toutes les réserves qu'il faut faire; et que je préférerais de beaucoup, à cet engouement du dehors, la satisfaction intérieure que me causerait une bonne plaidoirie qui ne devrait rien à personne. En d'autres termes, j'aimerais bien mieux *mériter mon rang que de l'avoir*. Nous venons à l'instant même de nommer notre bâtonnier. Les esprits étaient si incertains et les candidatures si flottantes que l'on s'attendait à sept ou huit tours de scrutin. Mais, au premier tour, l'élection s'est dessinée en faveur de Desmarets; et, au second tour, il a passé avec une majorité de 13 voix sur 21. C'est un choix très discutable; mais à présent qu'il est fait il faut le trouver excellent. Si le Conseil est ferme et tient énergiquement la main à la discipline, il peut balancer les inconvénients que me font craindre la mollesse et la légèreté du nouveau bâtonnier qui nous a

1. Le nombre des votants était de 362. Berryer avait été élu le premier, avec 310 voix et Marie, le second, avec 299 voix. Rousse venait le troisième.

promis d'ailleurs, dans une allocution très émue, de nous étonner par sa vigueur. Nous verrons bien. Un mauvais plaisant ou un misanthrope m'a donné sa voix ! Je soupçonne Léon Duval de m'avoir joué ce bon tour.

Avec l'élection du bâtonnier, et avant l'élection du bâtonnier, l'événement du jour est la plaidoirie de Jules Favre dans l'affaire des associations illégales, à la sixième Chambre. Ça été un éblouissement, un enchantement, un miracle d'éloquence, un coup de foudre qui a duré près de trois heures. L'effet a été tel que Berryer s'est levé pour déclarer qu'aucun des défenseurs ne voulait ajouter un mot à cette merveilleuse harangue. Je les ai vus tous au sortir de là. Ils étaient dans l'enthousiasme. Berryer, Senard, Marie, Hébert nous ont dit que de leur vie ils n'avaient rien ouï de pareil. La fin de cette philippique est déjà dans toutes les bouches : « Vous êtes un nuage qui passe et la liberté va resplendir. » Dieu veuille que tout cela soit à peu près reproduit par la presse ! Nous aurions, assure-t-on, un incomparable chef-d'œuvre.

Le ministère public, étourdi, n'a pas osé répliquer ; les magistrats étaient sous le charme et le public dans le délire. Comme c'est habile, de faire de pareils procès et de réveiller par de tels sursauts notre léthargie politique !

Ce Jules Favre est bâti d'un bronze surhumain. Après cette effroyable fatigue, haletant, épuisé, ruisselant de sueur et d'écume, sais-tu bien ce qu'il voulait faire ? Monter à la Cour pour plaider une affaire retenue !... On l'a jeté de vive force dans un fiacre, enmailloté dans

des serviettes, et, sous la garde d'un secrétaire, on l'a ramené chez lui, où probablement, à l'heure qu'il est, il s'est mis à travailler un dossier pour lundi. Mon cher enfant, il est curieux de songer que nous portons la même robe que ces Titans de la parole, que nous nous disons leurs confrères et que, accomplir ces travaux gigantesques ou pignocher nos pauvres petites plaidoires, cela s'appelle faire le même métier! A ces causes, j'ai été nommé membre du Conseil, *le troisième*; et Favre a été nommé *le neuvième ou le dixième*! Comment veux-tu que je prenne au sérieux cette désopilante folie???

En fait de bouffonnerie, je pense que tu as fait une pinte de bon sang, comme moi, en lisant la lettre de S. M. sur l'Opéra et l'Hôtel-Dieu. C'est une des fourberies les moins réussies qui se soient jouées sur la scène politique depuis longtemps. A Paris, elle a été accueillie par un éclat de rire unanime. Cette idée philanthropique qui lui est *survenue pendant le repos dont il jouit à Vichy* est vraiment adorable. Tu sais ce qu'est le repos dont il jouit là-bas. Il a emmené une princesse du demi-monde qui s'appelle Marguerite Bellanger, qui affiche un luxe insolent et à laquelle il a donné un hôtel dans les Champs-Élysées. Il me semble que pendant qu'il suspendait les travaux de l'Opéra pour les mettre au pas avec les travaux *futurs* de cet Hôtel-Dieu fantastique qui n'est pas encore sorti de terre, il aurait pu, du même coup suspendre les dépenses qu'il fait pour cette intéressante personne. Tout cela est absurde et bien honteux.

Paris. 8 février 1865.

Nous aimons beaucoup ton fils et nous sommes tous trois très heureux du ramage de jeunesse et de gaieté dont il remplit le dimanche notre nid de hiboux. C'est un vrai collégien, bavard comme une pie, franc comme un moineau, heureux d'être au monde, ayant bien son âge, et pas un jour de plus que son âge, ce qui est à mes yeux un grand point. Nous avons souvent aussi un de nos jeunes cousins des Pyrénées qui fait avec lui le plus plaisant contraste. Celui-là est grave, sombre, taciturne, beaucoup trop mûr, et, à moins de seize ans, en a trente-cinq pour l'aplomb, les idées et le caractère; c'est d'ailleurs un garçon d'une très remarquable intelligence, qui a toujours tenu la tête de ses classes à Tarbes et qui conserve à Sainte-Barbe la même supériorité. Mais il connaît trop sa valeur et il nous impatiente souvent, ma mère surtout, par sa gravité quadragénaire. Rien n'est plus drôle que de voir aux prises ces deux bonshommes, le Pyrénéen et l'Ardennais, le tien se moquant de l'autre avec une audace et une verve auxquelles l'autre ne trouve à opposer que le parfait dédain du grand homme méconnu. L'Ardennais escarmouche, voltige, taquine avec un sans-gêne admirable. Il se pose sur la tête et sur le nez de ce majestueux moutard, comme un moineau *procace* sur le nez d'une statue de Jupiter, et, sur ce sommet sacré, il commet toutes sortes d'irrévérences qui font frémir ce dieu de marbre. Ma mère prend un

plaisir tout particulier à ces ébats et elle ne cache pas sa préférence pour l'humeur enjouée, originale et bon enfant de tongalopin. Au reste, ces grandes querelles n'empêchent pas ces deux messieurs de se bourrer à outrance et de faire disparaître omelettes, côtelettes, beurre, café et pains de quatre livres avec une émulation honorable. Quant à moi, j'essaie de faire de la morale à Charles quand il m'apporte des places comme celles de l'autre jour : trente-deuxième ! Il a toujours de bonnes raisons à me donner ; car il est né avocat et même un peu procureur. Il argumente, il combat, il péroré ; il a dans la bouche un grand morceau de la langue du père Dureteste et je crois que le barreau l'attirera plus que les mathématiques. Tant pis pour lui, par le temps qui court ! Du reste, à travers son étourderie qui est la seule cause de ses revers en thème et en version, il a de très bons sentiments ; il est très affectueux et nous a parlé plusieurs fois de toi et de sa mère en termes tout à fait expansifs qui montrent le fond de l'âme. C'est un brave garçon, intelligent, vif et doux. Voilà ma note de pion sur son cahier de semestre.

Tu sais sans doute que le vieux Dupin est en pleine convalescence : il avait, à la fois, un anthrax, une fluxion de poitrine et une hypertrophie du cœur. Il a *tombé* ces trois Curiaces, comme on dit à Marseille, et le voilà arpentant le champ de bataille en fredonnant des projets de réquisitoire. Les médecins ne pensent pas qu'il puisse reprendre ses travaux ; mais je ne serais pas étonné qu'il leur donnât encore un démenti et que, à

l'ouverture du Sénat, il fit une charge à fond contre l'Encyclique.

Je ne l'ai pas lue, cette Encyclique; mais je viens de lire la brochure de M. Dupanloup qui est fort bien faite et très juste. La première partie surtout, la partie politique, me paraît irréfutable pour tout homme de bonne foi.

Je n'ai vu aucune des pièces nouvelles : ni *Roland*, ni *Maitre Guérin* ni les *Vieux Garçons*. Je fais le spectacle à cause de mes yeux et de ma tête : dimanche je suis allé au concert de Padeloup entendre la symphonie en *ut* de Beethoven et c'est là, je crois, que j'ai pris la migraine qui finit seulement en ce moment.

9 mars 1865.

Tu as lu cette préface de la *Vie de Jules César*? C'est un échec complet : des banalités dites d'un ton de prophète. Et cet historien impartial qui, dès la première ligne, vous annonce arrogamment qu'il a un système, un parti pris, et qu'il faudra que l'histoire passe bon gré mal gré par son système! Et ce point de vue tyranique qui revient sans cesse, le point de vue napoléonien! Et Jules César qui n'est plus que le comparse du triomphe de Napoléon! Tout cela est faux, mauvais moralement et littérairement. Forcade, dans la *Revue des Deux Mondes*, a fait un bon article; il est fâcheux que Prévost Paradol soit en Égypte; à la façon dont le

livre s'annonce, il y aurait une belle et sérieuse critique à faire.

Adieu, voilà mes quatre lignes, et ma main se fatigue avec ma tête. Garde-toi des bronchites et des idées noires. Quant à moi, je suis absolument démonté. Il fait un temps effroyable; il pleut, il neige, il vente; j'ai quarante-huit ans dans huit jours, peu d'argent dans ma caisse, la tête vide et l'hôpital à l'horizon.

Admirable matière à mettre en vers latins!

Paris, 3 août 1865.

J'ai reçu ta lettre ce matin, mon vieil ami, mais je ne l'avais pas attendue pour penser à toi; et, dès le premier moment, tu étais associé à mon petit succès et à mes émotions¹. Parmi toutes les mains amies que j'ai serrées, j'ai reconnu l'étreinte fraternelle de la tienne; et, dans la joie de mon triomphe modeste, j'ai compté pour beaucoup le plaisir qu'il t'allait donner. Bien des fois déjà j'ai dû te dire ce que je pense de cette popularité qui, depuis quelques années, m'environne dans notre capricieuse basoche. Je la considère en spectateur attentif; je l'analyse avec une curiosité étonnée; je la dissèque, je la démonte et j'en dévisse les ressorts avec une clairvoyante perspicacité. J'en distingue nettement

1. M. Rousse avait été élu le sixième avec 240 voix sur 333 votants.

toutes les chevilles, toutes les petites roues, tous les engrenages cachés. Et, franchement, la main sur la conscience, je n'y vois rien dont mon orgueil se puisse beaucoup enfler. Tu sais bien que je ne suis ni un hypocrite, ni un fanfaron de modestie, mais il m'est impossible de ne pas voir et de ne pas dire que je réussis surtout parce que je ne fais d'ombrage à personne, et que les tons neutres ont une place énorme dans mon écusson. Dis, tant que tu voudras, que j'ai l'esprit chagrin; mais confesse avec moi que, si je gagnais au Palais quatre-vingt mille francs et si je plaçais couramment pour des Montmorency ou pour des Rothschild, mes 240 voix pourraient bien, au jour des élections, s'égrener de beaucoup de dizaines. Si tu en veux une preuve, tu n'as qu'à voir ce qui arrive à Nicolet.

Connais-tu, dans les fastes du suffrage universel, une iniquité plus bêtement monstrueuse ou plus monstrueusement bête? Tous les genres de platitude s'y rencontrent avec toutes les variétés de sottise. L'envie professionnelle y donne la main à la bêtise politique, la plus bête de toutes les bêtises. Tu sais qu'il y a une quinzaine de jours le bruit s'est répandu que Nicolet allait être décoré. Ce bruit avait un fondement sérieux. Le séjour de Lachaud à Compiègne, l'an passé, a produit bon effet dans ces hautes régions. On a pensé que ces avocats pouvaient être des gens spirituels et amusants; que, à l'occasion même, ils pouvaient être utiles, et que leur farouche indépendance valait bien qu'on cherchât à lui faire quelques agaceries. On a voulu décorer Lachaud, mais,

à la Chancellerie, on aura fait observer que décorer Lachaud tout seul, cela prêterait au Palais à des plaisanteries malséantes, et qu'on illuminerait à Mazas... Il a donc fallu chercher une sauce, une garniture à Lachaud. On a trouvé Templier et Nicolet; et c'était une bonne et juste pensée. Pour Templier, la chose paraît indifférente à nos grands hommes des Pas-Perdus; Templier est un digne et excellent homme de talent que je considère, quant à moi, comme un des dix premiers avocats du barreau, sans excepter personne. Nos Brutus ont pris contre son mérite toute la revanche dont il était digne en l'exilant du Conseil, il y a trois ans : leur généreuse jalousie était désarmée. Quant à Lachaud, c'est un heureux garçon; indépendamment de son grand talent d'avocat, il a au Palais une de ces popularités qui, en France, permettent et justifient tout. Il serait nommé du premier coup grand cordon et chambellan, que les plus austères bonshommes se contenteraient d'en rire et ne lui donneraient pas moins leur voix pour le Conseil, voire pour le bâtonnat. Reste Nicolet. Pour lui, c'est tout une autre affaire. Il est en plein talent, en plein succès, non entamé. C'est un bon morceau pour les envieux, et de la chair fraîche. Il a l'infamie de plaider de très grands procès, de gagner beaucoup d'argent; et, sans se mêler de politique, il est en commerce affectueux et familier avec beaucoup de gens en place. La décoration, tombant comme le bouquet au milieu de ce feu d'artifice, a achevé la juste exaspération des patriotes. Tout d'un coup, il est devenu un mauvais camarade, un orgueilleux d'un

côté, un flatteur de l'autre. Il salue trop bas celui-ci, il ne salue pas celui-là. Ses politesses mêmes sont des impertinences. Il nous humilie, il nous offusque, il nous gêne, il fait de l'ombre dans la salle des Pas-Perdus. Attends un peu les élections, mon petit ami, et tu vas voir! Et il a vu, et nous avons vu, et nous verrons sans doute encore demain un spectacle à faire vomir la conscience! Nous verrons Nicolet marchandé, ballotté, balancé avec qui, bon Dieu!

Comprends-tu maintenant, mon ami, que, quand je vois de près ces dedans et ces dessous de la marmite électorale, j'en rabatte beaucoup de mon orgueil? Comprends-tu aussi que je sois inquiet et triste pour notre profession, quand je vois le barreau courir follement de pareils dangers? Je n'aime pas ce gouvernement et je ne lui demande rien; mais enfin quelle idée voulons-nous qu'on ait de nous dans le monde, quels égards pouvons-nous, le cas échéant, attendre du pouvoir, si la seule menace d'une distinction officielle offerte au talent de l'un de nous fait de lui un lépreux aux yeux de ses confrères? Tout cela est triste et m'afflige, non pas pour Nicolet qui reviendra de vive force au Conseil et qui sera un jour bâtonnier quand même, qui a d'ailleurs assez de talent et d'affaires pour se passer du reste, mais triste pour nous, pour la profession que nous aimons et que nous sommes destinés peut-être à voir s'effondrer dans les bas-fonds de l'agence d'affaires démocratique et sociale.

J'ai lu hier matin à Bétolaud le passage de ta lettre où

tu parles de lui. Il prétend que vous êtes comme deux poltrons se faisant peur l'un à l'autre. Il a entendu dire que tu étais un homme de talent et j'ai fait d'inutiles efforts pour le détromper. Dans tous les cas, je lui ai promis que tu serais un adversaire courtois et un bon camarade. Quant à lui, prends-y garde; c'est un excellent argumentateur, vigoureux, précis, sûr de sa parole, d'une grande loyauté, parlant une bonne langue saine et sobre avec autorité. Très brave garçon d'ailleurs, grand chasseur, et m'aimant, je crois, comme je l'aime, en bons camarades qui s'estiment. Il m'a raconté son procès qui ne me semble pas absurde. Quant à l'usage dont tu me parles, il prétend qu'à Sedan il n'y a que deux exemples de *ces noms joints*; son client le lui a affirmé et il le plaidera. Avise.

J'ai revu avant-hier *l'Africaine*. Cela ne m'a guère plus enlevé que la première fois. Il y a des morceaux superbes, mais l'ensemble est froid, laborieux et bigarré de style. Et puis un poème!!! C'est l'idéal du bête dramatique. M. Scribe invoquant Brahma, Vishnou et Siva! Tu peux juger ce que ce doit être. Et Vasco de Gama en bottes molles et en surcot de velours chantant aux Peaux-Rouges qui veulent le scalper :

O mes amis, laissez-moi vi-i-vre!

M. Sainte-Beuve me paraît avoir fait un bien médiocre discours sur les prix de vertu. Comme le cadre fait souvent le tableau en littérature, et ailleurs!

Paris, 18 septembre 1865.

Me voici derechef à Paris, mon cher Henri, après une assez longue absence. Je suis parti le 13 août pour Cauterets et j'y ai passé ma saison beaucoup plus agréablement qu'il y a deux ans. L'ami soleil qui, cette fois, a fait des frais pour tout le monde, n'a pas dédaigné même ce fond de montagnes qui, d'ordinaire, semble lui être assez antipathique. Nous avons eu de magnifiques journées, très peu de pluie, et des chaleurs tropicales. J'ai pu faire des promenades, des excursions, des ascensions, et vivre pendant vingt jours environ de cette bonne vie de l'air libre et des sommets qui vous fait prendre en dégoût et en pitié la vie cloîtrée et les plaisirs étiques de la civilisation. De plus, j'ai rencontré, à Cauterets, une société charmante d'anciennes et de nouvelles connaissances. J'avais, en outre, un de nos jeunes confrères les plus distingués et les plus aimables, Albert Martin, secrétaire de mon ami Nicolet, et un jeune avocat de Rennes, M. Brice, avec lequel la franc-maçonnerie judiciaire nous a bien vite mis en relations fraternelles. Enfin, pour comble de bonheur, j'ai mis la main sur un homme très jeune encore et presque célèbre depuis quelques mois, M. Paul Dubois, l'heureux auteur de la statue du petit *Chanteur florentin*, un pur chef-d'œuvre qui a obtenu, cette année, la médaille d'honneur à l'exposition. C'est un homme de trente-cinq ans, très instruit, de l'esprit le plus distingué et

d'une rare modestie, beaucoup plus effrayé qu'enivré de son succès. Il se trouve lié d'enfance avec une famille dans laquelle mon frère et moi nous avons un ami intime mort il y a quelques années; de telle sorte que la connaissance est devenue, en peu de jours, très étroite. M. Dubois était à Cauterets avec sa toute jeune femme, une très gentille petite statuette, et le bonheur de ce jeune ménage faisait plaisir à voir.

Émile, de son côté, était parti de Paris à la fin d'août. Il a été à Bayonne, Saint-Sébastien, Pampelune; puis il s'est lancé seul, à pied, sans savoir un mot d'espagnol, avec un dictionnaire de poche et un sac de nuit, à travers des contrées invraisemblables, le revers des Pyrénées, un monde de rochers torrides peuplé d'un ramassis de contrebandiers et de rôdeurs de frontières d'une couleur splendide. Il s'est vu tour à tour pris pour un voleur de grand chemin, pour un douanier déguisé, pour un général de division. Il a marché deux jours avec un guide, ex-déserteur de l'armée de 1823, qui s'était mis à le tutoyer. Il a chevauché à dix pieds au-dessus des sentiers, huché de vive force sur le paquetage d'un mulet chargé de contrebande, et les pieds posés mollement sur la crinière de la bête. Il a mangé pendant trois jours de la soupe à l'huile et à l'ail saupoudrée de piment; mais, en revanche, il a servi de pâture à des myriades de puces qui paissaient tranquillement au milieu de son insecticide comme des moutons dans un pré d'herbe tendre. C'est toute une odyssée que ce petit voyage.

Après ces exploits, mon *jeune* frère m'est arrivé un soir à Cauterets, venant à pied des Eaux-Chaudes. Pour le reposer, je lui ai fait faire en deux jours l'ascension du col de Riou et l'expédition de la vallée de Mercadan qui est une fort belle chose. Puis, le 10 septembre, à cinq heures du matin, nous sommes partis de Cauterets; nous sommes descendus en diligence à Luz. Nous avons été visiter Saint-Sauveur et le pont Napoléon. Ensuite, nous avons pris un guide, nous avons mis sur son dos notre sac; nous avons chargé nos épaules de nos manteaux et paletots au bout d'un bâton, et à onze heures et demie, par un soleil à fondre du marbre, nous nous sommes mis en route pour Luchon par le Tourmalet, le col d'Aspin et le col de Peyresourde. Mais on ne pense pas à tout. Quinze jours avant, en montant le Mouné, un des pics les plus élevés des Pyrénées, j'avais attrapé un abominable coup de soleil au mollet droit. Voilà que, sur la route de Barèges, la chaleur me mord la jambe, fait enfler mon malheureux mollet et me met hors de service. Arrivé à grand'peine dans ce sale Barèges, il m'a fallu prendre une bique pour continuer mon chemin. Votre pâle soleil des Ardennes ne peut pas te donner la moindre idée de ces grillades du Midi. En passant le Tourmalet, nous fondions en eau. Ce soir-là, nous avons été coucher à Payolle, où l'on rejoint la route de Bigorre, — *coucher*, mais non dormir, car nous avons été littéralement mangés aux puces. Le lendemain matin, à cinq heures, nous filions dans le même équipage sur Arrau; et à cinq heures du soir, après dix

heures de marche dans un four étincelant, nous faisons notre entrée à Bagnères-de-Luchon, où tout le beau monde de l'allée d'Estigny nous regardait de travers, comme des malfaiteurs qui viennent se rendre à la gendarmerie. Enfin, samedi matin, nous débarquons à Paris. Te voilà au courant de mon histoire. J'ajoute — et cela va sans dire — que j'avais emporté du travail à Cauterets et que je l'ai rapporté tel qu'il était, ou à peu près.

Qu'est-ce que tu fais de tes vacances, toi? Est-ce que tu n'as pas bougé de ton trou? Remue-toi donc un peu, mon pauvre vieux, et ne te réserve pas tout entier pour tes chasses d'hiver. Le beau plaisir de piétiner dans la neige toute la journée avec les jambes gelées et le nez rouge! *Carpe diem, carpe solem*, mange-le et bois-le, ce beau soleil qui déjà décline. Fais un pas au moins vers lui et descends de tes froides Ardennes dans nos régions tempérées.

Travailles-tu? Fais-tu des vers? Montre-moi cela. Je suis d'une activité prodigieuse, — pour les autres.

Tu as vu les péripéties de nos élections. Quant à la décoration de Nicolet, qu'on lui avait promis d'ajourner, il lui a fallu l'avaler tout de même. Ah! il ne faut rien livrer au pouvoir quand on ne veut pas qu'il vous prenne tout entier. Je ne suis ni un démocrate ni un buveur de sang; mais l'indépendance m'est une bien douce chose et qui console de beaucoup d'autres.

Et ce pauvre Lamoricière qui s'en va dans l'autre monde sans avoir un simple entrefilet à lui tout seul,

même dans le *Journal des Débats*!... « Faits divers : On nous annonce la mort du général Lamoricière. — La vendange s'annonce dans le Languedoc sous les plus brillants auspices. » Ayez donc été un vaillant soldat, un général heureux, le vainqueur d'Abd-el-Kader! Qui pense à cela? *Tulit alter honores*. Sois sûr que, dans la légende populaire, la tradition est celle-ci : « Napoléon III, après avoir défait Abd-el-Kader et pacifié l'Algérie, a rendu la liberté à l'émir et en a fait son meilleur ami. »

Paris, 21 novembre 1865.

Voilà donc M. Dupin mort et, comme tant d'autres, au bout de huit jours à peu près oublié. Si quelque chose pouvait cependant le faire ressusciter de colère, ce serait la lourde et plate harangue d'installation de son successeur. Lis-la si tu ne l'as lue déjà. Oncques je n'ai rien vu de si pâteux ni de plus gauche. Il a fait au Palais et hors du Palais l'effet le plus déplorable. Ce pion fourré d'hermine a mis ses gros pieds dans tous les plats qu'il a rencontrés. Ce jurisconsulte, qui connaît mieux que personne Domat, Pothier, Merlin, Portalis et tant d'autres, et qui appelle sous le nez M. Troplong « le plus grand jurisconsulte des temps modernes »! Et cet ancien ministre qui proclame qu'il n'a « jamais pu se tromper en politique, parce qu'il a toujours exécuté les ordres de l'infailible génie qui nous gouverne »! Pouah! Rarararah!!

Je suis allé à l'enterrement de ce brave père Dupin, et j'ai bien fait, car nous n'étions pas plus de cinq ou six avocats. Pour un ancien bâtonnier, qui a tant parlé de *sa robe de dessous*, ce n'était pas du luxe. M^{gr} Delangle et M^{gr} Baroche, tout dorés, tenaient les cordons sans se regarder. Il paraît qu'ils se détestent.

J'ai fini ma notice sur Sapey, qui m'a donné bien du mal et qui est probablement bien mauvaise. Je vais tâcher de lui donner dimanche le dernier coup de peigne. Elle sera imprimée en décembre et tu recevras, l'un des premiers, ce joli cadeau d'étrennes. Lis la chose avec soin, comme j'en ai mis à la faire, et puisse cette petite oraison funèbre de notre pauvre camarade te donner un doux sommeil hanté par des rêves de jeunesse !

As-tu quelque chose sur le chantier ? Prose ou vers, envoie-nous quelque ouvrage, à défaut de ton enfant. A propos de vers, le livre de V. Hugo me paraît faire *un four fait de nuit*, comme dirait le grand poète. Ce que j'en ai lu est bien mauvais, bien faux, bien lourd, sauf quelques échappées de grâce ou de génie. Un de mes camarades, Delprat, a fait de la pièce du *cheval* une parodie qui est un pur chef-d'œuvre, comme la parodie qu'il avait faite, cet été, de *la Légende des Siècles*. C'est un pastiche fait avec une si profonde connaissance de l'original, un talent poétique si réel, que, jusqu'à la fin, on doute si c'est le maître lui-même qui parle. Un de ces jours, je t'enverrai la parodie de la *Légende* que Delprat m'a donnée et que je te prierai de ne

pas garder plus de huit jours. Tu verras, c'est étonnant de couleur.

Nous avons, depuis deux mois, au Palais de l'Industrie, une exposition de curiosités très intéressante. Meubles, armes, bijoux, porcelaines, faïences, émaux, bronzes, c'est un entassement inouï de trésors, prêtés par des particuliers. On marche là à travers des millions. C'est à donner, à de pauvres diables comme nous, de terribles démangeaisons au bout des doigts. On ne devrait pas y laisser entrer les avocats.

Mais je bavarde et j'aurais dû commencer par où je finis. Le choléra est passé, du moins à l'état endémique. On se réveille bien, de temps en temps, en apprenant que M. X. ou M^{me} Y. ont été enlevés en cinq ou six heures, *tortillés*, comme dit M. Velpeau; mais enfin le chiffre de la mortalité est dans les limites accoutumées. Personne n'a succombé parmi nos connaissances. Nous nous portons tous assez bien.

Paris, 7 février 1866.

Un mot seulement, mon cher ami, entre un dossier et une névralgie dans l'œil droit.

La politique assombrit ici tous les esprits, excepté la fatuité inaltérable de Rouher : *præter animum atrocem Catonis*. Ce Mexique devient effrayant. Quelle leçon pour le despotisme, si le despotisme admettait les leçons : gare la déveine!

J'ai vu *le Lion amoureux*. C'est, selon moi un succès surfait. C'est loin d'être un chef-d'œuvre, même une bonne pièce, même un morceau de littérature sans reproche. Mais on trouve là, pendant trois heures, une tenue de sentiments, d'idées et de style à laquelle on n'est plus habitué. Ce Ponsard est l'homme heureux des occasions favorables. La pièce est mal jouée, sauf par Delaunay qui est charmant.

Adieu, la migraine me galope.

9 mai 1866.

Déteste-moi, haïs-moi, maudis-moi, si tu le veux, mon pauvre Henri, comme ton maître maudit, hait et déteste les traités de 1815, méprise-moi comme il méprise les classes non laborieuses des villes et des campagnes. Mais, tout compte fait, après avoir pris en long et en large la mesure de mon temps et de mes forces, il m'est absolument, matériellement impossible de l'aller voir à la Pentecôte. Je suis, depuis un mois, abimé de travail. Toutes les affaires tombent à la fois. A mon corps défendant, par la triste loi des années, par la retraite de nos anciens, j'arrive aux gros procès et l'épouvante me reprend comme à mes débuts. Oswald a pu te dire que j'ai accepté, après bien des hésitations, une énorme affaire où l'on remue les millions et les saletés à la pelle. J'espérais que nous ne plaiderions que vers la fin de juin, mais le premier Président, que j'ai vu hier avec Allou,

nous a indiqué sans remise la semaine qui suit celle de la Pentecôte. Je n'ai encore ni conclusions faites, ni plan arrêté, ni notes commencées (j'ajoute : ni honoraires reçus). Il faut commencer par faire imprimer un volume de documents. Je n'ai pas, je ne dis pas une heure, mais une minute à perdre. Il faut pourtant que j'en vienne à bout dans mes matinées; car la journée, tu le sais, appartient aux affaires courantes du Palais; et, le soir, impossible de travailler sous peine de migraine. Veux-tu de moi en août ou septembre? Si je ne suis pas forcé d'aller à Cauterets, je serais bien heureux d'aller te serrer la main avant que nos pattes soient tout à fait desséchées.

Enfin nous avons un toit où reposer notre tête. Nous avons visité peut-être deux cents appartements grands et petits, la plupart plus impossibles les uns que les autres, et à des prix insensés. Nous avons fini par louer un entresol rue du Helder, 17, presque en face de Colmet, au prix modeste de 4 500 francs. C'est un bel appartement où je crois que nous serons assez bien et qui paraît convenir à ma mère. J'aurai un salon, luxe inconnu depuis longtemps dans notre ménage! Nous déménageons au mois de juillet, ce qui complique très agréablement mes soucis de plaidoiries et d'affaires.

Dans le courant de juin, je vais plaider à Lyon, puis ensuite à Grasse, à deux cent cinquante lieues de Paris. Je te promets une longue lettre aussitôt que j'aurai plaidé cette affaire, qui est le cauchemar de la saison. Mais, en ce moment, impossible.

Rien de la politique. Je n'aurais pas le temps de te dire le quart des dégoûts qu'elle m'inspire. Le discours d'Auxerre est l'acte le plus révolutionnaire et le plus révoltant à la fois qui se soit commis depuis vingt ans. Cette outrecuidance césarienne m'exaspère. Et ce M. Rouher qui reste ministre après ce soufflet ! De quelle pâte sont donc pétris ces cœurs-là ?

Adieu. Pardonne-moi cette brève et triste réponse à ta bonne lettre. Si je ne vais pas te voir, mon bon ami, crois bien que c'est parce que c'est impossible dans toute la rigueur du mot.

Paris, 4 août 1866.

Tu me boudes, mon cher Henri, et tu as tort. Tu attends, pour m'écrire, une lettre que je te dois peut-être et que j'aurais bien voulu t'adresser plus tôt. Mais tu dois bien penser que, si je n'avais à écouter que mon cœur et mon plaisir, notre correspondance n'éprouverait pas d'aussi longs chômages. Depuis un mois, je suis horriblement occupé et préoccupé : notre déménagement qui ne finit pas, un long voyage d'affaires dont je suis arrivé cette nuit éreinté, des procès qui s'enchevêtrent de façon à me clouer ici probablement jusqu'à la fin du mois d'août, voilà mes tristes excuses.

Je suis parti de Paris le lendemain ou le surlendemain du jour où j'ai vu ton frère Oswald. Après vingt-cinq heures de chemin de fer, je suis arrivé à Cannes,

étourdi et abasourdi comme un hanneton que l'on aurait secoué dans une boîte. A Cannes, j'ai trouvé mes clients et un parent qui m'attendaient. Ils m'ont emmené à Grasse où j'allais plaider une grosse affaire de rescision de partage qui mettait le feu dans la ville. Après deux jours occupés tout entiers à travailler et à visiter tous les cousins et cousines que je possède dans ces contrées, j'ai plaidé mon affaire au milieu d'une foule énorme, très ému et très agité comme bien tu penses. Grâce à Dieu, j'ai réussi, et, malgré cette horrible colique de la peur qui me galopait depuis le matin, j'ai paru un foudre d'éloquence. Mon adversaire était le bâtonnier de Marseille, très bon avocat, très renommé, manquant un peu, je crois, d'originalité et d'ampleur, charmant homme d'ailleurs et très aimable. Somme toute, après six heures d'audience, l'avantage est demeuré au Parisien dans l'opinion de la haute société de l'endroit, et j'ai pu, le soir, à un grand dîner donné en mon honneur, renifler toutes les fumées de la gloire. Le lendemain, j'ai couru la campagne qui est fort belle, sous un ciel comme vous ne pouvez même le rêver dans vos belles et froides Ardennes. Le surlendemain je suis allé visiter Nice, à quatre lieues de là, qui ne m'a pas enthousiasmé. C'est une auberge avec les splendeurs banales d'un luxe de location. Des villas, des châteaux, des palais de tous les styles et au goût de tous les pays; des maisons russes coiffées de lourds minarets qui ont l'air d'assiettes de dessert; des cottages anglais avec tourelles, créneaux, et mâchicoulis imités

de Windsor; d'immenses hôtels garnis qui ressemblent à des casernes. Mais le ciel! mais cette mer! Ces deux bleus étincelants, immenses, sans fin! Ah! quelle pitié de vivre dans nos durs climats!

Après cet entr'acte d'une journée, il a fallu songer à l'autre représentation que je devais donner à Lyon. Là, il s'agissait d'une affaire de commerce peu émouvante, mais dans laquelle j'avais pour seconds ou pour adversaires les trois coryphées du barreau lyonnais. Je suis arrivé à Lyon dimanche soir. J'ai passé le lundi et le mardi à apprendre mon affaire, dont je ne savais pas le premier mot, et, mercredi, j'ai plaidé à la Cour. Les confrères de Lyon sont les gens les plus aimables du monde et les plus hospitaliers. Ils ont voulu à toute force me donner un dîner et ils m'ont emmené dans leur bois de Boulogne qui n'est guère moins beau que le nôtre. Le festin a eu lieu dans un chalet situé près du lac. Ils étaient là cinq anciens bâtonniers et deux avoués. Le repas a été très bon et très gai.

Je suis parti de Lyon jeudi. Je me suis arrêté quelques heures à Vichy pour voir cette résidence tant vantée. Je ne voudrais pas y rester deux jours. C'est une grande villasse d'hôtels meublés et de pensions au milieu d'un pays assez plat, au bord d'une rivière sans eau. Un parc, où se promènent une foule de Parisiens et de Parisiennes ennuyés, un casino massif et pompeux, tous les ennuis de la civilisation moins le mouvement affairé d'une grande ville. Je n'ai pas vu mon souverain; mais en me promenant le long des jardins impériaux, j'ai eu le

bonheur de voir de très près le prince Napoléon qui causait et gesticulait fort vivement avec un monsieur que je soupçonne être Drouyn de Luys. Hier, à dix heures, je quittais Vichy, et le soir j'arrivais dans mon nouveau logis, rue du Helder 17, où j'ai couché pour la première fois.

Je retrouve ici une masse d'affaires arriérées que je ne sais comment liquider ou faire ajourner après les vacances ; et j'ai cependant bien besoin de me reposer.

Tu dis que tu n'as rien d'intéressant à me raconter. Qu'est-ce que ça signifie ? Est-ce que tu crois que ce sont les cancons de Sedan que je te demande, ou la manière de voir du cercle sur cette horrible guerre d'Allemagne et ce triomphe insolent de la force auquel nous assistons de loin et sur ce gâchis sanglant auquel bientôt nous serons mêlés de près ? Non, je veux toi, tes petits chagrins, tes petits bonheurs, ton cœur excellent et ta rare intelligence monnayée en petits riens, ces échanges de détails intimes dont vit l'amitié. Qu'est-ce qu'il y a dans les lignes que je te griffonne en ce moment ? Rien, et pourtant tu auras plaisir à recevoir ma lettre, plaisir à rompre l'enveloppe, plaisir à déchiffrer mes pattes de mouche, et, quand tu auras bien constaté que je ne te dis rien, tu n'en penseras pas moins à ton ami plus vivement et plus tendrement que tu ne le faisais hier. Voilà ce que je te demande et ce que tu me marchandas.

La Roche-Guyon, 30 septembre 1866.

C'est moi. Eh bien, quoi? Quand tu me regarderas avec des yeux en boules de loto? Tu crois peut-être que tu me fais peur? Si tu es fâché, est-ce que je ne le suis pas plus que toi? Te figures-tu que je m'amuse ici, à flâner sur le pont et à compter les fagots qu'emporte le débordement de la rivière? Est-ce que je n'aimerais pas mieux être avec toi philosopant, poétisant, rêvassant à travers les sentiers, devisant des choses présentes, du long passé, du court avenir, des espérances d'autrefois, des souffrances d'aujourd'hui, de la vieillesse qui va nous prendre demain?

Le travail, l'ambition, le succès, dis-tu? Des mots..., rien que des mots tout cela. Le travail me fatigue autant que l'oisiveté m'ennuie. J'ai apporté ici un livre sur lequel on me demande un article. Chaque soir, je m'endors sur le livre, juste à la même ligne. Un article sur un livre fait par un autre! Jolie besogne! Un eunuque tenant le bougeoir d'un pacha! Si encore je faisais pour mon compte un ouvrage tel quel qui, à défaut d'un enfant, porterait mon nom et le ferait vivre peut-être quelques jours après moi! Mais non, rien, pas une idée. Et quand il me vient par hasard un semblant d'idée, personne là-haut pour en profiter : des envies stériles. L'ambition? Mais je ne suis même pas ambitieux; que diable veux-tu que j'ambitionne? La croix? Ma foi, je te jure que j'ai beau loucher enregar-

dant ma boutonnière, je ne vois pas ce que ce petit ruban pourrait ajouter à mon rare mérite. Entre nous, j'ai une peur bleue que, l'année prochaine, la mode s'étant introduite de décorer les avocats, l'on ne songe à moi pour me tatouer; je serais alors dans un bel embarras. Refuser? C'est se poser en homme important, et tu sais si j'ai cela en horreur. Accepter? Franchement, cela me répugnerait de bien des façons. Je ne suis pas un démocrate farouche et je n'ai pas pour ces « hochets de la vanité », comme on disait en 1848, le dédain qu'affichent certaines gens. Mais, puisqu'il est convenu aujourd'hui que la décoration est une faveur octroyée par le pouvoir, je ne veux me lier en aucune façon, fût-ce par un ruban, à un gouvernement que je n'aime guère et que je n'estime pas. Vienne le jour où j'aurais, dans mon humble sphère, à faire acte d'indépendance, je me sentirais gêné; et je n'aime pas être gêné : « *attaché, dit le loup!*... » Au surplus, je ne sais pourquoi je te parle de cette billevesée, et pourquoi je me défends d'avance quand personne, sans doute, ne songe à attenter à ma vertu. Il est convenu qu'en ce moment nous causons au coin d'un bois; garde pour toi mes bavardages... Je serai bâtonnier, dis-tu? Ah! malheureux, ne répète pas cela. Bien d'autres me le disent avec toi; et vous me donnez tous la chair de poule. Oui, dans l'état où est le barreau, avec les petites passions qui le divisent et qui barrent le chemin au vrai talent, il est possible que quelque conjuration de médiocrités jalouses me pousse jusque-là. Cela me fait frémir, car

ce petit grand honneur ne vaut son prix que quand on s'y sent vraiment à sa place. Mais si j'y arrivais, me connaissant aussi parfaitement que je me connais, les ombres incolores de Boinvilliers, de Plocque et de Gaudry m'empêcheraient de dormir.

Laissons donc ce triste sujet du moi et du toi qui s'allonge sans fin sous ma plume et sortons tous deux de notre vieille carapace pour regarder au dehors. Il n'est pas beau non plus, le dehors, et si le pauvre M. de Boissy n'était pas mort : *Quel gâchis!* aurait-il dit à ses collègues scandalisés.

As-tu lu la circulaire de M. de la Valette? et rien est-il mieux fait pour montrer l'inanité de cette science surfaite qu'ils appellent la politique? Prédire après coup, applaudir au succès, adorer la fortune, calquer les principes sur les hasards, ajuster des maximes sur des faits accomplis, n'est-ce pas vraiment tout le secret? Quant aux grands coups de dès qui se sont joués en Allemagne, quant aux plans audacieux de M. de Bismarck, quant à l'écroulement subit de ce mannequin d'osier qu'on appelait l'Autriche, quant à ces annexions brutales, à ces pillages, à ces vols, à ces populations dociles qui se laissent prendre leurs rois, leurs armées, leur argent, et jusqu'à leur nom, dis-moi, mon ami, où est à tes yeux la raison, le droit, la justice? Y a-t-il, aux choses de ce monde, un droit, une justice, une raison, une morale quelconque? Pour moi, je renonce à les trouver et, plus que jamais, je m'en tiens à ce mot de M. Guizot, qui est le mot juste : « Qu'y a-t-il en politique? Des batailles

et du hasard! » Comme c'est vrai! et qui donc le démentirait aujourd'hui? Et cependant, tu vas voir que dans deux mois un ministre fera honneur au génie de l'Empereur, à sa prévoyance infaillible et à ses profonds calculs, de toutes les méprises et de tous les mécomptes qui sont depuis un an le fond de sa politique et le produit net de ses combinaisons savantes. Quant au Mexique, il faudrait être un bien mauvais citoyen pour en parler en ce moment. « Le drapeau de la France! Les braves soldats de la France! Vive l'empereur et le prince impérial! » C'est égal, nous avons pris pour Mexico un billet d'aller et retour qui coûte trop cher.

Malgré mon dégoût des choses politiques, j'ai lu avec grand intérêt une lettre publiée par la *Revue des Deux Mondes*, et adressée à M. Forcade par un député allemand, M. Siebel, je crois. C'est un plaidoyer fort habile en faveur de la Prusse. Mais, au fond, c'est toujours le même système : la force qui fait son œuvre, puis ensuite le droit qui s'ingénie à la justifier. Les Prussiens qui parlent de nationalités et qui gardent leur part de la Pologne!... Ce qu'il y a de curieux en ce moment, c'est de voir poindre, au milieu de ce gâchis sanglant, la diversion que tous ces voleurs organisent du côté de la Turquie. Tu vas voir que c'est ce pauvre Schahabaham de Grand Turc qui paiera les pots cassés de Sadowa et les mécomptes que s'est attirés le génie supérieur qui préside aux destinées de la France (style officiel). Que va devenir, au milieu de toutes ces complications, l'exposition de l'année prochaine? Tout ce que je te puis dire,

c'est que les préparatifs sont fabuleux. Le Champ de Mars est devenu une ville tout entière où s'élèvent théâtres, hôtels et jardins, où l'on machine des jets d'eau « qui ne se tairont ni le jour ni la nuit ». Quant tu auras lu tes journaux au cercle, tu en sauras là-dessus tout juste autant que moi, car je n'ai rien vu de toutes ces merveilles et j'en aurai toute la surprise.

Si je ne vois rien, je ne lis rien non plus, du moins rien de nouveau. J'en suis resté aux *Travailleurs de la mer*, un bien méchant livre qui ne survivra guère, j'imagine, à la curiosité des contemporains. On a beau dire, l'émigration n'épargne personne, les grands poètes pas plus que les grands seigneurs, le génie pas plus que l'esprit et le sens commun. On ne se dépayse pas impunément; on perd vite, dans la solitude et la contemplation de soi-même, le point de vue de son pays et de son temps. On se fait une langue égoïste qui n'est plus que le patois solitaire d'un esprit tout rempli de soi. Peut-être le poète entend-il à peu près ce sourd et ténébreux idiome; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le reste des hommes ne le comprend plus du tout. Est-ce que tu crois que la postérité se donnera la peine de démêler les quelques beautés enfouies dans cette vase profonde?

Comme c'est odieux, ce charlatanisme littéraire de notre temps! Depuis dix ans, j'entendais parler de M. Champfleury, le spirituel Champfleury, le hardi Champfleury, Champfleury le fantaisiste, le mimographe inimitable, notre grand Champfleury, disent les adeptes du réalisme. L'autre soir, par hasard, je tombe sur un roman du grand

Champfleury; ça s'appelle *les Bourgeois de Molinchart*. O surprise! Ce n'est rien de plus et c'est quelque chose de moins peut-être que du Paul de Kock. Mais au moins Paul de Kock n'affichait pas ces prétentions ridicules; et il n'entendait pas régénérer la littérature française avec *M. Dupont et la Pucelle de Belleville*.

Je suis allé, il y a quinze jours, entendre *Don Juan* au Théâtre-Lyrique. Toute la soirée, j'ai eu devant les yeux les ombres harmonieuses de Rubini, Lablache, Tamburini et la Grisi. Mais malheureusement je n'avais pas leurs voix dans les oreilles et j'ai été peu satisfait. Aucun des acteurs n'est à la hauteur de son rôle, et la plupart sont fort au-dessous. Ici, je lis à bâtons rompus les ouvrages de M. Cousin sur le xvii^e siècle. Je n'ai pas à les lire tout le plaisir que je me promettais. Le point de vue me paraît d'une justesse contestable, l'engouement excessif, la critique subtile. Oserai-je dire que le style lui-même me semble manquer de simplicité? Plutôt grandiose que grand. De tout cela, je ne m'en prends qu'à moi-même et à mon goût, mais enfin c'est ainsi.

Paris, 31 décembre 1866.

Mon pauvre Henri, comme elles s'éloignent et deviennent rares, nos chères causeries! Comme, en vieillissant, tout, autour de nous, se rétrécit, se rapetisse, s'appauvrit et diminue! A vingt-cinq ans, tout est pré-

texte à parler, à écrire, à se communiquer et à se répandre. A cinquante, tout est excuse à se taire, à fermer sa porte et ses fenêtres, à rentrer en soi et à s'y blottir comme un vieux lièvre dans son gîte. L'égoïsme aux mille formes nous envahit et nous glace. Il a mille travestissements et mille masques. Il est l'ambition et il dit : Les affaires d'abord, l'amitié demain. Il est l'avarice et il dit : Travaille, pour la saison prochaine; le cœur est un dépensier qui te mènera tout droit à l'hôpital. Il est la paresse et il dit hypocritement : A quoi bon? Et toi aussi, mon ami, toi, le meilleur et le plus aimant des hommes, tu es un égoïste à ta façon et à tes heures. Tu ne m'écris plus parce que, dis-tu, tu n'as rien à m'écrire; tu me fais perdre mon temps, tu me déranges! Et toutes ces billevesées cérémonieuses de la politesse et du *convenu*. Oh! le convenu! Quand donc grattera-t-on à vif cette couche épaisse de banalités et de futilités gluantes qui empâtent tous nos sentiments et toutes nos pensées? La vérité vraie, c'est que nous ne valons plus rien ni l'un ni l'autre; c'est que prendre la plume et la faire grincer ainsi, faire patiner nos pattes de mouche sur ce papier lisse et glissant pendant une demi-heure, parler sans but, écrire sans profit, plaider sans public la cause du cœur et de l'ami, c'est un trouble dans ces loisirs dont tu médis sans cesse, c'est une fatigue de plus dans les fatigues et dans l'agitation de la vie. Y regardions-nous de si près, il y a vingt ans, et avions-nous plus à nous dire? Relis au hasard quelques-unes de mes lettres, comme bien souvent j'ai relu les tiennes.

Tu verras comme il nous fallait peu de choses pour bâtir de grands discours et comme nous n'avions pas besoin de grands événements pour alimenter nos gazettes.

En ce moment, mon cher ami, tu m'adresses probablement les mêmes reproches et peut-être nos mutuelles doléances vont-elles se croiser en chemin. Pourvu que j'arrive le premier pour te souhaiter la bonne année avec cette hottée d'injures en manière de papillottes ! Tu vas recevoir ma lettre demain matin, quand tu auras encore la larme à l'œil du compliment et des baisers de ta fillette... Mais non, quand je vais arriver tout transi dans ta maison, ta maison, j'y pense, sera vide et je n'y trouverai plus un tison pour me réchauffer. Le jour de l'an, n'êtes-vous pas tous à Charleville, chez les grands-parents ? Et peut-être vais-je rester deux ou trois jours à grelotter en t'attendant, dans cette espèce de grotte de Fingal où tu rends tes oracles humides, vieux Neptune, et où les dossiers, avec les larmes figées de la veuve et de l'orphelin, pendent en stalactites sur ta tête. Enfin, où et à quelque heure qu'elle t'arrive, ma lettre te porte, mon vieil ami, le meilleur de mes souvenirs et le dessus de mon cœur, cette fleur du panier où j'étale avec orgueil et à mes propres yeux les pures affections qui sont l'honneur et la consolation de la vie. Prends à pleines mains et croque à belles dents. Le reste de la boutique ne vaut pas cher et je vends à faux poids le fond du sac.

Si Monsieur ton fils était ici, il te tiendrait au courant des plaisirs honnêtes de Paris. Mais que peux-tu attendre,

de ce côté, de ton vieil ami? Je vois bien, le soir, les théâtres qui s'emplissent, et le samedi, en rentrant, les girandoles de gaz qui annoncent le bal de l'Opéra fouettées par le vent de bise et rayées par la pluie. Mais le bal masqué ne me rappelle que de vagues idées de courbature, d'indigestion et de migraine. Et quant au théâtre, il me fatigue trop à présent pour que j'y puisse prendre un vif plaisir.

Consulem habemus. Nous avons un bâtonnier, un vrai et excellent bâtonnier. Tu as lu sans doute le discours qu'il a fait pour l'ouverture des conférences du stage. C'est un des meilleurs, le meilleur peut-être que j'aie entendu en pareille circonstance. Sans être écrit dans un bien grand style, il est écrit dans une bonne langue, ferme, élevé de pensée et plein d'autorité. On a critiqué seulement, et je suis de cet avis, les conseils donnés aux jeunes gens sur les matières de foi : *Heureux ceux qui croient... et heureux aussi ceux qui ne croient pas.* C'est un éclectisme dangereux pour des hommes de vingt ans, et une paraphrase un peu trop élastique du sermon sur la montagne. Le discours n'en reste pas moins un bon discours. Allou est, à mon sens, l'avocat le plus complet, et de beaucoup, de toute notre génération; il joint à une facilité inouïe de parole des connaissances étendues, une intelligence ouverte à toutes les idées, un esprit au courant de tout le mouvement intellectuel de ce temps-ci, une rare habileté de conduite et une confiance légitime en soi-même; tu vois qu'il ne lui manque rien ou presque rien pour être l'égal de nos maîtres. Il marie sa fille,

la semaine prochaine, avec le petit-fils de M. Gaudry, lequel était le gendre de M. Gayral. Trois bâtonniers dans la même famille! Il y a des hommes vis-à-vis desquels la fortune a des coquetteries vraiment charmantes.

Qui remplacera, dans deux ans, notre chef à peine élu? C'est déjà la préoccupation de quelques-uns. Je souhaite de tout mon cœur que Nicolet, d'ici là, ait assez renfloué sa barque pour arriver à bon port. Toute autre nomination serait, selon moi, une injustice et une faute. J'espère que le vent de la popularité lui reviendra et que, de son côté, il saura y tourner sa voile. Il ne lui faudrait pour cela qu'un hasard favorable, un peu moins d'affaires et un peu plus de cette habileté merveilleuse que d'autres possèdent sans paraître la chercher. Quant au talent, il y est, et c'est l'essentiel.

Nos avocats députés étudient déjà leurs colères et préparent les tempêtes. La session va être terrible et l'opposition n'a qu'un danger à craindre, celui de pousser trop loin ses avantages. Quelles leçons ont apportées avec elles ces dernières années, si les leçons, en politique, pouvaient être jamais profitables! Quelle lamentable expérience des malheurs que peuvent engendrer la toute-puissance d'un homme et la servilité de tous les autres! Mais ceci nous mènerait loin; ma lettre ne partirait pas tantôt, et je veux, à tout prix, te distancer pour avoir le plaisir de te dire des injures.

Je n'ai le temps ni de lire ni d'écrire. Je ne vais guère au théâtre; cependant je suis allé entendre *Freyschütz* au Lyrique et j'en ai été enchanté; non pas que l'exécu-

tion fut irréprochable, mais du moins elle était satisfaisante, et c'est la première fois que j'ai bien compris l'ouvrage tout entier, qui est un chef-d'œuvre.

Adieu, l'heure me talonne et il faut que je commence mes visites du jour de l'an.

Dimanche, 16 juin 1867.

Je suis parti le lundi 3 courant pour aller plaider à Aix le procès que j'avais gagné à Grasse l'été dernier. Écoute cette petite aventure qui, pour un avocat, ne laisse pas d'être assez coquette. A la station de Rognac, deux cents lieues de Paris, en remettant mon programme des trains dans la serviette où devait se trouver mon dossier, je parcours machinalement les papiers que j'avais emportés. O stupeur! Je vois des noms et des pièces absolument étrangers à mon procès. Le frisson me prend. Les doigts crispés et la sueur dans le dos, je fourrage mon portefeuille dans tous les sens. Horreur! J'avais pris sur mon bureau, au lieu du dossier de mon affaire, le dossier d'une affaire de l'autre semaine! Vois-tu cela? Mes notes, mes extraits de jurisprudence, mes pièces essentielles, toutes mes armes loin de moi! Arrivé à Aix plein de rage, je me rue sur le télégraphe et à dix heures du soir (ô grand siècle!) m'arrive la réponse du fidèle Henri : « Trouvé le dossier sur bureau de Monsieur. Mis dossier à la poste; arrivera demain. » O bon nègre! Sauvé, mon Dieu! Ah! bien, oui! Le lendemain, premier

courrier, pas de dossier; deuxième courrier, *idem*. Je refais, pendant huit heures, des notes telles quelles, sans manger ni dormir. La bataille est pour le lendemain matin à huit heures. Par bonheur, l'adversaire tient l'audience entière. Premier courrier, rien! deuxième courrier, rien! Enfin le jeudi, à huit heures du soir, mon avoué sort de la poste en courant et tenant dans ses bras le précieux colis. Voilà une jolie administration! Ces monstres de « Vandal », — aux doigts intelligents — avaient mis à la petite vitesse un paquet où il y avait, sur toutes les faces : « Urgent, très-pressé. Extrême urgence. » Une bonne farce d'employé. Enfin, une fois l'enfant retrouvé, j'ai volé à mon auberge où j'ai encore passé une nuit blanche à recomposer mon éloquence. Heureusement, le lendemain matin, malgré une abominable fatigue de corps et d'esprit, j'ai pu plaider. La bête s'est trouvée remontée; j'ai fait une bonne plaidoirie et j'ai eu un succès d'avocat qui a été complété hier par le gain complet du procès.

J'ai plaidé à Aix le vendredi; le samedi matin, je suis parti pour Marseille où j'ai passé deux jours en admiration. Cette ville est splendide de luxe, de mouvement, de vie propre, d'expansion originale. Tout ce qui s'est fait, tout ce qui se prépare dans le monde depuis quarante ans tourne au profit de cette ville prédestinée. A Marseille, je me suis bourré de cuisine provençale.

Je suis allé à Toulon, charmante petite ville très coquette, très ombragée, avec son peuple de soldats et de matelots très amusants à voir. De Toulon je suis revenu

à Marseille, puis à Nîmes, Montpellier, Cette, Narbonne, Carcassonne, Toulouse et Bordeaux. Voilà huit jours de vacances bien employés, en pleine chaleur, en pleine liberté, en plein soleil. A Nîmes, des antiquités merveilleuses, une Rome souterraine qui reparait chaque jour, morceau par morceau, pierre à pierre. A Narbonne, à Carcassonne, le pur moyen-âge, de grands morceaux de féodalité réparés à grands frais, avec une fidélité intelligente. Les créneaux, les tours, les mâchicoulis, les poternes : tout y est. Il n'y manque plus que les hommes du temps passé, et, franchement, ils ne sont pas à regretter, d'atroces brigands. Les nôtres ne valent pas mieux, mais il y a des choses qu'ils ne peuvent pas faire, et comme parmi ces choses se trouve tuer et battre, cela en vaut la peine. Hier à onze heures du matin je quittais Toulouse, et ce matin à cinq heures, après dix-huit heures de chemin de fer, j'arrivais à Paris, trouvant la pluie, le froid, la bise, novembre tout entier à sa proie attaché, à la place du ciel bleu, du soleil et du doux zéphir de juin que j'avais laissés dans ces heureuses contrées.

Paris en a fait de belles en mon absence. J'ai appris à Aix, tout à la fois, et la petite pièce, c'est-à-dire la réception que quelques galopins en bonnet carré (*nebulones togati*) ont faite au tsar, et la tragédie du Bois de Boulogne. Tout cela m'a fait lever le cœur. Et ce qui a achevé mon dégoût, c'est d'apprendre, hier, que le Conseil n'a rien trouvé de malséant dans les cris imbéciles de ces rapins de la cinquième Chambre, qui ne mettent

leur robe que pour compromettre et perdre peut-être notre profession. Un Floquet! un Gambetta! voilà les commis-voyageurs chaperonnés qui feraient prendre en haine notre caractère et notre pays; car ce sont eux qui, au dehors, sont la France et la représentent. Comment en serait-il autrement quand personne ne les désavoue, et quand des têtes grises les approuvent? Pense là-dessus ce que tu voudras, vieux Brutus, moi je trouve ces gamineries grossières et bêtes. J'exècre tous ces petits bâtards de la Convention. Comme disait Diderot des philosophes : « Ces gens-là me feraient aller à confesse. » Quant au coup de pistolet de ce malheureux Polonais, je n'en dis rien, si ce n'est que je fais des vœux ardents pour qu'on ne me le donne pas à défendre.

Les nouvelles du Mexique sont navrantes. Manque-t-il rien à cette horrible folie? Fusilleront-ils ce pauvre jeune prince que nous avons envoyé à la boucherie? Oui? Non? Un signe, un geste de quelque chef de bande, la bonne ou la mauvaise humeur de quelque gauchos de sang mêlé en décidera. Et, pendant que l'on tire là-bas cette atroce loterie, on danse aux Tuileries, et l'Empereur fait des ronds de jambes en face de M. de Bismarck. Tout cela me dégoûte.

Tu me demandes ce que je pense de l'Exposition? Hélas! j'y suis allé deux fois seulement : une fois pour voir les tableaux, l'autre fois pour voir le jardin et les exhibitions extérieures. Pour la peinture, nous avons une supériorité qui ne saurait être niée par personne.

En sculpture, les Italiens nous talonnent et nous devancent peut-être. Il y a là une douzaine de bustes de Marcello, dont la plupart ont un grand caractère. Une statue de Napoléon mourant, d'un Florentin, je crois, est une fort belle œuvre et très justement admirée.

Dans le parc, le palais du bey de Tunis et tous les édifices orientaux sont charmants. Une élégance, un charme, une entente du bien-être, une poésie qui vous prend au cœur et aux sens. Mais la foule gâte tout cela. Le moyen de rêver *harem* et *houris* quand on se sent pressé entre l'épine osseuse de M^{me} Pochet et les estomacs débordés de M^{me} Gibou!

Très sérieusement, le but unique de toute cette foule qui se rue depuis deux mois sur Paris, c'est la chair sous toutes ses formes, l'apaisement et la renaissance de tous les appétits indomptables de la bête. C'est une ruée gigantesque vers le boire, le manger, le jouir; la bouche qui avale, le nez qui renifle, les mains qui palpent, qui tripotent et qui barbotent, tous les sens qui se gavent et qui se saoulent. Viens voir cela; je suis sûr que tu seras épouvanté comme moi. Et l'on parle de décentralisation! Mais c'est une odieuse comédie. Renvoyez donc tous ces braves gens-là dans leur province, maintenant! Ils connaissent le chemin, ils reviendront. Tous ces sauvages des quatre coins du monde sentent et flairent à présent leur Paris, comme les Barbares du iv^e siècle flairaient le vent tiède qui venait d'Italie. C'est une nostalgie de la terre étrangère, du pays qui n'est plus la patrie, où l'homme boit de tous les vins et

mord à tous les plaisirs. — Mon cher ami, nous sommes vieux, et je te jure que cela me fait peur.

La Roche-Guyon, 17 août 1867.

Je te remercie, mon vieil ami, de ta bonne lettre et de tes cordiales félicitations. Tu sais ce que je pense de ces brillants succès et combien peu je m'enivre de cette fumée qui s'échappe de la marmite électorale¹. Il cuit là dedans tant de choses qu'il est impossible de dire au juste ce que ça sent, et il faudrait avoir la cervelle bien vide pour se griser aux vapeurs de ce pot-au-feu. Peu s'en est fallu, mon ami, que je n'eusse à me défendre d'un autre encens, tout aussi mêlé que cette essence de jus de viande, mais qui monte à la tête de bien des gens. Tu sais que, depuis quelques années, le ministre de la justice fait donner au barreau quelques décorations. Depuis assez longtemps déjà j'entendais fredonner à mes oreilles quelques félicitations anticipées sur les intentions des *autorités* à mon endroit. Enfin, dans ces derniers temps, ces bruits inquiétants ont pris assez de consistance pour que je fusse autorisé à m'en expliquer nettement. Pour bien des raisons, dont tu devines quelques-unes, il ne me serait nullement agréable d'avoir la croix. Mais, s'il faut avoir de soi-même une assez médiocre idée pour la demander,

1. Réélu membre du Conseil par 245 voix sur 314 votants, le *cinquième* de la liste.

il faut en avoir une bien grande pour la refuser. Le mieux, ce me semble, était donc d'aller au-devant des intentions bienveillantes de nos chefs et de décliner, le cas échéant, cette faveur. C'est ce que j'ai fait en m'adressant à des gens qui pouvaient indirectement entendre parler de la chose. J'étais cependant fort embarrassé, car il est toujours assez gauche de se défendre d'une faveur que personne, peut-être, ne songe à vous offrir. Heureusement, il y a quelques jours, j'ai été tiré de peine par une ambassade officielle. J'ai exposé quelques-uns des motifs qui me faisaient désirer que l'on ne pensât pas à moi, et je l'ai fait en des termes assez décidés pour que l'on n'insistât pas. Tout ceci entre nous, mon cher Henri. Ce qui m'a encouragé dans ma résolution, c'est que mon frère l'approuvait, et je crois que tu ne la blâmeras pas.

Comme je ne veux pas que ma lettre t'arrive lundi et qu'il est déjà tard, je brusque la conversation pour aujourd'hui. Je ne veux pas te quitter toutefois sans te dire que, dusses-tu n'y trouver ni moi ni mon frère, il faut que tu viennes à Paris. Il faut que, par tes yeux, tu juges de cette vie à outrance, de cette ville en démente, de ces multitudes affolées de bruit et de plaisir qui se ruent de tous les bouts du monde sur la grande impudique, *meretrix ingens!* Jamais les livres saints n'ont trouvé une application plus juste : la grande prostituée telle que l'a faite l'ère des Césars, telle que l'a ornée le préfet de César, pour le plaisir des yeux et pour les désirs des sens.

Moi, j'ai peur de tout cela, je te le jure. Je ne sais pas si c'est la fin du monde, mais c'est certainement la fin de quelque chose. Du côté où l'on va depuis quelque temps, il n'y a plus rien, on ne rêve plus rien et l'on sent le vide... Adieu. Je suis sans doute « un vieux dont les jeunes vont rire ». Viens voir tout cela, tu m'en diras après ton avis.

La Roche-Guyon, 27 octobre 1867.

Nous ne sommes bons ni l'un ni l'autre, mon cher ami, mais des deux tu parais encore le meilleur, puisque c'est toi qui t'es décidé le premier à écrire.

Tu me parles voyages. Les impressions que tu as ressenties à Paris ne m'étonnent pas. Je crois que, pour tout ce qui nous intéresse, nous autres Béotiens de l'Attique, — les arts de la forme et de la pensée, — le progrès est douteux. L'intérêt de l'Exposition n'était pas là. Il était dans ce mouvement prodigieux de la matière asservie, dans les victoires infatigables de l'homme sur les forces de la nature, dans l'air, dans l'eau, dans le feu, dans l'électricité domptée et réduite au servage vulgaire de nos industries, de nos besoins ou de nos caprices. Un enfant qui tripote de ses petites mains un joujou à hélice; un bourgeois qui appuie son gros doigt bête et lourd sur une sonnette électrique pour se faire monter un bain de pieds à la moutarde; un mortier qui lance de sa gueule rayée une bombe à six kilomètres; un phare à vapeur qui

signale l'écueil ou le port dans une nuit d'orage ; deux journalistes, un avocat, trois femmes et un petit crevé dans la nacelle d'un ballon captif : voilà le progrès, voilà le présent, voilà l'avenir, et nous autres, nigauds, nous formons l'arrière-garde du passé.

Paris, 21 décembre 1867.

Je n'ai rien de bien neuf à te conter depuis que tu as quitté Paris ; la mécanique judiciaire (qui n'est pas du tout la mécanique céleste) a recommencé à tourner et je me suis mis à tourner avec elle, comme un humble et peu lumineux satellite des astres de première grandeur. Parlez-moi d'Allou ! C'est, cette année encore, l'avocat à la mode, l'avocat modèle, ardent, infatigable, toujours prêt, sans cesse sur la brèche, plaidant trois ou quatre affaires par jour sans fatigue, portant avec une admirable aisance, avec une inconcevable liberté d'esprit, un écrasant fardeau. Son discours à la conférence a été bien mauvais, bien long, bien incolore ; mais quel ordre, quelle vigueur, quelle merveilleuse facilité dans ses plaidoiries ! Il aura fourni, comme bâtonnier, une glorieuse carrière et je crois bien que, d'ici à peu de temps, il tournera ses visées vers la politique. Il y fera, souviens-toi de ma prophétie, un brillant et rapide chemin. Personne n'est mieux fait que lui pour réussir de ce côté.

Nicolet me paraît aussi bien en haleine cette année.

Malgré tes griefs, très naturels et très motivés sans doute, contre lui, c'est un grand talent et un cœur généreux. Je suis très fâché que, par quelques travers, il ait donné prise à la jalousie de notre envieuse taupinière et qu'il ait encouru la sotte impopularité de nos parlottes. Je le regrette beaucoup pour lui, je le regrette plus encore pour nous. Car, s'il était au Conseil cette année, nous ne serions pas, au mois d'août prochain, dans l'embarras où nous allons nous trouver. Personne — je dis personne — n'est en ligne pour être bâtonnier avec quelque honneur et quelque autorité. Peut-être le bon sens populaire aura-t-il un de ces retours soudains qui sauvent, à l'occasion, les gouvernements et les empires. Mais j'en doute. Si, chez nous comme ailleurs, l'intérêt public était la seule loi des suffrages, le Palais nommerait Nicolet au Conseil le 1^{er} août, et le Conseil le nommerait bâtonnier le 5. Hors de là, nous tombons dans les *Augustules*.

Et en politique, à quel César de décadence en sommes-nous arrivés! Notre rôle dans le monde depuis quatre ans a-t-il été assez odieux, assez ridicule, assez lamentable? Quelle est la faute que nous n'ayons pas faite et quelle est la revanche que nous puissions espérer? Maintenant, par quelle ironie de la Providence le gouvernement d'un Napoléon se trouve-t-il ramené de vive force à ce régime parlementaire qu'il n'a cessé de poursuivre de sa haine et de son mépris? Mais, aujourd'hui, une Chambre façonnée par le despotisme et pour le despotisme pourra-t-elle nous sauver par la liberté?

Cette liberté elle-même, qui va bien au tempérament d'un peuple sain et robuste, nos têtes vides, nos âmes vénales, nos vanités et nos cupidités surexcitées par le régime impérial la pourront-elles supporter? J'en doute, et il me paraît impossible que cet épouvantable chaos d'événements et de passions n'engendre pas des catastrophes prochaines.

Cette politique qui, après quinze ans de gouvernement absolu, pendant lesquels le pouvoir n'a connu ni résistance, ni obstacle, conduit la France à la nécessité d'avoir une armée de douze cent mille hommes pour sa *défense*, me semble un phénomène historique vraiment monstrueux.

On parle toujours ici de la dissolution de la Chambre des députés. Mais des élections faites le lendemain du vote de la loi sur l'armée seraient, ce me semble, bien dangereuses pour le gouvernement. Enfin, nous verrons. Voilà déjà certains journaux qui commencent une campagne contre l'élection de M. Thiers! Des gens qui n'ont dans toute leur maison qu'une chandelle, et qui veulent l'éteindre! C'est inouï, et il était digne d'un journal démocratique de donner le signal de cette imbécillité. A propos de journaux, que dis-tu de l'affaire X. X.? Des preuves contre l'*Opinion nationale* et le *Siècle*, je doute fort que l'on en trouve. Quand on reçoit de cet argent-là, on n'a pas coutume d'en donner quittance. Mais que la Prusse et l'Italie aient ici des journaux soutenus par elles, c'est ce dont personne ne doute. On fait, dans la presse, des réclames politiques

tout comme des réclames industrielles. Tous ces honorables pontifes du journalisme reçoivent sans broncher des actions au pair des sociétés en commandite et des chemins de fer, des loges de théâtre, des billets de concert. Ils appellent cela d'un mot qui a maintenant force d'usage dans l'argot de la presse : cela s'appelle le *service* du journal. Pourquoi n'auraient-ils pas leurs *services* politiques pour les premières représentations de M. Ratazzi ou de M. de Bismarck?

Paris, 24 mai 1868.

J'ai vu avec un bien grand plaisir dans ta lettre que tu avais en ce moment de bonnes affaires sur la planche. Indépendamment de la question matérielle et pécuniaire, qui nous touche si fort tous les deux, le travail est pour toi comme pour moi une source d'illusions salutaires, les dernières qui nous puissent rester à notre âge. Dans le plus misérable procès, il y a, si bas qu'il soit placé, un idéal à poursuivre, une recherche de perfection relative à tenter. Pauvre chimère, le plus souvent, dont les ailes sont bien chauves et dont le vol est bien près de terre; mais enfin elle nous soutient encore et trompe quelquefois les ennuis de notre besogne journalière. Ne laissons pas trop railler ces enfantillages honnêtes de la conscience et du goût. Quant à moi, mon ami, j'ai aussi de beaux morceaux dans mon garde-manger, mais qui demanderaient un cuisinier plus hardi et plus habile. Je

tremble d'y porter la main, et que la sauce que j'y vais mettre ne fasse tourner mon poisson. J'ai consacré d'avance mes vacances de la Pentecôte à travailler deux affaires que je vais plaider bientôt : l'une contre Allou, l'autre contre Jules Favre. La première surtout est fort belle et me fait grand peur.

Ce qui viendra avant les vacances, sans répit ni remise, ce sont les élections pour le Conseil et pour le bâtonnat. Je ne pense pas qu'il y ait de grands changements dans la composition du Conseil; mais, pour le bâtonnat, ce sera une grosse affaire, et qui, quoi qu'il advienne, ne peut pas être une brillante affaire. Hébert est trop vieux et trop usé pour avoir des chances sérieuses. Senard est sorti volontairement du Conseil et je ne crois pas qu'on l'y fasse rentrer. Nicolet en a été follement et sottement exclu, et, s'il y revient, ce sera avec une majorité trop faible pour qu'il y prenne le bâtonnat. Ces premiers sujets écartés, restent les doubles, la troupe de fer-blanc, comme on dit en style de coulisses : Gr., L., T., B., L., A., un autre encore dont je ne donne même pas l'initiale, mais que ta sagacité devinera peut-être. Remue tous ces noms dans un chapeau, mets-y la main à tâtons, et sois sûr que le hasard seul fera le choix; — le hasard, ou, ce qui serait pis encore que le hasard, la passion politique et l'esprit de parti. A mes yeux, pour ce bâtonnat de transition et de remplissage, le choix le meilleur serait celui de Lac. (ne lis pas Lach.); le pire serait celui d'Ar....; je dis le pire à tous les points de vue possibles. Quant à

l'innominato, quant à cet anonyme dont je te parlais tout à l'heure, ma conviction profonde est qu'il n'a pas plus de chances que de prétentions, ce qui est tout dire. Il peut arriver pourtant (car tout arrive) qu'au dernier moment le barreau, voyant l'embarras où va se trouver le Conseil, veuille lui donner, par ses élections, une indication si impérieuse qu'il lui soit difficile de l'é luder. Et comme, Dieu sait pourquoi, le nom dont il s'agit est celui qui réunit dans le peuple souverain le plus de sympathies, il est possible qu'une grande pression se fasse de ce côté. Tu connais assez le *de cujus* pour comprendre quelles seraient, dans ce cas, ses perplexités. Mais j'espère qu'on lui épargnera ces inquiétudes et qu'il restera dans cette demi-teinte favorable et dans ce crépuscule qui convient aux hommes de demi-talent comme aux femmes de demi-beauté.

A propos de talent et de beauté, je vois que ton opinion est à peu près la mienne sur le discours académique de Jules Favre; à mon sens, c'est une œuvre médiocre de pensée comme de style. Des draperies, des plis flottants, de l'or, de l'argent, des galons, toute une passementerie oratoire d'un goût suspect. Et là-dessous, rien ou peu de chose. Il n'y a pas un mot qui ne s'avance, comme un prince de théâtre, précédé, suivi, flanqué devant et derrière d'un état-major d'épithètes oiseuses et oisives : comme des chambellans se pressant, se heurtant, se marchant sur les pieds et, dans leur zèle, se mettant à dix pour porter un des pans d'habit de S. M. Ce n'est pas là, ce me semble, la vraie litté-

rature et le grand art. Cela me rappelle les statues pompeuses de Coysevox et les tableaux ronflants de Coypel ou de Detroy. Le discours de M. de Rémusat, bien qu'il ne m'ait pas complètement satisfait, a permis cependant de bien saisir la différence entre la phrase oratoire qui éblouit et passe, et la phrase littéraire qui entre dans la mémoire pour n'en plus sortir. La fo-o-rme, disait Bridoisson, la fo-o-rme!

Et la discussion au Corps législatif, qu'en dis-tu? Je l'ai lue aussi attentivement que je l'ai pu faire; et si je n'ai pas tout compris, tant s'en faut, ce que j'ai compris du moins dans ma petite jugeotte, c'est que, bonnes ou mauvaises, les réformes de cette nature une fois faites ne se reprennent pas, et qu'il serait aussi dangereux maintenant de rétablir les anciens tarifs qu'il l'est peut-être de maintenir les nouveaux. Quant à la façon dont la chose a été faite, c'est différent. Le despotisme a cela de particulier qu'il gâte les choses les meilleures, et qu'il ne peut pas contraindre la nation à lui savoir gré des avantages qu'il lui prépare. Les institutions les plus sages, les réformes les plus utiles, gardent l'empreinte de la main qui les a données; et, venant de la volonté d'un seul homme, elles ne paraissent qu'une usurpation de plus sur le droit qu'a le pays de faire lui-même ses lois et sa destinée. De tous ces discours, les deux meilleurs, c'est-à-dire ceux que j'ai le mieux compris, sont ceux de mon ami Forcade et de Ponyer-Quertier. Il y a dans ce dernier une originalité de pensée et de langage qui me frappe très vivement.

Quant à la discussion du Sénat, je pense que, en ta qualité de parpaillot rabelaisien, voltairien, descendant d'Anacréon par les petits garçons, d'Horace par les petites filles, tu es enchanté de M. Sainte-Beuve. Moi qui ne suis ni un esprit fort ni un fort esprit, je trouve qu'il est tout bonnement un insipide orateur, et je ne saisis rien dans ses discours qui rappelle, même de loin, la finesse de ses écrits. Ah! qu'il y a quelque part, dans le cours de littérature du vieux Villemain, un aperçu plein de justesse sur les écrivains « qui font souvent un livre qui vaut mieux qu'eux-mêmes ».

Tu te moqueras de moi si tu le veux, mais le discours de M. de Bonnechose m'a fait grand plaisir. Les citations prises dans le dictionnaire de Robin et Littré sont dignes de tout point de figurer dans la conversation de MM. Tonné, Desfonandrés et Macroton... Quant à la question de savoir si les évêques et les pétitionnaires veulent sincèrement la liberté d'enseignement *pour tout le monde*, je crois volontiers qu'ils ne s'en soucient pas; mais on en viendra là infailliblement, et tant pis pour ceux qui, l'ayant demandée, n'étaient pas de bonne foi dans leurs demandes. A mes yeux, les prétendus libres-penseurs ne sont pas plus sincères que les autres; et, en cela, comme en bien d'autres choses, la liberté aurait l'avantage d'éclairer toutes les situations et de dissiper toutes les équivoques.

Si tu as encore quelque amour de ton Paris d'autrefois et des souvenirs de ta jeunesse, tu gémirais comme moi en voyant où sont arrivées aujourd'hui les fan-

taisies destructives de cet abominable Haussmann. Depuis quinze jours, la rue de Choiseul, la rue Louis-le-Grand, la rue de la Paix (la rue de la Paix!) sont livrées à une armée de vandales. Sans nécessité, que dis-je? sans utilité, sans excuse, sans prétexte, uniquement par un caprice de toute-puissance, pour qu'il ne reste pas de cette ville une seule pierre attestant le passé, pour que rien ne dépasse le sol qui ne porte la date, le nom, le chiffre de l'Empire, on abat par douzaines des maisons dont les plus anciennes n'ont pas cinquante ans; on prend d'assaut, à travers des nuages de poussière et au bruit des pioches infatigables, les quartiers les plus riches, les plus aérés, les plus élégants de Paris. C'est pour moi un spectacle navrant et irritant. Dans un mois ou deux, ce sera le tour de notre rue du Helder. Notre maison est la dernière qui reste debout, et, pendant un ou deux ans, nous allons être plongés dans la poussière, la boue et toutes les misères de ces destructions insensées. Jusqu'où ira cette folie? Quel en sera le réveil et le châtement? Dieu le sait. La chute de la Compagnie mobilière, des Pereire, de la Société immobilière, est déjà un symptôme et un avertissement. Mais nos députés en tiendront-ils compte? Je ne le crois nullement; et vienne la demande d'emprunt de la Ville, il sera voté, comme tout le reste, sur un geste de M. Rouher. Tout cela est écœurant.

Nous avons visité il y a quelque temps, Émile et moi, les travaux intérieurs du nouvel Opéra. Ils sont loin, très loin d'être achevés, et je ne crois pas qu'ils soient

terminés avant trois ans au plus tôt. Mais les parties dont on peut se rendre compte nous ont paru fort belles. A voir, non pas seulement les gisements de pierre et de granit, mais les blocs de marbre énormes et sans nombre qui attendent, dans les chantiers, la scie et le ciseau des ouvriers, on demeure effrayé de cette débauche de luxe. Dans une énorme rotonde, qui sera le salon de l'Empereur (encore l'Empereur!) il y a des colonnes frustes de marbre rouge, dont chacune, nous a-t-on dit, coûtera, une fois mise en place, huit mille francs.

Pourvu que, pour l'inauguration de ces splendeurs, on trouve un ouvrage un peu moins ennuyeux que l'*Hamlet* d'Ambroise Thomas! Je l'ai entendu, et cela m'a paru bien long, bien froid, bien terne. Faure et M^{lle} Nillson rivalisent de talent, mais ils ne peuvent galvaniser que par instants cette somnifère musique. Le vieux Shakespeare ne paraît pas décidément très hospitalier aux musiciens. Gounod nous a donné un *Roméo* de bergerie, Thomas un *Hamlet* en carton-pierre. Je ne parle pas du père Rossini et d'*Othello*; dans ce temps-là on n'y regardait pas de si près. Et pourtant, avec son Turc de carnaval et ses roulades surannées, ce vieux sybarite a quelquefois, d'instinct, attrapé la note shakespearienne bien mieux que les savants et les chercheurs d'aujourd'hui.

L'exposition est ouverte depuis le 1^{er} mai. J'y suis allé trois fois et je la connais bien. Il n'y a aucune grande œuvre, mais beaucoup de bons ouvrages. Les deux tableaux de Gérôme sont, suivant moi, très détes-

tables. Les rébus et les logogripes me sont bien plus insupportables encore en peinture qu'en littérature; et cette manie d'escamoter les sujets est une marque trop sensible d'impuissance. Vous voulez peindre la mort de Jésus-Christ? Montrez-moi Jésus-Christ mourant ou mort, et non l'ombre bizarre d'un crucifié; que je voie la croix sublime, et non la silhouette d'un gibet. Vous voulez peindre l'exécution du maréchal Ney? Montrez-moi le héros de la Moskowa regardant la mort en face; cherchez à me faire comprendre sa dernière pensée, son dernier frisson, le dernier mouvement de son visage, le dernier geste de sa main montrant aux soldats l'endroit où ils doivent frapper; mais ne me faites pas voir pour tout régal un mur, un chapeau, un corps lourdement aplati sur le sol et une patrouille grotesque vue de dos, dans le lointain. Ce n'est pas de l'art, tout cela: c'est la lanterne magique. Un beau Corot, deux Fromentin d'une couleur charmante, de beaux portraits de Cabanel et même d'Édouard Dubufe, une femme nue de Lefèvre, qui pourrait bien être le morceau capital de l'exposition: cela vaut la peine d'être vu et revu.

Ce qui en valait la peine plus encore, c'était la collection Demidoff ou San-Donato qui a été vendue il y a un mois. Tu sais les prix qu'ont atteints certains tableaux: la *Paix de Munster*, de Terburg, cent quatre-vingt-deux mille!

La Roche-Guyon, 16 septembre.

Non, mon vieil ami, je ne m'étonne pas de te voir danser, sauter, polker et mazurker dans les casinos et d'entendre les louanges discrètes que tu te décernes à toi-même à propos de tes pyrrhiques séniles. C'est le propre des vieillards de se croire jeunes, et il faut bien que, par quelque endroit, les meilleurs d'entre nous paient leur tribut à l'imbécillité de l'âge. Dansez donc, seigneur Géronte, tendez le jarret, arrondissez les bras et donnez à votre train de devant toute la grâce que comporte la raideur de vos cinquante ans! Vieux Pandolfe, vieux Harpagon, prête ton oreille poilue et bourrée de coton aux flatteries des Frosines qui te détailleront les charmes de ta vieillesse et tous les avantages qu'elle te donne sur es jeunes gens. Va, va, mon bonhomme, pirouette et tourne à tous les temps que tu voudras, comme les fantoches qui valsent dans les orgues de Barbarie. Tu me rappelles cette brave M^{me} Guillemain dansant devant Arnal dans le *Mari de la dame de chœurs*. « Bravo, mademoiselle ma belle-mère, hanneton vole, vole, vole », comme il disait bien cela et comme il se tordait de rire! Et comme nous riions avec lui des gambades de ces vieilles jambes! Enfin, je ne veux ni trop blesser ta vanité ni souffler trop fort sur tes illusions. Dieu, qui est infiniment bon, a permis que les grenouilles fussent satisfaites de leur voix. Pourquoi ne serais-tu pas content de tes jambes? C'est une folie douce et plutôt à Dieu que je n'en eusse jamais eu de plus pitoyables.

Nous venons, Émile et moi, de faire une petite escapade juvénile. Nous sommes partis de Paris le 24 août. Nous avons été, par Bâle et Constance, à Saint-Gall, puis dans l'Appenzell, où nous nous sommes arrêtés quelques jours et où nous avons ascensionné le Kamor, que le drapier connaît peut-être. De là, nous avons été à Coire, puis nous avons franchi la Via Mala et le Splügen. Nous sommes retombés en Italie à Chiavenna, de là sur le lac de Côme. De Côme, nous avons poussé jusqu'à Milan que nous étions bien aises de revoir. De Milan, nous sommes remontés à Lugano et nous sommes repassés en Suisse, par Bellinzona, le Saint-Gothard, Andermatt et Fluelen. Émile a été de Fluelen à Engelberg et au Pilate, tandis que, trainant la patte à la suite d'un sot abcès au pied, je m'en allais tranquillement à Lucerne pour monter le Righi à cheval comme une vieille Anglaise. Tout ce voyage s'est fait en dix-sept jours par un temps merveilleux; et si nous n'avions pas été rappelés ici par d'impérieux devoirs, nous aurions prolongé de beaucoup notre absence car l'âge n'a pas plus amorti notre amour pour les montagnes qu'il n'a triomphé de ta passion pour la danse.

Pendant notre absence, nous n'avons pas lu un journal français et il ne me semble pas qu'il se soit passé de bien gros événements. Aujourd'hui j'attends avec impatience le résultat de l'élection du Var. J'ai comme un pressentiment que M. Dufaure ne sera pas élu. De tous les adversaires que le gouvernement peut avoir dans la Chambre, celui-là serait assurément un

des plus dangereux. Il a manqué, il y a sept ans, une belle partie à Bordeaux; je doute qu'il gagne celle-ci. Et puis, je ne suis pas bien sûr qu'à l'heure qu'il est le nouveau venu ne trouve pas de grands embarras du côté même de l'opposition, car il y a là, comme partout, et plus que partout, des amours-propres intolérants et qui ne partageront pas volontiers avec cet ouvrier de la dernière heure, les succès de la tribune et les charmes de la popularité.

Connais-tu Grévy? Voilà une étrange fortune. Qui pouvait songer, il y a six mois, que Grévy serait notre bâtonnier? Mais voilà qu'il est candidat de l'opposition... et, dès lors, il devient l'homme indispensable et le bâtonnier providentiel du barreau de Paris! J'ai l'esprit bouché sans doute, mais voilà de ces profondeurs qu'il m'est impossible de pénétrer. Triste chose, cette politique, pour les esprits sincères qui cherchent, sans arrière-pensée, la raison et la justice. De tous les côtés, on est rejeté de l'absurde à l'absurde; et quand on détourne la tête pour ne pas voir une ordure gouvernementale, on tombe le nez sur une bêtise républicaine.

Paf! le journal arrive, M. Dufaure a échoué. Quel pays! et comme nous méritons tous les candidats officiels qu'on aura le toupet de nous imposer! Quel sale gâchis!

Paris, 16 janvier 1869.

Tu me demandes des nouvelles des funérailles de Berryer¹ : c'est maintenant de l'histoire ancienne. Ces obsèques, moitié rustiques, moitié féodales, avaient fort grand air, malgré la pluie, la boue, les chemins défoncés et les tournures grotesques de tous ces avocats de tous crus, relevant leurs robes et barbotant dans le gazon mouillé. Tu as pu voir, dans les journaux, que nous avons donné, le lendemain, un grand banquet aux avocats étrangers. C'était fort beau et vraiment original. Tu as pu voir aussi que, par suite de l'absence de M^e Marie, j'ai été à la place d'honneur, entre le chef des avocats anglais et le bâtonnier de Gand. L'Anglais est un homme charmant, plein d'esprit, de finesse et d'humour; le Belge, raide et solennel comme un Van Dyck dans sa collerette tuyautée. L'Anglais a porté un toast plein de tact, sans aucune allusion politique, commencé en français excellent, mais fini en anglais pour rendre témoignage à la vieille langue nationale. Le Belge a fait un grand discours, mettant les pieds dans tous les plats et nous éclaboussant de toutes les sauces; mais cela avec beaucoup d'autorité, de vigueur, de talent et de conviction. C'est un de ces hommes qui « croient que c'est arrivé », comme disent nos titis. Il nous a annexés à la Belgique avec un sans-gêne irritant, et cet

1. Les funérailles de Berryer eurent lieu le 7 décembre 1868 à Augerville, près Malesherbes. Tous les bâtonniers de France y assistaient.

animal de Jules Favre qui partage, avec toute votre démocratie, le tort grave de sacrifier le patriotisme à l'esprit de parti, nous a mis, d'un tour de bouche, au quatrième rang des nations de sixième ordre : voilà mon impression.

uterets, 4 septembre 1869.

J'ai reçu hier, mon cher Henri, une lettre d'Émile qui m'a fait faire un violent soubresaut. Il me raconte ton arrivée subite à Paris. Je regrette bien de ne m'y être pas trouvé. Nous aurions échangé nos inquiétudes et nos tristesses.

Que dis-tu de la politique, vieux Romain? Étant donné l'Empire, je ne vois pas que l'on puisse raisonnablement demander au patron plus qu'il ne donne aujourd'hui. Mais, sacrebleu, ce n'était pas la peine de passer dix-huit ans à injurier et à vilipender le gouvernement parlementaire pour arriver à le reconstituer de toutes pièces. Et Rouher qui devient l'un des instruments de cette révolution, après ce qu'il a dit et fait depuis dix ans! Et ces pleutres de la majorité qui, maintenant, se font des foudres de libéralisme!

Il y a quelques jours, je suis allé voir Forcade qui était à Bagnères-de-Bigorre. Il a été, depuis trois mois, sérieusement malade et il finira par payer bien cher ses honneurs. Il m'a dit qu'il ne demandait qu'à quitter le ministère, et je crois qu'il le dit sincèrement; mais il

faut qu'il reste pour les débats du sénatus-consulte et les vérifications électorales. Il jouerait aujourd'hui un meilleur rôle et plus facile, si, à la fin de la dernière session législative, il avait eu la dignité de se retirer devant les inqualifiables procédés de M. Rouher.

Quant à la maladie de l'Empereur, il est possible qu'elle n'ait pas la gravité qu'on lui a donnée dans le public; mais elle n'en a pas moins appelé l'attention du pays sur une éventualité qui peut être assez prochaine, et c'est déjà beaucoup.

Pendant ton court séjour à Paris, et malgré tes préoccupations, as-tu vu la façade du nouvel Opéra, le groupe de la danse et cette fameuse tache d'encre qui fera plus pour la réputation du sculpteur que le mérite de son œuvre? Cette souillure nocturne est abominable, et une pareille infamie n'a pu germer que dans le crâne de quelque idiot fanatique; ce qui ne m'empêche pas de trouver que l'œuvre elle-même est très loin de mériter les louanges et l'enthousiasme ridicule des galopins de la presse. Les figures ne sont ni belles ni agréables. Ces tas de femmes molles et suspendues à ce garçon coiffeur qui n'est pas nu, mais déshabillé et auquel on voudrait un caleçon, ne me semble pas d'un goût bien heureux, ni même d'une exécution irréprochable. Mais ce qui est plus regrettable encore, c'est le défaut absolu de convenance entre le morceau et le monument qu'il décore. Puisque vous élevez à la danse un temple, avec des Apollon, des Euterpe, des Muses, des lyres antiques à tous les étages et dans tous les coins, il faut continuer

jusqu'au bout la métaphore et ne pas rompre brusquement l'harmonie en installant au plus bel endroit du sanctuaire un bastringue, une Closerie, un Bullier cynique où Gredinette et Canaillette se pâment sur les mollets de Pipe en bois.

Paris, 28 mars 1870.

Nous sommes deux vieilles bêtes, mon cher Henri; nous sommes en train de gâcher notre amitié en restant ainsi pendant des mois sans nous parler, sans nous voir, et, pour comble de sottise, sans nous écrire. Dis-moi, dans quelques années, si nous avons laissé mourir en nous les souvenirs de notre jeunesse et cette vieille amitié qui a été, pour tous les deux, le témoin fidèle de nos bons et de nos mauvais jours, que nous restera-t-il de la vie? Amours perdus, ambitions trompées, ardeurs assoupies, une fade odeur de lampes éteintes, un grand tas de cendres blanches sous nos chenets. L'amitié, mon pauvre Henri, c'est notre bâton de vieillesse, c'est la dernière houlette sans fleurs et sans rubans de notre bergerie. Allons, seigneur Gêronte, Anselme, Pandolphe, digne ganache, vénérable monsieur Cassandre, prenez votre bec à corbin et venez faire un tour avec votre compère Pacôme, le long de cette rivière qui tout emporte. Ne suivons pas le fil de l'eau, morbleu! Mais remontons la berge au rebours du courant, en amont, vers la jeunesse et vers le passé, comme il convient à

deux vieux rageurs contempteurs des choses d'aujourd'hui. Hélas! mon très cher seigneur Géronte, regardez donc un peu, tous ces braves gens qui croisent notre route. D'où sortent-ils, où vont-ils, avec leurs chapeaux sur les yeux, leurs moustaches en buisson d'épines, leurs regards furieux, le pistolet à la main ou l'escopette sur l'épaule? Et quels pistolets, jour de Dieu! Six coups, quinze coups, vingt coups, de vraies espingoles, des caronades comme on nous en montrait, quand nous étions petits enfants, sur les galères du roi! Miséricorde! mais c'est le défilé d'Ali-Baba, et ils sont bien plus de quarante voleurs! Ah! bon, ils crient à présent; ils re... quoi? Ils revendiquent (un joli mot!), ils revendiquent les droits du citoyen, la liberté du citoyen, l'organisation de la démocratie, la solidarisation humanitaire du prolétarisme cosmopolite sur les bases de la synthèse universelle. Qu'est-ce que peut être cette langue-là? Qu'est-ce que peuvent être ces gens-là? Ah! j'y suis... Charenton! Charenton, monsieur? Que parlez-vous de Charenton? Il n'y a plus de Charenton, depuis que nous avons démontré qu'il n'y a plus d'autres fous que les juges qui les interdisent et les médecins qui les soignent. Mon pauvre seigneur Géronte, si vous m'en croyez, évitons tous ces gens-ci qui ne parlent aucun idiome chrétien et nous allons mettre là-bas sous la tonnelle de ce vieux cabaret du vieux temps, à l'enseigne de la *Pipe cassée*. Nous deviserons, à l'écart de ce grand bruit qui nous assourdit sans entrer dans nos oreilles, — d'autant mieux que... tenez : pif! paf! Les voilà qui terminent

leurs beaux discours par des coups de révolver. Révolver, un joli mot et une jolie chose qui vient du latin en passant par l'Amérique et qui paraît être le pivot à charnière de la civilisation moderne. *Revolvère*, tourner, retourner, tourner autour... Ah! oui, pardieu, tourner autour du bon sens, comme tournent toutes ces têtes fêlées fanatiques et malhonnêtes des derviches tourneurs et des tontons stupides de la démocratie.

Voyons, mon vieil ami, est-ce que c'est moi qui suis idiot? Est-ce que tu comprends mieux que moi cette arlequinade sociale qu'ils appellent la révolution et le progrès? Le temps est-il vraiment *hors de ses gonds*, comme dit ce sauvage de Shakespeare? ou bien cette triste et honteuse époque est-elle la fin d'un carnaval politique, la descente de la Courtille de ces masques du suffrage universel et de ces chienlits de la liberté? Si nous devons rester où nous en sommes, si la France de Richelieu, de Colbert, de Turgot, de Casimir Périer, de Guizot et de Thiers devait être gouvernée par les Rochefort, les Fonvielle, les Millière et les Grousset; si la France de Rabelais, de Montaigne, de Corneille, de Molière, de Voltaire, de Chateaubriand, de Lamartine et de Musset devait être livrée à l'argot des journaux du boulevard, alternant des invectives avec la *Marseillaise* et le *Rappel*, je te déclare que je suis trop vieux pour supporter ce spectacle, cette parodie puante de tout ce qu'a aimé et respecté notre jeunesse. Je m'en irai dans un coin, aussi loin que je le pourrai de ces brailards ineptes et grossiers, et je me bâtirai pour moi

tout seul un petit monde à ma guise et à mon humeur. Je me donnerai l'illusion d'un siècle tranquille, raisonnable et bien ordonné. Je taillerai mes arbres de la Roche-Guyon comme les ifs de Versailles; j'aurai une pompe et deux robinets pour me faire jouer les grandes eaux, et, dans mes allées, bordées de buis tirés au cordeau, je me promènerai avec une grande perruque à la Louis XIV, en récitant l'ode sur la prise de Namur.

Là, vraiment, sérieusement, as-tu lu ce procès de Tours? Et si tu l'as lu, — quoique, sans reproche, seigneur Gêronte, vous ayez toujours eu un faible secret pour cette racaille démagogique, — est-ce que tu n'as pas rougi pour ton temps, pour ton pays, pour la justice, de cette exhibition de fantoches et de clodoches républicains? Quoi, c'est là l'état-major d'un grand parti? Quoi, c'est là l'aristocratie de cette république, à laquelle, dans quelques années, la France appartiendra, que tout annonce, que tout rend inévitable, mais que feront avorter dans la honte et dans le sang tous ces animalcules malfaisants, ces infusoires bruyants de la vermine littéraire qui nous dévore? Au reste, ils ont eu déjà tout le succès qu'ils avaient espéré. A force de se rendre odieux et grotesques, ils ont fait acquitter un coupable. Ils ont trouvé le secret de rendre intéressant un homme qui ne l'est guère, et ils ont ainsi faussé, une fois de plus, le sentiment sacré de la justice dans la conscience des honnêtes gens. Aujourd'hui ils vont hurler. Les voilà avec du pain sur la planche et de la copie pour quelques jours. Quelle clique!

Mais laissons là, je t'en prie, les cliques et même les claques mélangées de coups de bâton, de coups de sabre, de coups de pistolet, de grands et de petits assauts de savate qui complètent le bagage de cette troupe histrionnesque. Parlons de choses plus honnêtes.

Tu sais, mon bon ami, que notre excellent M. Lacaze est mort cet automne. Je ne me rappelle plus si je t'avais fait faire sa connaissance; mais il me semble que je t'avais montré ses tableaux. C'était un des esprits les plus originaux et les plus ouverts que j'aie jamais rencontrés sur ma route, et un connaisseur achevé en fait de peinture. Peu à peu, avec le temps, beaucoup de goût et pas trop d'argent, il avait réuni une collection qui, à Paris, n'avait guère de rivales parmi les galeries des particuliers. Il l'a léguée au musée sans léser sa famille, à laquelle il laisse une magnifique fortune. L'administration a accueilli cette donation princière comme elle le devait faire et elle a donné aux tableaux de M. Lacaze une splendide hospitalité. Elle leur a consacré l'ancienne salle des batailles de Lebrun, magnifiquement éclairée. Cette exposition est ouverte depuis quinze jours et la foule s'y porte avec un empressement qui nous fait un vif plaisir. Il y a là trois cents tableaux environ de toutes les écoles, surtout des français et des flamands, tous excellents, et, parmi ces excellents, une vingtaine de chefs-d'œuvre classés comme tels par la voix publique et par le suffrage de tous les connaisseurs. Quant aux quatre cents tableaux qui ne sont pas exposés au Louvre, ils seront, comme l'a permis le testateur, répartis entre les musées des départ-

tements. Ce serait une excellente occasion, pour votre député, de tâcher d'en obtenir quelques-uns.

A propos d'art et d'exposition, si tu avais, comme je le voudrais bien, la bonne pensée de venir à Paris d'ici à deux mois, tu contemplerai, au Palais des Champs-Élysées, le profil fortement *nasu* de ton vieil ami. M^{me} Nicolet a fait mon médaillon en grand, et en pur marbre encore! C'est, au dire de tout le monde, un très bel ouvrage; tu en jugeras, car si tu ne viens pas me voir, j'irai te trouver et tu avaleras mon plâtre, puisque tu ne veux plus me voir en chair et en os. Ce qui m'afflige, c'est que l'artiste a voulu absolument me portraicturer en robe d'avocat. Si j'étais un Berryer, passe encore! Mais, pour un cuistre de ma sorte, cela me semble prétentieux et quasi ridicule. J'ai exigé du moins que les modèles en plâtre ne fussent pas affublés de l'oripeau professionnel.

Jamais d'ailleurs je n'ai eu le droit d'avoir moins d'orgueil de ce côté. Depuis le commencement de l'année, je passe, en les évitant avec obstination, à côté de toutes les occasions de faire de bons discours. Sauf une ou deux affaires où j'ai été passable, j'ai été exécration dans toutes les autres, et, par préférence, dans les plus importantes. Ce qui redouble mes angoisses, c'est que la résurrection du suffrage universel pour le bâtonnat appelle de nouveau sur moi l'attention de mes confrères. Il me paraît évident (à qui veux-tu que je dise cela, sinon à toi?) que je serai l'un des candidats, porté par beaucoup de gens. D'autres attendent,

pour se décider, que je donne toute ma mesure d'ici aux élections.

Je gambade donc forcément sous les yeux du public. On m'observe, on me discute, on me juge; c'en est assez pour que je sois beaucoup plus mauvais encore que de coutume. Je suis comme cette présidente dont parle Montesquieu dans la préface des *Lettres persanes* : « Je me mets à boiter dès qu'on me regarde ». Et si je ne faisais encore que boiter !

Les candidats vrais pour le bâtonnat devraient être Nicolet et Bétolaud. Quant à Lacan, qui aurait sans doute été nommé par le Conseil, la nouvelle mesure tue son élection. Il n'a rien de ce qui donne la popularité, ce qui ne l'empêche pas d'être un excellent avocat — au contraire — et le membre le plus utile du Conseil. Si, au mois d'août, le vent souffle du côté de la politique, Picard, Arago (!), Crémieux, peut-être Gambetta, peuvent avoir beaucoup de voix; mais je ne crois pas qu'aucun d'eux soit nommé. Enfin, toi qui me connais, tu sais ce que je dois éprouver et que la pensée du bâtonnat m'inspire infiniment plus de terreur que d'orgueil.

Ajoute à tout cela les obstacles incessants que ma santé apporte à l'exercice de mon industrie. Cet hiver, j'ai souffert presque constamment dans la tête et dans les yeux. Il m'est désormais impossible de travailler le soir, et je ne peux guère écrire pendant deux ou trois heures sans que je ne sente un commencement de névralgie. Quand je pense que je serai obligé de mener cette vie du Palais jusqu'à ce que mort s'en suive, je

me désespère. J'ai tant besoin de repos, de loisir ! Il serait si bon de pouvoir travailler à ses heures, caresser un grand ouvrage choisi librement, et charmer ainsi les dernières années de la vie active de l'esprit !

La Roche-Guyon, 8 juin 1870.

Me voici encore une fois dans ma petite maison, mon cher ami. Je suis parti de Paris samedi soir et je suis venu passer ici les vacances de la Pentecôte. Émile est resté avec nous, et un de ses amis qu'il avait amené, jusqu'à hier. Je suis maintenant avec ma mère et avec M^{me} Fouret, veuve de l'un de mes plus anciens camarades. Je partirai pour Paris lundi matin. Nous avons un temps magnifique et lamentable. Un ciel d'un bleu implacable. Pas une goutte d'eau depuis trois mois et, depuis trois mois, un vent furieux du nord-est qui dessèche et brûle tout. Ma pauvre terrasse est dans un état désastreux. La terre est sèche comme la cendre du Vésuve. Ce temps aride est aussi dur aux hommes qu'aux récoltes. A Paris, il y a toujours un très grand nombre de malades et je ne crois pas que l'épidémie de petite vérole soit diminuée.

Quant au bâtonnat, je n'en entends plus parler que par échappées et je ne crois pas qu'il se fasse encore aucun mouvement dans le Palais. Mais, par la force des choses, mon nom sera l'un de ceux sur lesquels les voix se porteront, et cela me trouble et m'inquiète. Je ne sais

ce que je dois désirer, être ou n'être pas nommé. Ce n'est pas tout d'être bâtonnier; encore faut-il n'être pas ridicule; et entre Nicolet et Bétolaud, il me paraîtrait grotesque de m'aller tirer de mon trou. Et puis, deux ans de fatigues, de responsabilités, de représentations, de théâtre! Moi qui ai les planches en horreur!

J'espérais presque que tu te déciderais à venir voir l'exposition de peinture; quant à moi, je l'ai assez mal vue cette année. Je n'y ai fait que deux visites sérieuses. En somme, elle me paraît moins forte que celle de l'année dernière; mais il s'y trouve une œuvre plus originale qu'il ne s'en est produit depuis longtemps : la *Salomé*, de Regnault, dont tu as lu sans doute la description dans les journaux. C'est un tour de force, de science, de faire, d'audace et d'habileté. Cette étrange figure presque grotesque vous suit partout et je la vois en ce moment dans tous ses détails comme si j'étais devant la toile. Je ne crois pas que la route où est ce jeune homme soit une route sûre; elle mène assurément à des casse-cou; mais il y a là un tempérament de peintre tout à fait extraordinaire.

As-tu lu cet absurde discours de Barbier à l'Académie? En fait de poésie, je te recommande le pastiche de Victor Hugo qui a paru hier dans le journal de Villemessant. C'est un chef-d'œuvre et qui donne fort à réfléchir sur le mérite de Victor Hugo lui-même. La facture tiendrait-elle dans son talent plus de place que le reste?

Je ne te parle pas politique. De plus en plus je cesse de raisonner sur ce sujet. Je suis humilié. Tes stupides

républicains m'ont amené à ce beau résultat de me faire voter *oui* au plébiscite. Quel parti! et que deviendrait le pays dans de telles mains?

18 juillet 1870.

Mon vieil ami, je n'ai qu'un instant, mais je veux savoir, au milieu de cet épouvantable gâchis, ce que devient ton fils. Est-il de la garde mobile? Est-il même à Paris? Il ne nous donne pas signe de vie.

Et vous tous là-bas, sur votre frontière, que devenez-vous et dans quels sentiments êtes-vous?

Ici, c'est la fièvre. Pendant trois soirées, les boulevards étaient comme une fourmilière de sauvages hurlant des cris de mort sur des airs de carnaval. C'est hideux.

Je suis entouré de jeunes gens qui partent et de mères qui pleurent : André Colmet, Georges Nicolet, deux fils de Champetier de Ribes, le fils de Mathieu, presque tous nos stagiaires sont appelés sous les drapeaux. Dis-moi seulement où est ton fils et si je peux faire quelque chose pour lui.

Cette guerre m'agite affreusement. J'ai vu hier André Reille; il part très sérieux. Écris-moi souvent pendant cette crise, car vous êtes bien près du théâtre de la guerre, et quelle guerre! Et pourquoi? Et comment tout cela a-t-il été mené et amené?

Par dépêche télégraphique. 28 juillet.

Je suis nommé.

Paris, 11 août 1870.

J'ai reçu ta lettre hier soir, mon vieil ami. Ce matin je suis allé chez ton fils sans le trouver. Je lui ai laissé un mot, et tout à l'heure, en rentrant, je l'ai vu arriver. Il venait nous faire ses adieux. Il part ce soir, nous a-t-il assuré. Que Dieu le conduise et le ramène!

Mon pauvre ami, mon vieil Henri! qui nous aurait dit que nous verrions ces choses, que nous assisterions, pleurant de rage, à cet effondrement de notre chère France? Depuis dimanche, Paris est fou de douleur, d'indignation. Ça été d'abord une stupeur profonde. Jamais je n'ai vu, aux plus tristes époques, une journée aussi lugubre que ce fatal dimanche. Ces jours-ci, la réunion de la Chambre, les préparatifs de défense ont donné aux esprits quelque détente et aux cœurs quelque ressort. Mais un sentiment domine tout et suspend la vie : l'anxiété! l'attente! la crainte et l'attente d'une dépêche qui décide de notre sort! Voilà les Prussiens à Saverne! Ils y sont depuis dimanche soir, et c'est ce matin, jeudi, que nous l'apprenons! Tout ce qui se passe est inouï. Et cette flotte qui n'est pas partie! Et ces armées allemandes qui poussent de tous côtés sans qu'on ait soupçonné leur existence! Et ces combats héroïques où l'on envoyait des patrouilles contre des régiments,

des régiments contre des corps d'armée! Le vertige vous prend à la pensée de ces monstrueuses extravagances, et jamais page d'histoire n'aura paru plus incompréhensible. Quant à moi je suis navré et je ne conserve guère d'espoir. Des défaites à la frontière, une révolution à Paris, voilà, ce me semble, notre avenir le plus probable. Il est absolument impossible que l'Empereur songe à revenir ici; et je m'en consolerais fort aisément si nous avions un homme ou une chose à mettre à sa place. Mais qui et quoi?

Ce qui me rassurerait un peu, ce qui, dans tous les cas, fait du bien au cœur, c'est le spectacle de cette jeunesse qui part avec un entrain, une vaillance, une confiance admirables. Si notre héroïque armée peut tenir un mois, il y aura là un solide rempart.

On commence à savoir quelque chose de cette bataille de Frœschwiller. Il paraît que ç'a été une lutte épique et que Mac-Mahon s'est conduit comme un héros de nos vieilles légendes. Comprend-on que l'état-major impérial n'ait pas eu au moins l'habileté, l'honnêteté vulgaire de publier un récit de cette glorieuse défaite qui aurait échauffé, relevé les cœurs? Mais non... quelques mots affolés... « Que le pays se lève en masse... sauve qui peut! »

Quoi qu'il advienne, un pays ne pardonne pas à qui lui fait courir une si abominable aventure. La bourgeoisie, le peuple, auxquels on prend leurs enfants, sont exaspérés. Ils feront le sacrifice, mais ils en demanderont le prix. Tous les fils de mes amis partent ou sont partis.

Colmet, Nicolet, Champetier de Ribes, vingt autres jeunes gens de notre intimité sont à Châlons. A Châlons, hier encore, ils avaient un fusil par seize hommes!

Et nos députés! Quels petits esprits et quelles étroites passions! Jules Favre a été odieux depuis avant-hier. Nous saurons ce soir si tous les électeurs de Belleville et de Ménilmontant auront des armes... et, s'ils en ont, nous saurons dans trois mois contre qui ils les tourneront. Une fois débarrassés des Prussiens par la victoire ou par une paix honteuse, nous aurons à recommencer ici les journées de juin. C'est clair comme le jour.

Émile allait beaucoup mieux, lorsque sont arrivées ces tristes nouvelles. Cette secousse lui a fait beaucoup de mal; et, depuis dimanche, il est dans un état d'agitation extrême. Nous devions partir pour la Roche aujourd'hui, mais tu penses bien que nous restons tous. Ma mère est désolée. Elle se rappelle 1815.

Je suis allé chez André Reille avant-hier. On n'a pas de nouvelles de lui. Je sais seulement qu'il est à Metz avec l'Empereur. S'il y a une grande bataille qui tourne mal, j'ai l'idée que cet homme se fera tuer; car il joue évidemment son dernier dé et il est brave comme un musulman.

Adieu, ami, frère, je t'écris les larmes aux yeux, la rage au cœur. J'ai la fièvre depuis cinq jours. Pays! Patrie! France! Tous ces mots que nous prononcions autrefois avec une insouciance orgueilleuse, nous en comprenons le sens maintenant. Ah! tout, tout plutôt que de voir ces Allemands sur le boulevard.

Ami, il y a quinze jours, j'étais radieux, entouré de félicitations, heureux de la joie de ma mère et de vous tous, mes amis. Qui songe à tout cela aujourd'hui? Quel bâtonnat! Et comme j'avais raison de reculer devant cet honneur périlleux!

On te force à plaider? Et moi aussi, non pas les magistrats, mais des confrères à l'âme romaine, qui plaideraient une question de lieux d'aisance sur les ruines de l'univers.

Adieu encore, ménage-toi. Au revoir. Vienne le jour où, la main dans la main, mon vieil ami, nous nous rappellerons les lugubres journées que nous traversons.

Paris, 22 août 1870.

Cher ami, que deviens-tu, toi et les tiens, dans ces temps lugubres? On dit ici que les communications sont coupées entre Paris, Metz, Montmédy et Sedan. Je veux en avoir le cœur net. Réponds-moi au reçu de ces lignes et dis-moi quand elles te seront arrivées.

Depuis quinze jours, nous vivons comme vous de rage et d'angoisses. Depuis deux jours, aucune nouvelle de Bazaine. Le ministre de la Guerre annonce ce matin dans les journaux qu'il n'a reçu aucun télégramme. Mais il doit avoir des dépêches. Au reste, je comprends qu'il ne dise au public que le moins possible. On a trop parlé dans ce malheureux pays.

Paris est morné, bien remis toutefois de l'épouvante d'il y a quinze jours. Je suis allé visiter hier les travaux

de l'enceinte, à Passy et à Auteuil. Dans trois ou quatre jours, les murs et les ponts-levis seront finis. J'ai poussé jusqu'à Saint-Cloud où l'on fait un fort. *J'espère que Paris se défendra bien.*

Adieu, ami, un mot au hasard. Dans ces jours de honte et de sang, j'ai besoin de sentir ta main et ton cœur.

Ma mère est froidement désespérée. Elle prie jour et nuit, et cherche Dieu à travers toutes ces horreurs.

Paris, 6 septembre 1870.

Mon cher ami, un mot seulement, je t'en prie, qui me dise que toi et les tiens vous êtes sains et saufs.

Ma mère n'a pas voulu quitter Paris sans nous; et nous, le devoir nous y retient.

A la grâce de Dieu! Quand ces lignes t'arriveront-elles? Et comment? Je ne sais. Adieu, ami, frère. Réponds-moi comme je t'écris, un mot... mon cœur est brisé.

TABLE DES MATIERES

1845.

7 avril. — Accès de spleen. Exposition de peinture : Horace Vernet : la Smala. Decamps; Delacroix; Papety; Flandrin. Palais : rareté des dossiers. Thiers : <i>Histoire du Consulat</i> . Félicien David. Théâtre-Français : <i>Virginie</i> . Son père cède sa charge à son frère. . . .	1
13 juillet. — Ses chagrins. Il devient secrétaire de M. Chaix d'Est-Ange. Ses inclinations poétiques . .	9
18 juillet. — Suite de la précédente lettre. Aventure d'Olympio.	15
6 novembre. — Ses soucis. Ce qui fait le poète. Cha-teaubriand et Lamartine.	17
28 novembre. — Ses travaux de secrétaire. Ses amis : Sapey, Nicolet, Chamblain, Forcade, Cardon, Cadet de Vaux. Les Italiens : La Grisi et Lablache. Émile Augier. Une aquarelle de Bellangé.	20

1846.

Janvier. — Un printemps mal venu. Malgré ses soucis, il aime Paris. Son impatience de percer. Nouvelles de ses amis.	24
24 juin. — Ruine de son père. Efforts des deux frères. Vente de la maison de famille.	28
17 septembre. — Il quitte tous ses souvenirs. A Reims, campagne électorale de M. Chaix.	32

1847.

- 9 janvier. — Il accompagne M. Chaix à Dijon. Réception de M. de Rémusat à l'Académie Française. 34
- 24 avril. — Mariage de son ami. Sa position au Palais s'améliore. 37
- 19 juillet. — Cour des pairs : procès Teste-Cubières. . . 40

1848.

- 10 mars. — Révolution de février : le 22 février, envoyé à Rouen par M. Chaix; le 24, à Neufchâtel; revient le 25 à Paris. Causes de la Révolution : la garde nationale a renversé la monarchie sans le faire exprès. Aspect de Paris. Louis Blanc et le droit au travail. Inquiétudes publiques. La Magistrature 42
- 30 mars. — Naissance du fils de son ami. Monarchie et république : toutes les révolutions du passé accomplies au nom d'une grande idée; celle de février imprévue. Il regrette la liberté. Les princes d'Orléans. 49
- 6 avril. — Nouvelles du Palais. Il quitte M. Chaix. . . 54
- 17 juin. — Politique. État de Paris, des boulevards. Arbres de la liberté. Les boulevards autrefois entre 4 et 5 heures. Alarmes des intérêts. Misère générale. Multiplicité des journaux. Chenavard et le Panthéon. Journée du 15 mai. 57
- 28 juin. — Son frère et lui sont sains et saufs. 65
- 20 juillet. — Insurrection de juin. Répond à son ami qui demande des détails. Le 23 juin, au Palais : alerte. Part avec la 2^e légion. Porte Saint-Denis. Faubourg Saint-Denis. Général Lamoricière. Barricades enlevées. Lundi 26, la garde nationale renvoyée dans ses quartiers. Les deux frères courent rassurer leurs parents. Repartent le même soir. Mardi 27, peuvent se coucher. Mort de Masson et de Mangin. 65
- 19 août. — Inquiétudes publiques : dégoût, lassitude. Réflexions sur la république. Gardiens de Paris : Impuissance à organiser. Ne peut aller à Sedan; ne veut pas quitter son frère. Gazette des tribunaux. Cherche un travail 74

- 30 septembre. — Misère générale : Proudhon, Leroux, Ledru-Rollin, Le Panthéon et Chenavard. 81
- 12 décembre. — Vote pour Cavaignac. Anarchie des esprits. Ni art, ni littérature. Vaudevilles aristophanesques. 86

1849.

- 16 février. — Il ne veut pas désespérer. Il rappelle à son ami les plaintes de tous les siècles. Vaudevilles réactionnaires. 91
- 2 mars. — Le nombre et l'importance de ses affaires augmentent. 95
- 6 avril. — Affaires de séparation contre Jules Favre. Sa reconnaissance pour M. Chaix. Efforts pour marier M. Rousse. Affaires d'Italie. Lamartine : *les Confidences*. Paysage de la Roche-Guyon 95
- 2 juin. — Tout souffre en lui : le monde livré à des mouvements qu'il ne comprend pas. Tour de Babel. 103
- 3 juin. — Le choléra à Moisson : procession des villageois. 105
- 17 juillet. — Les Cunin-Gridaine. Il va plaider à Chartres, à Alençon 107
- 14 décembre. — François le Champi, M^{me} Sand, Mürger, Lamartine 113

1850.

- 11 février. — Souvenirs du lundi gras, dans son enfance, dans sa jeunesse. Déjeuner des Rousse 116
- 13 février. — Veine de mauvaises plaidoiries 120
- 9 mai. — Sa mère menacée de perdre la vue. Il le remercie de la traduction d'Horace. La famille Cunin-Gridaine 121
- 24 juin. — Sa sauvagerie. Promenade à l'aventure avec son frère dans les bois de Meudon. 124
- 3 octobre. — Impression de son récent voyage à Sedan. Solitude à Paris et au Palais 126
- 25 décembre. — Noël ! Un dessin de Rubens au Louvre . 130

- 26 décembre.** — Disette d'affaires. Un beau mariage : deux nièces. Paris en fête : les étrennes. Heureux ceux qui donnent! Bal de l'Hôtel de Ville 131

1851.

- 29 avril.** — Son long silence; ses désespoirs et son apathie. L'absence d'affaires exalte son imagination. 135
- 4 mai.** — Fête publique; pluie diluvienne. Conditions diverses de l'art : sans un dossier, point d'art oratoire 139
- 5 mai.** — Soirées de musique. Exposition de peinture. *Contrat social*. Murger. 144
- 8 octobre.** — Ses chagrins; santé de ses parents. Son frère 146
- 9 octobre.** — Fait quelques progrès au Palais. 148
- 10 octobre.** — Débuts du statuaire Guillaume. Il relit Cicéron; il y trouve les portraits des contemporains. 149
- 8 décembre.** — Coup d'État. 151
- 14 décembre.** — Il adresse à son ami le récit du 2 décembre : la matinée; ce qu'il a vu. Séance tenue à la mairie de la rue de Grenelle : Dufaure, Vitet, Oudinot. Caserne du quai d'Orsay. Mazas et le Mont-Valérien. Préfecture de police. Ministre de la Guerre : Saint-Arnaud. Boulay de la Meurthe. Accompagne à Vincennes deux femmes de député; difficultés de retour; émeute. Répression. Haute-Cour : Hardouin et Renouard. Thiers exilé. Commission consultative : refus de Léon Faucher. Son jugement sur le coup d'État. 151

1852.

- 14 février.** — Confiscation des biens de la famille d'Orléans 166
- 20 avril.** — Son dégoût des apostasies et de la curée. Décrets de confiscation. Décret sur l'instruction : la logique remplace la philosophie. Consultation sur la confiscation. 166
- 18 juin.** — Les décrets de confiscation au Conseil d'État.

- La Belgique et le *Constitutionnel*. Alfred de Musset à l'Académie. Ponsard. M^{er} Dupanloup et Veuillot. 171
- 21 novembre. — Il a été malade. La mer à Fécamp. Travaux qui bouleversent Paris. Agiotage. Mirès. . 176
- 4 décembre. — Sa mère devient subitement aveugle. . 178

1853.

- 26 février. — Il a été plaider à Alger : son premier vrai succès. 179
- 27 septembre. — Querelles d'amitié. Il est chargé de publier les plaidoiries de M. Chaix. Difficultés de la tâche. 181
- 30 décembre. — Venu à la Roche en convalescence; ses résolutions. 184

1854.

- 29 mars. — Son amitié. Sa longue convalescence : une année perdue. Vient d'achever l'introduction aux plaidoiries de M. Chaix. *Châtiments* de Victor Hugo. Question d'Orient : état fâcheux de la Marine. . . . 185
- 24 mai. — Sa maladie se prolonge. Il répartit ses dossiers. 192
- 18 juillet. — Part pour les Pyrénées. 194
- 10 août. — Voyage aux Pyrénées. Égoïsme de la convalescence. Description de Saint-Sauveur. Progrès de ses forces. 195
- 26 août. — Excursion à Gavarnie avec son frère Émile et Oswald Vesseron. Le cirque de Gavarnie. . . . 199
- 25 octobre. — Défend contre son ami les voyages. . . 207
- 22 novembre. — Journées d'hiver : la Crimée; André Reille. Victoire d'Inkermann. Horreur et grandeur de la guerre. 212
- 23 novembre. — Rareté des affaires. Gounod, Rossini. L'abbé Gay, Virgile. André Reille 215

1855.

- 7 février. — Tristesses de son ami : enfants malades. Ses affaires augmentent non en nombre mais en importance. 220

- 19 février. — Encore la Crimée. *Iphigénie* d'Euripide. Il l'exhorte à une œuvre personnelle. 225
- 24 février. — Découragement sur sa vie : il énumère ses défauts. Lanfrey; Octave Feuillet. A. de Pontmartin. Dickens. Berryer à l'Académie. Gérard de Nerval. Portraits d'avocats. 230
- 16 juin. — Paris et l'Exposition : vertige de plaisirs, Exposition des Beaux-Arts : école anglaise. Ingres et Delacroix. Decamps. 237
- 17 juin. — La Ristori et Myrrha. Le presse de venir à Paris. Arrivée de la reine d'Angleterre. 246
- 25 octobre. — Il va habiter rue des Mathurins. Ses adieux à l'Exposition. 249

1856.

- 7 mars. — Le Congrès de Paris. Mauvais symptômes à l'intérieur. Auber; Meyerbeer. Discours académiques. Montaigne. Concert chez Crémieux. 251
- 18 mars. — Naissance du prince impérial. Odes de Belmontet et de Barthélemy. 255
- 9 juillet. — Lamartine et ses *Entretiens*. *Contemplations* de Victor Hugo. Baptême du prince impérial. Mort d'Augustin Thierry. 256
- 19 septembre. — Tocqueville : *l'Ancien Régime et la Révolution*. Albert de Broglie : *l'Église et l'Empire au v^e siècle*. 259

1857.

- 8 janvier. — Son frère cède sa charge : sympathie universelle. Crédit foncier. 260
- 10 janvier. — Il voudrait écrire. Mort de l'archevêque de Paris. M. de Morny se marie. Mirès et Millaud. Shakespeare; Pline le Jeune. La famille Colmet. 263
- 16 avril. — Il est malade; lit la *Fiammina*. 266
- 21 juin. — Une mauvaise plaidoirie. Obsèques d'Alfred de Musset. *Oberon*. Oscar de Vallée et les *Manieurs d'argent*. Exposition : Gérôme et le *Duel de Pierrot*. 267

- 2 septembre.** — Maladie de son père. Ses progrès au barreau. Il gémit de son impuissance. Demande à son ami de faire après sa mort un choix de ses lettres. 272
- 24 novembre.** — Mort de son père. Rentré à la Cour de cassation du procureur général Dupin. M. Chaix d'Est-Ange, procureur général. On veut l'attirer vers la magistrature : il se dérobe. Son article sur les *Manieurs d'argent*. 275

1858.

- 23 avril.** — Il le remercie de ses consolations. 281
- 19 mai.** — Les articles sur les Parlements. Lettre de M. Vaïsse. Déclin du maréchal Reille. Mort de la duchesse d'Orléans. Il a lu le *Fils naturel* de Dumas fils 281
- 3 août.** — Il se plaint de trop s'écouter et de se laisser envahir par les chimères. Élections au Conseil de l'Ordre : les intrigues. Les Rubens du Louvre. Taine. Victor Cousin. Les Tuileries et le jardin réservé. Restauration de la bibliothèque impériale. 284
- 27 décembre.** — Noël. Messe de la Madeleine. Procès Montalembert : Dufaure et Berryer. Paris et le jour de l'an; les boulevards défoncés par les travaux. Soirées de musique chez Nicolet. Guizot; Michelet. Au Louvre, les Murillo. Pétrarque. 290

1859.

- 8 avril.** — Le presse de venir à Paris. *Herculanum*. *Faust*. Alexandre Dumas père. Escroquerie par un faux général. 302
- 7 mai.** — Guerre d'Italie : ce qu'on dit du prince Napoléon. La Sorbonne : cours de Saint-Marc Girardin. 306
- 16 juillet.** — Paix de Villafranca : étonnement de l'Europe. Le prince Napoléon. Mort du commandant Jaubert. Le Gymnase et un drame de Balzac. 309
- 14 octobre.** — Élections au Conseil de l'Ordre : il a eu cinquante voix. Le *Myosotis* d'Ilégésippe Moreau. Il revient à M^{me} de Sévigné. 313

- 26 décembre.** — Cœur usé et esprit chagrin : à quoi bon? Il a abandonné la publication des plaidoiries de Chaix. Le mouvement du jour de l'an. *Orphée*. *Don Juan* de Byron. Le *Journal des Débats* et M. de Sacy. Le comte d'Eu s'en va guerroyer au Maroc. 316

1860.

- 5 mars.** — Sa joie de lui écrire. Affaire Émile Ollivier. M. Chaix requiert : effet au Palais. Affaire Vacherot : M^e Marie. Le *Siècle* contre M^{sr} Dupanloup. Mort du maréchal Reille. Exposition : Delacroix. Le Conservatoire 321
- 9 juin.** — Revient de Sedan; ses remerciements pour l'accueil qu'il a reçu. 332
- 26 septembre.** — Réflexions sur l'état de l'Italie. 335
- 18 novembre.** — Lamartine sur Machiavel : unité italienne. 337

1861.

- 7 février.** — Soirées officielles; chez le procureur général; chez le bâtonnier Jules Favre. 339
- 23 mars.** — Protecteurs et protégés. Souffrances intimes. « Tenons-nous fermes au pays des chimères ». Il va plaider à Valenciennes : succès et déceptions. Opéra : concert de Félicien David. *Tannhauser*. 341
- 8 juillet.** — Reste au Palais en août. Affaire Wittersheim contre le duc d'Aumale. Procès Mirès : Léon Duval et M. Chaix. Paris : travaux du quartier de l'Opéra 348

1862.

- 11 janvier.** — Reproches et regrets. Amitiés et amours refroidies. Il le félicite de ses joies de famille. Banquet donné à Berryer le 26 décembre. Edmond About. La conférence des avocats. 351
- 16 mars.** — Ses quarante-cinq ans. Vient d'achever l'impression des plaidoiries de Chaix d'Est-Ange. M. de Broglie à l'Académie. M. Dufaure se présente. Gounod. 355

- 5 avril.** — Succès de la publication au Palais; il en est heureux pour ceux qui l'aiment. 358
- 30 juin.** — Il revient de Sedan : ses remerciements et ses souvenirs. Une visite d'affaires à M. de Morny. 361
- 23 septembre.** — *Post omnes amicus*. Il est entré au Conseil de l'Ordre. Agitation du barreau; sa joie, ses appréhensions. Dufaure élu bâtonnier contre Crémieux, candidat de l'opposition et du gouvernement. Voyage à Lyon, à la Grande-Chartreuse. Mort de M^{me} Gressier, fille de M. Chaix d'Est-Ange. Douleur de M^{me} Rousse. Pour la première fois il comprend la beauté de l'automne. 364
- 26 novembre.** — Un envoi de grives. Messe du Saint-Esprit. Discours de rentrée. Il est secrétaire du Conseil de l'Ordre. *Légende des siècles* 373

1863.

- 7 janvier.** — Ses affaires deviennent plus importantes. Son secrétaire, Decrais. *Le Fils de Giboyer*. Suite du discours de rentrée. 377
- 25 mars.** — Cicéron à Atticus. Bronchite tenace. Affaires de Pologne. M. de Lamartine sur les *Misérables*. *La Légende des siècles* 379
- 26 avril.** — M. Dufaure élu académicien. L'auteur de *Jules César*. Le duc d'Aumale contre le préfet de police. 383
- 25 août.** — Séjour à Cauterets. Statue de Paillet : discours de M. Dufaure, de Levesque. Banquet : toasts officiels. 385

1864.

- 1^{er} février.** — Très occupé, emporté dans un tourbillon; il plaide mal : énumère ses défauts. Discours de M. Thiers. 386
- 21 avril.** — Querelle sur une lettre cérémonieuse. Traduction d'Horace. Réception à l'Académie de M. Dufaure. M. Patin. Jules Janin. Préface de *Shakespeare* par Victor Hugo. Delacroix. Trabucco. 390

- 6 août. — Élu le troisième au Conseil de l'Ordre. Jules Favre : procès des treize. Lettre de l'Empereur sur l'Opéra et l'Hôtel-Dieu. 396

1865.

- 8 février. — Deux jeunes lycéens. M. Dupin. M^{sr} Dupanloup. 400
- 9 mars. — *Jules César* a paru : la préface. 402
- 3 août. — Élu le sixième. Injuste impopularité de M. Nicolet. M. Bétolaud. *L'Africaine*. Sainte-Beuve. . . . 403
- 18 septembre. — Saison de Cauterets. Albert Martin. René Brice. Paul Dubois. Émile Rousse voyage en Espagne. Retour par Barèges et Luchon. Nicolet décoré. Mort de Lamoricière. 408
- 21 novembre. — Mort de M. Dupin. Son successeur. Il achève sa notice sur Sapey. Victor Hugo : pastiche de Delprat. Exposition rétrospective. 412

1866.

- 7 février. — Expédition du Mexique. Ponsard et *le Lion amoureux*. 414
- 9 mai. — Accablé de travail. Va s'installer dans l'appartement qu'il occupera pendant plus de quarante ans. Discours d'Auxerre. 415
- 4 août. — Voyage à Cannes et à Grasse. Nice. Plaide à Lyon; retour par Vichy. Horrible guerre d'Allemagne. Une correspondance intime est faite de riens. 417
- 30 septembre. — Se plaint de ne rien faire. La décoration. Le bâtonnat. Circulaire La Valette. Allemagne et Mexique. La force et le droit. Préparatifs de l'Exposition. *Les Travailleurs de la mer*. Champfleury. *Don Juan*. Victor Cousin. 421
- 31 décembre. — A cinquante ans, toutes les formes de l'égoïsme. Ses souhaits de jour de l'an. Allou, bâtonnier. Ses espérances pour Nicolet en 1868. Prognostics sur la session : toute-puissance et servilité. *Le Freyschütz*. 426

1867.

- 16 juin.** — Va plaider à Aix : dossier oublié à Paris. Retour par Marseille, Nîmes, Carcassonne et Toulouse. L'empereur de Russie au Palais de Justice; attentat du bois de Boulogne. Nouvelles du Mexique. Exposition. Pressentiments sinistres. 431
- 17 août.** — Réélu membre du Conseil. Bruits de décoration. Son refus. Il le presse de venir à Paris voir cette ville en démente. 436
- 27 octobre.** — Exposition : mouvement prodigieux de la matière asservie. 438
- 21 décembre.** — Palais : Allou, Nicolet. La politique : fautes et déclin de l'Empire; prévoit des catastrophes. M. Thiers. La presse au service de l'Italie et de la Prusse. 439

1868.

- 24 mai.** — Dans le plus misérable procès, un idéal à poursuivre. Élection du bâtonnier : pronostics. Discours académique de Jules Favre. Discussion sur les tarifs douaniers : le despotisme gâte les meilleures choses. Forcade et Pouyer-Quertier. Sénat : Sainte-Beuve, M. de Bonnechose. Liberté d'enseignement. Travaux de Paris : boulevard Haussmann. Le futur Opéra; les musiciens. Exposition de peinture. 442
- 16 septembre.** — Voyage en Suisse : retour par Milan et Lucerne. Élections : Dufaure échoue dans le Var. Grévy élu bâtonnier. 450

1869.

- 16 janvier.** — Funérailles de Berryer. Banquet offert aux avocats étrangers. 453
- 4 septembre.** — Conversion de l'Empire au libéralisme. Visite à Forcade de la Roquette. Nouvel Opéra : groupe de sculpture. 454

1870.

- 28 mars.** — Leur vieille amitié. Il l'exhorte à deviser sur le passé. Rencontre de bandes armées : aspira-

tions démocratiques. « Parodie de tout ce qu'a respecté notre jeunesse ». Procès de Tours. Inévitable avènement de la République. Don au Louvre de la collection Lacaze. Son médaillon par M ^{me} Nicolet. Son nom prononcé pour le bâtonnat.	456
8 juin. — Encore le bâtonnat. Exposition : la <i>Salomé</i> d'Henri Regnault. Discours d'Auguste Barbier. Un pastiche de Victor Hugo. Le plébiscite.	463
18 juillet. — Paris a la fièvre. Les stagiaires s'enrôlent.	465
28 juillet. — Élu bâtonnier.	466
11 août. — Paris : stupeur et indignation ; il se sent la rage au cœur.	466
22 août. — Travaux des fortifications. Il espère que Paris se défendra bien.	469
6 septembre. — Il reste à Paris avec sa mère et son frère.	470





**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

**The Library
University of Ottawa**

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

--	--	--	--	--



a39003



002463189b

CE PQ 2389

.R26 1909 V001

COO ROUSSE, EDMO LETTRES A UN

ACC# 1226438

